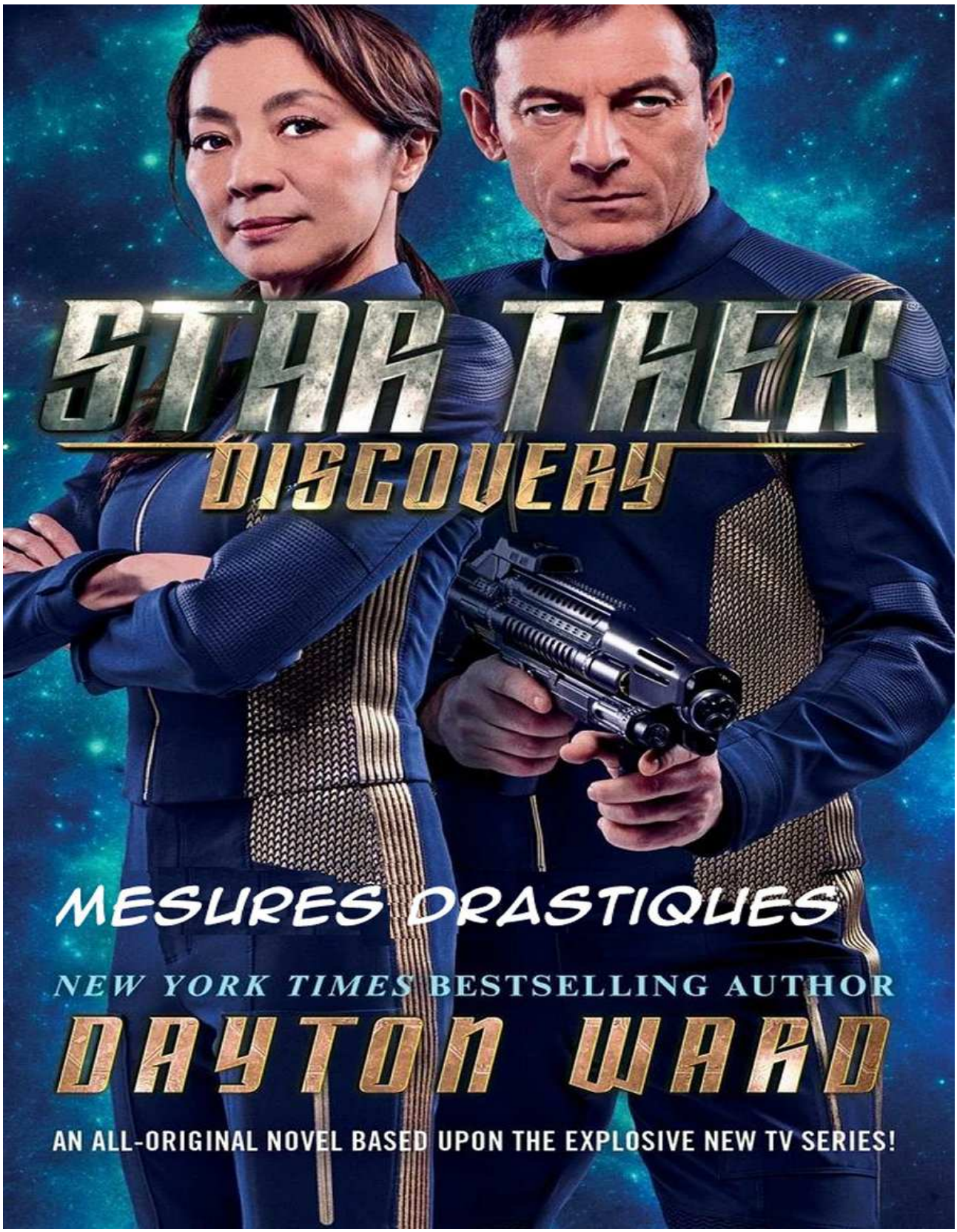

Mesures drastiques

Par Dayton Ward

Note de l'historien

Cette histoire se déroule en l'an 2246, environ dix ans avant la « Bataille des étoiles binaires » (Star Trek: Discovery), et dix-neuf ans avant que l'U.S.S. Enterprise, sous le commandement du capitaine James T. Kirk, ne rencontre la barrière d'énergie à la limite de notre galaxie (Star Trek: The Original Series — « Where No Man Has Gone Before »).

Prologue

Extrait de The Four Thousand : Crisis on Tarsus IV - Publié en 2257

Contrairement à celles de la Terre, les colonies pénitentiaires établies sur d'autres mondes de la Fédération manquent quelque peu de commodités modernes. Même ainsi, comparées aux installations destinées à accueillir et traiter des patients diagnostiqués avec de graves troubles mentaux ou condamnés pour les crimes les plus odieux, le centre correctionnel de Garodon V est confortable.

Son histoire en tant que monde habité débuta avec l'installation d'un avant-poste d'observation à longue portée de Starfleet, chargé de surveiller une portion de la Zone Neutre séparant les territoires de la Fédération et des Romuliens. Cette mission fut transférée des décennies plus tôt à une série de stations conçues pour compléter la ligne de surveillance déployée le long de la frontière un siècle auparavant, après la fin de la guerre Terre–Romulus.

Aujourd'hui, la planète sert de base de soutien pour les vaisseaux de Starfleet. Une petite communauté civile s'y développe également, mais sur l'autre hémisphère. Quant à la colonie pénitentiaire, elle est tout aussi isolée, nichée dans une vallée entre des montagnes, à un millier de kilomètres du plus proche centre de population.

L'une des principales différences entre cette colonie et d'autres — comme la colonie néo-zélandaise sur Terre — est que ceux qui sont envoyés ici acceptent qu'ils sont des prisonniers, internés pour des crimes contre la société. Ceux qui les ont condamnés croient que ces détenus peuvent parvenir à la rédemption.

Ainsi, seuls quelques rares prisonniers ont été condamnés pour des crimes plus graves tels que le meurtre ou la complicité de meurtre. L'un d'eux est le sujet de l'entretien d'aujourd'hui.

Nous suivons le sentier étroit de gravier qui serpente autour des bâtiments formant le cœur de la colonie. Les poignets liés par des entraves et les chevilles cerclées de bracelets qui l'empêchent de courir ou de frapper, Hisayo Fujimura prend soin d'ignorer l'escorte de quatre agents de sécurité qui nous accompagnent ce matin. Selon son emploi du temps officiel, Fujimura est censée se rendre au réfectoire pour aider à préparer le repas de midi. Elle déteste profondément cette tâche, aussi cette entrevue est-elle une interruption bienvenue. Le soleil filtre à travers les arbres, et elle semble savourer sa chaleur sur sa peau pâle. Elle a retroussé les manches de sa combinaison jaune bien au-dessus des coudes et ses jambes de pantalon au-dessus des genoux, en violation apparente du règlement vestimentaire des détenus — mais que personne ne paraît vouloir sanctionner. À l'horizon, des nuages orageux menacent de

dissiper la paix et la sérénité qui régnaient jusqu'alors.

« Je n'ai droit à ça qu'une ou deux fois par semaine, selon le temps, dit Fujimura. En général, il pleut pendant ma période normale d'exercice. J'ai demandé à marcher sous la pluie, mais ils refusent. »

Levant ses poignets, elle désigne ensuite les bracelets à ses chevilles. « Ce n'est pas comme s'ils ne savaient pas où je me trouve, ou que je puisse m'évader. » Puis, avec un sourire entendu : « Vous comprenez bien que les gardes ne sont pas là pour moi, n'est-ce pas ? Ils sont là pour vous protéger. Ils pensent que je pourrais essayer de vous tuer ou quelque chose du genre. » Elle rit de sa propre plaisanterie.

Nous parcourons une cinquantaine de mètres en silence, suivant les méandres du sentier. Ce n'est pas notre première rencontre : la première avait servi d'introduction, pour informer Fujimura des thèmes possibles et lui laisser le temps de réfléchir à ses réponses. Une considération accordée à tous les témoins interrogés pour cet ouvrage — et il était juste que quelqu'un dont les opinions contredisent celles de tant d'autres contributeurs bénéficie de la même attention.

« Alors, reprend-elle après un moment, vous vouliez parler à une adepte de la cause. Une véritable croyante, comme on dit. Je ne sais pas si c'est la meilleure description, mais cela semble convenir. En tout cas, ça a suffi à ceux qui m'ont envoyée ici. »

Un simple geste pour se gratter le nez suffit à alerter l'un des gardes. Bien qu'ils gardent tous une certaine distance discrète, ce mouvement pousse l'un d'eux — un jeune humain blond, bien trop jeune semble-t-il pour servir dans Starfleet — à rompre les rangs et s'approcher. Dès que la prisonnière rabaisse ses mains devant elle, il reprend sa place, sans la quitter des yeux.

Fujimura laisse échapper un rire léger. « Ils sont si nerveux… Je me demande combien de fois je pourrais les faire réagir ainsi avant la fin de la promenade. » Mais son expression redevient vite sérieuse.

« Je ne suis pas une tueuse de sang-froid, quoi que disent les comptes rendus du tribunal. J'ai émigré sur Tarsus IV pour les mêmes raisons que beaucoup d'autres. La colonie offrait une chance d'autonomie, de choisir la vie que je voulais mener, à l'écart des ingérences de la Fédération. » Elle hausse les épaules. « D'accord, pas complètement à l'écart, mais nous étions assez éloignés pour que personne ne s'intéresse à nous. Nous étions juste une petite colonie, vivant de notre agriculture et de nos efforts pour bâtir une communauté autosuffisante, qui n'avait pas besoin de contrôles ou de livraisons régulières comme d'autres colonies. » Un reniflement méprisant ponctue ses mots.

« Ce n'était peut-être pas la vie la plus glamour, mais c'était la nôtre. Rien qu'à nous. Loin des mondes centraux surpeuplés et de certaines colonies majeures qui cherchaient déjà à devenir membres de la Fédération. Moi, je suis née sur Mantilles, mais dès que les frontières se sont étendues jusque-là, c'est devenu un port majeur pour Starfleet et le commerce, et son climat tempéré a attiré les touristes. Nous, les natifs, on détestait ça. »

Un tournant du chemin, qui contourne un étang, nous offre une pause. Fujimura

reste silencieuse, observant les canards au bord de l'eau.

« Presque tous ceux qui vivaient sur Tarsus IV à mon arrivée voulaient la même chose : qu'on nous laisse tranquilles. Nous n'essayions pas de faire sécession, ni rien d'aussi stupide. Ce n'était pas de l'anti-Fédération. Nous voulions simplement suivre notre propre voie, pour le meilleur ou pour le pire. La colonie vivait ainsi depuis des décennies avant même ma naissance.

« Nous avons appris la catastrophe d'Epsilon Sorona comme tout le monde, par les bulletins d'informations de la Fédération. Ce que nous n'avons su qu'une fois décidé, c'est que les réfugiés de cette planète seraient relogés sur Tarsus IV. » Fujimura lève les mains. « Bon, ce n'est pas tout à fait vrai. Le gouvernement de la colonie était au courant. Le gouverneur Ribiero et les dirigeants accueillirent l'idée et les réfugiés à bras ouverts. C'était la bonne chose à faire, bien sûr. Ils avaient besoin d'un nouveau foyer, et Tarsus faisait partie des rares planètes capables d'accueillir un tel afflux avec un minimum de perturbations. C'était une grande planète, avec de la place pour tout le monde. Et ce n'est pas comme si la Fédération nous les avait "parachutés" sans aide : elle fournit de l'équipement, du matériel pour bâtir des logements, renforcer les réseaux d'eau, d'énergie, etc. Grâce à cela, New Anchorage grossit de 40 % en deux ans, et nos réseaux agricoles furent multipliés par dix en efficacité. Nous aurions dû être reconnaissants — et nous l'étions, du moins un temps. »

Elle s'interrompt encore, regardant les canards plonger dans l'étang.

« Ils ne sont pas indigènes, vous savez, dit-elle en désignant les volatiles. Comme les colons, le personnel de Starfleet, les civils et nous, ils ont été importés, avec d'autres espèces animales et même certaines plantes. Bien sûr, ce ne fut pas fait n'importe comment : des études poussées précédaient chaque introduction dans l'écosystème. Une belle idée, non ?

« Si seulement on avait consacré le même niveau d'efforts à la relocalisation sur Tarsus… Imaginez comme les choses auraient pu être différentes. Il y a forcément eu une erreur, quelque chose d'oublié. J'ai lu les conclusions officielles, et d'autres rapports qui les contredisent. » Elle hausse les épaules. « Dix ans ont passé, et je ne sais toujours pas quoi croire. »

Nous reprenons la marche, longeant l'étang par l'ouest. Plus d'arbres ici ; le soleil réchauffe l'air, mais les nuages à l'horizon s'assombrissent. La pluie sera là d'ici une heure ou deux.

Beaucoup a été écrit sur la cause de l'infection fongique qui dévasta les cultures de la planète. Depuis, le drame est devenu un cas d'école sur les risques de combiner des éléments d'écosystèmes différents. On enseigne encore les leçons de Tarsus IV, afin d'éviter qu'une telle catastrophe ne se reproduise. Non moins important : la nécessité d'une gestion de crise adéquate.

« Il y a eu beaucoup d'accusations dans les premiers jours, raconte Fujimura. Les gens se tordaient l'esprit à chercher un coupable. Cette peste aurait-elle pu être empêchée ? Était-ce seulement possible ? On n'avait aucun moyen de le savoir. Et la vérité, c'est que rien de tout cela n'avait d'importance, même si trop de gens perdaient leur temps en débats stériles. Dites ce que vous voulez de lui, mais Kodos

avait un plan. Il refusait de perdre du temps sur autre chose que sur les mesures à prendre.

« J'étais là ce soir-là. Avec lui, je veux dire. Kodos n'était pas très bavard avant le rassemblement. On lui apportait ses repas, mais il refusait de manger tant qu'il n'avait pas mis son plan en œuvre. Beaucoup de livres et d'articles le décrivent comme un homme froid, impitoyable, indifférent aux vies qu'il contrôlait. » Fujimura secoue la tête. « Ce soir-là, vous pouviez voir le doute. Vous pouviez même le sentir. »

Elle s'arrête, son regard se perd à l'horizon. Il est clair que le souvenir de la « Sacrifice » la hante.

« Cette nuit-là, Kodos était à la fenêtre de son bureau, observant les gens se rendre à l'amphithéâtre. La plupart à pied, d'autres en véhicules. Les rues et trottoirs étaient noirs de monde. C'était son premier discours en tant que gouverneur… Je pensais qu'il serait nerveux. À sa place, je l'aurais été. Mais à mesure que l'heure approchait, une étrange sérénité semblait l'envahir. »

Les témoignages des rares personnes présentes divergent, mais tous décrivent un homme obsédé par le discours qu'il allait prononcer. Ses collaborateurs se rappellent l'avoir vu arpenter son bureau, tablette en main. Personne ne connaissait son texte — ils l'apprendraient assez tôt.

« Puisque je faisais partie des rares au courant, je l'ai vu travailler son discours. Il tournait en rond, le répétant comme une mise en scène. Ce n'était pas une simple lecture : pour lui, c'était une performance. »

Mais une seule vraie question demeure, que Fujimura attendait depuis le début de l'entretien :

« Dans une société civilisée, ce que fit Kodos peut-il jamais être justifié ou pardonné ? Nous pensions que toute la colonie allait mourir. Il voulait sauver autant de vies qu'il le croyait possible. S'il avait su que l'aide arrivait, jamais il ne l'aurait fait. Mais à l'époque, c'était selon lui le "meilleur" choix parmi d'horribles alternatives.

« Ne nous voilons pas la face : il n'a pas agi seul, et il n'était pas sans soutien. J'étais là, depuis le début. Je savais ce qui allait se passer. J'aurais pu désapprouver, mais je me suis tue. Je ne voulais pas mourir, mais que ce soit quelqu'un d'autre. Je n'étais pas là quand il a exécuté son plan, mais je n'ai rien fait pour l'empêcher.

« Pourquoi ? Parce que je voulais vivre. C'était aussi simple que ça. À bien des égards, ça rend des gens comme moi pires que Kodos. Les pires crimes furent commis par ceux qui, convaincus qu'il avait raison, choisirent de l'aider. L'Histoire aura le dernier mot sur nous… pour toujours. »

Chapitre I

PLANÈTE-COLONIE DE LA FÉDÉRATION - TARSUS IV — 2246

Les bras tendus devant lui et le phaser saisi des deux mains, Gabriel Lorca stoppa son avancée dans le couloir lorsque la porte s'ouvrit au bout du passage. Debout de l'autre côté se tenaient deux hommes, aucun d'eux ne faisant partie de l'équipe de Lorca. Tous deux portaient l'uniforme des forces de sécurité de la colonie, et chacun tenait un phaser. Leurs yeux s'écarquillèrent, surpris de voir Lorca à quelques mètres seulement d'eux.

— « Vous n'êtes pas la femme de ménage. »

Il tira.

Un seul des hommes eut le temps de lever son arme ; il fut assommé par le rayon paralysant de Lorca avant même de s'effondrer au sol. Un unique tir de son propre pistolet fit une entaille dans le plancher tandis que Lorca appuyait de nouveau sur la détente. L'autre homme s'écroula en tas à côté de son compagnon, assez près de la porte pour que ses capteurs la maintiennent ouverte.

Lorca songea un instant qu'il aurait peut-être été préférable de laisser l'un des deux conscients, au moins assez longtemps pour soutirer quelques informations utiles. Il repoussa cette idée. Les intrus étaient neutralisés, et le fait qu'ils aient forcé l'entrée d'une installation de Starfleet lui permettait de deviner leurs intentions. On pourrait les interroger une fois la situation maîtrisée et l'avant-poste sécurisé.

S'approchant des hommes à terre, Lorca vérifia qu'ils étaient tous deux hors jeu avant de s'emparer de leurs armes. La trace brûlée dans le sol, laissée par le phaser de son adversaire, suffisait à lui indiquer que les armes étaient réglées sur la mise à mort, et non sur la paralysie.

Mais pourquoi ?

Même avec les mesures d'urgence décrétées par le gouvernement de la colonie en réponse à la crise en cours, rien ne justifiait une action aussi extrême de la part de ces agents de sécurité de New Anchorage, la principale cité de la planète. Qu'est-ce qui avait pu motiver une décision aussi téméraire ? Lorca et son équipe avaient déjà juré de soutenir totalement la gouverneure Gisela Ribiero et son personnel pour gérer la situation. La relation entre la population civile de la colonie et l'avant-poste d'observation sensorielle de Starfleet sur Tarsus IV reposait sur une coopération mutuelle datant de la fondation de la colonie des décennies plus tôt. La gouverneure avait-elle perdu la raison ? Si elle était prête à dépêcher des équipes dans une mission apparemment meurtrière, que ne ferait-elle pas d'autre ?

Je suppose que je vais devoir lui demander ça.

Remettant le réglage de puissance des deux armes sur mise à l'arrêt, Lorca les glissa dans la ceinture de son pantalon civil. Il écartela ensuite les deux hommes du seuil du pied, puis retourna dans le couloir et laissa la porte se refermer. Un simple effleurement du panneau de commande encastré dans la cloison fit actionner la serrure. Dorénavant elle ne pouvait être ouverte que de ce côté.

— « Deux neutralisés. Combien en reste-t-il ? »

Des bruits de pas précipités venant de l'autre bout du couloir firent tourner Lorca vers la direction d'où ils provenaient, phaser en joue, mais il abaissa son arme en reconnaissant l'Enseigne Terri Bridges, une autre membre de l'équipe de cinq de l'avant-poste, qui sortait d'un couloir. Contrairement à lui, l'officier subalterne du contrôle des capteurs portait l'uniforme courant de Starfleet, bien que ses cheveux bruns mi-longs paraissent en bataille. À la vue de Lorca, son visage se détendit de soulagement.

— « Dieu merci. Un visage ami. »

Ravi d'apercevoir une personne de son équipe, Lorca sentit son anxiété retomber, à peine. — « Ça va ? »

Bridges acquiesça. « Oui. » Elle désigna du pouce la direction d'où elle venait. « J'en ai paralysé deux autres près de l'entrée secondaire. Leurs armes étaient réglées sur mort, monsieur. Les capteurs internes montrent une dizaine d'autres, se déplaçant dans ou autour de l'avant-poste. Une idée de ce qui se passe, Commandant ? »

— « Je peux deviner, mais ce ne serait qu'une supposition. » Lorca fit signe qu'elle le suive avant d'emprunter un couloir de jonction qui les mènerait à la salle de contrôle principale. « Ça doit être lié aux protocoles d'urgence que la gouverneure a activés — si elle n'a pas complètement perdu la raison. Ils ne peuvent pas être là juste pour nos réserves alimentaires. D'ailleurs, nous avons déjà promis tout ce que nous pouvions pour aider. »

D'après les derniers rapports émanant du bureau de la gouverneure, l'infection fongique ravageant les implantations de Tarsus IV restait d'origine inconnue. De même, ses causes demeuraient non élucidées. En revanche, l'effet de la contamination sur l'approvisionnement alimentaire de la colonie ne faisait aucun doute. Le champignon dévorait les denrées organiques à un rythme alarmant, ne laissant que des repas préemballés et des rations de campagne ou d'urgence pour nourrir plus de huit mille colons. Le parasite avait aussi infiltré les fermes et les installations hydroponiques, contaminant les sols et contraignant à l'éradication des cultures à New Anchorage et dans les petites implantations périphériques. Les machines de transformation des matières premières en repas étaient elles-mêmes touchées. Les ingénieurs démontaient et décontaminaient les équipements, tandis que la majeure partie des produits alimentaires compromis étaient détruits dans une tentative désespérée de sauver ce qui pouvait l'être. Jusqu'à ce que l'infection soit maîtrisée, tous ces efforts risquaient d'être vains.

Le problème immédiat était que, même en étant optimistes, on estimait que les réserves restantes ne suffiraient pas à soutenir la population pendant une période

significative. Un signal de détresse avait été envoyé et de l'aide était en route, mais l'on craignait qu'elle n'arrive pas avant l'épuisement des maigres provisions. Face à ce péril, la direction de la colonie avait promulgué des protocoles stricts régissant la distribution des vivres. Un couvre-feu était aussi en vigueur, interdisant aux citoyens de sortir entre 22h00 et 06h00. Le personnel de sécurité était chargé de faire respecter ces nouvelles restrictions et de maintenir l'ordre — une mission bien différente des activités quotidiennes habituelles des habitants de Tarsus IV.

Sortant son communicateur d'ordonnance de la poche arrière, Lorca ouvrit son capot. L'appareil n'émit pas son pépiement caractéristique pour signaler son activation. Était-il hors service ?

— « Ici Lorca, à tout membre de l'équipe de l'avant-poste. Répondez. » Aucune réponse des trois autres officiers du contingent, dont la localisation et le statut restaient inconnus. Il n'obtint qu'un sifflement, signe d'un problème de fréquence. Il fit signe à Bridges d'essayer son propre communicateur ; elle répéta l'appel aux autres membres de la section Starfleet de l'installation et obtint le même résultat.

— « Si je devais deviner, dit-elle, on est brouillés d'une manière ou d'une autre. Il me faudrait un tricordeur ou l'accès aux capteurs externes pour en être sûre. »

Lorca écartela la suggestion d'un geste. « Je suis déjà sûr. Allez. » Il l'invita à le suivre. « Nous devons gagner les opérations. Après le signal d'entrée non autorisée, j'ai ordonné au système de sceller cette section et de n'ouvrir qu'aux commandes vocales de l'équipe. Ça n'empêchera pas quelqu'un de forcer physiquement les portes, mais ça nous donnera un peu de temps. »

Ils ne rencontrèrent aucune résistance en traversant le niveau unique de l'installation. S'éloignant des quartiers d'équipage et des zones de loisirs, ils passèrent devant les compartiments dédiés à la production et la distribution d'énergie, ainsi que l'ordinateur principal, les capteurs et l'équipement de communication. La plupart de ces composants étaient automatisés mais exigeaient un entretien courant et des réparations occasionnelles par Lorca et son équipe. Autrement, les tâches principales de l'équipe consistaient à analyser les données reçues d'un réseau de sondes sensorielles spatiales automatiques. Chaque sonde était dirigée vers les régions lointaines du Quadrant Alpha, à l'affût de signes d'activité ou de civilisation, et vigilante face à l'approche de menaces potentielles.

À la différence des stations d'observation installées sur des astéroïdes le long de la Zone Neutre séparant la Fédération de l'espace revendiqué par l'Empire Romulien, ces réseaux n'étaient pas habités. D'imposantes armatures métalliques protégeaient le matériel de surveillance sensible qu'elles abritaient. L'entretien courant des réseaux relevait du Corps des Ingénieurs de Starfleet et était généralement assuré par le personnel d'entretien des vaisseaux de patrouille en activité dans la zone. Cela laissait à la petite équipe de l'avant-poste la corvée souvent routinière mais nécessaire de vérifier la télémétrie reçue et de transmettre les constats au Starbase 11, l'installation de soutien Starfleet désignée pour ce secteur.

C'était un travail prenant en temps mais peu exigeant — bien différent de repousser une intrusion armée.

L'Observation Outpost Tarsus IV, ou « OT-4 », établi près d'un siècle plus tôt, était une installation éloignée, distante du starbase le plus proche et encore plus loin de l'animation du service à bord d'un vaisseau. Sa présence sur la planète précédait la colonie civile et il continua d'opérer comme entité propre après l'arrivée des premiers colons à la fin du vingt-deuxième siècle. L'emplacement de la planète en faisait un point d'ancrage idéal le long des routes commerciales et de patrouille en expansion dans ce secteur. À mesure que la colonisation s'étendait à partir de la Terre et des régions les plus fréquentées de la jeune Fédération des Planètes Unies, Tarsus IV devint un repère sur les cartes stellaires. Après des années d'isolement, le personnel de Starfleet affecté à l'avant-poste accueillit les nouveaux arrivants à bras ouverts.

Comme le reste du contingent actuel, Lorca n'était en poste que depuis six mois. Il était d'usage de remplacer l'équipe de cinq tous les deux ans, après une brève période de transition où l'équipe sortante mettait les remplaçants au courant de leurs tâches. Après avoir commandé le détachement de sécurité à bord de l'U.S.S. Helios pendant trois ans, et passé quatre ans sur deux autres vaisseaux auparavant, Lorca cherchait un changement de rythme et de décor. Le service sur une base régulière de Starfleet ou dans une installation terrestre ne l'attirait guère, et c'est son capitaine et mentor, Zachary Matuzas, qui lui avait proposé le poste à OT-4. Matuzas — commandant aussi anticonformiste que Lorca avait connu dans sa courte carrière — lui avait expliqué que l'avant-poste d'observation et de relais était non seulement une pièce importante de la mission de sécurité globale de Starfleet, mais qu'il lui offrirait l'occasion de retrouver ses « jambes terrestres », d'apprécier les grands espaces, l'air frais et le vrai soleil. Après avoir examiné les conditions requises pour diriger la petite équipe Starfleet d'OT-4, le nouveau Lieutenant-Commandant Lorca avait jugé que c'était le parfait contrepoids à presque une décennie passée dans l'espace.

L'espace commence à me paraître drôlement attrayant, pensa-t-il.

Approchant de la fin du couloir menant des zones de travail et de vie vers les espaces de commandement et de contrôle, Lorca s'arrêta devant la trappe donnant accès aux zones de commande — qui comprenait aussi une sortie vers l'extérieur, sortie que les intrus avaient très probablement exploitée pour forcer leur entrée. Y aurait-il des envahisseurs de l'autre côté ? Sans tricordeur ni accès aux capteurs de l'avant-poste, il n'y avait aucun moyen de le savoir.

— « On risque d'avoir de la compagnie ici, murmura-t-il en maintenant la voix basse. » Il leva son phaser pour souligner ses propos.

Bridges serra sa propre arme, la tenant à deux mains. — « Compris. »

Comme les autres accès aux quartiers d'équipage, la trappe ne s'ouvrait pas automatiquement à l'approche : il fallait entrer un code sur le clavier intégré à la cloison. Lorca saisit son code d'accès et sentit son poing se crisper autour du phaser tandis que l'autre main se préparait à actionner le contrôle qui déclencherait l'ouverture.

— « Allons-y. »

Dans les deux secondes qui s'écoulèrent entre son contact sur le contrôle et le glissement de la porte, Lorca remarqua deux choses. D'abord, il vit les silhouettes

immobiles de l'ingénieure de l'équipe, Cheffe de Patrouille Meizhen Bao, et du spécialiste des communications, le Lieutenant Piotr Nolokov, affalés contre les cloisonnements de chaque côté du court couloir. Une colère sourde montant en lui, Lorca porta alors son regard sur deux intrus se tenant devant la porte menant aux opérations. L'un, un gaillard musclé aux cheveux blonds rasés, tenait son phaser tout près de son visage et s'en servait comme lampe pour couper la trappe renforcée. Les deux arboraient l'uniforme des forces de sécurité de la colonie, et ils entendirent la porte s'ouvrir derrière eux. L'homme qui surveillait son partenaire — de corpulence plus mince, avec des cheveux noirs tombant sur les épaules — fut le premier à réagir : son phaser, tenu en main gauche, se dressa en direction de Lorca et Bridges.

— « Commandant ! »

Lorca se sentit poussé vers la gauche lorsqu'un rayon intrus frôla son bras droit. Se baissant en position accroupie, Bridges riposta, touchant l'officier de sécurité en plein torse. Il chuta contre la cloison et glissa au sol tandis que son partenaire se baissait et pivota pour tirer vers eux. Lorca fut plus rapide, visant et tirant avant que l'autre homme ne puisse répondre. L'intrus tomba à genoux, puis bascula pour s'écraser face contre le sol.

— « Merci pour ça, dit Lorca en inclinant respectueusement la tête vers Bridges, puis il traversa la trappe et entra dans le couloir. » Il maintint son phaser braqué sur les deux intrus assommés jusqu'à s'assurer qu'ils étaient inconscients. Satisfait qu'aucun des deux ne s'en irait de sitôt, il leur donna un coup de pied pour écarter leurs armes avant de se tourner vers Bridges, qui s'agenouillait près du corps de Meizhen Bao.

— « Elle est morte, monsieur, rapporta l'officier des capteurs. » Elle jeta un coup d'œil au corps de Piotr Nolokov. « Ils le sont tous les deux. »

Pourquoi ?

Quelle justification possible y avait-il pour un acte aussi gratuit ? Bien qu'il n'eût servi avec eux que depuis peu à OT-4, ces gens étaient devenus plus que des collègues : l'isolement de leur mission les avait soudés. Bao avait été une joueuse de tennis redoutable, comme Lorca l'avait appris à ses dépens lors de leurs matches du dimanche matin, tandis que Nolokov se prenait pour un astronome amateur. Il n'était pas rare de le trouver, par une nuit claire, assis dans un champ à un kilomètre à l'ouest de l'avant-poste, à observer le ciel avec un vieux réfracteur. Lorca l'avait rejoint à quelques reprises, profitant aussi d'un échantillon du dernier bourbon distillé par le lieutenant selon sa propre recette — un résultat qui devait être goûté pour être apprécié, comme Lorca l'avait découvert.

Et maintenant ils étaient partis, abattus sans raison valable. Quelqu'un devait rendre des comptes. Lorca savait qu'il ne serait pas satisfait tant qu'il n'aurait pas obtenu d'explication satisfaisante, quel qu'en soit le prix ou la personne à qui il faudrait l'arracher. Si cela impliquait de se battre contre chaque membre des forces de sécurité de la colonie et d'aller jusqu'à la gouverneure elle-même, qu'il en soit ainsi. Que tous vous soient damnés.

Ses pensées furent brisées par le bruit de la porte des opérations qui glissait

sans avertissement, et Lorca se retourna vivement, levant son phaser et visant la menace nouvelle qui s'avançait vers lui.

Chapitre II

— « Hé ! »

Lorca visa dans l'axe de son arme les grands yeux du lieutenant Aasal Soltani. Le spécialiste principal en informatique de l'avant-poste leva les mains, surpris, les yeux rivés sur le phaser à quelques centimètres de son visage.

Soupirant de soulagement, Lorca abaissa le phaser. « Désolé. » Il inspira, se félicitant intérieurement de ne pas avoir tiré sur le jeune officier. « Content de voir que tu vas bien, Aasal. »

— « Vous aussi, monsieur. »

Soltani paraissait fatigué et inquiet et, si Lorca lisait bien son visage, il pouvait y déceler une pointe de peur. Grand, mince, à la peau et aux cheveux sombres, il était originaire d'Arabie saoudite, sur Terre, et sa voix avait une cadence presque musicale.

Jetant un regard par-dessus Lorca, Soltani adressa un petit sourire sans joie en apercevant Bridges. « Ravi de vous voir aussi, Enseigne. Quand l'alarme a retenti, je me suis enfermé aux ops et j'ai attendu votre arrivée. » Son expression se figea lorsqu'il porta le regard sur les corps de Bao et Nolokov. « Piotr et Meizhen étaient poursuivis par ces deux hommes. Ils n'étaient pas armés. Ils n'ont eu aucune chance. » Il dévisagea les agents de sécurité neutralisés. « Ils ont tiré sans dire un mot, puis les ont enjambés et ont commencé à découper la porte. Si vous n'étiez pas arrivés quand vous l'avez fait… »

Hochant la tête avec compréhension, Lorca posa une main sur l'épaule de l'autre. « Ça va, Aasal. Tu n'aurais rien pu faire. »

Les trois officiers transportèrent leurs camarades tombés aux ops, puis Lorca scella la porte. Ce n'est qu'alors qu'il s'autorisa à se relâcher un peu. L'adrénaline le portait encore, alimentant son anxiété et sa colère, et il lui fallut un effort conscient pour reprendre le contrôle de ses émotions. Il voulait justice pour Nolokov et Bao, mais il savait qu'il y avait des urgences plus immédiates.

Bientôt. Le mot martelait l'intérieur de son crâne, encore et encore, alors qu'il contemplait les corps de ses collègues. Vous avez ma parole, mes amis.

S'obligeant à détourner les yeux, il détailla le centre des opérations. Une pièce simple et utilitaire : rectangulaire, avec des postes de travail intégrés à trois de ses murs. Un grand écran de visualisation — plus vaste que l'affichage principal courant sur la plupart des passerelles — dominait le mur avant, encadré de deux consoles. Des stations dédiées aux fonctions principales se répartissaient sur les deux autres murs. À la différence d'une passerelle, il n'y avait pas de fauteuil de commandement au centre. L'emplacement d'autorité de Lorca était un poste de travail installé sur une

estrade près du mur opposé à l'écran. Voyant l'Enseigne Bridges déjà assise à son poste de contrôle des capteurs, il s'engagea dans cette direction.

— « Combien d'intrus nous restent-ils ? »

Bridges acquiesça sans se détourner de sa console. « Dix autres signatures vitales qui ne sont pas les nôtres, monsieur. » Elle désigna l'un des petits afficheurs de son poste. « On dirait qu'ils ne s'attardent pas. » Après avoir tapé une série de commandes, elle ajouta : « Ils se retirent, c'est certain. Je vois deux transports terrestres positionnés à une centaine de mètres au sud de notre position. »

— « On en a neutralisé six, » répondit Lorca en jetant un coup d'œil à Soltani. « Il va falloir les mettre en sécurité quelque part jusqu'à ce que je puisse leur parler. » L'avant-poste n'étant équipé ni de quartier disciplinaire ni de cellule, il leur faudrait improviser. « Sortez-les et verrouillez les trappes extérieures, sauf pour les deux qu'on a trouvés devant les ops. Ceux-là iront dans les quartiers d'invités supplémentaires. Pas de fenêtre, et on peut bien verrouiller la trappe. Ils n'y resteront pas longtemps. » Il n'avait pas l'intention de les garder plus que nécessaire, mais n'avait pas encore décidé ce qu'il ferait d'eux une fois sûr qu'ils n'avaient plus d'utilité. Sans compter qu'ils avaient tué Bao et Nolokov — ce qui ne pouvait pas rester sans suite.

Une chose à la fois.

Le lieutenant Soltani, installé à son propre poste au centre de la pièce, dit : « Commandant, on a un autre problème. Les communications sont hors service. Je pensais qu'ils se contentaient de nous brouiller. En fait, on dirait que tout le réseau est à l'arrêt. »

Avant de pouvoir se retenir, Lorca regarda le corps immobile de Piotr Nolokov. Bien que chaque membre d'OT-4 fût formé en compétences multiples pour s'épauler mutuellement, Nolokov était de loin le plus qualifié pour l'exploitation, la maintenance et la réparation des équipements de communication de l'avant-poste.

— « J'ai vérifié les journaux des capteurs, » enchaîna Soltani. « L'arrêt ne date que d'une dizaine de minutes. Ils ont dû s'en occuper en repartant. Je peux inspecter les systèmes internes et donner une estimation des réparations. »

Lorca hocha la tête. « Occupez-vous de nos "visiteurs" avec Bridges, puis voyez ça. » Il n'aimait pas être coupé, ni de la colonie ni des transmissions à destination ou en provenance de Starbase 11 ou de tout vaisseau en route vers Tarsus IV pour prêter main-forte.

Bridges se retourna. Son visage affichait à nouveau l'inquiétude.

— « Monsieur, ceux qui se retirent de la zone ? Ils emportent des caisses d'armes. Cinq, sur des traîneaux antigravité. »

— « Quoi ? » Lorca se pencha pour vérifier lui-même les relevés. « Bon sang. Vous avez confirmé la brèche à l'armurerie ? »

Fronçant les sourcils, Bridges répondit : « Oui, monsieur. La serrure est encore engagée, mais les capteurs internes montrent l'intrusion. Ils ont probablement découpé la trappe comme leurs amis tentaient de le faire ici. »

— « Est-ce que ça pourrait être la raison de leur venue, dès le départ ? »

demanda Soltani. « Mais pourquoi ? Les forces de sécurité de la colonie ont leurs propres armes. »

Lorca traversa la salle jusqu'à son poste. « Nous avons du matériel qu'ils n'ont pas. » Il s'affala sur la chaise derrière son pupitre et appela l'interface informatique. « Qu'est-ce qu'ils ont pris, bon sang ? »

Malgré sa taille modeste, l'avant-poste disposait d'une zone de stockage conséquente, incluant une armurerie. Cette dernière était un vestige de l'époque où OT-4 abritait un contingent plus important couvrant la totalité de la population planétaire. L'isolement de l'installation, dans une zone peu fréquentée aux confins du territoire fédéré, avait suscité des préoccupations de sécurité. En conséquence, ses capacités actives de défense avaient autrefois été bien supérieures à ce qu'elles étaient devenues. La plupart des armes lourdes avaient été désassemblées et mises en réserve. Modernisées ou remplacées aux intervalles habituels, elles restaient néanmoins dans leurs conteneurs, rangées à l'armurerie. Seule exception : les armes de poing personnelles sécurisées dans des coffrets dans les quartiers de chaque membre de l'équipe.

Concentrée à nouveau sur sa console, Bridges lança : « Les capteurs internes de l'armurerie ont été désactivés. Impossible d'obtenir un inventaire du contenu. » Elle jeta un regard vers lui. « Vu la taille des caisses, je parierais sur des fusils à phaser, mais il faudrait vérifier visuellement pour en être sûrs. »

Lorca, qui venait d'échouer lui-même à obtenir l'inventaire via le réseau informatique de l'avant-poste, se renfrogna. « Non. J'ai une meilleure idée. »

Chapitre III

Les poignets entravés et sanglés à des chaises récupérées par le lieutenant Soltani, les deux hommes toisaient Lorca du même regard de mépris. Ni eux ni lui ne dirent un mot lorsqu'il entra dans les quartiers d'invités, encadré par Soltani et Bridges, et le silence demeura intact pendant soixante, peut-être soixante-dix secondes. Ce fut alors que Lorca fut « récompensé » : l'homme musclé aux cheveux blonds — celui qui découpait la porte des ops quand ils l'avaient interrompu — se tortilla sur sa chaise et son expression de défi commença à laisser place à l'incertitude.

« Je n'ai pas beaucoup de patience pour ce genre de choses, » dit Lorca après quelques secondes de plus. « Allons droit au but. Vous êtes tous deux inculpés du meurtre de deux officiers de Starfleet, de cambriolage aggravé, de possession non autorisée de matériel de Starfleet et de m'avoir mis en rogne. Ce sont le premier et le dernier chef qui devraient vous inquiéter, là tout de suite. Ces deux personnes étaient mes amis. Aucun de vous ne me paraît assez futé pour avoir planifié et exécuté tout seul votre petite razzia, alors vous allez me dire qui vous a envoyés ici. »

« Et si on ne parle pas ? » lança l'homme blond, s'attirant une moue désapprobatrice de son compagnon aux cheveux noirs.

Pour répondre à la question de son détenu, Lorca avança d'un pas et planta la semelle de sa botte en plein torse de l'homme. Le coup fut assez puissant pour renverser la chaise et l'homme avec, qui s'écrasa sur le dos, les pieds tournés vers le plafond.

Ignorant les grognements de surprise et la colère montante du blond, Lorca reporta son attention sur son autre « invité » indésirable. « Qui vous envoie ? Ne m'obligez pas à répéter. C'est la gouverneure Ribiero ? » À sa surprise, l'homme ricana à cette question.

« Elle ? Non. Elle n'est même plus aux commandes. Elle n'a pas l'expérience des situations d'urgence comme celle-ci. » Son regard de mépris se durcit. « Alors on l'a destituée. »

Lorca ne connaissait Gisela Ribiero qu'à travers quelques brèves rencontres depuis son arrivée sur Tarsus IV. La gouverneure était en fonction depuis peu, à la suite des dernières élections, survenues quelques mois avant l'afflux soudain et inattendu de colons transportés depuis un autre monde frappé par une catastrophe naturelle, nécessitant évacuation et relogement. Jusqu'alors, c'était de très loin l'épreuve la plus redoutable pour Ribiero pendant son court mandat, et les douleurs de croissance nées de cette expansion brutale avaient suscité pas mal de remous, à ce

que Lorca en savait. Entre autres défis, elle devait composer avec des sentiments divergents chez les colons d'origine, allant de l'acceptation à la contestation ouverte. Elle avait rallié la population en faisant appel à leur humanité et leur empathie fondamentales ; Lorca se souvenait d'une opposition non négligeable de ceux qui adoptaient des positions dures, voyant là une atteinte à leur indépendance et à leur droit de décider eux-mêmes de la meilleure manière d'utiliser le foyer qu'ils s'étaient bâti ici. Au fil des mois et à mesure que les réfugiés d'Epsilon Sorona s'intégraient à leur nouvelle maison, une grande part des commentaires négatifs dans certaines émissions et publications semblait s'estomper.

Mais de toute évidence, ça n'a pas complètement disparu.

Bien sûr, les obstacles liés au réinstallage des colons d'Epsilon Sorona pâlissaient en comparaison de la crise écologique actuelle. Lorca jugeait injuste d'accabler Ribiero sur ce point, vu la rapidité de propagation du fléau. Le temps avait cruellement manqué pour tenter de comprendre la contagion ou de trouver un moyen de l'enrayer. La priorité de Ribiero était d'assurer la sécurité des colons.

Quelqu'un, semblait-il, avait d'autres idées.

« Qui commande maintenant ? » demanda Soltani.

Toujours sur le dos et ligoté à sa chaise, l'homme blond répondit : « Il s'appelle Kodos. Il paraît qu'il a de l'expérience en gestion de crise, et il a accepté de prendre le poste de gouverneur jusqu'à ce qu'on s'en sorte. »

« Et qui est Kodos ? » demanda Bridges.

« J'ai entendu le nom, mais je ne l'ai jamais rencontré. » Lorca ne connaissait que quelques-uns des collaborateurs de la gouverneure Ribiero, et il trouvait préoccupant que le conseil de direction de la colonie ait jugé bon de la démettre. Comment une décision aussi téméraire serait-elle reçue par le reste des citoyens ? Quant à Kodos, Lorca nota mentalement de se renseigner autant que possible sur le nouveau gouverneur avant de chercher à lui parler ou à le rencontrer.

Aux détenus, il demanda : « Et c'est lui qui vous a envoyés ici ? »

Les deux hommes échangèrent un regard avant que le blond ne réponde : « Oui. »

« Avec l'ordre de nous tuer ? » La voix de Lorca se durcit en posant la question. L'effet escompté fut immédiat : leurs yeux s'écarquillèrent d'une inquiétude renouvelée.

« On devait examiner vos armes et vos réserves de nourriture, » dit l'homme aux cheveux noirs. « Voir ce qui avait échappé à la contamination. »

S'approchant, Lorca fusilla l'homme du regard. « Nous avons déjà partagé ces informations avec la gouverneure Ribiero. Nous avons proposé de mettre en commun ce qui nous restait avec la colonie et d'étirer les ressources autant que possible. »

Seul un tiers des composés bruts utilisés par les processeurs alimentaires de l'avant-poste avait été épargné par l'infection fongique, le reste ayant été mis en quarantaine et détruit par le chef Nolokoy. Cela fait, l'ingénieure avait sécurisé la matière non contaminée dans des conteneurs sous vide. Ce qui demeurait suffisait encore à nourrir l'équipe de cinq pendant presque deux mois sans rationnement. Il y

avait aussi un stock de rations individuelles d'urgence ajoutant trois semaines à ce total. Plus tôt dans la journée, Nolokov avait confirmé des traces du champignon destructeur dans deux des six processeurs de l'installation, imposant leur mise à l'arrêt et leur décontamination. La cheffe avait choisi de nettoyer toutes les unités, par prudence. Tant que l'infection restait active, ces procédures n'étaient qu'une mesure temporaire, mais Nolokov tenait à tout faire pour garder une longueur d'avance autant que possible.

Fort de ces informations, Lorca avait envoyé un message à la gouverneure juste avant la fin de sa précédente vacation. Il voulait montrer à Ribiero et à tous les colons que lui et l'équipe d'OT-4 faisaient partie de cette communauté, dans l'adversité comme dans la prospérité. Ce nouveau gouverneur, Kodos, aurait dû — ou devait — le savoir avant d'expédier une équipe à l'avant-poste pour leur mission aberrante.

« Nous avons offert notre aide, » dit Lorca, « et malgré ça vous êtes entrés ici sans le moindre scrupule à l'idée de nous tuer, et quand il est devenu évident que vous n'y arriveriez pas, vos amis ont volé nos armes avant de décamper. Qu'allez-vous faire de ce que vous avez pris ? » Devant le mutisme des prisonniers, il sentit ses poings se serrer, et il lui fallut un effort de volonté pour garder les bras le long du corps. Les deux hommes virent sa colère monter et lui rendirent son regard avec une peur grandissante.

Prenant un instant pour s'assurer que sa colère restait sous contrôle, Lorca desserra les mains, mais conserva un ton froid et dur : « De toute évidence, nous ne pouvons pas vous remettre à la sécurité de la colonie ; pas avant d'avoir vérifié à qui nous pouvons faire confiance. Je ne peux pas vous tuer, même si l'idée m'a traversé l'esprit plus d'une fois. Pour l'instant, vous resterez ici. Tenez-vous tranquilles et vous serez remis au capitaine du premier vaisseau de Starfleet qui viendra nous aider. Jouez au plus fin avec moi, et je vous jetterai de la première falaise venue. Est-ce qu'on s'est compris ? »

Il n'attendit pas de réponse, pivota sur ses talons et quitta la pièce. Ce n'est qu'une fois dans le couloir, hors de vue des prisonniers, qu'il laissa sa colère se frayer un mince exutoire : il abattit son poing contre la cloison.

« Commandant ? Tout va bien ? » C'était Bridges, debout à côté de Soltani, près de la porte désormais close des quartiers d'invités.

Savouillant la douleur dans sa main, Lorca garda le silence un moment, fléchissant les doigts pour s'assurer qu'il ne s'était rien cassé. Il s'adossa au mur qui avait encaissé son courroux, posa l'autre main en appui et prit plusieurs profondes inspirations pour se calmer.

« Désolé pour ça. » Chassant la douleur résiduelle, il désigna les quartiers d'un geste. « Assurez-vous qu'ils sont bien sécurisés. Il va falloir les garder ici jusqu'à ce qu'on sache quoi en faire. »

S'il était vrai que le nouveau gouverneur, Kodos, avait envoyé l'équipe d'intrusion, il était possible que le reste des forces de sécurité de la colonie fût mobilisé de la même manière contre l'avant-poste. Maintenant que Lorca et les autres savaient ce à quoi s'attendre, ils pouvaient se préparer à de nouvelles incursions, mais

ils ne tiendraient pas face à une attaque prolongée. Lorca savait qu'ils devaient reprendre l'initiative avant que la situation ne dérape complètement.

« Donnez-moi une minute, » dit-il aux autres. « Aasal, lance la vérification du réseau de communications. Enseigne, si vous pouvez lui prêter main-forte. Je vous rejoins aux ops. »

Bridges acquiesça. « A vos ordres, Commandant. »

Resté seul, Lorca remonta le court couloir jusqu'à ses propres quartiers, laissa la porte se refermer derrière lui et poussa un soupir las. Qu'était-il censé faire ? Ce n'était pas une situation pour laquelle il avait été formé. Dans son esprit, une seule ligne de conduite s'imposait : confronter Kodos — qui qu'il soit — et tirer tout cela au clair. Tant qu'on ne lui prouvait pas le contraire, le gouverneur était, aux yeux de Lorca, celui qui devrait répondre de Meizhen Bao et de Piotr Nolokov.

En s'approchant de son bureau, Lorca remarqua la petite icône clignotant en bas à droite de son écran d'ordinateur : un message non lu. L'horodatage indiquait qu'il avait été reçu il y a moins d'une heure, avant l'intrusion et la mise hors service du réseau de communications. Lorca toucha la commande d'accès et vit qu'il provenait de Balayna Ferasini, une géologue civile qu'il avait rencontrée peu après son arrivée sur la planète.

« Gabriel, je sais que tu as dit que tu ne viendrais pas en ville ce soir à cause du nouveau couvre-feu, mais il se passe quelque chose plus tard dans la soirée. Tu as entendu la nouvelle au sujet de la gouverneure Ribiero ? Elle a apparemment été relevée de ses fonctions et le conseil a installé un nouveau gouverneur. Je ne le connais pas, mais il aurait de l'expérience en gestion d'urgence pendant des situations comme celle qu'on traverse. Il s'appelle Kodos. Tu le connais ? »

Originaire d'Alpha du Centaure, Balayna était, en un mot, magnifique : des boucles sombres jusqu'aux épaules et des yeux vert jade, profonds, qui l'avaient captivé dès le premier regard. Lorca l'avait rencontrée par hasard dans l'une des tavernes les plus fréquentées de New Anchorage. Ils avaient entamé une conversation qui s'était prolongée bien après la fermeture, et leur relation n'avait cessé de grandir durant les mois suivants. Sa nature insouciante, sa chaleur de cœur et son optimisme tenace fascinaient Lorca presque jusqu'à l'ivresse. Jusqu'alors, il n'avait jamais été avec quelqu'un comme elle, et même ses amis les plus proches l'auraient décrit comme conventionnel : guindé et propre sur lui, voire carrément ennuyeux. Balayna était le contrepoint parfait à tout cela et, au lieu de le juger, elle l'avait doucement tiré de sa coquille — une coquille dont il n'avait même pas conscience avant de la rencontrer. À la fin de cette première soirée, il était envoûté.

Il avait pris l'habitude de passer ses week-ends en ville avec elle, et ils avaient même envisagé qu'il emménage chez elle pour de bon. S'il n'était pas venu sur Tarsus IV pour chercher une relation, l'idée de prolonger sa mission ici — voire de quitter Starfleet pour rester — était devenue de plus en plus tentante.

« Quoi qu'il en soit, il a convoqué un rassemblement spécial ce soir à l'amphithéâtre. Il va s'adresser à toute la colonie en face-à-face. Tout le monde a reçu une invitation personnelle. On dirait qu'il veut répondre aux inquiétudes et peut-

être remonter le moral. Vu la taille de la population actuelle, ils nous ont envoyé des messages pour dire qu'ils vont nous répartir en deux groupes, parce que seule environ la moitié d'entre nous peut tenir dans le stade à la fois. »
Balayna marqua une pause et soupira. « Ça fait beaucoup d'organisation pour un simple discours, mais un peu de camaraderie ne nous ferait pas de mal en ce moment. Je sais que tu voulais respecter le couvre-feu et les autres nouvelles règles, mais je me sentirais mieux si tu étais là avec moi ce soir. Peut-être que le nouveau gouverneur peut t'accorder, à toi et à ton équipe, des exemptions spéciales ou autre. Si tu reçois ce message, je suis programmée pour le premier rassemblement. Retrouve-moi chez moi et on ira ensemble. À très vite. »

Le message prit fin, l'image de Balayna disparut, remplacée par un insigne de Starfleet, et Lorca médita cette nouvelle donne. Un grand rassemblement de colons à l'amphithéâtre n'avait rien d'inhabituel. Le lieu avait été conçu pour accueillir toute la population, qu'il s'agisse de spectacles ou d'autres événements. Pourtant, si le nouveau gouverneur voulait transmettre des informations cruciales à tous, pourquoi ne pas utiliser le système de communications de la colonie ? Peut-être que Balayna avait raison et qu'il s'agissait de rassurer les colons tout en les tenant informés de la situation.

On dirait quelque chose qu'on ne devrait pas rater.

Chapitre IV

Occupant un coin de la soute du vaisseau, le petit bureau de campagne croulait sous les tablettes et cartes de données, ainsi que quelques outils. S'y ajoutaient une petite lampe, un terminal informatique, une tasse à café vide et les restes d'un paquet-ration. Déjeuner, ou dîner ? Elle ne s'en souvenait plus. À vrai dire, elle était même incapable de se rappeler ce qu'elle avait mangé.

Peut-être que c'est mieux ainsi.

Philippa Georgiou se redressa sur sa chaise, les deux mains dans le bas du dos, s'étirant avant de laisser échapper un soupir de soulagement. Un coup d'œil au chronomètre, dans un coin de l'affichage du terminal, avant de fermer les yeux, lui indiqua depuis combien de temps elle était assise là — une révélation qui n'eut pour effet que d'accentuer la fatigue qu'elle s'efforçait de tenir à distance. Le chronomètre lui disait aussi que sa journée était loin d'être finie. Le répit n'arriverait que dans plusieurs heures, tapi derrière un véritable tas de tâches qui paraissait grossir alors même qu'elle s'acharnait à l'escalader. Avec un peu de chance, elle trouverait le temps de prendre une douche et de piquer un court somme avant d'atteindre sa destination.

Et c'est là que le vrai travail commencera.

— « Commandant Georgiou ? »

Ouvrant les yeux, Georgiou leva la tête et vit la lieutenante Enamori Jenn plantée devant le bureau. Depuis combien de temps était-elle là ? Assez longtemps pour avoir prononcé son nom deux fois, comprit Georgiou.

— « Désolée, Lieutenant. » Légèrement embarrassée, Georgiou força un sourire fatigué en désignant son bureau. « Ces rapports ont un sérieux pouvoir soporifique. »

Jenn fit une grimace et leva sa propre tablette. « J'ai bien peur d'en rajouter, Commandant. Voilà les inventaires finaux que vous avez demandés aux chefs d'équipe. »

— « Je l'ai bien cherché, » concéda Georgiou en prenant la tablette pour la poser sur la pile de celles qui réclamaient déjà son attention. « Merci d'avoir pris ça en main. J'y jetterai un œil dès que j'aurai une pause… disons dans un mois. »

Jenn sourit avec compréhension et sympathie à ce trait d'humour faiblard. C'était une superbe Betazoïde. Sa race était presque indiscernable des humains, l'indice principal étant l'iris noir de ses yeux. Ses cheveux bruns étaient tirés en arrière et retenus par un bandeau d'argent à la base de la nuque, la queue de cheval retombant sous les épaules. Le haut de sa tunique d'uniforme était défait, laissant voir son sous-vêtement sombre réglementaire. Son monde d'origine, Bétazed, avait

rejoint tout récemment la Fédération, et Jenn était la première Betazoïde que Georgiou côtoyait, rencontrée lors du briefing commun à la Starbase 11, avant leur embarquement à bord de l'U.S.S. Narbonne. À ce que pouvait en juger Georgiou, les Betazoïdes préféraient garder pour eux les détails de leur vie personnelle. Jenn était agréable, exécutait ses tâches avec précision et soin, et en moins de deux jours était devenue une assistante précieuse. L'équipe dans laquelle on les avait plongées travaillait à un rythme frénétique pour se préparer à la situation dont tous savaient qu'elle les attendait.

— « Il faut que je m'éloigne de tout ça, » dit-elle en repoussant sa chaise pour se lever. Elle se retint de laisser échapper un grognement de soulagement tandis que les muscles de son dos la remerciaient du changement de position. « Ne serait-ce que quelques minutes. »

S'éloignant du coin qu'elle avait transformé en bureau provisoire — Jenn se rangeant à sa hauteur —, Georgiou s'avança dans l'immense soute. La pièce était l'une des douze occupant la majeure partie du volume intérieur de la Narbonne et, comme les deux compartiments adjacents, elle débordait de fournitures et d'équipements en tous genres. Elle n'avait pas besoin de consulter les inventaires de la lieutenante Jenn pour savoir que la nourriture occupait l'essentiel de l'espace alloué à sa mission. Ce serait aussi ce qui serait le plus demandé là où elles se rendaient, et Georgiou savait que, malgré le tonnage de matériel actuellement sous sa responsabilité, ce ne serait qu'un début.

Mais c'est un début.

— « Des nouvelles du capitaine ? » demanda Jenn.

Georgiou secoua la tête, se remémorant son dernier échange avec le commandant de la Narbonne, Aurobindo Korrapati. « Toujours aucune réponse de la colonie, et pourtant il a quelqu'un qui tente de les joindre depuis notre départ de la Starbase 11. Il a aussi mis ses ingénieurs à fouiller toutes les astuces possibles pour pousser la portée des capteurs longue distance du vaisseau, mais nous sommes encore trop loin. Peut-être d'ici une heure. » À leur vitesse actuelle, elles se trouvaient à moins de dix heures de leur destination.

Tarsus IV.

Ce n'était qu'un des nombreux mondes-colonies de la Fédération dont Georgiou ne savait rien. Interroger l'ordinateur de la Narbonne ne l'avait guère éclairée au-delà du cortège habituel de statistiques : date de fondation, population, etc. Retenait toutefois son attention le choix de la planète comme nouveau foyer pour des réfugiés d'une autre colonie frappée par un désastre ayant exigé l'évacuation totale — Georgiou se souvenait en avoir lu quelque chose dans un rapport. Un geste aussi radical était suffisamment rare pour attirer l'attention, mais c'était aussi l'un des éléments qu'elle notait dans sa quête de compréhension des causes de la situation dans laquelle elle et son équipe s'engageaient.

— « À l'Académie, j'avais des amis qui avaient grandi sur des mondes-colonies, »

dit-elle en avançant dans la soute. « Après avoir quitté la Starbase 11, j'ai contacté quelques-uns de ceux qui avaient vécu des périodes difficiles : phénomènes météo extrêmes, séismes, et même épidémies. Rien à cette échelle, mais je me suis dit que ce serait utile de savoir à quoi nous attendre de la part des colons à notre arrivée. »

À cette fin, Georgiou avait harcelé le capitaine Korrapati et l'officier aux communications de la Narbonne pour localiser et envoyer des messages subspatiaux à ses anciens camarades de promotion, disséminés sur divers vaisseaux ou installations. L'idée avait porté ses fruits : elle avait obtenu un éclairage frais sur l'état d'esprit de colons assiégés par une crise.

— « Qu'ont dit tes amis ? » demanda Jenn.

— « La Fédération a des plans de contingence pour toutes sortes de choses, » répondit Georgiou. « Tarsus IV pose un petit problème, parce que sa population est beaucoup plus importante que ce qu'on s'attendrait à trouver aussi loin des grands centres. » Elle savait que c'était la conséquence de la relocalisation, qui avait ajouté six mille colons aux deux mille déjà installés sur Tarsus IV. Bien que rare par son ampleur, l'opération s'était appuyée sur une planète réputée capable de soutenir une telle communauté.

Du moins le croyait-on.

— « Même les meilleurs plans demandent du temps à mettre en œuvre, » fit remarquer Jenn. « Surtout quand il s'agit de planètes à des années-lumière des régions denses et bien desservies. Quelle que soit la vitesse de nos vaisseaux, l'espace reste immense. »

Georgiou acquiesça. « Aider huit mille personnes n'a rien d'aisé. »

La situation sur Tarsus IV, telle que décrite lors de son briefing par le commandant de la Starbase 11, l'amiral Brett Anderson, était grave. Les réserves alimentaires, ainsi que la capacité d'en produire d'autres, avaient été laminées par une contamination fongique sans précédent, mettant en péril la vie de l'ensemble de la population. Après réception de l'appel de détresse initial, les premières estimations de Starfleet tablaient sur l'arrivée des secours à la colonie dans un peu plus d'un mois — à une date où toute réserve planétaire serait depuis longtemps épuisée. Les colons de Tarsus IV s'acheminaient vers des temps très durs, sauf miracle — qui vint sous la forme d'un plan en deux volets.

D'abord, la nouvelle qu'un vaisseau de ligne filait à vitesse de distorsion élevée depuis sa patrouille à la frontière Fédération-Klingonne. Un vaisseau de classe Constitution, l'un des plus récents et puissants de Starfleet, serait en mesure d'apporter toute une gamme de soutiens à son arrivée, y compris des équipes scientifiques et d'ingénierie capables de s'attaquer au problème de l'infection toujours active.

En supposant que nous fassions chou blanc en arrivant, bien sûr.

Plus immédiate était la réponse constituée à la hâte : un assemblage éclectique d'officiers et de spécialistes civils rassemblés par l'amiral Anderson, placés sous la houlette de Georgiou et embarqués sur la Narbonne. Les membres de l'équipe qu'elle commandait — dont beaucoup dont elle ignorait encore le nom — évoluaient et

s'affairaient au milieu des piles de conteneurs et autres caissons occupant le plancher. Comme elle, ces hommes et femmes travaillaient d'arrache-pied depuis leur départ de la Starbase 11, il y a moins de quarante heures. Tout, dans cette réponse, s'exécutait dans la précipitation — faute de temps —, et Georgiou s'échinait à assembler un plan viable pour déployer ses gens et les fournitures de la manière la plus efficace. Elle avait fouillé la moindre information sur Tarsus IV et sa capitale, New Anchorage, pour configurer son plan en mettant l'accent sur la distribution du matériel, ainsi que la décontamination et la remise en état de l'infrastructure de fabrication et de transformation alimentaires de la colonie. Tout cela devrait être traité dans les premiers jours suivant l'arrivée de la Narbonne, et Georgiou voulait que son équipe « démarre en courant », puisque ce serait à eux de tenir la ligne jusqu'à l'arrivée d'autres vaisseaux pour renforcer l'effort. Ils étaient peut-être épuisés maintenant, mais elle était certaine que ces préparatifs paieraient une fois au sol.

— « Passerelle au commandant Georgiou. »

La voix du capitaine Korrapati résonna dans la soute, et il fallut un moment à Georgiou pour repérer un panneau de communication sur une cloison proche. Elle s'en approcha et appuya sur l'activation.

— « Georgiou à l'appareil. »

— « Désolé d'interrompre votre travail, Commandant, mais je souhaiterais vous voir dans mon bureau. »

Georgiou échangea un regard avec Jenn, les yeux agrandis par la surprise. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

— « J'arrive, monsieur. »

Elle coupa la liaison, puis se tourna vers Jenn. « Je ne sais pas combien de temps ça va prendre, mais dis à l'équipe de terminer ce qu'elle a en cours et de faire une pause. On reprend dans cinq heures. » Ce n'était pas la récompense idéale après tous leurs efforts, mais il faudrait s'en contenter. Le repos viendrait plus tard.

— « A vos ordres, Commandant, » répondit Jenn.

Georgiou quitta la soute et s'engagea dans le couloir vers une échelle d'accès. Il ne lui avait fallu qu'une journée pour s'acclimater au plan des ponts de la Narbonne, grâce à sa taille et sa disposition. Ce n'était ni un vaisseau de ligne ni un bâtiment scientifique de pointe : c'était un vaisseau de soutien aux colonies, un engin utilitaire conçu pour les « gros travaux » qu'exigent la création, la remise à niveau, voire le sauvetage ou le déménagement d'implantations planétaires. Essentiellement un long cylindre avec des nacelles de distorsion collées contre la partie supérieure de la coque primaire, l'intérieur consistait surtout en vastes soutes et compartiments d'hébergement pour transporter un grand nombre de personnes et même du bétail. Conçu pour les atterrissages planétaires, le vaisseau pouvait aussi servir d'abri aux nouveaux arrivants jusqu'à la construction de logements permanents. Le reste n'était qu'un réseau relativement simple de couloirs et de conduits de service. Contrairement aux vaisseaux dotés de turbolifts parcourant verticalement et horizontalement, la Narbonne ne possédait que des ascenseurs standards reliant ses huit ponts, par paires à l'avant, à l'arrière et au centre.

Georgiou avait appris dès son premier jour à préférer les puits d'échelle pour aller vite. Grâce à cela, elle arriva sur la passerelle moins de cinq minutes après la convocation. Elle n'y trouva pas le capitaine sur le siège surélevé au centre, mais debout à l'une des consoles périphériques, penché au-dessus de l'officier qui s'y tenait. Cinquante-dix ans passés, à en croire le dossier qu'elle avait consulté, Aurobindo Korrapati était un homme mince, aux cheveux d'un blanc tranchant coupés très court, contrastant vivement avec sa peau brun foncé. Son uniforme semblait taillé au millimètre, et ses bottes brillaient d'un éclat impeccable. Même sans ses insignes, tout chez lui criait : « C'est lui qui commande. »

— « Merci d'être venue, Commandant, » dit-il en remarquant son arrivée tandis qu'elle traversait la passerelle. « Je m'excuse de vous soustraire à votre travail, mais j'estime que ceci mérite votre avis. »

Malgré sa position de plus haut gradé à bord, Korrapati était d'une politesse infaillible en toute circonstance. Calme, imperturbable — un trait que Georgiou appréciait d'autant plus qu'elle savait que le capitaine n'avait pas toujours commandé un simple vaisseau de soutien. Son dossier, consulté avant le départ de la Narbonne de la Starbase 11, lui apprit qu'il était né sur Mars de parents venus de Chennai, Inde, sur Terre. Il avait servi comme second, puis comme capitaine de l'U.S.S. Glouchester, un bâtiment de patrouille longue portée qui avait connu sa part d'accrochages et de combats durant son commandement — le plus souvent contre des maraudeurs ou des pirates orions —, défendant cargos civils et parfois colonies de la Fédération. C'était un homme éprouvé au-delà des salles de classe et des simulateurs. Cela pesait aux yeux de Georgiou, qui avait délaissé une trajectoire plus martiale pour contribuer au mandat d'exploration interstellaire de Starfleet.

— « Que puis-je faire pour vous, monsieur ? »

Lui faisant signe de le suivre, Korrapati traversa la passerelle. À l'image du reste du vaisseau, le centre névralgique de la Narbonne privilégiait la fonction à la forme. Des postes de travail encerclaient la zone de commandement, où se trouvaient le fauteuil du capitaine et les consoles du pilotage et des opérations. À cette heure de « nuit » du vaisseau, un tiers seulement des stations étaient tenues. Tout indiquait un bâtiment qui ne bénéficiait pas de l'entretien régulier des unités de ligne — tenu en vol par l'ingéniosité d'ingénieurs et techniciens dévoués. Georgiou l'avait compris en quelques heures, en tant que « passagère ».

La porte du bureau du capitaine se trouvait encastrée dans la cloison près de l'arrière, à droite de l'ouverture menant à un couloir de service. Korrapati entra le premier ; Georgiou le suivit et laissa la porte se refermer.

— « Café ? » proposa Korrapati en allant vers un comptoir contre le mur du fond. On y voyait un répartiteur alimentaire et, à la surprise de Georgiou, une cafetière dans sa propre machine.

— « Vous le faites vous-même ? » demanda-t-elle.

Korrapati opina. « Absolument. » Il désigna le répartiteur. « J'ai tout essayé pour programmer une vraie recette dans cette boîte, mais c'est peine perdue. » Brandissant la tasse, il ajouta : « Mon frère vend ses mélanges à des vieux schnocks

comme moi. Celui-ci est fait rien que pour moi, et je garde la recette dans mon coffre, avec les autres documents et codes vitaux pour la sécurité de la Fédération. »

Incapable de retenir un petit rire en acceptant la tasse, Georgiou inclina la tête avec gratitude. « Je suis honorée. » Elle déclina tout ajout sucré : elle préférait son café noir.

— « Servez-vous, une fois que vous aurez décidé que c'est le meilleur café que vous ayez jamais bu. »

Après s'être versé une tasse, Korrapati gagna le fauteuil derrière son petit bureau en biais, dans un coin face à la porte, et lui indiqua le canapé intégré à une alcôve voisine. Georgiou en profita pour détailler les étagères encastrées sur le mur opposé à la cafetière, notant les livres reliés « à l'ancienne » et quelques souvenirs. Elle sourit, songeant à la petite bibliothèque qu'elle trimballait d'affectation en affectation. Comme la sienne, la collection mêlait vieux volumes patinés et fac-similés récents. Les goûts du capitaine embrassaient philosophie et histoire — humaines et autres —, littérature classique et même quelques fictions modernes. De quoi confirmer qu'il était un traditionaliste en d'autres domaines que son refus de laisser une machine s'occuper de son café. Il semblait partager sa préférence pour l'objet-livre plutôt que sa version électronique.

— « Comme vous pouvez l'imaginer, » dit-il après avoir siroté, « je ne tiens pas à discuter de ceci devant l'équipage. Pour l'heure seuls mon second et mes communicateurs sont au courant de ce que je vais vous dire. Je veux que ça reste ainsi jusqu'à nouvel ordre. »

— « Entendu, Capitaine, » répondit Georgiou, sa tasse entre les mains.

Korrapati se cala, posa sa tasse et fit courir distraitement ses doigts le long du bord. « Aucune réponse de Tarsus IV. On ne sait même pas s'ils reçoivent nos appels. Dire que je n'aime pas ce que ça peut signifier est un euphémisme. »

— « Surtout depuis qu'il n'y a eu aucun autre contact depuis l'appel de détresse reçu à la Starbase 11, il y a trois jours. »

— « Exact. D'après l'amiral Anderson, la colonie n'a même pas accusé réception de son message annonçant que les secours arriveraient bien plus tôt que prévu. » Il fronça les sourcils. « On pourrait croire que c'est motif à célébration, non ? »

— « Des nouvelles des autres vaisseaux affectés à l'opération ? » demanda Georgiou.

Toujours à jouer avec sa tasse, Korrapati fit non. « Pas encore. Aux dernières nouvelles, deux devraient atteindre la Starbase 11 d'ici ce soir, chargés et en route vers nous douze heures plus tard. L'autre navigue en silence le temps de s'éloigner suffisamment de sa précédente zone d'opérations — l'État-major veut garder ses mouvements aussi discrets que possible. » Il haussa les épaules. « Trois autres unités de cette classe doivent être déployées d'ici la fin de l'année. On ne pourra pas garder les Constitution secrètes éternellement. »

En raison de sa prochaine affectation à l'U.S.S. Defiant après un poste à bord du vaisseau scientifique Archimedes, Georgiou avait révisé les spécifications des vaisseaux de classe Constitution : joyaux de la flotte pour l'exploration profonde de

longue durée, conçus pour des missions de plusieurs années, loin des bases. La première série de douze servira aussi de fer de lance aux frontières de l'espace fédéré, face aux adversaires potentiels comme les empires klingon et romulien.

Certains contestaient le besoin de bâtiments à la vocation militaire aussi marquée, vu l'état des relations. On n'avait plus enregistré de rencontre avec des Romuliens depuis plus de quatre-vingts ans, depuis la guerre Terre-Romulus qui avait précédé la fondation de la Fédération. Repoussés par l'alliance d'Humains, Vulcains, Andoriens et Tellarites, les Romuliens paraissaient s'être calfeutrés derrière leurs frontières — mais des vétérans comme Georgiou savaient que l'Empire réapparaîtrait tôt ou tard.

Il en allait de même pour l'Empire klingon, qui semblait lui aussi ignorer l'espace et les vaisseaux de la Fédération au profit d'autres préoccupations. Cela faisait des années que l'on n'avait pas croisé un navire klingon. Combien de temps durerait cette paix précaire ?

Pas assez.

L'expression soudain grave, Korrapati se pencha, coudes sur le bureau. « Commandant, je ne vous cache pas que tout ceci me met mal à l'aise. Je n'aime pas ignorer la situation actuelle de la colonie, ni ce dans quoi nous allons mettre les pieds. Il y a… quelque chose qui cloche, mais je serais bien en peine de vous dire quoi. »

— « Je comprends, monsieur. » L'expérience et l'instinct soufflaient aussi à Georgiou qu'il se passait quelque chose d'étrange sur Tarsus IV. Outre la peste signalée et ses effets désastreux, qu'est-ce qui avait pu encore frapper cette colonie malchanceuse ? Même en l'absence de communications principales, d'autres méthodes restaient possibles : une balise de détresse pouvait être lancée, programmée pour rallier la Starbase 11 ou diffuser un message jusqu'à être captée.

Après avoir terminé sa tasse, Georgiou se leva pour se resservir du précieux breuvage du capitaine.

Il est vraiment diablement bon.

— « Attendez, » dit-elle, se rappelant un détail de son briefing. Elle se retourna vers Korrapati. « Et l'avant-poste de Starfleet, sur place ? »

Le capitaine se renfrogna. « Aucun contact non plus. Leur dernier rapport — trois jours également — indiquait qu'ils avaient de quoi tenir jusqu'à l'arrivée des secours, mais à condition de s'isoler du reste de la colonie. Le chef d'équipe, le lieutenant-commandant Lorca, signalait qu'ils donneraient leurs réserves non contaminées et se joindraient au sort des civils. »

— « Un petit geste, mais important. »

Georgiou se souvenait, en parcourant l'historique de la colonie, que l'avant-poste précédait la fondation du peuplement — partie des efforts de Starfleet pour surveiller les frontières de la Fédération et les menaces au-delà des lignes imaginaires traçant tant de cartes stellaires. Quant à la colonie elle-même, malgré sa tendance à écarter autant que possible la tutelle directe, ses habitants entretenaient de bons rapports avec le contingent de Starfleet. Elle savait que le maigre stock alimentaire de l'équipe ne changerait guère la donne, mais l'acte même nourrirait la

bonne volonté et le sentiment de sacrifice partagé.

Restait cette question : pourquoi le commandant Lorca et son équipe étaient-ils eux aussi muets ? Rencontraient-ils des difficultés similaires — ou liées — à celles de la colonie ? Les questions s'empilaient, sans accès facile aux réponses, et Georgiou commençait à ressentir la même incertitude, voire la même appréhension, que le capitaine Korrapati.

— « J'ai l'impression d'être au premier jour de natation, » dit-elle, « et que le moniteur vient de me balancer dans le grand bain avec un sac de sable autour du cou. »

Korrapati tapotait ses doigts sur le bureau. « Le seul conseil que je puisse donner — et que je vais aussi donner à mon équipage — : soyez prêts à tout, Commandant. Nous entrons dans une pièce noire sans savoir où est l'interrupteur, ni qui peut s'y cacher. »

— « C'est ainsi que nous procédons depuis le départ, Capitaine. » Faute d'informations, Georgiou avait conçu un plan envisageant le pire des scénarios et ne comptant sur aucune aide des colons. S'ils arrivaient et que les habitants pouvaient aider, tant mieux ; mais, jusqu'à preuve du contraire, elle partait du principe que son équipe et elle seraient seules.

Non seulement on leur confiait l'aide immédiate aux colons, mais Georgiou portait aussi la responsabilité de déterminer si la situation exigeait une évacuation totale de la population. Une telle décision ne pourrait être prise qu'une fois sur place, après évaluation de l'ampleur de l'urgence, de ses impacts sur les habitants et sur la planète elle-même. Tarsus IV serait-elle seulement capable de soutenir la vie une fois la crise traitée ? La réponse attendrait une étude complète de l'infection fongique — priorité cependant subordonnée à l'assistance immédiate. Pour autant qu'elle savait, il reviendrait à celui ou celle qui relèverait le capitaine Korrapati comme officier supérieur de l'opération d'en décider.

À la Starbase 11, alors qu'elle attendait son transport vers sa prochaine affectation en tant que première officier de l'U.S.S. Defiant, Georgiou s'était vue « réquisitionnée » par l'amiral pour service d'urgence et rattachée temporairement au transport. Avec les moyens du bord, Anderson avait mis sur pied une équipe médicale, un détachement de sécurité, divers spécialistes techniques et une section du Corps des ingénieurs. Un tiers du détachement spécial venait du personnel permanent de la Starbase 11 ; le reste, de personnes comme Georgiou, en transit lorsqu'obligations et destin s'étaient manifestés. Si le capitaine Korrapati conservait le commandement de son navire et l'autorité globale pour cette première phase de la réponse de Starfleet, elle, Georgiou, serait chargée de déployer son équipe selon les besoins une fois la Narbonne posée. Ils n'étaient, comme l'avait dit l'amiral, qu'un bouche-trou — des « premiers intervenants ».

Le sifflement de l'intercom coupa court à leurs réflexions, suivi de la voix — que Georgiou identifia — du commandant Natalie Larson, premier officier de la Narbonne.

— « Passerelle au capitaine Korrapati. Vous avez demandé à être prévenu lorsque nous entrerions dans la portée maximale de capteurs du système de Tarsus.

Nous venons d'y entrer et avons lancé un balayage. Aucun signe de trafic spatial et nous ne captons toujours aucune communication de la colonie. »

Échangeant un regard avec Georgiou, Korrapati demanda : « Estimation d'arrivée ? »

— « Environ neuf heures et vingt minutes à notre vitesse actuelle, monsieur. »

— « Poursuivez la route et maintenez les balayages. Essayez de joindre la colonie toutes les trente minutes. Prévenez-moi dès que nous serons assez proches pour scanner la planète, ou si quoi que ce soit change. »

— « Bien reçu. Passerelle, terminé. »

Une fois la communication close, Korrapati se frotta l'arête du nez.

— « Ils se montrent plutôt obstinés, n'est-ce pas ? » dit-il après un instant.

Georgiou acquiesça. « On dirait bien, monsieur. »

— « Vous vous souvenez de ce que j'ai dit sur le fait d'être prête à tout ? »

— « Oui, Capitaine. »

— « Eh bien, il vous reste environ neuf heures pour être prête… à tout le reste. »

Chapitre V

« Je n'ai jamais vu les rues aussi bondées. »

En suivant le chemin piétonnier qui traversait le parc central de New Anchorage, Gabriel Lorca et Terri Bridges faisaient de leur mieux pour paraître n'être que deux simples citoyens se dirigeant vers l'amphithéâtre.

« Ouais, » répondit Bridges. « Quatre mille personnes qui vont toutes dans la même direction, ça fait ça. Le couvre-feu ne commence que dans deux heures, après tout. »

« Présence de sécurité accrue. » Lorca avait remarqué des dizaines d'agents en uniforme, la plupart postés aux grands carrefours ou aux entrées de bâtiments. Avec le couvre-feu imposé à la ville et aux colonies voisines, il soupçonnait que leurs effectifs étaient étirés au maximum pour faire appliquer ce nouveau mandat. Il ne doutait pas non plus qu'une part importante des forces soit déployée à l'amphithéâtre pour contrôler la foule. Cela lui convenait parfaitement.

Comme lui, Bridges portait une tenue civile, conformément à ses instructions. Arrivés par transporteur en périphérie, tous les membres de l'équipe avaient des phaseurs dissimulés sous leurs vestes ou chemises civiles. Aucun n'avait emporté de communicateur, Lorca ayant décidé de les laisser de côté pour éviter tout traçage des fréquences. Depuis l'incident à l'avant-poste, il observait chaque agent de sécurité rencontré, sans percevoir le moindre signe de reconnaissance. Mais il avait déjà décidé de ne courir aucun risque inutile, évitant d'entrer à l'amphithéâtre ou dans tout endroit où le personnel de sécurité serait concentré. Il voulait pouvoir s'échapper et disparaître dans la foule si nécessaire.

« C'est par ici, » dit-il en désignant un immeuble à l'ouest du parc. Balayna Ferasini y vivait. Avec le réseau de communication de l'avant-poste toujours hors service, Lorca devait utiliser les systèmes civils pour la joindre. Elle n'avait pas répondu à son premier appel, il avait donc laissé un message annonçant leur arrivée. Tandis qu'ils approchaient de l'appartement par le sud, Aasal Soltani venait du nord. Lorca espérait que, séparés, ils attireraient moins l'attention.

Ils entrèrent sans difficulté dans l'immeuble. Même l'agent de sécurité dans la rue ne leur prêta aucune attention. L'accès au logement se fit aussi sans incident, Lorca possédant le code de la serrure qu'il avait partagé avec l'équipe au cas où ils devraient se séparer et fuir.

« Balayna ? » appela-t-il en entrant, la lumière du vestibule s'allumant. « Tu es là ? »

Bridges le suivait tandis qu'il avançait dans le salon, décoré sobrement : un

canapé, deux fauteuils autour d'une table basse, le tout sur un grand tapis qu'il savait acheté à un marchand tellarite. Des bibliothèques couvraient les murs, sauf une partie occupée par un écran de visualisation, typique pour ce genre de logement. Le mur du fond était constitué de baies vitrées menant à un balcon avec deux chaises longues et une petite table. Les rayonnages débordaient de livres imprimés, de photos encadrées et de souvenirs. Le regard de Lorca se posa sur une photo, encadrée d'argent : lui torse nu, Balayna en maillot deux pièces, avec en fond une mer bleue et un sable blanc. Un souvenir d'un séjour au village côtier un mois plus tôt. Il sourit malgré lui.

« Bel endroit, » commenta Bridges.

Lorca grommela en s'approchant du bureau. Un bol en bois, rempli de papiers de biscuits de fortune qu'il lui avait donnés, l'attendait. Il en prit un au hasard, le lut distraitement puis le glissa dans sa poche. Sur le bureau, une lampe, un stylo et un bloc-notes. Sur la première page, un message écrit de la main de Balayna :

Gabe,

Suis allée au rassemblement. On ne se retrouvera jamais dans cette foule, alors si tu lis ceci, regarde le discours et attends-moi.

J'espère te voir bientôt.

Avec amour, Balayna

« Elle t'appelle Gabe ? » demanda Bridges. « C'est mignon. »

« Elle est l'une des rares à pouvoir le faire sans risquer de se blesser, » répondit Lorca avec un mince sourire. En vérité, il préférait son nom complet, mais il s'était habitué à son caprice.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement. Ils saisirent leurs phaseurs, mais se détendirent en voyant entrer Aasal Soltani.

« Heureux de vous voir, » dit-il. « Suis-je le seul content d'être hors de la rue ? »

« Pas du tout, » répondit Bridges.

« Balayna est partie à l'amphithéâtre, » expliqua Lorca en désignant l'écran. « Elle nous demande d'attendre ici. »

Soltani s'installa sur le canapé, prit la télécommande et mit la chaîne d'information principale.

« Il est 20 h passées, le discours devrait commencer. »

L'écran montra un montage de paysages splendides : forêts, montagnes, cascades, plages. Puis des images de New Anchorage animée, puis des fermes et des serres.

« C'est notre monde, » déclara une voix grave. « Rien ne fut un don. Tout ce que nous aimons et dont nous dépendons est le fruit de notre labeur et de celui de nos parents. Depuis plus d'un siècle, la promesse de Tarsus IV est celle du droit à

l'autodétermination. J'ai rejoint vos rangs, inspiré par vos valeurs, décidé de contribuer au tout. »

Les images changèrent : champs brûlés, fumées noires, visages d'angoisse et de peur.

« Tout ce pour quoi nous avons travaillé est menacé. Si nous n'agissons pas, tout disparaîtra. Un règlement de comptes est arrivé. »

L'écran montra l'amphithéâtre bondé, environ quatre mille personnes. Le podium restait dans l'ombre, des gardes postés à ses coins. Un homme apparut, silhouette encore dissimulée.

Un grésillement retentit :

« Bonsoir, citoyens de Tarsus IV. Je suis le gouverneur Kodos. Le fléau qui a ravagé nos cultures sera bientôt contenu, mais le mal est grave. L'aide de Starfleet est à un mois, bien trop tard. Nous avons donc adopté des protocoles d'urgence. Vos anciens dirigeants vous ont trahis, incapables de faire face. Avec mes alliés, j'ai pris le relais. La vérité est simple : nous ne pouvons pas nourrir huit mille personnes jusqu'à l'arrivée des secours. Même avec un rationnement strict, nos réserves seraient épuisées en quelques jours. Nous devons faire des choix impitoyables. Ce que je fais, je le fais pour la survie de notre civilisation. Votre existence représente une menace. Vos vies signifient la mort lente des membres les plus utiles de la colonie. Je n'ai pas d'autre choix que de vous condamner à mort. Votre exécution est ordonnée. Signé : Kodos, gouverneur de Tarsus IV. »

Le choc figea Lorca et ses compagnons. Un grondement parcourut la foule à l'écran. Puis les hurlements commencèrent. Des canons phasers, installés dans les galeries supérieures, crachèrent des faisceaux d'énergie. Les colonistes furent fauchés par milliers. Les tirs balayaient la foule avec une efficacité implacable. Des agents de sécurité dans les gradins ajoutaient leurs rafales.

« Nom de… » souffla Lorca, horrifié.

Et soudain une pensée l'assaillit : Balayna !

Les cris de terreur se mêlèrent aux sifflements des armes. Corps après corps disparaissait dans une pluie de feu. Hommes, femmes, enfants, tous réduits en cendres.

Puis, aussi brusquement que cela avait commencé, ce fut fini.

Silence. Fumée. Herbe calcinée. Quatre mille vies anéanties.

Kodos avait disparu du podium. Lorca voulait sa gorge entre ses mains. Il voulait l'étrangler jusqu'à sentir son dernier souffle.

Balayna.

« Commandant ? » Bridges se plaça devant lui. L'écran montrait désormais un présentateur rappelant le couvre-feu et annonçant que des forces de sécurité patrouilleraient la ville.

« Ça n'a aucun sens, » souffla Lorca. « Même avec des semaines à attendre, ils auraient pu survivre. »

« La survie aurait été difficile, mais possible, » dit Soltani.

« Mais décider que la moitié devait mourir ? Sur quels critères ? » ajouta Bridges.

« Nous devons le capturer, » dit Soltani. « Mais il doit avoir un plan. Il est prêt à tuer quiconque s'opposera. »

« Pourquoi ? » demanda Bridges. « La folie seule n'explique pas l'aide dont il a bénéficié. »

« Je l'ignore, » répondit Lorca, « mais je vais le découvrir. Avant tout, il faut avertir Starfleet. Qu'ils sachent ce qui s'est passé ici. Kodos pourrait tendre un piège au premier vaisseau. »

« Il sait qu'on ne restera pas sans rien faire, » dit Bridges.

« Alors il faut frapper vite, » répondit Lorca. « Ils s'attendront à ce qu'on se cache. On doit profiter de l'effet de surprise. Cet endroit est sûr pour cette nuit, mais rien ne garantit qu'ils ignorent ma relation avec Balayna. Nous devrons trouver un autre refuge. Nous ne pouvons pas aller chez nos contacts. Si tant est qu'ils aient survécu. »

L'avant-poste étant compromis, il ne restait qu'une option : se fondre, se cacher, survivre, et traquer Kodos.

D'une manière ou d'une autre, l'exécuteur devrait répondre de ses crimes.

Balayna, et quatre mille autres victimes, ne méritaient pas moins.

Chapitre VI

Ai-je pu me tromper à ce point ?

Le toit de l'immeuble offrait à Kodos une vue dont peu de bâtiments des environs pouvaient se vanter.

De là, il contemplait ce qui aurait dû être un panorama magnifique de New Anchorage. À cette heure, bien après le coucher du soleil, les rues et les allées auraient dû être illuminées, et les lumières innombrables des fenêtres former de petites constellations quémandant l'acceptation des étoiles, loin au-dessus.

À la place, appuyé contre le parapet qui entourait la terrasse, il observait une ville où la grande majorité des fenêtres demeuraient noires, seules les lampes publiques et quelques autres sources extérieures dessinant le portrait nocturne de New Anchorage. La scène de ce soir était ponctuée par des foyers d'incendie de tailles diverses. Des sirènes venues du sol montaient avec la brise, et, en tendant l'oreille, Kodos distinguait des cris et d'autres sons liés à des groupes de protestataires.

— Des rapports arrivent de toute la ville, dit son assistant, Ian Galloway. Les unités de sécurité répondent à des dizaines d'appels. La plupart concernent des rassemblements de moins de dix personnes, mais il y a des craintes que ces petits groupes s'unissent si cela continue.

Il y eut une pause. Kodos vit Galloway consulter la tablette qu'il tenait dans sa main gauche. Le jeune homme paraissait épuisé. Ses vêtements et ses cheveux bruns en désordre donnaient l'impression qu'on l'avait tiré du lit à l'aube et qu'il travaillait sans relâche depuis. Aux yeux de Kodos, il avait aussi l'air un peu effrayé.

— La majorité de la population semble respecter le couvre-feu et les autres règles d'urgence que nous avons imposées, reprit Galloway, mais certains commandants de garde craignent que cela ne dure pas.

Les troubles étaient prévisibles, Kodos le savait, dès lors que la population survivante commençait à assimiler le choc du « Sacrifice », comme il avait choisi de nommer l'événement de l'amphithéâtre. Il y avait eu une protestation initiale, comme attendu, mais les réactions directes durant les premières heures avaient été contenues grâce à l'action des forces de sécurité appliquant le couvre-feu. Moins de trois douzaines de citoyens avaient été arrêtés cette première nuit, mais ce chiffre avait été largement dépassé avant la tombée du jour suivant.

Et cela n'irait qu'en s'aggravant.

— Peut-être faudrait-il un autre discours, proposa Galloway. Un nouveau message au peuple, leur demandant de garder leur calme et les rassurant sur le fait

que tout ira bien.

Se détachant du parapet, Kodos toisa son assistant avec un scepticisme non dissimulé.

— Que dire ? Comment leur faire comprendre que nous avons agi selon ce que nous pensions être la meilleure voie pour assurer la survie de la colonie ?

Au départ, de simples calculs avaient dicté sa décision. Plus de huit mille colons, et assez de vivres pour en nourrir moins de la moitié jusqu'à l'arrivée supposée de l'aide de Starfleet. Devant de tels faits froids et incontestables, que faire d'autre ? Le rationnement n'aurait fait que prolonger la souffrance sans la soulager, et pour quel résultat ? La perte d'un nombre de vies équivalent à celui choisi pour le Sacrifice, accompagnée de souffrances supplémentaires pour les survivants ? Sa solution, certes brutale, possédait au moins la vertu de la miséricorde, et elle offrait la possibilité de préserver la communauté d'une dissolution complète. Des décennies plus tard, quand cette tragédie serait couchée dans les pages de l'histoire, quelqu'un y verrait-il cela de la même manière ?

— Oui, certains nous ont soutenus, mais combien oseront l'affirmer publiquement ? demanda Kodos en secouant la tête. Je crains que ce nombre soit infime.

— Vous avez agi dans notre intérêt à tous, monsieur.

Même en prononçant ces mots, Kodos perçut dans la voix de Galloway une nuance de doute. C'était compréhensible, admit-il. Quand son assistant avait assisté au Sacrifice à ses côtés, sa réaction immédiate avait été, comme tant d'autres, le choc et l'incrédulité. Mais, à la surprise de Kodos, il avait rapidement assimilé la situation avant de se tourner vers lui et de dire ce que Kodos tenait lui-même pour une vérité. Ces mots, même teintés d'incertitude, résonnaient encore dans son esprit :

C'est malheureux, monsieur, mais nécessaire.

— Nous traversons une épreuve, Ian, déclara Kodos, mais je veux croire que ceux d'entre nous qui survivront à cette crise en sortiront grandis. Notre véritable trempe aura été mise à l'épreuve, et nous pourrons appliquer les dures leçons apprises ici afin d'améliorer la vie des générations futures.

D'autres partageaient ce point de vue, y compris la majorité des hommes et des femmes qui l'avaient accompagné sur Tarsus IV dix ans plus tôt pour y chercher un nouveau départ et de nouvelles opportunités. Même si des inquiétudes s'exprimaient quant aux conséquences du Sacrifice une fois l'aide de la Fédération arrivée, un certain nombre commençaient à manifester, du moins, une forme de compréhension.

Ou bien… n'était-ce qu'une perception de son esprit, brouillée par son propre biais et son besoin de justification ?

Il y avait beaucoup réfléchi lorsqu'il avait dû arrêter la liste de ceux qui seraient désignés pour le Sacrifice. Les critères incluaient la valeur perçue de chaque colon, son potentiel de contribution à la communauté, non seulement à court terme mais aussi dans les années et décennies à venir. Comment établir une telle décision, alors que l'avenir demeurait inconnu ? L'élaboration de cette analyse avait été une tâche ardue, qu'il ne pouvait déléguer. Le risque, sinon, aurait été d'introduire

l'émotion plutôt que de s'appuyer sur les faits objectifs, l'extrapolation raisonnée et les perspectives éclairées permises par les données disponibles. Kodos était persuadé que lui seul pouvait apporter le recul nécessaire pour faire ces choix ultimes.

De même, il savait que lui seul porterait le poids de l'examen historique, de la condamnation et du jugement final.

Ainsi soit-il.

— Vous devriez parler, Gouverneur, insista Galloway. La situation s'aggrave dans les rues, mais elle n'est pas encore hors de contrôle. Il reste du temps pour amener le peuple à la raison.

Kodos blêmit à cette idée.

— Je crains que cette occasion ne soit perdue. À présent que l'on sait que de l'aide est en route, le Sacrifice sera considéré comme inutile.

Une tristesse monta en lui.

Malgré ses efforts pour garder la main sur les ressources stratégiques comme le centre de communications, lui et ses partisans n'avaient pas pu empêcher un agent de sécurité isolé de diffuser la nouvelle : il avait reçu un message d'un vaisseau de Starfleet qui arriverait dans moins d'un jour. Comment cela était-il possible, Kodos l'ignorait, puisque le dernier rapport en provenance de la station Starbase 11 indiquait une aide encore distante de plusieurs semaines. Peu importaient les circonstances de ce changement brutal : seule comptait son incidence sur la colonie.

Armés de cette information, de plus en plus de citoyens se sentaient enhardis. Certains réclamaient vengeance pour leurs proches perdus ; d'autres laissaient éclater une colère dirigée contre les forces de sécurité, incapables d'atteindre Kodos lui-même. Les manifestations se multipliaient, de tailles et d'intensités diverses. Les flammes qui s'élevaient dans la nuit en étaient la preuve visible. Du toit, Kodos aperçut un groupe de sept personnes courant sur un trottoir, poursuivies par des agents, tandis qu'un véhicule incendié embrasait la rue derrière eux.

— Combien d'agents de sécurité nous restent-ils ? demanda-t-il.

Galloway s'approcha et se plaça à sa gauche.

— Trois cent soixante-quatorze sont encore actifs. Vingt-deux ont démissionné, et quatre ont été blessés dans des affrontements. — Il marqua une pause, puis ajouta : — Impossible de dire combien d'autres nous perdrons encore, monsieur.

Kodos hocha la tête.

— C'est inévitable. Ces derniers jours ont mis nos âmes à rude épreuve. Il est naturel que certains ne trouvent pas en eux la force de continuer.

Seule une poignée d'agents de confiance avait été mise au courant avant qu'il n'arrête ses plans. Bien qu'il ait sollicité des avis auprès de quelques conseillers sûrs, les décisions finales lui appartenaient. Cela ne pèserait sans doute en rien lorsque la Fédération apprendrait ce qui s'était produit, mais il espérait ainsi limiter le nombre de personnes compromises une fois la vérité révélée. Lorsqu'il avait informé ceux qui auraient à exécuter la solution, beaucoup avaient hésité. Mais il les avait choisis avec soin. Malgré leurs doutes initiaux, ils avaient fini par accepter la nécessité de ses

actes.

Les autres membres des forces de sécurité, eux, se retrouvaient entraînés dans les conséquences du Sacrifice, partagés entre leurs sentiments personnels et leur devoir de protéger les survivants. Des rapports indiquaient déjà qu'ils restaient en poste malgré les troubles, œuvrant pour maintenir l'ordre. Mais combien de temps cela durerait-il encore, à présent qu'on savait l'arrivée de Starfleet imminente, et que le Sacrifice apparaissait aussi cruel qu'inutile ?

— Ordonnez aux commandants de garde de rester à leur poste jusqu'à nouvel ordre, dit-il, priant pour que ce ne soit pas une mesure vaine. Les agents n'avaient qu'à tenir un jour de plus, au maximum, jusqu'à l'arrivée du vaisseau de Starfleet.

Tout cela aurait pu être évité.

— Si seulement on nous avait laissés vivre en paix.

— Monsieur ?

La question de Galloway fit réaliser à Kodos qu'il avait parlé à voix haute. Il remarqua aussi qu'il avait croisé les bras et, machinalement, caressait de nouveau sa barbe fine et taillée. Une manie nerveuse qui l'agaçait de plus en plus.

— Pardonne-moi, Ian. Je songeais seulement que rien de tout cela n'aurait eu lieu si on nous avait permis de suivre notre propre voie. Au lieu de cela, on pourrait dire que notre malheur découle de l'ingérence de la Fédération.

Une autre colonie, Epsilon Sorona II, avait été frappée par une catastrophe planétaire. Les tensions tectoniques souterraines avaient provoqué des séismes d'une intensité croissante, forçant l'évacuation en urgence de six mille colons. Faute de solutions rapides pour les reloger, la Fédération avait choisi Tarsus IV comme destination. Bien que la planète pût subvenir à leurs besoins, certains membres du conseil avaient exprimé leurs craintes quant aux ressources disponibles. Les autorités fédérales avaient promis de compenser ces problèmes, et même Kodos avait dû admettre que l'aide de la Fédération et de Starfleet avait dépassé les attentes les plus optimistes.

Pourtant, parmi les colons installés de longue date, dont Kodos, beaucoup avaient le sentiment que leur voix n'avait pas été prise en compte. Ce n'était bien sûr pas la faute des réfugiés d'Epsilon Sorona. La plupart cherchaient à s'intégrer, à respecter la vision d'une société indépendante, et certains adoptaient même les idées plus radicales de Kodos, prônant une éducation et une participation citoyenne totales.

À présent, tout cela était menacé.

Si seulement ces réfugiés avaient été envoyés ailleurs… Il aurait pu rester un simple scientifique, consacrant sa vie à la géologie de Tarsus IV et aux secrets de la planète.

Pourquoi avait-il pris les rênes ? Même s'il aurait voulu se le cacher, la réponse était claire : son prédécesseur, la gouverneure Ribiero, s'était montrée incapable de diriger. Kodos avait convaincu le conseil de la destituer, et il avait accepté le poste à contrecœur.

— Regrettez-vous vos choix, monsieur ? demanda Galloway.

— Non. Et oui, admit Kodos. Avec le recul, j'ai été trop prompt à exposer mon

plan de survie. Ribiero et son conseil n'ont pas eu la possibilité d'en évaluer les mérites.

À peine nommé gouverneur, il avait commencé à exposer ses réflexions sur la capacité de la colonie à traverser la crise. Sans parler ouvertement de ce qu'il envisageait, il avait laissé entendre que les plus faibles risquaient de devenir un fardeau. Même cela avait rencontré une forte opposition.

S'il avait suivi son premier instinct, Ribiero et le conseil auraient fait partie du Sacrifice. Mais il avait préféré les placer en détention « protectrice ». Un jour, la colonie aurait besoin d'eux pour se relever.

Bien sûr, l'aide de la Fédération allait miner son autorité. On ne retiendrait de lui que l'horreur. Historiens, experts et commentateurs débattraient pendant des années.

Un signal sonore sur la tablette de Galloway tira Kodos de ses pensées. L'assistant pâlit.

— Gouverneur, une nouvelle mise à jour : le vaisseau de Starfleet sera ici dans deux heures.

Kodos fronça les sourcils.

— Déjà ?

— Vous ne pouvez pas rester ici, monsieur, dit Galloway. Ils vous arrêteront à la première occasion. Le spatioport n'est pas une option : le maître du port a reçu l'ordre du capitaine de Starfleet d'en interdire l'accès aux deux cargos amarrés.

C'était superflu : dès l'apparition des symptômes, les protocoles de quarantaine avaient bloqué le port. Les deux cargos avaient été verrouillés informatiquement ; seul un représentant de Starfleet pouvait lever l'interdiction.

Une mesure efficace, quoique fâcheuse.

— Préviens les autres, dit Kodos.

Inutile d'ajouter de précisions : Galloway savait qu'il parlait du petit groupe de fidèles prêts à le suivre.

— Nous avons sauvé tout ce que nous pouvions, Ian. Il est temps de partir.

Chapitre VII

— Attention !

L'avertissement de Terri Bridges retentit au même instant où Lorca percevait un mouvement dans sa vision périphérique. Il se baissa, repoussant l'enseigne sur sa droite tandis qu'un bloc de béton passait au-dessus de son épaule gauche et venait s'écraser contre le bâtiment derrière lui. L'éclat rebondit sur le mur avant de retomber sur le trottoir, se fracturant en plusieurs morceaux plus petits.

Irrité par cette attaque gratuite, Lorca porta la main à son phaser dissimulé sous sa chemise. Il se retint de dégainer, concentrant plutôt son attention sur le groupe de quatre hommes à moins de dix mètres de l'endroit où il se trouvait avec Bridges. Le projectile venait de cette direction, mais aucun d'eux ne semblait leur prêter une attention particulière. Les hommes utilisaient des gourdins grossiers pour briser les vitres d'immeubles et de véhicules terrestres, frapper des portes, détruire des lampadaires et tout ce qui se trouvait sur leur passage. L'un d'eux maniait une hampe plus longue, du type de celles utilisées par des pratiquants d'arts martiaux.

Il sentit que ces hommes ne cherchaient pas délibérément à blesser quelqu'un, mais qu'ils déversaient plutôt leurs frustrations sur les objets inanimés qu'ils rencontraient. Durant les deux jours écoulés depuis les exécutions sommaires, il avait vu défiler toute la gamme des émotions chez les rares personnes qu'ils croisaient dans les rues. Ce qui avait d'abord été de la stupéfaction et de l'incrédulité avait cédé la place à l'angoisse et à une colère grandissante. Pour l'heure, le vandalisme et autres troubles à l'ordre public semblaient suffire, mais Lorca savait que cela ne durerait pas.

Certains de ces gens, tôt ou tard, représenteront une vraie menace.— Ça va ? demanda-t-il à Bridges en posant une main sur son avant-bras.

La jeune officier, visiblement secouée, hocha la tête et leva le pouce.

— Jamais mieux, monsieur.

Souriant devant son sang-froid, Lorca lui fit signe de reprendre leur progression.

— On y est presque, dit-il en pointant devant eux. Le centre de communications est dans la rue suivante.

Après s'être réfugiés dans l'appartement de Balayna Ferasini la nuit des exécutions de masse, Lorca et les autres avaient tout fait pour rester discrets. Sans savoir si les forces de sécurité continuaient de les traquer ou s'ils étaient tombés dans l'oubli au milieu de tous les autres problèmes qui accablaient New Anchorage, les officiers de Starfleet avaient profité de la confusion grandissante pour se trouver

une nouvelle planque. Le gouverneur Kodos et les siens les y avaient même aidés, en publiant la liste des noms des personnes tuées à l'amphithéâtre. Il n'avait fallu que quelques instants au lieutenant Soltani pour recouper cette liste avec celle des occupants de l'immeuble de Balayna et identifier ceux qui, hélas, ne rentreraient jamais chez eux. D'abord mal à l'aise avec l'idée peu orthodoxe de se cacher au domicile d'un mort, Lorca savait que ce genre de mesures serait la seule manière de garder une longueur d'avance sur d'éventuels poursuivants, en attendant d'élaborer une meilleure stratégie de long terme ou l'arrivée des vaisseaux de Starfleet.

C'est depuis leur nouvelle planque, via les bulletins d'information, que Lorca et les autres avaient appris qu'un agent affecté au centre de communications du gouvernement de New Anchorage avait envoyé l'annonce de l'arrivée d'un vaisseau de Starfleet. Bien plus tôt que dans les estimations les plus optimistes, le vaisseau devait arriver dans quelques heures. La nouvelle n'avait fait qu'attiser le chagrin et la rage sourde de Lorca face à l'horreur infligée aux colons.

Balayna.

Son visage envahit son esprit, comme d'innombrables fois au cours des deux derniers jours. Une fois encore, il repoussa l'image, tenté de s'y abandonner tout en sachant que c'était impossible, du moins pour l'instant. Deux amis et subordonnés comptaient encore sur sa direction. Tant que Starfleet ne serait pas là pour reprendre le contrôle de la situation, il n'y aurait qu'eux : lui et son équipe, faisant tout leur possible pour retrouver Kodos et peut-être arracher quelques réponses à l'absurde tragédie imposée aux habitants de Tarsus IV. En tête de sa liste : établir le contact avec le vaisseau de Starfleet en approche. Les systèmes de communication de l'avant-poste étaient toujours hors service et, sans accès à un transporteur ou à un véhicule terrestre, l'installation restait hors d'atteinte pour l'instant. Restait le centre de communications de la colonie, même si s'y rendre signifiait forcer le passage.

— Vous pensez que Soltani va bien, monsieur ? demanda Bridges.

— On le saura bien assez tôt.

En quittant l'appartement, l'équipe s'était de nouveau scindée pour rejoindre le centre de communications, situé à côté des bureaux du gouverneur et des autres services de l'administration coloniale. Soltani était parti le premier, par un itinéraire qui le menait à travers ce quartier pour aborder le centre par l'est, tandis que Lorca et Bridges approchaient par l'ouest. Le plan prévoyait de se retrouver près de l'entrée principale, d'observer la zone, puis d'aviser pour pénétrer à l'intérieur. Qu'il faille neutraliser un ou deux agents de sécurité ne posait pas de problème à Lorca.
Alors qu'ils reprenaient leur marche, il vit devant eux que les quatre émeutiers avaient traversé la rue et trouvé un autre centre d'intérêt : un agent de sécurité de la colonie isolé.

— Attendez.

Lorca balaya les environs du regard pour voir si quelqu'un réagissait à la situation. D'autres personnes étaient visibles dans la rue, mais personne ne semblait prêter attention à ce groupe. Sans rien ajouter pour Bridges, il quitta le trottoir et

traversa de l'autre côté, se glissant dans l'ombre du bâtiment en s'approchant des hommes. Un coup d'œil à Bridges lui confirma qu'elle suivait sa manœuvre tout en s'assurant que personne ne tentait de les prendre à revers. Sa main était posée dans le creux de ses reins, là où il savait qu'elle avait dissimulé son phaser. Il préférait éviter de dégainer leurs armes et l'attention que cela attirerait, mais tout dépendrait des intentions des hommes. En se rapprochant, il distingua mieux ce qu'ils disaient.

— En voilà un.

— Te balader seul dans le coin ? Mauvaise idée, mon gars.

— T'y étais ? T'as fait partie de ceux qui ont tué mes amis ?

Les voix montaient et leur ton se faisait plus agressif à chaque seconde. Lorca vit que deux des hommes brandissaient leurs gourdins d'une manière qui ne laissait guère de doute. Comprenant qu'il allait être acculé, l'agent de sécurité porta la main à son phaser, mais l'un de ses agresseurs fut plus rapide. Blond, athlétique, la trentaine bien entamée ou la quarantaine, estima Lorca, il n'avait pas l'air d'un combattant entraîné ; son attaque était maladroite, mais suffisante pour faire voler l'arme de l'agent.

Le phaser heurta le trottoir et l'un des hommes le balaya d'un coup de pied. Se tenant la main meurtrie, l'agent laissa échapper un grognement de douleur qui déclencha les quolibets des quatre hommes. Il cherchait une échappatoire, mais ses assaillants s'étaient déployés en demi-cercle devant lui, le poussant vers le mur derrière. Celui qui tenait la hampe — manifestement leur meneur, grand échalas aux cheveux sombres clairsemés, vêtu d'une combinaison de travail d'ingénieur et de lourdes bottes — agitait son arme en direction de l'agent. À sa façon de se mouvoir, il pouvait se révéler plus dangereux ; Lorca adapta donc son approche : c'était lui qu'il devait neutraliser en premier.

Il existait des moyens plus simples de régler ce problème potentiel, bien sûr, mais le simple fait était qu'après deux jours passés à se terrer dans des appartements vides, des ruelles et d'autres coins sombres de New Anchorage — après ce qui s'était passé à l'amphithéâtre, après ce qui était arrivé à Balayna et à tant d'autres — il avait la rage.

— Couvrez-moi, dit-il à Bridges.

— Commandant.

Lorca entendit l'avertissement implicite de l'enseigne, mais l'ignora en fondant sur sa cible pour lui asséner un coup de poing sur le côté droit de la tête.

Un seul coup : pas de quoi tuer son adversaire, mais suffisant pour le faire s'effondrer comme une marionnette à fils coupés. Il était déjà inconscient en tombant. Lorca récupéra la hampe au vol. La faisant tourner dans sa main pour en améliorer la prise, il se retourna vers les compagnons de l'homme. Sans détourner le regard, il nota que Bridges se rapprochait, la main droite serrée contre son flanc : elle avait dégainé son phaser et était prête à s'en servir. Aucun des trois hommes restants ne semblait avoir remarqué sa présence. Fort de ce constat, Lorca fit en sorte de garder leur attention sur lui.

— Quatre contre un ? fit-il, d'un cliquetis de langue réprobateur. Ce n'est pas

très sportif, ça.

Plutôt que de répondre à la provocation, le blond choisit d'avancer. Il tenait son propre gourdin des deux mains et tenta de prendre ce qu'il devait croire être une posture offensive. Lorca vit l'attaque venir et, d'un geste, propulsa l'extrémité basse de sa hampe vers le haut. La pointe frappa l'homme juste sous le menton et le stoppa net. Se fendant d'un pas, Lorca ramena l'arme en sens inverse : son autre extrémité fouetta le visage de l'homme, déclenchant un cri de douleur et traçant un mince filet de sang du front jusqu'au côté gauche du nez. L'homme vacilla en arrière, trébucha sur le bord du trottoir, porta la main à son visage et s'affala sur la chaussée. Sa tête heurta durement le sol ; il poussa un gémissement étouffé avant de perdre connaissance.

Cette double frappe n'avait pas duré trois secondes et s'était achevée avant même que les deux autres ne comprennent ce qui se passait. Lorca reprit une prise à deux mains sur la hampe, tenue devant lui. Il ignora le regard d'avertissement de Bridges, qui paraissait prête à étourdir les deux hommes restants, mais qui se retint, ses yeux grands ouverts quémandant ses directives.

— Soit vous récupérez vos amis et vous dégagez, soit on continue.

Malgré son envie d'en finir vite, une part de lui espérait qu'ils choisiraient la seconde option.

Le premier, dégarni et un peu bedonnant, portait des vêtements de travail tachés rappelant un uniforme de mécanicien. Il se baissa pour ramasser le gourdin de son ami, tandis que son comparse — un type maigre aux cheveux noirs, en tenue civile de randonnée ou de chasse — tirait un long couteau de sous sa veste gris clair. Lorca nota que le bas de son pantalon était glissé dans des bottes noires montant aux tibias, ce qui trahissait peut-être un passé militaire. La façon dont il tenait le couteau, bas et sur le côté, en présentant son avant-bras gauche, indiquait au minimum une certaine formation au combat rapproché.

Ça lui convenait très bien.

Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Termine-en.

Comme pour Bridges, il ignora sa propre alerte intérieure.

— Pour qui tu te prends ? lança l'homme au couteau.

— Un citoyen concerné.

L'homme était plus malin qu'il n'en avait l'air : il attendit que son ami tente quelque chose. Lorca ne vit la manœuvre qu'au moment où l'autre fondait sur lui en balayant son gourdin. La parade fut aisée : Lorca écarta l'attaque avec sa hampe, repoussant l'homme sur le côté, puis lui décocha un coup de pied au tibia. La jambe se déroba ; l'homme tomba à genou, suffisamment près pour obliger Lorca à pivoter sur la droite afin d'éviter de trébucher ou de perdre l'équilibre.

L'homme au couteau bougeait déjà. La lumière d'un réverbère se refléta sur une surface luisante : la longue lame fendait l'air en direction de l'abdomen de Lorca. D'un revers désespéré, il bloqua l'avant-bras de l'assaillant avec la hampe ; mais l'autre retira son arme en la raclant le long du bras de Lorca. Les dents serrées sous la douleur vive, Lorca balança sa hampe de l'autre main : geste maladroit, mais suffisant

pour obliger le porteur du couteau à reculer.

Un sifflement aigu perça l'air et une vive lumière bleue chassa un instant l'obscurité : Bridges venait d'ouvrir le feu avec son phaser. Le rayon balaya l'homme au couteau, qui s'effondra. Avant que le dernier conscient ne réagisse, l'enseigne tourna l'arme vers lui. Puis, consciencieuse, elle administra une décharge d'étourdissement aux deux hommes qui gisaient encore sur la chaussée.

— Merci, dit Lorca.

— Votre bras, monsieur, fit Bridges en désignant sa blessure. Ça va ?

Lorca laissa tomber la hampe et serra son avant-bras entaillé. Un rapide examen lui apprit que la plaie était longue mais peu profonde, sans veine touchée. Une blessure superficielle, facile à soigner.

— Ça va. Ce n'est pas tout à fait une égratignure, mais on s'en approche, répondit-il en tamponnant la fine ligne de sang avec sa manche. Je m'en occuperai une fois arrivés.

Il regarda l'agent de sécurité, qui s'était adossé au mur en serrant toujours sa main meurtrie. Son expression mêlait soulagement et incertitude en voyant ses « sauveurs ».

— Vous venez de l'avant-poste de Starfleet, pas vrai ?

Lorca ignora la question et désigna la main de l'homme.

— C'est grave ? Vous avez besoin de soins ?

L'homme acquiesça.

— Je crois qu'il m'a cassé deux doigts.

— On peut s'en charger, dit Bridges.

S'avançant d'un pas, Lorca dévisagea l'homme.

— Comment vous appelez-vous ?

— Jacob Clancy.

— Très bien, Jacob Clancy. Comme vous pouvez le constater, se promener seul dans ces rues est dangereux pour la santé, dit Lorca en plissant les yeux. Étiez-vous à l'amphithéâtre ?

Comprenant la question implicite, Clancy écarquilla les yeux, sa peur ravivée.

— Non ! Non, j'y étais pas. J'étais en patrouille de rue. Je vous le jure, je ne savais pas que ça allait arriver. — Il s'interrompit pour s'éclaircir la gorge. — J'ai encore du mal à croire que c'est arrivé.

— Je connais le sentiment, répondit Lorca en désignant de nouveau sa main. Comme je l'ai dit, on peut vous aider… mais on aura besoin de la vôtre.

Chapitre VIII

Situé sur un terrain jouxtant le centre du gouvernement colonial, le centre de communications occupait un bâtiment distinct du gros des bureaux de l'administration et restait accessible à la population civile. Du moins, c'était le cas avant la proclamation de la loi martiale par le gouverneur. Lorca s'attendait à trouver des gardes armés aux entrées du bâtiment, et il ne fut pas déçu. Un petit chemin partant du trottoir débouchait sur une cour plantée d'herbe, au bout de laquelle un porche en pierre marquait l'entrée principale. Juste à l'intérieur de ce portique se tenaient deux agents de sécurité, un homme et une femme, tous deux en uniforme identique à celui de Clancy, avec des phaseurs à la ceinture. Lorca aperçut des bandes d'énergie lumineuses sous la voûte de l'arche et échangea un regard entendu avec Bridges, qui se tenait juste derrière lui, tandis qu'eux trois, avec Clancy, restaient blottis hors de vue contre un bâtiment au sud de l'entrée, profitant de l'obscurité pour se dissimuler.

— Je ne me souviens pas qu'ils utilisaient un champ de force, avant, dit l'enseigne.

Toujours en berçant sa main blessée, Clancy répondit :

— Il a toujours été là, mais on n'a jamais eu besoin de s'en servir.

L'agent de sécurité secoua la tête.

— Toute cette situation est… J'essaie juste d'empêcher que tout parte en vrille. Éviter que d'autres se fassent blesser, vous voyez ?

— Je vois, répondit Lorca en désignant l'entrée. Vous avez un accès ?

— Ouais. Nous l'avons tous.

— Parfait. Vous allez nous servir de laissez-passer.

Clancy lui lança un regard dubitatif.

— Ils ne vous laisseront pas entrer.

— Bien sûr que si. On s'est fait agresser dans la rue et vous êtes venu à notre secours.

Lorca leva son bras gauche ensanglanté.

— J'ai besoin de soins, et c'est plus près que l'hôpital.

Son expression trahissant son incertitude face à ce plan improvisé, Clancy opina nerveusement.

— D'accord.

— Commandant…

Lorca sentit la main de Bridges sur son bras, puis vit qu'elle regardait de l'autre côté de la rue. Il tourna la tête et aperçut une silhouette isolée remontant le trottoir d'un pas vif vers l'entrée et les gardes. Avant même que le nouvel arrivant ne passe

sous un lampadaire, il reconnut Aasal Soltani. Selon le plan de Lorca, le lieutenant avait quitté l'appartement, mais il ne semblait pas désireux de rejoindre ses camarades. Il paraissait concentré sur l'entrée du centre de communications et sur les gardes.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Bridges.

Lorca n'en avait aucune idée. C'était une raison suffisante pour agir.

— Levs

Invitant Clancy à s'en tenir à leur schéma ad hoc, Lorca lui fit signe de les mener vers l'entrée. Le trio était à mi-chemin de la traversée quand Soltani atteignit l'arche, et Lorca entendit le bourdonnement du champ de force actif.

— Agent ! lança Soltani en agitant la main pour attirer l'attention des gardes. J'ai besoin de votre aide !

Faisant un pas en avant, le garde masculin — un quarantenaire aux cheveux gris-noir coupés à la militaire — toisa le lieutenant avec une méfiance évidente.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est eux ! répondit Soltani, surprenant Lorca en le pointant du doigt. Ils nous suivent et nous menacent !

Nom d'un… Lorca se força à ne pas sourire devant la lecture rapide de la situation par le lieutenant et ses talents d'improvisation. Bien joué, Aasal. Adopting une expression dure, il continua d'avancer vers l'entrée.

Derrière le champ de force, la confusion des gardes face à la scène était visible. L'agente, une humaine mince aux cheveux roux tirés en queue de cheval, remarqua l'uniforme de Clancy, mais, aux yeux de Lorca, ne sembla pas le reconnaître.

S'adaptant à la supercherie qui se mettait en place, Soltani ajouta :

— Il a essayé de m'arrêter. Ce n'est pas encore le couvre-feu, et je n'ai rien fait de mal !

Lorca et Bridges cessèrent d'avancer. Même Clancy, désormais au fait de la ruse, stoppa sa progression tandis que, sous l'arche, les deux gardes dégainaient leurs armes. Jetant un regard de part et d'autre de la rue, Lorca constata que personne d'autre ne se trouvait dehors — du moins dans les environs immédiats. S'ils devaient agir, ce devrait être vite.

— Restez calmes une minute, s'il vous plaît, dit la garde rousse. — Elle fit un signe à Soltani. — Reculez de l'entrée, je vous prie.

Le garde masculin exauça alors le souhait de Lorca et coupa le champ de force.

À sa surprise, ce fut Bridges qui profita aussitôt de l'ouverture. Ses mouvements en partie masqués par Lorca et Clancy, l'enseigne put dégainer son phaseur. Elle tira entre les deux hommes ; son tir frappa le garde en pleine poitrine. Déjà inconscient, il titubait en arrière quand sa partenaire réagit à l'attaque inattendue. Elle tenta de se replier derrière le pilier du porche, mais Bridges fut plus rapide : son second tir atteignit l'autre femme sur le côté et la projeta en titubant dans la cour.

Réprimant un rire, Lorca lança, amusé :

— Je crois que tu commences à l'aimer un peu trop, ce truc-là.

— J'essayais juste d'éviter une dispute, monsieur, répliqua Bridges.

— Belle visée. — À Soltani : — Et bien joué, lieutenant. Comment avez-vous su qu'on était là ?

Il ne l'avait vu qu'au moment où ils approchaient de l'arche.

— J'… ai suivi une intuition, répondit le lieutenant, l'air songeur.

Après avoir désarmé les deux gardes étourdis, Lorca et les autres les dissimulèrent derrière une rangée de haies le long du mur proche de la cour. Le champ de force réactivé, il mena son équipe et Jacob Clancy à l'intérieur du centre de communications, l'agent de sécurité les guidant à travers les deux niveaux du bâtiment. À cette heure, peu de monde travaillait encore, mais la connaissance des lieux par Clancy leur permit d'éviter toute rencontre avec le personnel de service jusqu'à la grande salle de diffusion du deuxième étage. Cette vaste pièce rectangulaire, aux murs hauts, alignait des postes de travail sur les deux longs côtés ainsi que sur le mur du fond. Plusieurs écrans étaient encastrés au-dessus des consoles. Si aucun de ces pupitres ne lui était familier, ils rappelaient à Lorca ceux que l'on entasserait sur une passerelle de vaisseau ou en salle des machines.

— Où est tout le monde ? demanda-t-il.

— Après dix-neuf heures, le centre passe en effectif minimal, répondit Clancy. Il y a un chef de garde, mais son bureau est au premier. Si quelque chose nécessite son attention ici, une alerte est envoyée sur le terminal là-bas.

Se tournant vers Soltani qui l'approchait, Lorca vit que le spécialiste informatique avait récupéré une trousse médicale d'urgence dans un placard au coin de la salle. Il en sortit un pansement de campagne et le tendit à Lorca.

— Vous pouvez nettoyer et bander la coupure, monsieur. Au moins le temps que je comprenne comment utiliser le régénérateur dermique.

— Merci, Aasal, dit Lorca en commençant à retrousser sa manche gauche ensanglantée, tandis que Soltani désignait la trousse à Clancy.

— Je peux m'occuper de vos blessures aussi.

L'agent acquiesça avec soulagement et gratitude, puis tous deux gagnèrent une petite salle de conférence circulaire attenante. Soltani se mit au travail avec un scanner diagnostique trouvé dans la trousse.

Comme ils étaient encore assez proches pour converser, Lorca dit :

— Je suis surpris qu'il n'y ait pas plus de sécurité, étant donné la recrudescence des troubles dehors.

En parlant, il ouvrit un sachet contenant une compresse désinfectante et tamponna la plaie de son avant-bras. La coupure s'était déjà coagulée ; la compresse humide élimina vite le sang séché le long de l'entaille.

— Des champs de force sont actifs à tous les points d'entrée de tous les bâtiments du gouvernement et de l'administration de la colonie, répondit Clancy.

Sa main droite posée sur la table, il laissait Soltani la scanner. Le lieutenant prit ensuite un autre dispositif dans la trousse et le maintint au-dessus de la main blessée.

— Désolé si ça picote un peu, dit Soltani. C'est un soudeur osseux. Vos doigts

seront comme neufs dans une minute.

Une fois le pansement posé, Lorca quitta la salle de conférence pour revenir dans la salle principale. Retroussant sa manche droite pour qu'elle fasse pendant à l'autre, il dévisagea Bridges et Soltani.

— Je préférerais ne pas traîner ici. — Il redoutait un contrôle inopiné du secteur par le chef de garde ou la venue d'un employé égaré susceptible de les surprendre, sans parler des deux agents étourdis dehors. — Il faut établir le contact avec le vaisseau de Starfleet en approche. L'un de vous peut-il faire fonctionner ce matériel ?

Soltani s'affala sur un siège devant une console voisine pendant que Bridges se plaçait au poste d'à côté. Après un bref instant, le lieutenant dit :

— Tout est assez standard, Commandant. Leurs systèmes tournent, et on peut utiliser l'antenne pour émettre hors-monde.

Assise à la gauche de Soltani, Bridges ajouta :

— J'ai l'accès au réseau de bouées de détection déployées dans le système de Tarsus, monsieur. Le vaisseau en approche est l'U.S.S. Narbonne, un bâtiment d'assistance coloniale. D'après les balayages longue portée, il devrait être ici dans deux heures.

— Ouvrez une fréquence d'appel, ordonna Lorca, sentant poindre un mince soulagement. Rien que l'idée de parler à quelqu'un d'autre de leur situation, en sachant que l'aide arrivait, lui rendait un peu de force.

Un instant plus tard, Bridges dit :

— Fréquence ouverte, monsieur.

S'approchant de sa console, Lorca se pencha vers le capteur audio.

— U.S.S. Narbonne, ici le lieutenant-commandant Gabriel Lorca, officier commandant de l'avant-poste d'observation de Starfleet sur Tarsus IV. Veuillez accuser réception de cette transmission.

Il fallut à peine un moment pour que Bridges signale que l'appel avait été reçu et répondu. Elle effleura une commande et l'un des écrans s'alluma. L'image montrait ce que Lorca identifia comme un humain d'origine indienne d'âge mûr, cheveux sel et neige courts, regard sombre et perçant.

— Ici le capitaine Aurobindo Korrapati de la Narbonne. Heureux d'avoir de vos nouvelles, Commandant. Nous sommes chargés à ras bord, mais nous redoutions le pire en n'obtenant aucune réponse à nos appels. Les informations dont je dispose datent de quelques jours : j'espère que vous pourrez me mettre au courant.

Lorca échangea un regard d'abord avec Bridges et Soltani, puis avec Jacob Clancy, qui les avait rejoints, sa main désormais apparemment guérie.

— J'imagine que vous avez déjà les premiers rapports envoyés à la Starbase 11, monsieur. Cependant, il y a eu… un incident ici qui nécessitera une intervention immédiate à votre arrivée.

— Où est la gouverneure Ribiero ?

La voix de Korrapati était posée et assurée — celle d'un chef expérimenté. Lorca ne le connaissait pas, mais supposait que le capitaine, son vaisseau et son

équipage avaient été affectés à cette mission parce qu'ils étaient les mieux à même de gérer des catastrophes naturelles, des épidémies ou tout autre fléau susceptible de frapper une colonie. À moins que, une fois l'appel de détresse reçu, seule la Narbonne ait été disponible pour faire route en hâte vers Tarsus IV. Quoi qu'il en soit, Lorca doutait que le capitaine Korrapati et les siens soient prêts à affronter ce qui les attendait.

— Honnêtement, je ne peux pas vous dire où se trouve la gouverneure Ribiero, monsieur. Elle et son équipe n'ont plus aucune autorité ici. La gouverneure a été démise de ses fonctions et remplacée par un autre individu, Adrian Kodos. C'est un colon, mais à ma connaissance il n'occupait aucun rôle de direction ici jusqu'à il y a trois jours. Après avoir déclaré la loi martiale, il…

Les mots se coincèrent dans sa gorge, refusant de sortir.

— Qu'y a-t-il, fiston ? l'encouragea Korrapati. Qu'est-ce qui s'est passé ? Une nouvelle flambée virale qui touche les colons ? Faut-il mettre la planète en quarantaine ?

Lorca secoua la tête.

— Non, monsieur. Ce n'est pas ça. Nous… nous avons juste besoin de vous, capitaine. Tout de suite.

Incapable de soutenir le regard de Korrapati, il baissa les yeux vers le sol. Le capitaine attendait la suite du rapport, mais le chagrin et la colère menaçaient de remonter à la surface, et il savait qu'il lui fallait un instant pour reprendre le dessus. Ces deux derniers jours lui semblaient des mois — des années — qui l'avaient vidé de sa force et même de l'envie d'avancer. Il ne voulait aller nulle part ni rien faire — pas sans Balayna. Inspirant profondément, Lorca s'obligea à revenir au capitaine. L'aide arrivait bien plus tôt que prévu.

Pour bien trop de gens, l'aide arrivait bien trop tard.

Chapitre IX

En dépit d'elle-même, et même avec l'aide des systèmes environnementaux internes du vaisseau, Philippa Georgiou sentait toujours la nausée se nouer dans son ventre. N'ayant rien d'autre à faire que d'observer l'activité de l'équipage passerelle de la Narbonne, son imagination avait tout loisir d'inventer mille fins désastreuses à ce que le vaisseau entreprenait.

— Lancez la séquence d'atterrissage, ordonna le commandeur Natalie Larson, l'officier en second du vaisseau, depuis le poste des systèmes environnementaux, le long de la cloison tribord. Humaine blonde d'un âge à peu près égal à celui de Georgiou, Larson s'était installée à cette console de façon à garder un œil à la fois sur ses instruments, sur l'écran principal et sur les autres membres de la passerelle qui assistaient à l'opération d'atterrissage. En tant que seconde, Larson n'avait pas de siège attitré sur cette passerelle déjà exiguë. Georgiou remarqua qu'elle alternait ses tâches entre celles d'officier exécutif et divers postes, selon les besoins.

Assise à la console de pilotage au centre de la passerelle, la lieutenante Melissa Parham répondit :

— Séquence lancée. Le propulseur warp est hors ligne. Augmentation de la puissance des systèmes d'amortissement inertiel.

— Poursuivez la procédure d'atterrissage, dit Larson.

La pilote enchaîna :

— Mise en veille des propulseurs atmosphériques.

Jeune femme humaine, Parham maniait les commandes du vaisseau avec l'aisance tranquille d'une pilote chevronnée. Ses comptes rendus au capitaine Korrapati, assis dans le fauteuil de commandement derrière elle, et au reste de l'équipe de passerelle, étaient nets et précis, sans mot ni seconde perdus. Elle fut, par exemple, la seule à ne pas réagir lorsque la Narbonne commença à descendre dans l'atmosphère et à être malmenée par l'air surchauffé qui s'épaississait autour du transport. Tandis que l'attention de Georgiou — comme celle de tous les autres — était happée par les nuages à l'approche et le ciel lumineux du matin, distordus par les vagues de chaleur ondulant sur la coque, Parham restait rivée aux commandes sous ses doigts.

— Engagement des propulseurs atmosphériques. Amortisseurs inertiels au maximum. — Elle se tourna alors, non vers Korrapati ni Larson, mais vers Georgiou. — Ça risque de secouer un peu, Commandante.

Il fallut un instant à Georgiou pour comprendre ce que Parham voulait dire ; puis elle réalisa qu'elle était la seule sur la passerelle à ne pas être assise. D'un signe de tête, elle gagna le poste libre de surveillance ingénierie, tout au fond, et s'assit. Elle

vit Korrapati pivoter son fauteuil vers elle et lui adresser un mince sourire compatissant.

— Première fois sur un vaisseau qui ne reste pas en orbite ?

Georgiou acquiesça, incapable de retenir un bref rire.

— Oui, monsieur. J'ai déjà pris des navettes et de petits transports qui atterrissaient, bien sûr, mais jamais quelque chose d'aussi gros.

— Détendez-vous. Même les habitués des planètes ont parfois le cœur fragile. Ne vous en faites pas : Parham est l'une des meilleures dans ce domaine. Elle pourrait le faire les yeux fermés.

— Je préférerais qu'elle ne le fasse pas.

Vu les circonstances et ce qui les attendait de front, personne ne se sentit d'humeur à rire de sa tentative d'humour, même si Korrapati lui adressa un nouveau regard compréhensif avant de se tourner de nouveau vers l'avant. Autour d'eux, les secousses s'accentuèrent tandis que la Narbonne descendait dans l'atmosphère, ses moteurs luttant pour dominer la gravité de la planète. En quelques instants, les propulseurs de manœuvre prirent le dessus et les vibrations s'atténuèrent.

— Sortie des jambes d'atterrissage, annonça Parham.

Après quatre-vingt-dix secondes supplémentaires, Georgiou perçut un frémissement à peine sensible au moment où les huit jambes trapues du vaisseau prirent contact avec le sol. Le toucher était si délicat que l'atterrissage en devint presque imperceptible.

Parham jeta un coup d'œil à Korrapati.

— Jambes déployées et verrouillées, monsieur. Début de la procédure d'arrêt post-atterrissage.

— Désactivation de la gravité artificielle, ajouta Larson en effleurant ses commandes.

— Maintenez l'intégrité atmosphérique, ordonna le capitaine.

C'était un point qu'il avait discuté avec Georgiou avant l'atterrissage : le vaisseau continuerait d'appliquer les procédures standard d'entrée et de sortie comme s'il était toujours dans l'espace. Tant que la contamination virale qui frappait la colonie ne serait pas isolée et traitée, il n'était pas question de risquer les vastes réserves alimentaires de la Narbonne.

Se levant, Korrapati se tourna vers l'officier de service aux communications, l'enseigne Richard Doherty.

— Envoyez un message à la direction de la colonie. Prévenez-les que nous sommes sur place, que nous entamons les opérations post-atterrissage, et que je me tiendrai à la disposition de la personne responsable dès que possible. — Il reporta son attention sur Parham. — Lieutenant, voyons un peu les alentours. Affichez New Anchorage à l'écran.

— Aye, monsieur. — La pilote toucha une commande, et l'image de l'écran principal bascula pour offrir une vue de la ville principale, comme si l'on se tenait au sommet de la coque de la Narbonne.

Georgiou savait, d'après son étude de la colonie et de ses infrastructures, que

le spatioport principal — où ils se trouvaient — occupait une vaste étendue de terrain relativement plat, à quatre kilomètres au sud de la ville principale, New Anchorage. Un balayage capteurs avant l'atterrissage avait révélé seulement deux petits cargos sur les postes du port, aucun n'ayant ses moteurs activés. Un unique astronef d'appoint était aussi rattaché à l'avant-poste d'observation de Starfleet. Les scans indiquaient que le petit engin était coupé de ses systèmes et posé sur son aire près de l'avant-poste. Après leur arrivée en orbite, des heures plus tôt, le premier ordre du capitaine Korrapati avait été adressé au maître de port : interdire l'accès aux deux cargos et décréter qu'aucun décollage ni atterrissage n'aurait lieu sans son autorisation personnelle, jusqu'à nouvel ordre. Pour ce qui était de faire descendre son propre vaisseau, il avait décidé d'attendre le lever du jour avant d'entreprendre l'atterrissage et de mettre à profit l'intervalle pour balayer la zone aux capteurs.

Ce n'est qu'alors que l'équipage de la Narbonne eut sa première confirmation de l'histoire atroce que leur avait relatée le lieutenant-commandant Gabriel Lorca. D'après les scans, la population de Tarsus IV avait été réduite de moitié, et les capteurs détectaient encore des traces résiduelles d'usage d'armes à énergie concentrée dans le grand amphithéâtre de New Anchorage.

Se repoussant du siège au poste ingénierie, Georgiou se retourna au bruit de la trappe derrière elle qui coulissait pour laisser entrer le médecin-chef du vaisseau, Sergey Varazdinski.

— Vous avez demandé un rapport préliminaire dès que possible, capitaine, dit-il en guise d'introduction. — Sa voix était chargée d'un accent russe ; Georgiou savait, d'après son dossier, qu'il venait d'avoir grandi dans la région bulgare, sur Terre.

Les yeux de Korrapati s'agrandirent.

— Déjà ? Travail rapide, docteur.

— J'étais impatient de voir les résultats de mes propres yeux. — À peine les mots prononcés, Varazdinski marqua un temps, le front plissé. — « Impatient » n'est peut-être pas le mot juste.

Petit, dégarni, d'âge indéfinissable, il portait une blouse de médecin froissée par-dessus son uniforme de Starfleet, les mains enfoncées dans les poches. Georgiou remarqua qu'il avait remisé la vareuse : Varazdinski préférait un sous-vêtement réglementaire sombre. Comme la blouse, la chemise ne portait aucun insigne de grade ni de département. Son visage rond affichait plusieurs jours de barbe, et ses cheveux, comme sa blouse et son pantalon, étaient négligés. Bien qu'il eût le grade de lieutenant-commandant, tout en lui semblait conspirer à détourner l'attention de son statut d'officier commissionné. L'ayant rencontré peu après son embarquement sur la Narbonne, Georgiou avait compris que Varazdinski était, jusqu'au niveau subatomique, un civil qui, pour une raison mystérieuse, avait poussé la porte d'un bureau de recrutement de Starfleet avant de trébucher jusqu'au diplôme de l'Académie. D'après le capitaine Korrapati, le médecin avait achevé sa formation et ses certifications médicales avant d'entrer à Starfleet. Ce qui soulevait la question : pourquoi un homme à ce niveau d'accomplissement aurait-il choisi cette voie ? Même Korrapati n'avait pas la réponse. Et, d'après ses propres échanges avec Varazdinski et ce qu'elle avait appris

auprès d'autres membres d'équipage, Georgiou devinait que c'était un sujet qu'il n'aimait pas aborder.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Korrapati.

L'expression du médecin — qui paraissait déjà par défaut « contrariée » — s'assombrit encore.

— Nous avons balayé l'amphithéâtre aux biosenseurs et relevé des traces massives de biomatière disloquée et décomposée, ainsi que des résidus de matières synthétiques — probablement des vêtements et autres. C'est conforme au rapport du commandeur Lorca : un grand nombre d'êtres humanoïdes, dans cet espace clos, ont été soumis à un intense tir d'armes à énergie concentrée. Ils ont été désintégrés, en masse.

— Non…, souffla Larson, qui était venue se placer près de Korrapati. — Quatre mille personnes… ?

Pour Georgiou, assimiler l'ampleur de ce rapport s'avérait difficile. Présente sur la passerelle lorsque l'appel de Lorca avait été reçu de Tarsus IV, elle — comme les autres — avait été consternée par ce qu'elle entendait. Voir l'incroyable corroboré par le médecin-chef, c'était remuer le couteau dans la plaie.

— C'est inimaginable, dit Korrapati. — Ce n'était pas la première fois qu'il le prononçait, mais l'affirmation n'en était pas moins vraie. — Enseigne Doherty, une réponse de la colonie ?

— Oui, monsieur, répondit l'officier des communications. Je suis en contact avec l'attachée de la gouverneure Ribiero. Apparemment, on l'a autorisée à reprendre ses fonctions.

— Voilà qui doit avoir une histoire intéressante, lança Larson.

Ignorant son second, Korrapati demanda :

— Où est Kodos, bon sang ?

— Elle ne sait pas, monsieur, répondit Doherty. Il semble avoir disparu, avec un certain nombre d'autres personnes.

— Des partisans ? fit Georgiou. D'autres qui l'ont aidé ? — Elle réalisa soudain que Kodos n'avait pas pu faire tout cela seul. Comment ne l'avait-elle pas compris plus tôt ? Bien sûr qu'il avait des suiveurs : des gens qui croyaient à ce qu'il faisait, ou qui avaient été forcés d'obéir par crainte pour leur propre sécurité.

Qui est donc ce cinglé ?

— Nous les retrouverons, monsieur, assura Larson. — Il ne peut pas se cacher indéfiniment. Pas aux capteurs.

Korrapati leva la main.

— Une chose à la fois. — À l'adresse de Doherty : — La gouverneure est disponible ?

— Oui, monsieur. Elle et son équipe attendent de vous rencontrer à votre convenance.

Depuis le poste de pilotage, Parham dit :

— Capitaine, plusieurs centaines de personnes se rassemblent près de l'entrée principale du spatioport. Manifestement, ils savaient que nous arrivions, et il ne fait

aucun doute que notre atterrissage a attiré l'attention.

— Les accès sont sécurisés ? demanda Larson.

Parham acquiesça.

— Les scans indiquent que les cinq portes sont verrouillées et ne peuvent être ouvertes qu'avec les codes du personnel du port.

— Dites au maître de port que je veux ces accès bouclés jusqu'à nouvel ordre, dit Korrapati. — Quant à la gouverneure, faites-lui savoir que nous la rencontrerons à son bureau. — Il désigna l'écran. — Informez-la du rassemblement. Il y a peut-être une occasion de s'adresser au public et d'apaiser l'anxiété. Un mot rassurant ne peut pas faire de mal. — Il claqua des doigts. — Et le commandeur Lorca et son équipe ? Nous ont-ils contactés ?

— Non, monsieur, répondit Doherty. Je surveille toutes les fréquences, mais rien pour l'instant.

D'après le rapport de Lorca, lui et les survivants de l'avant-poste pensaient leurs vies menacées, après une attaque menée contre leur installation par des agents possiblement aux ordres de Kodos. Étant donné la probabilité de loyalistes de Kodos parmi les forces de sécurité, Lorca avait jugé prudent d'éviter tout bâtiment du gouvernement colonial jusqu'à vérification des personnels. Son dernier message indiquait que lui et sa formation rejoindraient la Narbonne en temps voulu.

— Ils filent depuis le début de toute cette histoire, dit Georgiou. Ils apprécieront la halte. — Elle savait, par le rapport de Lorca, que l'équipe de l'avant-poste vivait en cavale, évitant tout contact non nécessaire avec la sécurité de la colonie. Le commandeur et les siens accueilleraient volontiers le répit, plutôt que d'improviser en ville avec le seul secours de quelques fournitures d'urgence.

Observant un moment l'équipage de passerelle se disperser vers ses tâches, Georgiou se tourna vers Korrapati.

— Je peux au moins lancer mon équipe sur les travaux préliminaires avant que nous ne déployions du monde, monsieur. — Elle ne saurait qui envoyer où qu'après une mise à jour de la gouverneure — ou de l'agent de liaison qu'elle nommerait. Mais elle pouvait déjà formuler des hypothèses. — D'après le rapport du commandeur Lorca, il y a eu beaucoup de troubles civils. Il faudra probablement du monde à l'hôpital et partout où l'on traite des blessés.

Korrapati hocha la tête, approbateur.

— Les capteurs n'ont relevé aucune fluctuation dans les services publics de la colonie, mais tenons-nous-en à notre plan. Assurez la sécurité des infrastructures.

Les discussions de planification menées par le capitaine avec les commandeurs Larson et Georgiou avaient fixé des priorités pour les équipes d'assistance de la Narbonne après l'atterrissage. Une équipe d'ingénieurs serait envoyée au centre principal de distribution d'énergie pour s'assurer que l'installation fonctionnait et n'était pas menacée d'intrusion par des colons en colère. Des inspections similaires étaient prévues pour l'eau et l'assainissement, ainsi que pour l'accès informatique et autres services. Le rapport du commandeur Lorca ne mentionnait pas de dégâts dans ces domaines, mais ni le capitaine ni Georgiou ne voulaient prendre de risques.

— Priorité absolue, dit Korrapati, les installations de transformation alimentaire de la colonie, les fermes, serres et tout endroit où l'on peut cultiver quelque chose sur cette planète. Il est capital que tout, absolument tout, soit inspecté. Nous voulons identifier la contagion, l'isoler ou la détruire avant d'entamer la distribution de nos propres vivres. — Son expression se voila. — Il semble que nous disposions de plus de temps, puisque les stocks actuels ne seront pas épuisés d'emblée.

Les paroles du capitaine mettaient des mots sur les sentiments de Georgiou et de tous à bord de la Narbonne. Rassembler en si peu de temps une équipe capable de subvenir à tous les besoins des colons de Tarsus IV n'avait pas été une mince affaire, mais elle et les spécialistes que l'amiral Anderson avait mobilisés étaient prêts à répondre. Leur motivation : aider. Georgiou et ce groupe — dont elle connaissait à peine nombre d'entre eux — étaient prêts à se lancer pour offrir ce secours et, espéraient-ils, atténuer un peu la peur et l'incertitude qui tenaillaient la population éprouvée. Découvrir que la moitié des gens qu'ils venaient aider n'étaient plus — rayés de l'existence par un ordre infernal — leur avait coupé le souffle. Tous à bord encaisseraient encore la nouvelle ; et si cela ne les détournerait pas de leur mission, l'exécution de masse supposée jetait déjà son ombre sur l'opération d'assistance.

Se redressant, Korrapati dit :

— Commandeur Larson, je vais me préparer pour notre entretien avec la gouverneure Ribiero. Vous avez le commandement. N'hésitez pas à lancer un balayage capteurs de toute la zone : je veux savoir où se trouve chaque personne vivante sur cette planète. Docteur, avec moi. — Son regard se tourna vers Georgiou. — À vous de jouer, Commandante. Voyons ce que nous pouvons faire pour ces gens.

— Aye, monsieur.

Suivant Korrapati et Varazdinski par la trappe quittant la passerelle, Georgiou se découvrit encore en train de chercher son équilibre intérieur. Comment une chose pareille pouvait-elle arriver à notre époque, quand la technologie avait résolu presque tous les problèmes qui tourmentaient l'humanité avant la découverte de la vitesse supraluminique et des autres mondes habités ? C'était une gifle soudaine et brutale, un rappel sombre : la complaisance et la dépendance à la technologie étaient pleines de risques — et cela avant même que quelqu'un décide d'ajouter d'autres éléments au mélange.

Et Kodos, l'arbitre apparent de cet acte atroce ? Les raisons qui l'avaient poussé à sacrifier cinquante pour cent de la colonie pour prolonger la survivabilité de l'autre moitié étaient suspectes. D'autres options n'existaient-elles pas, capables de soutenir la colonie jusqu'à l'arrivée des secours ? La menace de famine, bien réelle, n'était peut-être pas aussi absolue qu'on le croyait de prime abord. Les enfants, les personnes âgées et les malades auraient été les plus à risque, certes, mais il existait des moyens de répondre à l'urgence.

Restait Kodos, ses motivations et son jugement.

Restez concentrée, Commandante.

Il fallait rapidement accepter la réalité qu'ils affrontaient, si elle voulait rester

efficace. Georgiou savait qu'il y aurait un temps pour la réflexion — et même pour le deuil des quatre mille colons —, mais ce serait plus tard. De même, la traque de Kodos, de ses partisans et des réponses attendrait — sans doute menée par des personnes mieux qualifiées.

Pour l'heure, elle avait un travail à faire.

Chapitre X

— Je sais que beaucoup d'entre vous ont peur. Je sais que beaucoup d'entre vous sont en colère. Vous voulez des réponses. Vous voulez tourner la page, et vous voulez la justice. Nous chercherons tout cela, ensemble. Nous ne nous reposerons pas tant que les responsables de l'indicible tragédie que nous avons subie n'auront pas à répondre de leurs actes. Pas seulement pour nous, mais aussi pour ceux qui ne sont plus parmi nous. Nous leur devons au moins cela. Pour eux, nous devons nous consacrer à nouveau à l'amélioration continue de notre communauté, et le faire dans la mémoire vivante et éternelle de celles et ceux que nous avons perdus. Merci.

Georgiou observa l'attaché posté devant l'émetteur de transmission faire signe à la gouverneure Gisela Ribiero que la fréquence était coupée lorsque son allocution prit fin. Aux côtés du capitaine Korrapati, Georgiou se tenait dans un angle de la salle d'où étaient diffusés ce discours et les autres messages officiels, qu'ils émanent de la gouverneure ou d'autres responsables. La pièce s'articulait autour d'une estrade où se dressait un pupitre frappé du sceau de la gouverneure et d'un emblème du drapeau de New Anchorage.

Ribiero quitta le pupitre et se rendit au bord de l'estrade, jetant un regard au petit groupe d'assistants et de membres de son équipe. Humaine d'ascendance brésilienne, elle paraissait — d'après Georgiou — dans la quarantaine avancée, même si les événements des derniers jours ne pouvaient que la faire se sentir plus âgée et lasse. Malgré l'aide d'une maquilleuse, des compléments de vitamines et de nutrition fournis par son médecin personnel, et un tailleur-pantalon gris clair seyant sa silhouette, Ribiero semblait épuisée. Rien d'étonnant, étant donné qu'elle et des membres du conseil de direction de la colonie avaient été incarcérés par Kodos peu après qu'il lui eut succédé. Ni elle ni les autres otages ne paraissaient marqués par leur brève épreuve, et elle refusait d'ailleurs d'en parler. À ses yeux, deux jours dans une cellule de détention n'étaient rien au regard de ce qu'avait enduré la colonie.

Suivant l'exemple du capitaine Korrapati, Georgiou et Varazdinski vinrent se placer auprès de Ribiero, à l'avant de l'estrade.

— Merci d'être restés, dit Ribiero. — Elle écarta d'une main une mèche de cheveux bruns bouclés tombée devant ses yeux. Sa voix avait presque un timbre lyrique, que Georgiou identifia comme un accent portugais. — J'aurais seulement aimé pouvoir prononcer ce discours devant un vrai public.

— Mauvaise idée, Gouverneure, répondit Korrapati. Du moins tant que nous ne sommes pas certains que la situation est sécurisée. Il reste à voir comment le reste de la colonie accueillera votre retour aux affaires.

— J'apprécie votre souci de ma sécurité, Capitaine, répliqua Ribiero, mais c'est le cadet de mes soucis pour l'instant. Nous ne pouvons pas faire comme si cette tragédie n'avait pas eu lieu, mais nous ne pouvons pas non plus nous complaire dans le deuil. Ceux que nous avons perdus méritent mieux. Nous nous souviendrons, mais nous irons aussi de l'avant, comme nous l'avons toujours fait.

Lors de leur première entrevue dans le bureau de la gouverneure, Ribiero avait exprimé son souhait d'aller prononcer son discours à l'extérieur de l'amphithéâtre, espérant recréer un lien avec les citoyens à mesure que chacun affrontait sa douleur. Korrapati s'y était opposé, craignant qu'une proximité si immédiate avec le lieu où tant d'êtres chers avaient disparu ne provoque des réactions extrêmes. Il y avait aussi la réalité viscérale de ce qui s'était passé dans le stade. Les exécutions ayant été menées par des armes à faisceaux de particules, il n'y avait pas de corps à traiter, mais il flotterait une odeur persistante et dérangeante de fumée, de bois brûlé et d'autres matériaux synthétiques. Georgiou était presque certaine que l'air porterait aussi la note obsédante de chair roussie. Tout cela, elle le savait, pouvait servir de déclencheur émotionnel.

Korrapati s'approcha de l'une des fenêtres à l'autre extrémité de la pièce.

— Il y a un assez gros attroupement dehors. Une centaine de personnes, au moins.

S'éloignant du pupitre, Ribiero rejoignit la table installée contre le mur opposé, garnie de carafes d'eau ainsi que de distributeurs de thé et de café. L'absence de nourriture se remarquait, et, même s'il y avait un réplicateur encastré au-dessus de la table, cela rappelait subtilement mais concrètement à Georgiou la crise alimentaire qui — bien que prise en charge avec l'arrivée de la Narbonne — restait une préoccupation majeure.

— Certains sont là depuis avant l'aube, dit Ribiero en se servant une tasse de thé. J'aimerais pouvoir dire qu'il s'agit uniquement de partisans heureux de mon retour, mais je ne me fais pas d'illusions.

Rejoignant Korrapati, Georgiou regarda l'assemblée depuis leur poste, trois étages au-dessus de la rue longeant le bâtiment de la gouverneure. Ce n'était pas une foule compacte, mais une multitude de petits groupes. Certains discutaient entre eux, tandis que beaucoup restaient silencieux, fixant le bâtiment comme s'ils attendaient qu'il se passe quelque chose.

— Je sais que je me répète, dit Ribiero, mais je ne vous remercierai jamais assez d'être ici. Maintenant que les gens réalisent que la Fédération et Starfleet ne les ont jamais abandonnés, j'espère que nous parviendrons tous, ensemble, à surmonter cette épreuve.

— D'après ce que nous avons compris, ce n'est pas le sentiment d'avoir été abandonnés par la Fédération qui révolte tant de monde, répondit Georgiou. C'est même plutôt l'inverse.

— C'est vrai. — Ribiero soupira. — Beaucoup finiront par tenir la Fédération pour responsable de ce qui nous est arrivé. Une part des descendants des premiers colons, et d'autres encore venus après, vivent ici pour ce que Tarsus IV a toujours

représenté : une vie d'indépendance et d'autodétermination.

— Tous les mondes de la Fédération jouissent de ces droits, dit Korrapati. C'est un principe fondamental depuis l'origine.

Tasse et soucoupe en main, Ribiero répondit :

— Et pourtant, la même Fédération vient nous dire qu'elle confisque une partie de notre planète pour la donner à un groupe d'étrangers. Un grand groupe d'étrangers, plus nombreux que la communauté déjà installée. — Avant que Korrapati ne réponde, elle leva la main. — Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, Capitaine. Accueillir ici les réfugiés d'Epsilon Sorona après le désastre qui a frappé leur monde était la bonne chose à faire, sur le plan humanitaire. Mais certains d'entre nous y ont vu un abus de pouvoir flagrant de gens à des années-lumière d'ici, sans égard pour la vie que nous nous sommes bâtie.

— Et pourtant, vous l'avez accepté, dit Georgiou.

Tandis que la Narbonne était en route, elle avait relu les allocutions de Ribiero aux habitants de Tarsus IV, expliquant la situation critique d'Epsilon Sorona II et la nécessité de transférer ici ses six mille habitants. L'appel passionné de la gouverneure à ses administrés était convaincant, mais ne l'avait pas protégée des critiques de toutes sortes de chroniqueurs et d'éditorialistes. Certains craignaient que la précipitation n'entraîne des effets néfastes imprévus, tant pour les résidents historiques de Tarsus IV que pour les réfugiés.

Au final, ces gens n'avaient peut-être pas tout à fait tort.

— C'était la seule option rationnelle, répondit Ribiero, indépendamment du fait que Tarsus IV n'est pas un monde indépendant, mais une colonie et un protectorat de la Fédération. Même si j'en avais eu le pouvoir, je n'allais pas dire à la Fédération d'emmener son problème ailleurs. Il n'y avait aucune raison de refuser — mais, et c'est bien là le point, on ne m'a jamais rien demandé. La décision a été prise par d'autres, exécutée par d'autres, mise en œuvre sans même une tentative de respecter le statut souverain de cette planète ni mon autorité de dirigeante dûment élue. — Elle fixa le capitaine. — Alors, épargnez-moi les leçons sur les valeurs fondamentales de la Fédération. Elles me sont de bien faible utilité à cet instant.

Ses mots étaient plats et glacés, à l'image de l'éclair de colère qui avait traversé son regard. Oubliant presque le thé qu'elle venait de se préparer, elle reposa tasse et soucoupe, puis reporta son attention sur Georgiou et Korrapati.

— Oui, j'ai accepté cette réinstallation, parce que c'était la chose juste à faire, et j'ai convaincu le conseil de direction de me soutenir. Ensuite, nous l'avons présentée au reste de la colonie. Il y eut quelques objections, surtout sur la nécessité de vérifier que rien venant d'Epsilon Sorona II ne représenterait un danger. J'ai relayé ces inquiétudes à la Fédération et à Starfleet, qui ont fait le lot habituel d'études et de contrôles, comme on le fait toujours quand on mêle des éléments d'écosystèmes différents. — Elle secoua la tête. — Manifestement, cela n'a pas suffi.

— Et quand la contagion a débuté, on vous en a tenue pour responsable, dit Korrapati.

Ribiero acquiesça.

— Pas tous, mais suffisamment. Malgré la résistance initiale à la réinstallation et malgré leur désir d'être laissés tranquilles, ce sont des gens bien. C'est la soudaineté du changement qui les a heurtés. Mais il restait ce pourcentage qui ne serait jamais d'accord avec moi, quoi que je fasse. Vous savez comment fonctionne la politique : dès que vous entrez dans l'arène, vous avez ceux qui ne vous soutiendront jamais et saisiront chaque occasion de vous descendre.

Bras croisés, Georgiou dit :

— La confusion des débuts et l'indécision — ou, du moins, ce qui a été perçu comme tel — n'ont pas dû aider.

— Nous étions en train de comprendre quoi faire. — Ribiero fronça les sourcils, promenant le regard sur la pièce. — J'ai déjà géré des situations d'urgence, mais rien à cette échelle. Huit mille personnes comptaient sur nous pour prendre les bonnes décisions et les guider dans cette crise. Nous étions très conscients du risque de nous tromper, mais je n'ai jamais eu le temps de faire quoi que ce soit. Nous commencions à peine à trouver nos marques quand Kodos a convaincu le conseil de demander un vote de défiance. À partir de là, je n'avais plus aucune prise.

— Pourquoi avoir intégré quelqu'un comme Kodos dans votre premier cercle ? demanda Georgiou. Il s'était publiquement opposé à la réinstallation, non ?

Elle connaissait déjà la réponse, pour avoir passé en revue les rares informations disponibles sur Adrian Kodos.

— Je ne l'ai pas « intégré », répondit Ribiero en se remettant à arpenter la pièce. Je ne l'avais même jamais rencontré avant que tout ne commence. Mais il était ami avec quelques conseillers, et on lui prêtait une expérience dans la gestion de situations d'urgence. — Elle secoua la tête. — J'attends toujours d'apprendre de quels « cas » il s'agissait. J'ai l'impression que c'était un leurre pour se placer en position de prendre le pouvoir. Il n'a pas perdu de temps pour tourner plusieurs membres du conseil contre moi. — Arrivant à la fenêtre, elle regarda l'attroupement qui persistait dehors. — Et après tout ça, ils n'ont eu aucun mal à me remettre aux commandes pour gérer les conséquences de ce qu'il avait fait.

S'avançant vers elle, Georgiou dit :

— Gouverneure, l'une des choses que l'on m'a chargée d'évaluer est la possibilité qu'une évacuation complète de la planète soit la meilleure option. Avant, quand il n'était question que de la contagion, on pouvait plaider en faveur de l'éradication de l'infection et d'une remise sur pied de la colonie, mais maintenant ? Le massacre pèsera sur tout ce que vous entreprendrez ici. Certains continueront de vous tenir pour responsable — pas seulement de l'épidémie, mais de ce qu'a fait Kodos. Ils diront que si vous n'aviez pas accepté les réfugiés d'Epsilon Sorona, Kodos n'aurait jamais été en position d'agir.

— Ils mettront tout ça sur votre dos, ajouta Korrapati.

Ribiero se détourna de la fenêtre.

— Qu'ils aillent au diable. Nous avons de vrais problèmes à résoudre et il nous faut de vraies solutions. Vous et vos équipes, Capitaine, vous incarnez ces solutions ; avec votre aide, nous nous en sortirons.

— Ce ne sera pas facile, dit Georgiou.

— Rien de ce qui en vaut la peine ne l'est. — La gouverneure esquissa un sourire. — S'il y a bien une chose qui caractérise cette planète et son peuple, c'est cet état d'esprit. Cette colonie n'a pas été fondée parce que ce serait facile. Ceux qui sont venus ici savaient à quoi s'attendre, mais leurs espoirs et leurs rêves leur ont suffi de carburant. Surmonter cette tragédie ne sera pas aisé, mais ils voudront avoir la chance d'essayer. Oui, nous devons retrouver et arrêter ceux qui ont soutenu Kodos ou participé au massacre, mais je veux croire que la majorité de ceux qui restent ne demandent qu'à vivre en paix et à laisser derrière eux cette terrible épreuve. Ils méritent cette chance.

Georgiou ne put s'empêcher de penser que si Ribiero avait affiché cette assurance dès le début de la crise, les événements auraient peut-être pris un tour bien différent. Même maintenant, de retour à son bureau, certains bulletins d'information continuaient de l'attaquer. Des sondages censés mesurer l'opinion publique montraient une proportion alarmante de personnes préférant condamner Ribiero pour les exécutions plutôt que Kodos. Georgiou se demandait combien d'habitants gardaient en silence une forme de solidarité avec lui. Il devait y en avoir, même s'ils n'avaient joué aucun rôle direct dans l'exécution du plan.

Quant à la gouverneure, on pouvait lui reprocher son manque d'expérience face à l'ampleur du désastre, et même ses hésitations initiales alors qu'elle cherchait une voie à suivre, mais sa préoccupation pour le bien-être de ceux qu'elle était élue pour diriger était palpable.

— Je sais que ce sera difficile, reprit Ribiero après un temps. Peu après votre atterrissage, il y a eu plusieurs arrestations, ainsi que des agressions. Notre hôpital poussait déjà ses ressources dans leurs retranchements avec l'afflux de patients de ces derniers jours ; cette nouvelle vague les a pris de court.

— J'ai déjà envoyé notre équipe médicale à l'hôpital, Gouverneure, dit Korrapati. Et nous déployons aussi matériel et fournitures.

Informé des besoins les plus urgents, le docteur Varazdinski était passé à la vitesse supérieure, dépêchant le personnel médical réuni par l'amiral Anderson à Starbase 11. Trois médecins, une équipe d'infirmières et même quelques secouristes de terrain étaient déjà sur place, contribuant au triage et aux soins de plus de deux cents patients. Georgiou ne put qu'être impressionnée par la rapidité et l'organisation du médecin dans la mise en œuvre de sa part du plan d'assistance.

— Nous avons aussi des équipes dans les principales installations de transformation alimentaire, ajouta Georgiou. La neutralisation de la contamination est la première priorité — y compris sur les machines qui transforment les composés alimentaires bruts. Décontaminer fermes, serres hydroponiques et réplicateurs domestiques et publics prendra plus de temps, mais nous avons à bord de la Narbonne assez de rations pour combler l'intervalle.

Les scientifiques de la colonie avaient avancé dans l'isolement de la source de l'infection fongique. Élaborer un contre-agent se révélait plus difficile, mais les premiers rapports des spécialistes agricoles arrivés avec le vaisseau étaient

encourageants.

— Je vous suis reconnaissante pour tout ce que vous avez déjà fait, dit Ribiero, et pour tout ce que vous ferez dans les jours à venir. Votre réponse a été admirable. Nous ne pourrons jamais vous témoigner assez notre gratitude.

— Nous ne sommes que la première vague, Gouverneure, dit Korrapati. D'autres vaisseaux sont en route ; aux dernières nouvelles, le prochain n'arrivera pas avant au moins deux semaines. Starfleet mobilise toutes les ressources disponibles, mais l'espace est vaste. — Il sourit. — En attendant, il faudra faire avec nous.

— Volontiers.

La porte d'entrée de la salle s'ouvrit sur l'un des assistants de Ribiero. Un homme d'un certain âge, traits burinés encadrés de cheveux gris très courts, vêtu d'un simple ensemble civil bleu qui paraissait à Georgiou un brin trop formel pour la conjoncture.

Cette impression vola en éclats quand Georgiou aperçut sa main droite et le cylindre sombre qu'elle tenait.

— Grenade !

Elle lança l'alerte au moment où l'homme armait son bras pour projeter l'objet. L'instinct prit le relais : elle se jeta vers Ribiero, qui réagissait déjà au cri d'alarme, et la plaqua au sol. Korrapati se précipitait lui aussi vers la gouverneure ; tous trois s'emmêlèrent en tas.

Se tordant pour suivre l'engin du regard, Georgiou s'attendait à voir la grenade ricocher dans la pièce — mais l'attaque fut déjouée par l'irruption d'un deuxième individu. Un autre humain, en tenue civile, venait de surgir, couvrant de sa propre main celle de l'assaillant pour l'empêcher de lancer — ou même de lâcher — la grenade. Sec et musclé, le nouveau venu flanqua un coup de poing sur le côté de la tête de l'assaillant pour le neutraliser. Le premier gronda de douleur, luttant tandis que leurs mains serraient l'objet entre elles. Il tenta d'atteindre la gorge de son adversaire de sa main libre, mais l'autre fut plus rapide et lui asséna un nouveau coup violent à la tête.

— Restez ici, lâcha Georgiou, s'écartant de Ribiero et Korrapati pour se jeter vers la mêlée.

Elle arriva trop tard pour aider : leur sauveur apparent asséna un troisième coup brutal. L'assaillant s'effondra, se laissant glisser contre le mur voisin jusqu'au sol. Pendant ce temps, le nouveau venu gardait sa poigne ferme sur la grenade, jusqu'à ce qu'il parvienne à la dégager. Cela fait, il examina l'engin, pressa un contact encastré et le désactiva. Croisant le regard de Georgiou, il lui tendit la grenade.

— Plutôt impoli comme manière de dire bonjour, vous ne trouvez pas ?

Se tenant prête à une seconde attaque, Georgiou ne répondit qu'une fois qu'une paire d'agents de sécurité fut arrivée pour maîtriser l'intrus inconscient, puis se tourner vers l'autre homme.

Revenant près de Ribiero, Georgiou posa la main sur l'épaule de la gouverneure.

— Gouverneure, ça va ?

Ribiero hocha la tête, tout comme Korrapati lorsque Georgiou vérifia son état.

— C'est l'un de mes collaborateurs les plus fiables, dit la gouverneure en regardant les agents relever l'homme.

— Vous devriez envisager de le renvoyer, observa Georgiou.

— Nous avons eu de la chance, dit Korrapati, mais il nous faut mieux filtrer armes et dispositifs. Mes équipes de sécurité peuvent aider.

— Il y a un autre point, ajouta Georgiou. Nous ne pouvons peut-être pas faire confiance à tous les membres de la force de sécurité de la colonie.

— Kodos, dit Ribiero. Vous pensez que certains agents lui restent loyaux ?

— Quelqu'un a laissé cet homme entrer ici avec une grenade.

— Et certains ont participé à l'exécution, enchaîna Korrapati. D'autres l'ont sans doute aidé à se cacher puis à s'enfuir.

— S'il y a des partisans de Kodos parmi les civils, il y en aura très certainement aussi au sein de l'administration, y compris parmi vos collaborateurs, Gouverneure.

C'était terrible à envisager, mais Georgiou savait qu'il fallait tout considérer. Quiconque avait soutenu Kodos, pour quelque raison, prendrait des mesures pour dissimuler son identité et ses accointances dans l'espoir d'échapper aux arrestations.

Essuyant des larmes, Ribiero laissa échapper un long soupir.

— Il m'a été… difficile de garder mon calme, même simplement avec mon équipe, et maintenant ça ? Tout le monde, moi y compris, a perdu quelqu'un cette nuit-là. Mon fiancé était parmi les « choisis ». Je ne l'ai appris qu'à ma libération de la cellule où les hommes de Kodos nous avaient jetés. — Elle inspira profondément, chassa une dernière larme du coin de l'œil, puis regarda de nouveau Korrapati et Georgiou. — Pouvez-vous nous aider à le retrouver, lui, et tous ceux qui l'ont aidé ?

— Je me porte volontaire pour cette mission, Gouverneure.

La réponse venait d'une voix près de l'entrée. Le sauveur d'in extremis était revenu, sans l'escorte de la sécurité de la gouverneure. Ce n'est qu'alors que Georgiou réalisa qu'elle le reconnaissait.

— Je suis le lieutenant-commandant Gabriel Lorca, dit l'homme, saluant formellement d'abord la gouverneure, puis Korrapati et Georgiou. — Il désigna deux nouveaux arrivants — un homme et une femme — qui se tenaient juste hors de la pièce, dans le couloir attenant. — Avec ce qu'il reste de mon équipe, je me présente selon vos ordres, Capitaine. — Le visage fermé, il ajouta : — Bienvenue sur Tarsus IV, monsieur. Avec votre permission, je veux traquer Adrian Kodos et le traduire en justice.

Chapitre XI

Après deux tentatives de le réchauffer, le thé avait perdu son goût et ne lui faisait plus envie. D'un grognement de dégoût, Kodos lança le contenu insipide de la tasse métallique contre la paroi de la caverne. Regardant le thé s'écouler et pénétrer les fissures de la roche, il secoua la tête devant sa propre colère et sa stupidité.

— Tu te sens mieux ? pensa-t-il.

Prenant une profonde inspiration, Kodos examina son environnement. Bien qu'il n'ait jamais cru être claustrophobe ni gêné par les espaces confinés, il tenta de ne pas céder à l'idée que les parois des cavernes souterraines se refermaient vraiment sur lui.

— Tu es ridicule, se dit-il à voix basse.

— « Gouverneur ? » demanda quelqu'un.

Surpris de ne plus être seul, Kodos se tourna vers l'entrée de la petite caverne qui servait de quartiers privés et vit un homme plus jeune l'observer. Dans la faible lumière fournie par la lampe portable, il lui fallut un moment pour reconnaître Joel Pakaski, qui se tenait à moitié dans l'ombre. Vêtu d'une combinaison verte terne du genre porté par les pilotes et ceux qui travaillaient près de véhicules ou de grosses machines, le commandant de la détachement de sécurité était un homme réservé, peut-être dix ans plus jeune que Kodos. Pakaski préférait se raser la tête, une habitude que Kodos avait remarquée plus tôt dans la journée, et il était réputé parmi les forces de sécurité pour son intense routine d'exercices qu'il suivait presque sans faute chaque matin.

— « Mon thé et moi n'étions pas d'accord, Joel, » dit Kodos en forçant un sourire. « Que puis-je pour toi ? »

Pakaski pointa du pouce derrière lui. — « Charlynn a fini de se brancher au réseau d'information. Nous pouvons recevoir des émissions. »

— « Excellent. »

L'un des inconvénients de se cacher dans les montagnes, loin de New Anchorage, était le manque de communication et de lien avec la ville. Malgré ses préparatifs — ce refuge et les réserves qu'ils avaient acquises pour les soutenir et pour son départ éventuel de la planète — ses plans avaient été perturbés par l'arrivée du vaisseau de secours bien plus tôt que prévu. Cela avait entraîné l'exécution précipitée d'un certain nombre de tâches. Dès qu'il fut clair que Kodos et ses gens devraient fuir New Anchorage, le transport du personnel et de l'équipement commença. Une caravane de véhicules terrestres, chargée et positionnée bien en dehors de la ville, les attendait après que Kodos eut donné l'ordre de retrait. Pakaski n'avait pas pu sécuriser tout ce

qu'ils souhaitaient emmener, mais l'équipement déjà sur les véhicules constituait un bon début. Le trajet vers les montagnes fut lent et sinueux, afin d'éviter toute détection. Une fois là-haut, toutefois, se cacher devint plus simple grâce aux instabilités géomagnétiques qui parcouraient la région. Ces anomalies perturbaient les capteurs et les transporteurs, rendant la tâche difficile à quiconque les traquait.

D'un côté, les propriétés naturelles de la chaîne de montagnes en faisaient un choix évident pour un refuge. D'un autre, quiconque mènerait une recherche ici devrait le faire à l'ancienne, à pied ou en véhicule terrestre, ce qui donnait à Kodos et aux siens l'avantage d'anticiper l'arrivée d'éventuels invités indésirables.

Il accompagna Pakaski jusqu'à la caverne principale, qui servait de poste de commandement. Équipements et établis formaient quelque chose qui ressemblait à un cercle autour d'une grande table où reposaient quatre stations informatiques portables. Le long des parois étaient rangés des conteneurs d'emballage, pour la plupart transportables par une seule personne, contenant rations, matériel médical et autres fournitures. La chambre faisait, à bien des égards, penser à un camp militaire, bien que Kodos lui-même n'eût aucune expérience de ce genre de choses. Il supposa que c'était l'œuvre de Pakaski, en accord avec le passé de cet homme en tant qu'officier des forces terrestres de Starfleet.

— « Avez-vous eu des difficultés pour obtenir les autres fournitures ? » demanda Kodos.

Pakaski haussa les épaules. — « Ce fut un défi, mais on y est arrivés. Si nous y retournons, il pourrait y avoir des problèmes. Le vaisseau de Starfleet collabore déjà avec les forces de sécurité pour maintenir la situation sous contrôle. Vous pouvez être sûr qu'ils surveilleront toute entrée ou sortie de la ville. »

— « Alors c'est tant mieux que nous connaissions la ville mieux qu'eux. »

New Anchorage, ville ouverte sur une planète où la criminalité était faible et les troubles civils presque inconnus, ne possédait pas de barrières d'entrée. Même le spatioport, la zone la plus contrôlée de la région, laissait entrer les nouveaux arrivants une fois traités par le centre d'accueil et d'immigration de la colonie. Tout cela changea avec l'apparition de l'infection fongique, d'abord par l'imposition du couvre-feu par la gouverneure Ribiero, puis lorsque Kodos instaura la loi martiale. Même avec l'arrivée du vaisseau de Starfleet et d'autres attendus sur la route, des mesures de sécurité supplémentaires restèrent en place dans toute la ville. Un couvre-feu était maintenu, et l'accès à certaines zones sensibles autour de la ville demeurait restreint. Pakaski, qui avait conduit un petit groupe en ville afin de s'emparer de fournitures nécessaires, avait pu apprendre beaucoup sur la situation sécuritaire actuelle.

— « Je pense que nous pourrons encore entrer et sortir sans être détectés, » dit Pakaski. « Il nous faudra juste choisir nos points d'entrée et nos horaires très soigneusement. De plus, j'ai déjà des gens qui regardent si on peut s'infiltrer dans les flux de capteurs du vaisseau de Starfleet sans être détectés. Si on y parvient, ce sera d'une grande aide. »

Kodos hocha la tête avec approbation. — « Impressionnant. Tu as manifestement des formations et des compétences qui ne figurent pas dans ton

dossier au sein des forces de sécurité. »

Avec un sourire complice, Pakaski répondit : — « J'ai appris il y a longtemps que, tant que personne ne pose la question pertinente, choisir de ne pas tout partager n'est pas vraiment mentir. »

— « Morale situationnelle, Joel ? »

— « Toute morale est situationnelle, Gouverneur. »

— « Certes. »

Traversant le sol de la caverne jusqu'au groupe de terminaux informatiques portables posés sur la table centrale, Kodos se plaça derrière une jeune femme assise sur un tabouret pliant, travaillant sur une station. Il lui fallut un instant pour se rappeler qu'elle s'appelait Charlynn Schmidt, fille d'un autre officier de sécurité qui s'était rallié à sa cause. Elle était peut-être trop jeune pour cette vie, songea Kodos, mais il était gratifiant de voir des personnes de son âge soutenir leur cause.

— « On me dit que nous pouvons recevoir des émissions, grâce à tes efforts, » dit-il, et la jeune femme se tourna sur son tabouret pour lui faire face.

— « C'est exact, Gouverneur. Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi à me raccorder aux flux de données transmis entre New Anchorage et les colonies périphériques. On peut surveiller tout ce qui y transite et ils ne sauront jamais qu'on les espionne. »

Pakaski ajouta : — « On a enregistré un bulletin d'information diffusé il y a quelques minutes. C'est quelque chose que vous voudrez voir. » À Schmidt, il dit : — « Lance-le. »

Appuyant sur une série de touches sur la console de son terminal, Schmidt fit venir un journal télévisé puis se déplaça vers la droite pour laisser à Kodos et Pakaski une vue dégagée de l'écran. À l'image, un homme d'âge mûr en tenue civile était assis derrière un bureau sur la scène familière d'un des grands médias de New Anchorage.

— « L'arrivée du vaisseau de Starfleet Narbonne semble remonter le moral à travers la ville. Bien que la sécurité coloniale continue de signaler des cas de troubles civils, y compris des actes de vandalisme et des agressions contre des citoyens, ces incidents semblent en recul. Beaucoup demeurent compréhensiblement bouleversés par les événements récents, et les leaders communautaires exigent des réponses, tandis que la gouverneure Ribiero et son équipe poursuivent leurs efforts pour maintenir la situation sous contrôle. Les commandants de la sécurité insistent sur le fait que tout est mis en œuvre pour maîtriser ces protestations, tout en saluant la communauté pour son aide visant à minimiser de nouvelles blessures ou dommages matériels. »

Kodos sut dès l'instant où il imagina le Sacrifice que sa mise en œuvre entraînerait des répercussions. D'abord sidérée par l'ampleur et l'audace de ce qu'il avait déclenché, la population restante de la colonie sembla manifester une réaction retardée face à la réalité des événements. En fait, les manifestations d'agitation et de représailles, dirigées contre des figures ou des symboles d'autorité ou simplement les uns contre les autres, se révélèrent plus modérées que ce qu'il avait prévu. Il en fut à la fois surpris et soulagé. Peut-être cela signifiait-il, à un certain niveau, qu'une

fraction de la population restante comprenait, sinon approuvait carrément, les mesures drastiques prises pour assurer la survie de la colonie ?

On ne peut que se demander, et espérer.

À l'écran, le présentateur poursuivit : — « Dans la colonie, les membres de l'équipe d'assistance de Starfleet s'emploient et travaillent dur sur diverses tâches. Le personnel médical est sur place, aidant le personnel de l'hôpital de New Anchorage à soigner les patients admis à la suite des protestations et autres actes d'agitation civile. Au premier plan figure l'éradication du champignon qui a contaminé nos réserves alimentaires et nous a tous mis en danger. Les rapports à ce sujet indiquent que les spécialistes en science et ingénierie sont proches d'une solution, ce qui permettra de remettre en service les installations de transformation et de distribution alimentaires. En attendant, les citoyens sont encouragés à se rendre dans l'un des lieux désignés pour recevoir des rations apportées par la Narbonne, toutes vérifiées et jugées non contaminées. Les efforts pour développer un moyen de vaincre le contagion se poursuivent. »

Kodos posa sa main sur l'interface de l'ordinateur et pressa la commande pour mettre la lecture en pause. Il laissa sa main posée sur le terminal et, après quelques instants, il réalisa qu'il s'appuyait sur son bras.

— « Gouverneur ? » entendit-il Pakaski l'interroger. — « Ça va ? »

S'était-il vraiment affaissé contre la table ? Pendant quelques secondes fugitives, la force sembla l'abandonner. La sensation s'estompa aussi brusquement qu'elle était apparue, le laissant se demander s'il y avait quelque chose de physiquement anormal ou s'il s'agissait d'une forme de malaise mental qui venait de se manifester.

Culpabilité ?

Bien sûr, il ressentait du remords à propos de la nécessité du Sacrifice. Comment aurait-on pu savoir que l'aide arriverait si beaucoup plus tôt qu'estimé ? Aurait-il dû attendre, faire preuve d'une plus grande prudence avant de prendre sa décision finale ? Peut-être, mais aucun remords ne pouvait effacer ce qui avait été accompli. Il ne restait que l'avenir à envisager, pour la colonie et pour lui-même.

Sans répondre à Pakaski, Kodos remit la lecture en marche.

— « Aussi en cours : les efforts pour localiser et arrêter Adrian Kodos, que les autorités disent n'avoir pas revu depuis la nuit des exécutions de masse à l'amphithéâtre. Les responsables interrogés affirment suivre plusieurs pistes, mais n'ont pas réussi à déterminer sa dernière localisation connue. Des théories rivales circulent quant au lieu où se trouverait Kodos : certains croient qu'il se cache toujours quelque part à New Anchorage, tandis que d'autres pensent qu'il a fui la ville, probablement avec l'aide d'au moins quelques-uns des individus qui l'ont assisté dans les exécutions sans pitié. »

— « Qu'ils cherchent tout ce qu'ils veulent, » dit Pakaski. — « Ils ne nous trouveront pas, monsieur. »

Kodos ne croyait pas l'autre homme, mais il ne vit aucune raison d'affaiblir sa confiance, du moins devant ses subordonnés. Il y aurait bien assez de temps plus tard

pour discuter des contingences.

— « À compliquer les choses, très peu de personnes semblent savoir à quoi ressemble Kodos, et la plupart du personnel administratif de la colonie, à l'exception notable de la gouverneure Ribiero et de quelques membres du conseil, n'ont pas survécu aux exécutions. Un examen préliminaire des archives informatiques de la colonie révèle que toutes les images de Kodos ont été supprimées, ce qui suggère qu'il a cherché à compliquer les recherches avant de prendre la fuite. Les autorités demandent l'aide de la communauté et invitent toute personne disposant d'informations concernant Kodos à se manifester. »

— « Ça suffit. » Il fit signe à Schmidt d'arrêter la diffusion. Remerciant la jeune femme de son aide, il fit un geste à Pakaski, et les deux hommes commencèrent à marcher parmi les établis et les piles de fournitures et d'équipements.

— « Ils ne cesseront pas de me chercher, » dit-il d'une voix basse. — « Le public exigera ma capture et mon procès. Pour autant que l'on sache, des gens pourront se lancer à ma recherche, et la justice ne sera peut-être pas leur préoccupation première. Ils chercheront à me tuer. »

Pakaski le regarda avec une conviction sans bornes. — « Tu n'es pas seul, Gouverneur. Ils chassent nous tous. »

La dévotion de l'homme était admirable, et Kodos fut touché par ses assurances. Si et quand il faudrait affronter des poursuivants — qu'ils recherchent la justice ou la vengeance — Kodos savait pertinemment qu'il serait peut-être contraint de faire des choix difficiles. Les personnes qui avaient juré allégeance à sa cause pourraient se trouver forcées de choisir entre lui et leur propre liberté ou bien-être. Faute d'autres alternatives, combien d'entre eux se sacrifieraient ? Il était certain que Pakaski, Ian Galloway et quelques autres le feraient. Mais le reste ? Il n'y avait aucune certitude. La situation avait empiré avec l'arrivée du vaisseau de Starfleet, et ce qui paraissait si clair et juste quelques jours plus tôt était désormais envahi de doutes.

Ses propres choix étaient simples. Kodos devait se préparer au pire. S'il voulait un semblant de paix, il lui faudrait probablement abandonner tout ce qui constituait sa vie et son identité actuelles et repartir à zéro. Une simple fuite hors du monde n'était pas une option viable, du moins pour l'instant. Le capitaine de Starfleet et son équipage s'attendraient à quelque chose de ce genre et prendraient les précautions nécessaires pour empêcher sa fuite. Même atteindre un transport serait presque impossible, le spatioport étant sous haute surveillance et les quelques vaisseaux amarrés interdits de départ sans un contrôle extrême.

— « Nous ne pouvons pas attendre que l'occasion se présente, Joel. Nous devons agir pour garder le contrôle de notre situation aussi longtemps que possible. »

Pakaski répondit : — « Il faut rester en avance sur ceux qu'ils enverront nous chercher. Saisir l'initiative au lieu d'attendre qu'ils viennent à nous. Mieux encore, nous pouvons perturber leur travail au sein de la colonie. Diviser leur attention, détourner leur focus. »

— « Exactement. »

Alors qu'ils continuaient leur promenade, Kodos attendit d'être passé devant un groupe de six hommes et femmes, occupés à décharger des conteneurs, pour parler à voix basse.

— « Il y a autre chose à considérer. Se fondre à nouveau dans la population pourrait être notre meilleure option. Peut-être que si nous attendions la fin des recherches initiales me concernant… Le reste d'entre vous n'aurait pas de problème pour se mêler. En revanche, je devrai prendre des mesures prudentes. »

Sachant qu'il n'y avait aucun moyen évident pour lui d'échapper à la planète, les équipes de Starfleet qui assistaient la colonie le chercheraient partout. S'il ne faisait rien, ils le trouveraient tôt ou tard. Même devant ce qui passerait pour un procès équitable devant un tribunal de la Fédération, il n'y avait aucune chance qu'il échappe à la condamnation ou à l'emprisonnement. Il n'avait aucune intention de passer le reste de ses jours dans une colonie pénitentiaire ou — pire — dans un établissement psychiatrique tel que la planète reculé Elba II, un asile pour les criminels insensés et autres malfaiteurs jugés inaptes à la vie dans le paradis idyllique que la Fédération avait laborieusement créé. Une fois banni dans un tel lieu, il deviendrait l'objet de l'examen et du mépris, condamné à des interrogatoires sans fin, à des études et au jugement des médecins, des curieux et d'autres êtres plus faibles.

— Jamais.

Kodos mourrait plutôt que d'accepter cela.

Combien d'autres personnes devraient mourir avec lui ?

Chapitre XII

La fenêtre vola en éclats, projetant dans le couloir un nuage grandissant d'éclats de verre, suivi de la brique qui en était la cause. Les gens, certains blessés et d'autres les accompagnant à l'hôpital, se ruèrent à couvert. Un homme, plus âgé et plus lent que ceux qui l'entouraient, fut la malheureuse cible de la brique, qui le frappa à la tête. Grommelant de douleur, il chancela jusqu'à l'autre côté du corridor avant de s'affaisser contre le mur opposé et de glisser au sol.

— À l'aide ! J'ai besoin d'aide ici !

Georgiou courait déjà vers l'homme tombé au moment même où elle criait. Repoussant les personnes qui s'étaient accroupies à l'écart de la fenêtre et se retrouvaient maintenant entassées dans l'espace confiné du couloir, elle n'atteignit la victime qu'une fois celle-ci affalée au sol. L'homme était appuyé contre le mur, les bras ballants le long du corps, le menton posé sur la poitrine. Le sang s'échappait d'une plaie là où la brique l'avait heurté, et Georgiou distinguait l'enfoncement sur le côté droit de son crâne qui marquait le point d'impact.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang, là-dehors ? lança-t-elle à un garde de sécurité du Narbonne qui courait vers la sortie la plus proche. Le jeune officier s'arrêta, les yeux écarquillés par l'inquiétude.

— Une sorte de protestation à l'extérieur, Commandant. Apparemment, quelques membres du conseil de la colonie sont ici, à l'hôpital, et il y a des gens dehors qui ne sont pas contents de ça. — Son regard se fixa sur l'homme à terre. — J'imagine que les gens cherchent quelqu'un à blâmer pour… ce qui s'est passé. La situation a dégénéré, mais la sécurité de la colonie s'en occupe déjà. Nous sortons pour prêter main-forte.

— Faites attention, là-dehors, dit Georgiou avant de reporter son attention sur son dernier patient. Combien de personnes avait-elle soignées au cours des six dernières heures ? Elle avait cessé de compter une fois arrivée au bout des doigts. Elle faisait tout pour suivre le rythme, s'efforçant d'aider au mieux le personnel de l'hôpital de New Anchorage et celui du Narbonne.

Comme tout le monde manquait de bras et qu'il y avait peu de temps pour se concentrer sur un seul point, Georgiou et le reste de l'équipe de secours durent doubler, voire tripler, les rôles afin d'accomplir diverses tâches, quelles que soient leurs spécialités individuelles. Formée des années plus tôt comme infirmière de terrain, Georgiou se retrouva très vite à prêter main-forte au triage, ici à l'hôpital comme dans les postes de soins d'urgence installés dans le gymnase d'une école à quelques minutes de marche d'ici. Mettant de côté ses fonctions de supervision tout

en essayant de suivre les activités du personnel du Narbonne dispersé en ville, elle se retrouva jusqu'aux coudes à aider au diagnostic et aux premiers soins de dizaines de patients. La plupart des blessures qu'elle avait vues jusqu'ici étaient légères : lacérations, et parfois un os cassé, toutes traitables avec un effort raisonnable. Les cas plus graves, y compris les situations mettant la vie en danger, étaient pris en charge par le docteur Varazdinski ainsi que par des médecins de l'hôpital. Aucun d'eux n'était présent pour le moment, laissant Georgiou gérer ce que ses yeux entraînés mais non experts lui disaient être une blessure sérieuse.

— Commandant, dit une voix derrière elle.

Georgiou leva les yeux et vit l'enseigne Dralax, l'un des auxiliaires médicaux réquisitionnés de Starbase 11 et affectés en urgence à l'équipe de secours du Narbonne. C'était un Denobulien ; son teint pâle et les crêtes prononcées encadrant son visage le distinguaient des humains qui constituaient la majorité des personnes entassées dans les couloirs et les salles d'attente de l'hôpital. Dralax portait une trousse médicale de terrain en bandoulière ; il la fit glisser de son épaule et la posa au sol en s'agenouillant près de Georgiou et de l'homme blessé.

— Il se trouvait près de la fenêtre quand la brique est passée, rapporta Georgiou. Crâne endommagé, sans aucun doute. Il pourrait aussi y avoir une hémorragie intracrânienne. — La quantité de sang qui s'écoulait de la plaie l'inquiétait. Elle tendit la main vers la trousse de Dralax, s'attendant à y trouver un scanner diagnostique portable.

Posant une main sur le bras de l'homme, Dralax répondit : — Je pense que vous avez raison. — Le ton de l'enseigne était net et professionnel, reléguant grades et protocole au second plan, son entraînement médical et le patient devant lui prenant le pas sur toute autre considération. — Aidez-moi à le transporter dans une salle de soins.

À peine Georgiou tenta-t-elle de soulever l'homme qu'elle le sentit soudain se relâcher complètement. Il y eut une dernière, pitoyable expiration, et elle sut à cet instant qu'ils arrivaient trop tard.

— Nom d'un… ! — La fatigue des dernières heures arracha les mots à ses lèvres avant même qu'elle ne se rende compte qu'elle parlait. Sans réfléchir, Georgiou se repositionna pour soulever l'homme sur ses épaules, en « portage pompier », puis se dirigea d'un trot vers les salles de soins. Elle entendit Dralax derrière elle, courant pour suivre.

— Commandant, j'ai bien peur qu'il soit parti.

Elle savait qu'il avait raison, mais la colère d'avoir vu un homme se faire tuer sous ses yeux — dans le couloir d'un hôpital, qui plus est — la poussa en avant. Arrivant dans la salle de soins, elle constata qu'elle était inoccupée et déposa l'homme sur le lit de traitement. Une fois allongé sur le dos, il n'y avait plus moyen de nier qu'il était décédé. Heureusement, ses yeux étaient fermés, et elle se retrouva hypnotisée par la plaie et le sang qui souillaient le côté droit de sa tête, son visage et son cou.

Derrière elle, elle entendit Dralax dire : — Je suis désolé, Commandant. Sa blessure était tout simplement trop grave.

Deux infirmiers, un homme et une femme à l'air aussi épuisés que Georgiou se sentait, entrèrent dans la pièce. La femme regarda l'homme immobile.

— Nous venons de recevoir l'appel à ce sujet. Est-ce qu'il est… ?

Georgiou secoua la tête. — Nous n'avons rien pu faire. C'est allé… trop vite. — Elle s'écarta pour laisser les infirmiers examiner le corps inerte. — C'est arrivé presque juste devant moi.

— Une femme dehors, devant l'hôpital, a été touchée de la même manière, dit l'infirmier. Ils l'emmènent d'urgence au bloc. On dirait que la sécurité reprend la situation en main. — Il soupira en baissant les yeux vers le mort. — Trop tard, malheureusement.

Actionnant les commandes antigravité du lit, sa collègue le souleva de son châssis et commença à le guider vers la porte.

— Nous allons nous en occuper, mais nous allons avoir besoin de cette salle.

— Entendu. — Georgiou regarda les deux infirmiers manœuvrer le lit hors de la pièce et disparaître dans le couloir, avalés par le flot constant de personnes allant en tous sens vers des destinations inconnues.

Un instant plus tard, elle entendit le bruit de quelque chose de lourd heurtant le mur, et se retourna pour voir Dralax assis par terre.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle en s'approchant.

Les yeux d'un bleu éclatant du Denobulien semblaient fixer le vide. Ses lèvres bougeaient, mais Georgiou n'entendit aucun mot. S'accroupissant à côté de lui, elle lui toucha l'épaule.

— Enseigne ?

Le contact sembla le tirer de sa transe — ou quoi que ce fût — et il cligna plusieurs fois des yeux, rapidement, avant de la regarder. Sa mâchoire était détendue, et ses yeux s'embuèrent.

— Je… Je suis désolé, Commandant. Je ne sais pas ce qui vient de me prendre. Je…

— Quand avez-vous mangé ou dormi pour la dernière fois ?

Clignant encore, Dralax répondit : — Je suis arrivé ici hier soir avec le premier groupe de médics du vaisseau. Je travaille depuis. — Il fronça les sourcils. — Je ne comprends pas pourquoi je suis si fatigué. Les Denobuliens peuvent tenir bien plus d'une journée sans dormir.

— Nous travaillons tous beaucoup plus longtemps et plus dur que d'habitude, Enseigne. Le stress ne fait qu'ajouter à la fatigue, donc il faut penser à prendre soin de nous. Vous devriez le savoir. — Réalisant qu'elle glissait vers le mode « commandement », Georgiou adoucit son ton. — Je sais que tout ça paraît un peu accablant, mais si nous commençons à nous effondrer, nous ne servirons plus à rien ici.

Dralax hocha la tête. — Vous avez tout à fait raison, Commandant. C'est juste que… j'ai encore du mal à assimiler tout ça. — Comme elle ne répondit pas tout de suite, il ajouta : — En soignant les patients, on ne peut pas ne pas entendre ce qu'ils racontent sur ce qu'ils ont vécu : ce qui s'est passé avant notre arrivée. Même avec les preuves sous les yeux, c'est encore si difficile à croire.

— Vous n'avez jamais été confronté à une situation comme celle-ci, pas vrai ? demanda Georgiou.

— Seulement des exercices de simulation. Starbase 11 est ma première affectation depuis l'Académie et la formation médicale. Je suis censé passer un an à acquérir de l'expérience pratique sur de vrais patients tout en apprenant auprès du personnel médical de la station.

Georgiou se retint de faire remarquer qu'il accumulait ici bien plus d'expérience que sur une station, mais un tel commentaire lui parut inopportun pour l'instant.

— Je ne suis pas né sur Denobula, poursuivit Dralax. Mes parents étaient des scientifiques vivant sur la colonie de la Fédération à Arvada III. Nous faisions partie d'un très petit nombre de non-humains, mais c'était un endroit merveilleux où vivre. J'y ai tant d'amis, tant de souvenirs heureux. — Il ferma les yeux et inspira. — Je n'arrête pas de penser à ce que donnerait une situation comme celle-ci, là-bas. Mes parents, mes amis ; l'idée qu'on les force à… — Sa phrase se perdit, et il porta une main à sa bouche. — Je suis désolé, Commandant.

— Ce n'est rien. Je veux que vous alliez vous reposer. — Voyant son expression et sachant qu'il protesterait, elle leva la main. — Juste quelques heures. Pas besoin de quitter le bâtiment. Utilisez les salles que nous avons aménagées comme espaces de pause pour notre personnel. Je viendrai personnellement vous chercher si j'ai besoin d'aide pour quelque chose. Et mangez un morceau. Vous devez garder des forces.

— À vos ordres, Commandant. — Acceptant la main qu'elle lui tendait, il se remit sur pieds. — Et merci.

— Merci pour votre travail, Enseigne. Si nous voulons venir à bout de tout ça, il va falloir continuer. Ne vous épuisez pas trop vite.

Acquiesçant, Dralax ramassa sa trousse médicale avant de quitter la pièce, vraisemblablement à la recherche des salles réservées au personnel du Narbonne pour grappiller de brefs répit au milieu du travail ininterrompu.

Une sieste ne me ferait pas de mal, tiens.

À peine cette pensée fugitive lui traversa-t-elle l'esprit que Georgiou la chassa. Malgré la petite leçon qu'elle venait de donner à Dralax, il lui restait encore plusieurs points à vérifier avant de se reposer. Elle devait obtenir des mises à jour de ses différents chefs d'équipe, non seulement ici à l'hôpital mais aussi dans d'autres points clés de la ville, et elle devait également fournir au capitaine Korrapati un rapport de situation actualisé.

Si je ne peux pas dormir, je peux au moins me dégoter la plus grande tasse de café que je trouverai.

Jetant un dernier regard triste à la salle de soins, Georgiou hocha la tête et rajusta son uniforme avant de retourner dans le couloir. La foule y était plus clairsemée qu'elle ne s'en souvenait, et l'agitation d'il y a quelques minutes semblait retombée. On percevait de faibles cris, vraisemblablement venus de l'extérieur du bâtiment, mais à l'intérieur on était revenus au niveau habituel de chaos maîtrisé.

L'hôpital se composait de quatre bâtiments de cinq niveaux chacun, reliés par un noyau central. Aux étages de soins, ces jonctions abritaient les postes infirmiers et

les cabinets médicaux. Tandis que Georgiou se dirigeait vers le poste infirmier du deuxième étage, elle aperçut un agent en uniforme de la sécurité de la colonie posté devant l'une des salles d'examen. L'homme, qui semblait plutôt avoir l'âge d'étudier pour un contrôle au lycée que de monter la garde, la vit approcher et se redressa.

— Commandant Georgiou ? demanda-t-il.

— C'est bien moi. — Elle désigna la porte close de la salle d'examen. — Que se passe-t-il ?

L'agent de sécurité, dont l'insigne indiquait CUSHMAN, répondit : — Je suis en escorte. On m'a dit d'attendre ici jusqu'à ce qu'un médecin vienne voir ce patient.

— Quel patient ? — Passant devant le garde, Georgiou appuya sur le clavier près de la porte close et déclencha la sonnerie prévenant la personne à l'intérieur qu'un visiteur allait entrer. Un instant plus tard, la porte coulissa, et elle se retrouva face à une fillette assise au bord de l'unique table d'examen de la pièce. L'enfant avait peut-être sept ou huit ans, des cheveux blonds tirés en queue de cheval. Ses vêtements — pantalon sombre et chemise rouge — étaient sales, et la jambe gauche de son pantalon était déchirée de l'ourlet jusqu'au milieu de la cuisse. Deux morceaux qui ressemblaient à des lattes de plastique étaient fixés de part et d'autre de sa jambe, en attelle de fortune. À côté d'elle, sur la table, reposait une poupée Andorienne ; sa « peau » bleue était passée et usée, et l'une de ses deux antennes pendait mollement. Une ardoise de données était posée sur les genoux de la fillette, son écran monopolisé par les graphismes d'un jeu. Elle leva les yeux au son de l'ouverture de la porte et sourit à Georgiou.

— Bonjour, dit Georgiou en entrant. Comment t'appelles-tu ?

— Shannon. Shannon Moulton.

— Moi, c'est Philippa. Qu'est-il arrivé à ta jambe ?

— Maman dit que je me la suis cassée en tombant dans des escaliers.

Resté dans le couloir, Cushman précisa : — Tous les ressoudeurs d'os de l'hôpital sont utilisés, ici et au site de triage de l'école. Quelques-uns sont en panne, du coup les autres sont sursollicités. La mère de Shannon est partie chercher un médecin.

— Est-ce que ta jambe te fait mal ? demanda Georgiou, toujours tournée vers la fillette.

Shannon secoua la tête. — Avant, oui, mais plus maintenant. Une infirmière m'a donné quelque chose pour que ça aille mieux.

— Très bien, on va t'arranger ça. — Après le pauvre vieux monsieur, ça faisait du bien de pouvoir s'occuper de quelqu'un qu'elle avait des chances d'aider.

— Vous êtes docteur ?

Georgiou sourit. — Non, je suis juste quelqu'un qui aide les docteurs.

— D'accord. — Rassurée, au moins pour le moment, la fillette reporta son attention sur son ardoise.

S'approchant, Georgiou prit la poupée. — Comment s'appelle ton ami ?

— Vran. — Les yeux de Shannon se firent méfiants en la voyant manipuler le jouet. — Il est censé me porter chance, mais je crois qu'aujourd'hui, il ne marche pas.

— Peut-être qu'il est juste un peu perdu. — Georgiou désigna l'endroit où

l'antenne cassée pendait à un morceau de tissu déchiré. Un peu de rembourrage dépassait par l'ouverture. — Une fois qu'on aura soigné ta jambe, je pourrai sans doute réparer ça pour toi.

— D'accord.

— Commandant ?

Tournant la tête vers le couloir où Cushman se tenait toujours, Georgiou vit qu'il était rejoint par une femme humaine. Malgré l'expression tirée et épuisée qui marquait son visage, la ressemblance avec Shannon sautait aux yeux.

— Bonjour. Je suis le commandant Georgiou, du…

— Du Narbonne, oui. — Entrant dans la pièce, l'autre femme tendit la main. — Je suis Eliana Moulton, la mère de Shannon. Merci d'être là, Commandant. — Offrant un faible sourire à sa fille, elle ajouta : — Peut-être aurez-vous plus de chance que moi pour nous trouver un médecin ? — Même sa voix sonnait lasse.

— Je suis sûre que nous pouvons faire ça. — Regardant Cushman, Georgiou dit : — Pourriez-vous vous en charger, s'il vous plaît ?

Cushman jeta un coup d'œil à l'autre femme avant de répondre : — Je suis désolé, Commandant. Avec toutes ces émeutes et le reste, je ne suis vraiment pas censé quitter la docteure Moulton ni sa fille.

— Pardon ? — Georgiou fronça les sourcils. — Je ne comprends pas.

— Les membres du conseil et leurs conseillers disposent d'escortes de sécurité, répondit Moulton. Ceux d'entre nous qui sont encore en vie, je veux dire. La sécurité de la colonie craint que des gens ne cherchent à nous atteindre par représailles pour… pour ce qui s'est passé.

— Vous faites partie du conseil dirigeant ?

Moulton grimaça. — Je suis conseillère. Plus précisément, je suis scientifique agronome. Je travaille avec d'autres chercheurs pour mieux comprendre la capacité de la planète à être cultivée, pour des semences et cultures indigènes comme importées.

— Donc, vous faites partie des personnes qui peuvent nous aider à identifier et éradiquer la contamination fongique ?

— Identifier ? Oui. — La honte et le regret assombrirent les traits de Moulton. — Éradiquer, c'est autre chose, en revanche.

Georgiou savait que le gouverneur Kodos avait inclus des membres du conseil et des personnes comme Eliana Moulton dans la liste des colons qu'il avait condamnés à mort, mais comment — et pourquoi — cette femme avait-elle survécu ?

— Vous êtes manifestement au courant de la contagion, dit Georgiou.

De nouveau, le regard de Moulton glissa vers le sol. — Oh, oui. J'en sais beaucoup, et ça n'a servi à rien.

Chapitre XIII

Extrait de The Four Thousand : Crisis on Tarsus IV - Publié en 2257

Les transcriptions et enregistrements visuels de la gouverneure Ribiero et des douze membres élus du conseil de la colonie montrent une équipe dirigeante saisie par l'incertitude. Même si l'on n'en était pas encore au chaos, les événements avaient poussé Ribiero et ses conseillers de confiance au bord du gouffre.

Examiner tous les moyens possibles de contenir la peste qui ravageait les réserves alimentaires de la colonie commençait à mettre à rude épreuve les ressources, le personnel et les nerfs. C'était évident pour la docteure Eliana Moulton tandis qu'elle se tenait devant la gouverneure et le conseil, munie d'informations dont elle savait qu'ils ne voudraient pas entendre parler.

« Regarder les chiffres n'allait rien changer, dit-elle, alors que nous sommes toutes deux assises sur le perron de sa maison sur Midos V, un monde colonial de la Fédération prospère et établi de longue date. J'avais refait les calculs cinq fois. Je me revois les fixer, les supplier de changer, ou que mon calcul soit complètement faux, mais il ne l'était pas. Les chiffres sont impitoyables : ils livrent une vérité froide et dure, et c'est cette vérité que je devais présenter à la gouverneure Ribiero et aux autres. » Elle hoche la tête. « Je me souviens avoir pensé que c'était un peu comme devoir annoncer un diagnostic terminal à un patient. Il n'y avait aucun moyen d'adoucir ce que nous avions découvert : c'était grave. »

Scientifique de formation, Moulton délivra la mauvaise nouvelle de la seule manière qu'elle connaissait : en présentant les faits et les éléments à l'appui, tels que collectés par elle et ses collègues.

Selon leurs recherches sur l'origine et le rythme d'expansion, Moulton et son équipe établirent que la contamination fongique était le résultat de réactions extrêmes du sol de Tarsus IV à des semences et cultures importées de la colonie en difficulté d'Epsilon Sorona II. Malgré toute une batterie de tests destinés à garantir la compatibilité, quelque chose dans la composition génétique des semences étrangères avait réagi au nouvel environnement en mutant en quelque chose de totalement inédit.

Au début, le changement était minime et indétectable et, lorsque les premières anomalies furent observées par les agriculteurs s'apprêtant à récolter, il était trop tard. En quelques jours, la contamination se déchaîna, échappant à toutes les tentatives de l'arrêter par les moyens dont disposait la colonie. Le champignon semblait doté d'une conscience propre, progressant de ferme en ferme : d'abord

cantonné à New Anchorage et à ses abords, mais les scientifiques comme Moulton constatèrent rapidement que même les villages périphériques étaient frappés à leur tour. D'autres formes végétales étaient affectées, mais pas autant que les cultures vivrières.

Seul le brûlage intégral des champs et serres au feu phasique éradiquait l'infection, mais ce n'était qu'une solution locale. Pire : des composés bruts, comme ceux utilisés par les synthétiseurs alimentaires, étaient eux aussi exposés au pathogène et transportaient la contamination jusque dans les entrailles des machines qui transformaient ces composés en denrées comestibles pour la population. Ce n'est que grâce à la présence d'esprit de l'équipe de Moulton et d'autres acteurs mobilisés face à la crise grandissante que les stocks alimentaires restants de la colonie échappèrent à l'infection. Tandis qu'elle se tenait devant le conseil, des travaux étaient déjà en cours pour déplacer les denrées non contaminées vers des sites protégés en ville, à savoir des entrepôts pressurisés du spatioport principal.

Ces mesures furent utiles, sans pour autant constituer une solution.

« Nous étions en mauvaise posture, dit Moulton en sirotant le thé qu'elle nous a préparé pour l'entretien. Les mesures prises permettaient d'épargner les stocks existants, mais tant qu'on ne trouvait pas comment éradiquer l'infection, on ne pouvait plus rien cultiver. Il fallait aussi assainir les synthétiseurs. Je parle de les démonter jusqu'à la plus petite pièce, les récurer avec des gels de décontamination et tout ce qu'on avait sous la main ou qu'on pouvait bricoler à partir de matières brutes. Et ce n'était qu'un pis-aller, parce qu'à moins de faire tourner ces systèmes dans une chambre étanche, ils restaient susceptibles d'être recontaminés. » Elle secoue la tête, une frustration encore audible dix ans après. « Et malgré tout ça, le conseil semblait avoir du mal à accepter que la crise était non seulement réelle, mais hors de notre contrôle. Tous les tests que nous menions, toute tentative de concevoir un contre-agent, se soldait par un échec. En deux jours, toutes les fermes avaient été rasées au phaser, et toutes les serres vidées jusqu'au métal nu des parois et des planchers. Ça stoppait le problème immédiat, mais on ne pouvait pas relancer des cultures pour autant. Il fallait stopper la contamination, en effacer toute trace, faute de quoi on risquait de lui offrir une seconde chance de nous frapper encore. »

Une fois la gouverneure Ribiero et le conseil convaincus de l'urgence de la menace et des difficultés qu'elle engendrait, la question fut : que faire de plus ? La première évidence fut d'appeler à l'aide ; un appel de détresse fut donc expédié à Starbase 11 qui, outre une importante présence de Starfleet, abritait aussi des bureaux et délégués du Département fédéral de soutien aux colonies. Aux yeux de Ribiero, la crise qui étreignait Tarsus IV relevait de l'urgence planétaire.

« C'est là qu'on a reçu la mauvaise nouvelle. » Moulton livre cette simple observation sans sarcasme ni amertume. Comme souvent chez la scientifique, le propos est dépourvu d'emphase, strictement factuel. « De l'aide était disponible, mais à un mois de là. Au début, ça paraissait absurde, puis on se rappelle que Tarsus IV était assez éloignée de Starbase 11 ou d'autres mondes habités, que Starfleet n'a qu'un nombre limité de vaisseaux par secteur, et que l'espace est vraiment, vraiment vaste.

»

Elle rit, mais sans joie. « Les gens ont tendance à l'oublier. La propulsion warp, c'est formidable, mais il faut toujours du temps pour aller d'un point à un autre. Malgré tout, ce n'est pas tant la distance qui jouait contre nous que le simple manque de vaisseaux. Ceux de Starbase 11 étaient déployés pour diverses raisons. On a appris plus tard que deux d'entre eux géraient des "relations" toujours intéressantes avec l'Empire klingon. D'autres étaient en mission… qui, à ma connaissance, restent classifiées. »

Nulle relance n'est nécessaire : la docteure Moulton continue d'elle-même. Elle ne s'interrompt que pour nous resservir du thé avant de reprendre : « Voilà où nous en étions : au moins un mois à tenir avant une éventuelle arrivée de secours. L'amiral Anderson, à Starbase 11, a tenté de voir le bon côté des choses, précisant qu'il avait rappelé certains vaisseaux de mission pour les faire repartir vers nous à toute vitesse. » Sa voix devient conspiratrice. « La rumeur disait que les vaisseaux arrivés si peu de temps après le massacre étaient en réalité plus proches que ce qu'on nous avait dit, mais que la nature classifiée de leurs missions obligeait l'état-major à publier de la désinformation sur leur statut. » Elle secoue la tête. « Personne ne l'a jamais admis, bien sûr, et si ça avait été le cas, je parierais que des têtes auraient roulé. »

En dépit des hésitations initiales, le temps que l'ampleur de la crise s'impose, Ribiero lança plusieurs initiatives que même ses critiques les plus sévères jugèrent appropriées et nécessaires. D'abord, la collecte immédiate et la protection des stocks alimentaires restants de la colonie, estimés bien inférieurs à ce qu'il faudrait pour nourrir toute la population si l'on se fiait aux délais d'arrivée des secours. Les denrées épargnées par la contamination furent placées sous garde au spatioport de New Anchorage. Ensuite, la gouverneure instaura un strict rationnement, en chargeant des nutritionnistes de l'hôpital de définir une ration calorique partageable par la majorité, avec des priorités pour les enfants, les personnes âgées, les malades et ceux ayant des besoins spécifiques. Même avec ces mesures d'urgence, il apparut vite que, malgré un rationnement extrême, les réserves seraient épuisées bien avant la date estimée d'arrivée des secours.

« Ils n'avaient pas vraiment le choix que d'instaurer un couvre-feu, déplore Moulton. Boucler l'accès au spatioport et aux bâtiments gouvernementaux se justifiait, tout comme augmenter les patrouilles de sécurité. Ribiero n'est pas allée jusqu'à déclarer la loi martiale. » La scientifique hausse les épaules. « Peut-être aurait-elle dû, mais à l'époque, la plupart des gens coopéraient. Évidemment, cela tenait beaucoup au fait de ne pas révéler la vérité sur les stocks restants. Je pense que si ça avait été connu, la réaction aurait été bien plus forte. » Son regard tombe, comme s'il suivait un point invisible au sol. « Mais il n'y a jamais eu la moindre chance que cela arrive. »

Les transcriptions de la séance du conseil incluent l'exposé de Moulton devant les dirigeants réunis, et la réaction de la gouverneure Ribiero y apparaît comme faite d'incertitude, d'indécision et de doute. Cette lecture fut confortée par sa destitution

et la nomination par le conseil d'un gouverneur intérimaire pour la durée de la crise. Après le massacre, cela a conduit à des manifestations demandant qu'elle soit tenue pour responsable des exécutions. Son crédit auprès de la population fut entamé par l'ensemble de l'affaire, et il lui fallut des années pour regagner la confiance perdue.

Moulton, elle, se montre plus clémente. « Le problème, quand on se base sur des transcriptions et des reportages, c'est qu'ils gomment l'humanité d'une situation et des personnes qui y sont prises. Gisela Ribiero était une bonne gouverneure, avant et après le massacre. Elle était simplement mal armée pour un événement d'une telle ampleur. Très peu de gens le sont, à part ceux qui sont formés pour ça. J'ai lu qu'elle avait déjà affronté une épidémie sur une autre colonie, non pas en tant que gouverneure ou élue, mais comme une personne venue aider. Elle était infirmière, d'une manière ou d'une autre, et je me souviens avoir lu qu'elle et d'autres infirmiers et secouristes avaient fait un travail de première qualité pour soigner les victimes jusqu'à la découverte d'un remède. Ils ont sauvé beaucoup de vies qui auraient pu être perdues. Donc elle n'était pas étrangère aux défis difficiles.
« Mais Tarsus IV, c'était un tout autre niveau d'urgence, et cette fois, c'était sur ses épaules. D'accord, sur les siennes et celles du conseil, mais elle était la gouverneure. Nous étions déjà assurés d'avoir au moins quelques paragraphes dans un manuel d'histoire, quelque part et un jour, mais quoi qu'il arrive, en bien ou en mal, c'est son nom qui y resterait lié à jamais. Je peux comprendre que ça fasse hésiter. Le problème, c'est qu'elle a perdu la confiance du conseil et, par extension, implicitement, celle du reste de la colonie. »

Ce déficit de confiance envers leur gouverneure amena le conseil à prendre une mesure sans précédent : démettre Gisela Ribiero de ses fonctions à la tête de Tarsus IV. Beaucoup applaudissaient la décision ; d'autres, plus indulgents, voyaient en Ribiero une victime des circonstances, injustement blâmée pour la crise traversée par la colonie. Les premières réactions du public confirmèrent en partie cette lecture : nombreux furent ceux qui contestèrent la brutalité et peut-être la précipitation de sa destitution. Quoi qu'on pense de la décision, elle ouvrait la voie à l'installation d'un dirigeant mieux armé pour guider la colonie dans une période aussi troublée.

Le processus de désignation d'un successeur fut bref et direct : le conseil avait déjà en tête ce qu'il estimait être un remplaçant idoine. Depuis le début de l'urgence, une voix s'était distinguée par son calme, offrant des suggestions pondérées et un soutien constant à Ribiero et aux autres. Avec le recul, les conseillers qui survécurent au massacre reconnaîtraient que ce flegme était en soi l'annonce de ce qui allait suivre, mais sur le moment ? Tout ce que l'on voyait, c'était de la maîtrise sous pression et de la résolution face à l'incertitude et la peur.

À l'unanimité, le conseil de direction choisit pour gouverneur intérimaire un homme de science discret et réfléchi : Adrian Kodos.

Chapitre XIV

Aux yeux d'un observateur distrait, l'entrepôt de l'usine de transformation alimentaire semblait n'être que la victime d'un simple crime d'opportunité. Il fallait un œil exercé pour remarquer les indices subtils mais indubitables laissés par les auteurs, qui laissaient entendre autre chose qu'un simple vol. Sans cette perspicacité, rien ne permettait de soupçonner quelque chose de sinistre. On pouvait supposer que les articles manquants de l'inventaire avaient été pris par des hommes ou des femmes effrayés, poussés par rien d'autre que le désir de survivre, ou peut-être de subvenir aux besoins d'une famille.

Avant même que son instinct ne soit confirmé, Gabriel Lorca le savait.

— C'était calculé, dit-il, plus pour lui-même que pour le directeur de l'usine ou les officiers de la sécurité de Starfleet qui l'accompagnaient lors de son inspection visuelle de l'intérieur de l'entrepôt. Ayant déjà étudié l'inventaire complet fourni par la direction et le rapport sur les éléments manquants, il lui fallut peu de temps pour examiner les rayonnages et les rangées de conteneurs de stockage et tirer sa conclusion. — Quelqu'un voulant thésauriser des fournitures ou de l'équipement aurait simplement pris ce qu'il voulait, au lieu d'essayer de masquer ses traces.

Marchant aux côtés de Lorca, la directrice de l'usine, Christian Apodaca, répondit : — C'est même encore mieux que ça. Quelqu'un a accédé à notre base de données d'inventaire et a modifié les quantités pour masquer ce qu'il a pris.

Lorca acquiesça. Cela avait du sens, même si cela ne faisait que renforcer son impression initiale : l'auteur n'était pas un opportuniste désespéré.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? demanda-t-il.

Apodaca leva la console de données qu'elle tenait dans la main gauche. — Au début, je n'avais rien remarqué, mais en faisant le tour, j'ai constaté que deux générateurs portables manquaient. L'inventaire indique que nous avons huit générateurs, et j'en vois huit sur les étagères, mais il y a moins d'une semaine nous en avions dix. J'ai vérifié les logs : aucune sortie répertoriée. J'ai contrôlé d'autres articles dont je me souvenais des quantités et trouvé des écarts similaires. J'ai donc ouvert les archives protégées, extrait une sauvegarde de la dernière vérification d'inventaire complète et l'ai comparée à l'état actuel. Rien n'a été retiré en masse, mais une fois qu'on parcourt la liste, on voit que tout ce qu'ils ont pris aurait été parfait pour—

— Pour monter un camp de base quelque part. À peine eut-il prononcé ces mots que Lorca se tourna vers elle. — Excusez-moi. C'était déplacé.

— Ça l'était, mais j'oublierai, répondit-elle. La remarque n'était ni sèche ni

railleuse ; elle fut prononcée sans grande émotion, comme le ton qu'Apodaca avait adopté depuis l'arrivée de Lorca. Femme soignée d'environ quarante ans, elle portait l'allure d'une gestionnaire expérimentée, habituée à l'organisation et au contrôle. C'était cohérent avec ses responsabilités sur l'un des principaux centres de transformation et de distribution alimentaire de New Anchorage. Son sens du détail était évident, tant par la rapidité avec laquelle elle avait détecté l'anomalie que par les mesures qu'elle avait prises pour confirmer ses soupçons. Lorca apprécia aussi la manière dont elle avait balayé son manque de délicatesse.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, assura Lorca en désignant sa console. Je n'ai pas vu combien de rations de terrain avaient été prises.

— Un peu plus de deux cents, répondit Apodaca.

— Pourquoi les rations n'ont-elles pas été sécurisées avec le reste des stocks au spatioport ? demanda Lorca.

— Plus de la moitié de ce que nous avions a été transférée là-bas. — Apodaca fit un geste autour d'elle, indiquant le reste de l'entrepôt. — Avec les matières premières non contaminées qui ont pu être récupérées. C'était juste avant que nous arrêtions toutes les opérations de transformation, en attendant la décontamination complète de l'installation.

Mettre hors service l'ensemble des transformateurs alimentaires de la colonie avait été un effort concerté, facilité en partie par le fait que la plupart des habitants de New Anchorage préféraient cuisiner plutôt que d'avoir des processeurs individuels à la maison. La majorité des restaurants pratiquait de même, laissant à des installations plus grandes comme celle-ci la tâche de convertir les matières premières massives en produits comestibles pour usage commercial et résidentiel. Même si les composés bruts résistaient au pathogène, la concentration de ces matériaux dans les machines finissait par contaminer ces dernières comme les aliments transformés.

— On nous a ordonné de garder le reste des rations ici, continua Apodaca. Une sorte de réserve de secours, j'imagine. Peu d'endroits dans la colonie disposent de zones de stockage pressurisées pour protéger la nourriture du champignon, et tout ce qui se trouvait au spatioport était déjà utilisé. Cette usine, les deux autres et l'hôpital étaient les principaux sites de repli.

Lorca avait fait une proposition similaire à la gouverneure Ribiero concernant les installations de stockage de l'avant-poste, proposant même l'espace restant d'OT-4 pour abriter d'autres réserves. Son message n'avait pas reçu de réponse avant que l'autorité de Ribiero ne soit transférée à Kodos.

— Eh bien, nous avons eu une réponse, pensa-t-il en chassant l'idée qui faisait ressurgir l'image de Meizhen Bao et Piotr Nolokov morts dans le couloir de l'avant-poste. Il se força à revenir au sujet.

— D'accord, reprit-il. Donc quelqu'un savait que vous conserviez des fournitures ici, savait précisément quoi prendre et comment masquer ses actes, du moins temporairement. Je ne vous accuse pas vous ni votre personnel, Directrice Apodaca, mais ça me semble clairement être un coup de l'intérieur.

Une voix nouvelle dit alors derrière Lorca : — Je crois pouvoir le confirmer,

monsieur.

Lorca se retourna avec Apodaca et vit l'enseigne Terri Bridges s'approcher, accompagnée d'une autre femme qu'il n'avait d'abord pas reconnue ; en s'approchant, il distingua l'insigne du Corps des Ingénieurs de Starfleet au-dessus de la poche gauche de sa combinaison utilitaire olive.

— Commandant, voici le lieutenant — ark : Carroll, présenta Bridges. Elle fait partie de l'équipe du Narbonne.

— Enchantée, Commandant, dit Carroll en s'inclinant. Femme humaine, elle paraissait un peu plus âgée que Bridges ; ses cheveux blonds coupés courts laissaient voir la base de son cou et ses oreilles, tandis qu'une coupe en brosse coiffait le dessus de sa tête. Lorca avait vu ce type de coiffure chez des membres des forces terrestres de Starfleet. Entre cela et ses avant-bras musclés, visibles puisque ses manches étaient roulées, Carroll laissait penser qu'elle avait peut-être servi dans ces unités avant de rejoindre la SCE.

— De même, répondit Lorca en désignant la console de données dans la main de Carroll. — Qu'avez-vous trouvé ?

— Celui qui a modifié la base de données d'inventaire n'était pas un manchot. Il avait, ou a su falsifier, les identifiants nécessaires pour contourner la sécurité, puis a mis à jour non seulement la base maîtresse mais aussi les fichiers en double transmis aux bureaux d'administration de la colonie, aux autres usines et même aux petits établissements des colonies périphériques. Je suis surprise qu'ils ne soient pas allés bidouiller les fichiers de sauvegarde dans les archives protégées, mais ces derniers sont verrouillés par un niveau de sécurité supplémentaire nécessitant l'approbation de la direction. — Relevant les yeux de sa console, Carroll jaugea Apodaca. — On vous a sacrément piquée, Directrice. Je parierais tous les crédits de mes poches que c'est quelqu'un de votre équipe.

— Je n'ai vu personne, répondit Apodaca en respirant profondément. Il y a une semaine, j'aurais mis un poing sur la figure de quiconque aurait suggéré ça, mais maintenant ? — Elle secoua la tête. — Je ne sais plus.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lorca.

Avant de répondre, la directrice jeta un regard vers les deux officiers de la sécurité de Starfleet qui accompagnaient Lorca, puis fit signe à Carroll, Lorca et Bridges de s'écarter des gardes. Une fois hors de portée apparente, elle parla d'une voix plus basse : — Quand tout a commencé, nous étions tous inquiets, bien sûr. Ça nous a frappés si vite que nous n'avons pas eu le temps de tout assimiler avant d'agir. Il y a eu au départ de l'insatisfaction face à la lenteur apparente de la gouverneure Ribiero, ses hésitations… J'avais de la peine pour elle, honnêtement. C'était comme être jetée à la mer sans savoir nager. Mais quand Kodos a pris la gouvernance, quelques personnes de mon personnel ont paru soulagées. C'est à ce moment-là que je me suis rappelée qu'elles faisaient partie du groupe qui était venu avec Kodos sur Tarsus IV, donc il était logique qu'elles se sentent en confiance avec lui.

Elle fronça le visage puis fit un geste vague, comme s'efforçant d'effacer ses paroles. — Je veux dire, au début on s'est sentis un peu mieux parce qu'on avait

entendu dire que Kodos avait de l'expérience en gestion de crise, et les retours de Ribiero et des autres conseillers le décrivaient comme quelqu'un de posé. Il n'était pas paniqué, et ses décisions initiales semblaient l'illustrer : un leadership calme et concentré face à la peur et au chaos. C'était exactement ce dont nous avions besoin à ce moment-là. — Lorsqu'elle marqua une pause, Lorca vit ses yeux s'emplir et son regard tomber au sol.

Non.

— Directrice, est-ce que ça va ? demanda Bridges, mais Lorca connaissait déjà la réponse.

Apodaca expira et porta la main à ses yeux pour les essuyer. — Un tiers de mon personnel, douze personnes, faisaient partie de… celles que Kodos a choisies. Quelqu'un que je fréquentais faisait partie du groupe aussi. Je n'ai pas eu la liste complète avant le lendemain, quand ils ne sont pas venus travailler. Quelques autres non plus ne se sont pas présentés. Quant à cet… ami, il m'avait laissé un message disant qu'il allait au rassemblement de l'amphithéâtre, mais j'étais là, à travailler tard. — Sa voix trembla, et Carroll posa une main rassurante sur son épaule.

— Nous sommes vraiment désolés pour votre perte, dit Bridges.

Lorca sut que l'enseigne traduisait ses propres sentiments au sujet des morts à l'avant-poste. Pour sa part, Lorca repensa à Balayna : tristesse et colère menaçaient de le submerger. Fermant les yeux un instant, il chassa l'image de son esprit, l'enfermant dans un coin obscur de ses pensées. Elle méritait davantage de son deuil qu'il ne pouvait se le permettre maintenant.

— Je suis désolé.

Ignorant tout cela, Apodaca afficha un faible sourire. — Nous ne sortions ensemble que depuis quelques semaines. Vous savez, encore tous ces moments maladroits et stupides. Il travaillait comme reporter de terrain pour une chaîne d'info : des sujets humains, ce genre de choses. Je l'ai rencontré alors qu'il couvrait un de nos festivals culturels. — Ses yeux s'éclaircirent comme pour se souvenir d'un bon moment. — Ce n'était peut-être pas l'amour, mais ce fut un coup de foudre. — Se raclant la gorge, elle s'essuya à nouveau les yeux. — Désolée. Vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour entendre ça.

— Si, en fait, répondit Carroll, et Lorca vit que la lieutenante aussi était touchée par l'histoire de la directrice. — Nous sommes venus pour aider du mieux que nous le pouvons.

— Merci. C'est juste… un tel gâchis. Toutes ces personnes, mortes, et pour quoi ? — Après un instant pour se reprendre, Apodaca reporta son attention sur Lorca. — Je sais que les rumeurs circulent partout, mais d'après ce que j'ai entendu, Kodos a eu de l'aide de certains membres des forces de sécurité pour effectuer les exécutions. Il y aurait eu un petit cercle de proches qui savaient à l'avance. — Elle s'interrompit, prit une inspiration pour se calmer. — Je ne peux pas croire que des gens de mon équipe aient aidé à ça, mais je conçois que ceux qui se sentaient loyaux envers Kodos l'aient aidé à fuir la ville. — Ses mots semblaient se coincer dans sa gorge. — Non, en fait, je n'y crois pas. Qui pourrait soutenir un type pareil ? —

Secouant la tête avec force : — Bon débarras. Qu'ils restent disparus.

— Eh bien, dit la lieutenante Carroll, ce n'est pas si sûr qu'on puisse compter sur leur disparition.

Lorca regarda l'ingénieure. — Vous pensez qu'ils reviendront ?

— Peut-être pas ici, répondit-elle en montrant sa console. — Les choses qu'ils ont prises ne dureront pas indéfiniment, en supposant que les rations ne soient pas elles-mêmes contaminées par le champignon. S'ils forment un groupe de taille correcte, ils auront besoin de ravitaillement à un moment donné, plutôt tôt que tard.

— Ils ne reviendraient pas attaquer le même endroit, hein ? demanda Bridges.

— Peut-être, répondit Lorca. — Quoi qu'ils soient, ils ne sont pas stupides. Ils avaient les compétences pour réussir ce vol et cacher leurs traces. Je parie qu'ils ne s'attendaient pas à ce que la directrice Apodaca s'en aperçoive si rapidement. Malgré tout, ils pourraient penser pouvoir recommencer.

— Nous pouvons être prêts pour eux, dit Apodaca. — Ça demandera du travail, mais nous devrions pouvoir sécuriser ce site et les autres usines contre ce type d'intrusion. — Elle parlait avec plus d'assurance, une pointe de détermination refaisant surface. — Je ne laisserai pas passer ça une seconde fois.

— Ils auront certainement prévu ce genre de chose, dit Lorca. — Le problème sera d'essayer de les anticiper : nous placer un pas en avant de leur réflexion pour être prêts.

Lorca ne s'attendait pas à ce que sa cible soit assez imprudente pour se répéter ou commettre une autre erreur stupide. Qui qu'aient été Kodos et ses partisans, ils avaient planifié leur fuite rapidement et efficacement, et disparu hors de la ville vers des destinations inconnues. Kodos devait savoir que les équipes de sécurité de Starfleet le cherchaient à l'instant même, ainsi que toute personne susceptible de l'avoir aidé à préparer ou exécuter les exécutions de masse, ou à faciliter son évasion. Peut-être avait-il même prévu de quitter Tarsus IV et de tenter d'échapper à la justice.

Lorca, hanté de nouveau par les visions de Piotr Nolokov et Meizhen Bao — sans oublier Balayna — n'était pas prêt à laisser faire.

— Tu veux quitter cette planète, Kodos ? Eh bien il faudra me passer sur le corps.

Chapitre XV

Un calme étrange semblait s'être emparé du terrain autour d'elle, et Georgiou avait presque peur de bouger, de crainte de rompre ce silence à la fois gênant et presque protecteur.

Elle se tenait au milieu du terrain principal de l'amphithéâtre de New Anchorage. De larges plaques d'herbe étaient carbonisées, sinon noircies. Il restait une couche de résidu fin, presque cendreux, qui décolorait le sol — Georgiou savait que c'était le sous-produit de matière organique soumise à l'énergie phasique à des fréquences extrêmes. L'effet sur un objet isolé — ou sur un individu — était souvent bien moins évident, du moins d'après son expérience. Un frisson involontaire parcourut son corps ; il lui fallut un instant pour réaliser qu'elle avait croisé les bras et s'enserrait elle-même, réaction à la brusque fraîcheur qui l'envahissait.

Et l'odeur.

La pensée fugace suffit à déclencher un nouveau frisson. Portée par la légère brise qui traversait l'arène, l'odeur de chair brûlée était indubitable. Elle serra la bouche, plissant le nez devant la puanteur fétide qui l'assaillait. La configuration de l'amphithéâtre garantissait que l'odeur persisterait ici tant que le terrain n'aurait pas été nettoyé des restes carbonisés. À cette pensée, Georgiou trembla de nouveau et se serra plus fort, et plus elle se protégeait ainsi, plus sa colère montait.

Salauds.

— « Commandant Georgiou ? »

Surprise par la voix inattendue, elle se tourna et vit le lieutenant-commandant Lorca approcher. Contrairement à la dernière fois où elle l'avait vu avec d'autres membres de son personnel issu du poste d'observation, il portait l'uniforme de Starfleet, complet avec une ceinture d'équipement tenant un pistolet phasique accroché bas sur la cuisse droite, un communicateur et quelques pochettes accessoires. Il avait besoin d'un rasage et des cernes creusaient ses yeux. Comme il était encore tôt, Georgiou en déduisit que le commandant avait travaillé toute la nuit.

— « Monsieur Lorca. »

— « Je suis venu dès que j'ai reçu votre message. Le capitaine Korrapati m'a dit que vous seriez ici. »

En l'observant, Georgiou nota que ses yeux glissaient au-delà d'elle, sondant la scène par de courtes et rapides incursions. Il n'aimait pas être ici, conclut-elle, et elle ne pouvait le lui reprocher.

— « Vous avez une tête épuisée. Depuis quand n'avez-vous pas mangé ou dormi ? »

Lorca fit un petit sourire contraint. — « Ça fait un moment. Je l'avoue, je me pousse un peu, mais c'est… important. » Il s'arrêta, le regard revenant une nouvelle fois sur l'herbe cendrée. Suivant ses instructions et poussé par sa propre volonté d'aider, Lorca s'était plongé dans la recherche de Kodos et de quiconque pouvait lui rester fidèle.

Non, pas le chercher, se corrigea Georgiou. Le chasser.

Les mots mêmes de Lorca, prononcés avec une froide résolution lors de leur première rencontre, lui résonnaient encore aux oreilles. Il se présentait comme un homme habité, voire obsédé, par l'objectif unique de retrouver Kodos et de le livrer à la justice.

Georgiou approuvait, jusqu'à un certain point.

— « Votre dévouement est louable, Commandant, mais nous ne pouvons pas nous permettre que quelqu'un travaille jusqu'à en mourir. » Allégeant son ton, elle ajouta : « N'autorisez pas le capitaine à lâcher le docteur Varazdinski sur vous. »

— « Bien reçu. Je m'en occupe tout de suite, mais je voulais vous faire un rapport au plus vite. »

Georgiou réalisa que c'était la première fois qu'elle se retrouvait seule avec Lorca. Tout s'était déroulé si vite et ses responsabilités étaient si lourdes qu'elle devait se rappeler de manger et de dormir. Quant à Lorca, il s'était attelé à repérer où Kodos pouvait se cacher. Il était animé — cela ne faisait aucun doute.

— « Vous avez vu la foule devant l'amphithéâtre, » dit-il. « Les esprits sont à vif, même avant votre arrivée. Certains s'échauffent. Maintenant que vous êtes là, ils attendent des résultats. Ils veulent des réponses. Ils veulent qu'on fasse quelque chose. Beaucoup ne se soucient probablement pas de quoi, du moment qu'on agit. Ils sont blessés. Ils ont peur et sont en colère, et ils cherchent quelqu'un à blâmer. On ne peut pas leur donner ce qu'ils veulent, alors ils vont déverser leur frustration sur nous ou sur tout ce qui fera l'affaire. »

— « Je ne peux pas vraiment leur en vouloir. » Georgiou jeta encore un regard sur le terrain.

À quelque distance, des portails scellés et d'autres entrées étaient renforcés par des générateurs de champ de force actifs disposés le long du périmètre de l'amphithéâtre. Selon l'officier de garde du Narbonne de la nuit, les premières dizaines de personnes étaient arrivées juste avant l'aube. Ils n'avaient rien dit ni fait pour attirer l'attention des gardes de sécurité postés près des accès ; ils restaient là, en silence, comme en veillée. Le lever du jour avait amené davantage de monde — hommes, femmes, enfants — et le silence s'était mué en un bourdonnement sourd de conversations, ponctué par des cris isolés adressés aux officiers de sécurité du Narbonne qui assuraient la protection de l'arène. À mi-matinée, on comptait au moins deux cents personnes massées devant les champs de force.

Elle imaginait ce que tous ces gens ressentaient. Comme elle, ils avaient eu besoin de venir ici, de marcher sur cette pelouse et de voir de leurs propres yeux ce qui restait des siens. Pour beaucoup, la tragédie ne prendrait corps que lorsqu'ils verraient l'endroit même où elle s'était produite. De telles révélations apporteraient

davantage de douleur à ceux qui devaient la digérer. Georgiou se sentit submergée par le même tumulte intérieur : plus elle regardait le terrain profané, plus le poids de l'événement semblait l'écraser.

— « Je n'arrive pas à croire qu'une chose pareille puisse arriver sur un monde de la Fédération. »

— « L'utopie, c'est facile quand tout fonctionne et que les besoins fondamentaux sont comblés, » répondit Lorca. « On s'imagine avoir parcouru tout ce chemin vers la paix et la prospérité, mais supprimez les nécessités, et il n'y a qu'un pas pour retomber dans nos instincts les plus bas. L'erreur de Kodos a été de laisser ça obscurcir son jugement. »

— « Ce n'était pas une erreur de jugement. » Les mots portaient plus de venin que prévu, mais Georgiou ne s'excusa pas. « Et ce n'était pas non plus un sacrifice noble pour le bien commun. Si ça avait été le cas, il se serait sacrifié lui-même avec ceux qu'il a envoyés à la mort. Derrière son joli discours, il se croyait dieu ; au final, il a surtout servi à sauver sa peau. Combien d'autres aurait-il tués si nous n'étions jamais arrivés ? »

C'était une pensée qu'elle avait déjà eue, malgré l'absence de preuve que Kodos aurait prévu davantage. Pourtant, celui qui pouvait massacrer quatre mille personnes d'un seul coup n'avait certainement aucune hésitation à tuer davantage s'il pensait agir pour la bonne cause. Combien d'innocents supplémentaires — hommes, femmes, enfants — aurait-il abattus si la Narbonne était arrivée un jour plus tard ? La seule idée fit frissonner Georgiou.

— « Ça va, Commandant ? » demanda Lorca.

Elle inspira pour se calmer. — « Désolée. Je crois que je souffre d'une sorte de réaction retardée. J'imagine mal ce que ceux qui sont restés ici depuis le début ont vécu. »

— « C'est beaucoup à digérer, » dit Lorca. « Croyez-moi, je comprends. C'est pour ça que je préfère rester actif plutôt que de m'asseoir. Les gens ont besoin de savoir qu'on voit les individus derrière tout ça, que ce n'est pas juste une question de faire passer la crise immédiate. Il faut aussi penser à demain. »

— « Nous faisons tout ce que nous pouvons. Je sais que ce n'est pas assez, mais c'est un début. »

L'effort avait commencé dans l'heure suivant l'atterrissage du Narbonne : sa section de premiers secours et l'équipage s'étaient précipités sur le terrain. Le docteur Varazdinski, malgré son évident dédain pour le faste et les cérémonies, s'était révélé un excellent praticien dont l'aide avait été précieuse à l'hôpital et au centre de triage. Travaillant avec les médecins, infirmiers et volontaires de New Anchorage, Varazdinski et son équipe médicale avaient fait en sorte que chaque patient reçoive des soins rapides et efficaces.

D'autres secteurs de la ville, bien que vulnérables à cause des manifestations déclenchées par les exécutions, étaient également sous contrôle, et la distribution alimentaire avait démarré sans obstacle majeur. Même si le retour à une forme de « normal » prendrait du temps, le danger immédiat de la crise était au moins pris en

charge. Avec l'origine du fléau fongique identifiée, les scientifiques de l'équipe du Narbonne poursuivaient leurs essais pour trouver un moyen d'enrayer ses effets. Le dernier rapport sur les tests et projections était encourageant, d'autant plus impressionnant que l'équipage de Starfleet n'était sur place que depuis moins de deux jours. Georgiou ne savait pas si l'amiral Anderson avait mesuré ce qu'il confiait en affectant Aurobindo Korrapati et le Narbonne comme première réponse à la crise de Tarsus IV, mais son pari semblait rapporter gros.

Pourtant, Georgiou savait que ce n'était là qu'une pièce d'un puzzle plus vaste, encore privé d'un élément clé.

— « Outre tout ce qu'on fait déjà, il faut retrouver les responsables. » Sa mâchoire se crispa. — « Peut-être que Kodos croyait vraiment agir pour le bien, mais cela fait de lui un monstre. Rien que pour ça, il faut le retrouver et le ramener ici. »

— « D'accord. »

Essayant de mettre de côté ses ressentiments personnels et son dégoût croissant pour Kodos, Georgiou tenta de se concentrer sur des aspects plus constructifs. — « Vous avez progressé ? »

D'un ton plus professionnel et retenu, Lorca répondit : — « J'ai inspecté une usine de transformation alimentaire, ainsi qu'un dépôt d'entretien, un entrepôt de fournitures appartenant à quelques commerçants en ville, et l'un des dépôts de transport de l'administration coloniale. » Le commandant se porta la main sur le pont du nez, geste presque involontaire trahissant sa fatigue. — « Chacun de ces sites a été visé. Quelqu'un savait précisément quoi prendre et comment ne prélever que suffisamment pour ne pas alerter tout de suite. Ils ont aussi modifié les journaux informatiques pour masquer leurs traces. C'était bien planifié, même si l'on a dû accélérer quand ils ont appris qu'un vaisseau de Starfleet arrivait beaucoup plus tôt que prévu. La directrice de l'usine a été la première à s'apercevoir que quelque chose clochait, et cela a conduit à d'autres découvertes. D'après ce qui a été pris — nourriture, outils, équipement — je parierais que Kodos et ses gens ne sont plus en ville. »

— « Vous pensez qu'ils se sont réfugiés dans la nature ? »

— « C'est ce que je ferais. Ils ne pouvaient pas quitter la planète à cause des protocoles de quarantaine initiés après la déclaration d'épidémie par la gouverneure Ribiero, et rester en ville serait trop dangereux : forces de sécurité, nos effectifs, ou même des citoyens cherchant vengeance. » Lorca hocha la tête en direction de l'entrée principale de l'amphithéâtre.

— « Même s'il a fui la ville, » dit Georgiou, « il a probablement encore des partisans ici. Comme vous l'avez dit, quelqu'un l'a aidé à dérober ces fournitures, donc il y a fort à parier que des gens sont restés pour couvrir ses traces. » Une nouvelle vague de colère la traversa. — « Je veux ces gens aussi. »

— « Je suis avec vous, Commandant. » Lorca sortit une carte de données standard de Starfleet de la poche de sa cuisse. — « Elle contient des copies des bases de données du personnel prélevées dans les bureaux de l'administration coloniale. Toutes les informations biographiques concernant Adrian Kodos ont été

purgées du système, y compris les archives de contingence. Nous avons trouvé un dossier médical dans l'ordinateur de l'hôpital, avec des données comme le groupe sanguin, l'ADN, et cetera, mais aucune image. Autant que je puisse en juger, il n'existe aucune image de Kodos dans un système informatique, nulle part. »

Georgiou fronça les sourcils. — « Comment est-ce possible ? »

Lorca secoua la tête et lui tendit la carte. — « Ça ne devrait pas être possible. Je suis surpris que le dossier médical soit encore là ; son niveau de chiffrement diffère de celui des administrateurs coloniaux. Ça peut signifier que Kodos ou quelqu'un qui l'a aidé travaillait dans les bureaux d'administration, mais qu'il n'avait pas de contact équivalent à l'hôpital. »

— « Et aucune image de lui n'a été capturée depuis qu'il est gouverneur ? » demanda Georgiou.

Lorca souffla. — « Il est resté dans l'ombre la nuit des… exécutions. Je l'ai regardé lors d'une diffusion en direct. » À l'écoute de sa description de cette nuit et des réactions immédiates de lui-même et de ses collègues, Georgiou eut l'impression qu'il retenait quelque chose. Avait-il subi une perte personnelle ? Ni lui ni ses officiers du poste n'en avaient parlé, et Georgiou ne voulut pas pousser plus loin.

— « Il y a autre chose, » reprit Lorca en lui remettant la carte. — « On a aussi les fiches d'arrestation de trois membres des forces de sécurité de la colonie qui seraient des collaborateurs de Kodos. Ils étaient de service la nuit du massacre. Les registres montreraient qu'ils ont sorti des armes lourdes de l'armurerie plus tôt ce soir-là, et les ont ramenées peu avant minuit. Les fiches de maintenance indiquent que les cellules énergétiques de ces armes ont été partiellement déchargées, jusqu'à soixante pour cent, ce qui suggère une longue période de tir soutenu — »

— « Ou un court laps de tir à puissance élevée, » acheva Georgiou. — « Mon Dieu. »

— « Aucun des trois ne semble disposé à parler, mais ça changera quand des charges formelles seront déposées. Ils parleront, peut-être pas de Kodos, mais au moins de quelqu'un qui l'a aidé et qui est encore en ville. »

— « Ils ne croient quand même pas espérer une forme d'immunité ? » demanda Georgiou.

— « Sauf s'ils sont idiots, » répondit Lorca. « Je pense qu'ils gagnent du temps. Peut-être pensent-ils aider Kodos à s'éloigner encore plus, ou à s'enfoncer plus profondément dans le trou qu'il a choisi. »

— « Il y en aura d'autres comme eux. On peut recouper les identités avec des noms connus de l'entourage de Kodos. Si nécessaire, on vérifiera l'identité de tout le monde. Il faut partir du principe que les bases de l'administration sont compromises. Ceux qui ont soutenu Kodos ont peut-être altéré les mémoires locales, mais ils n'auraient pas accès aux fichiers tenus par le Département fédéral de soutien aux colonies. Nous comparerons les deux jeux de données et verrons ce qui en ressort. » Elle nota mentalement de demander au capitaine du Narbonne de solliciter à Starbase 11 des copies de ces informations pour comparaison.

— « En attendant, on peut continuer à chercher Kodos et ses suiveurs, où qu'ils

se cachent. »

— « S'ils ont quitté la ville, » dit Georgiou, « les trouver sera plus difficile qu'on l'imaginait. Si ce n'est pas vers un village périphérique ou un site peuplé qu'ils sont partis, il y a de larges régions de la planète qui résistent aux capteurs. Les chaînes de montagnes à l'est de la ville, par exemple, sont une source majeure d'interférences géomagnétiques. » Elle avait consulté les données topographiques et les relevés du Narbonne. — « On parle de milliers de kilomètres carrés qu'on ne peut pas sonder à distance, et encore moins verrouiller au transporteur. Kodos n'est pas un imbécile. Si nous voulons le chercher là-bas, ce sera à l'ancienne. »

— « Le temps est de notre côté, » dit Lorca. « Personne n'est autorisé hors-monde sans vérification d'identité. Nous ne savons même pas encore combien de personnes nous recherchons. »

— « Je dirais que c'est un petit nombre, » supposa Georgiou. « Kodos aurait tenu la cellule restreinte — pas seulement ceux qui l'ont aidé, mais ceux qui savaient que les exécutions allaient avoir lieu. D'après ce qui a été pris dans les entrepôts et le dépôt de transport, je dirais pas plus de quelques dizaines. »

— « Et certains sont encore en ville, » ajouta Lorca.

— « Très bien. On les écrase par le nombre, on a plus d'aide en route. Ma principale crainte est d'éviter tout affrontement direct avec Kodos ou ses partisans. Après tout ce qui s'est passé, il ne se rendra pas sans combattre. Il faudra donc planifier et agir correctement. D'après ce que je sais des vaisseaux de classe Constitution, leurs capteurs détectent à peu près tout. Il n'y aura nulle part où Kodos et les siens pourront se cacher. »

Même à distance, on entendait le bourdonnement des centaines de coloniaux massés dehors. — « Ceux qui ont survécu ont besoin de savoir qu'on fait tout pour retrouver Kodos. Ils doivent voir que la justice est poursuivie, pour les morts comme pour les vivants. Nous ne pouvons montrer qu'un engagement total pour l'arrêter, ainsi que quiconque l'a aidé. Et pendant qu'on y est, tous les soutiens silencieux de Kodos doivent comprendre que Starfleet n'épargne aucun effort pour les trouver. Ils doivent être terrifiés à l'idée que nous les retrouverons. »

Doucement : Philippa.

Un bruit sourd, venu d'un point proche de l'entrée, fit sursauter les deux officiers qui menèrent presque automatiquement la main vers leurs phasers. Georgiou partit en courant vers la source du son, Lorca à ses côtés ; en quelques instants, elle entendit des dizaines de voix couvrant un grand attroupement. La foule devant l'arène avait grossi depuis son arrivée et elle estima cinq à six cents personnes. Un coup d'œil montra une présence accrue des équipes de sécurité du Narbonne. Plus loin, disposés à des positions discrètes d'observation, se tenaient des membres des forces de sécurité coloniales. Malgré la protection offerte par les champs de force, Georgiou se demanda si ces barrières suffiraient à contenir la foule si celle-ci décidait d'avancer d'un seul bloc.

En scrutant la masse, elle tenta de discerner quelques cris distincts.

— « Nous voulons Kodos ! »

— « Amenez-nous le boucher ! »

— « Où est-il ? Pourquoi ne l'avez-vous pas trouvé ? »

— « Mort à Kodos ! »

Un éclair à sa gauche attira son attention juste avant qu'un objet sombre, traînant des flammes, ne traverse l'air en arc. L'engin artisanal — probablement un contenant en verre avec une mèche de fortune imbibée d'un carburant — heurta la maçonnerie extérieure de l'amphithéâtre et explosa en gerbes de feu. Beaucoup dans la foule levèrent le poing lorsqu'un filet de flammes lécha le mur, alimentation assurée par l'accélérant liquide. Les systèmes automatiques d'extinction se déclenchèrent et mirent rapidement fin à l'incident.

— « Des cocktails Molotov, » dit Lorca. « Ça a monté vite. »

— « Mesdames et messieurs, » dit une voix calme sur le réseau de haut-parleurs de l'arène. Georgiou tourna la tête et vit le capitaine Aurobindo Korrapati, debout juste à l'intérieur du champ de force et parlant dans un communicateur personnel dont elle supposa qu'il était relié au système de diffusion de l'amphithéâtre.

— « Qu'allez-vous faire pour Kodos ? » cria une voix.

— « Qui l'a aidé ? Où sont ces gens ? »

Korrapati garda son calme : — « Restez calmes. Je vous donne ma parole : nous faisons tout pour vous aider et pour appréhender les responsables de la tragédie que vous avez subie. Nous n'aurons de repos qu'une fois ces objectifs atteints. »

Un autre engin improvisé fut lancé depuis la foule et heurta presque directement le champ de force devant Korrapati. Le capitaine recula tandis que le récipient explosait et qu'un court panache de flammes s'élevait avant d'être maîtrisé par l'extincteur automatique.

— « Merde, » souffla Georgiou.

— « Si on essaie de les disperser, on n'arrangera que les choses. Ils ont besoin d'être entendus. » Lorca désigna Korrapati. — « Il a la bonne approche, mais ça prendra du temps. »

Il avait raison. Même si la colère, la peur et l'incertitude exposées ici étaient compréhensibles, la violence ne pouvait être tolérée. Employer la force risquait d'enflammer encore plus la foule. Georgiou n'était pas spécialement expérimentée dans la gestion de telles foules, mais Korrapati agissait comme s'il en avait l'habitude. Sans paraître perturbé, il escalada un conteneur déplacé près des champs de force pour être mieux vu, leva la main et parla de nouveau dans sa voie communicante.

— « Nous ressentons votre douleur. Nous ressentons votre colère. Nous amènerons les responsables devant la justice, et nous avons besoin de votre aide pour cela. Travaillons ensemble, pour le bien de tous et pour la mémoire de ceux que vous avez perdus. »

Bien que quelques voix approuvent, d'autres hurlèrent et une nouvelle salve de cocktails éclata. Celui-ci atterrit court, brisa au sol et propagea une flaque de feu avant d'être éteint par un système automatique.

— « Oui, » dit Lorca. « Ça va durer. »

— « Alors utilisons ce temps judicieusement. » Après avoir pesé les éléments —

facteur humain et nécessité de montrer que l'on cherche Kodos sans exposer inutilement ses hommes — Georgiou sut que l'inaction n'était pas une option. Il fallait agir — et vite. Elle se tourna vers Lorca.

— « Commencez par retrouver les loyalistes de Kodos qui pourraient encore être en ville. Trouvez-les. Nous nous en servirons pour remonter jusqu'à lui. Où qu'ils se cachent, déterrez-les. Je veux qu'il fuie et qu'il ait peur, puis je veux l'avoir enchaîné. »

Lorca hocha la tête, bref et résolu ; Georgiou nota son approbation silencieuse.

— « Reçu, Commandant. »

Chapitre XVI

Accroupi dans l'obscurité, le dos contre le mur rugueux de thermobéton, Gabriel Lorca sentit son corps se raidir sous l'effet de l'anticipation. Ses doigts se crispèrent autour de la crosse de son phaseur, et il se força à se détendre. Cela faisait plusieurs années qu'il n'avait pas participé à une opération d'assaut armé — ou même qu'il ne s'était entraîné à cette tactique. Pourtant, la formation et la mémoire musculaire ramenaient tout à la surface, y compris la montée d'adrénaline qu'il éprouvait toujours dans les derniers instants précédant une effraction.

Respire. Détends-toi. Concentre-toi.

Depuis sa position actuelle, la porte qu'ils s'apprêtaient à franchir se trouvait sur sa gauche. De l'autre côté de celle-ci, posté de manière similaire à lui, se trouvait le lieutenant Jason Giler, l'officier responsable de la section de sécurité du Narbonne. Grand, blond, bâti comme un roc, typiquement européen, Giler donnait l'impression que son uniforme de Starfleet faisait partie de lui. Il maniait un fusil phaseur qui paraissait minuscule entre ses mains massives.

Lorca avait décliné l'offre d'un fusil issue de l'armurerie du vaisseau, préférant de loin la portabilité du pistolet phaseur. C'était une habitude acquise au fil de longues heures d'entraînement et de quelques opérations réelles comme celle-ci — tout un pan de sa vie qu'il croyait avoir laissé derrière lui depuis longtemps.

Plus les choses changent...

S'appuyant sur des informations tirées à la fois de la base de données du personnel des forces de sécurité et des enregistrements des capteurs la nuit des exécutions, Lorca et ses collègues s'apprêtaient à faire irruption dans le lieu où se cachait probablement Alexander Simmons — un des commandants supérieurs de la sécurité de la colonie et, selon les registres de cette fameuse nuit, un homme en service à l'amphithéâtre.

On avait également trouvé trace d'une visite de Simmons au bureau du gouverneur la veille des exécutions, ce qui laissait supposer qu'il avait pu avoir connaissance à l'avance des plans de Kodos. Selon d'autres membres de la sécurité, Simmons n'était jamais arrivé à son poste le lendemain, et personne ne se souvenait l'avoir vu depuis l'arrivée du Narbonne.

Comme tous les points d'accès de New Anchorage étaient sous stricte surveillance, il était peu probable qu'il ait fui la ville — mais tout aussi improbable qu'il soit retourné chez lui. Après avoir découvert que Simmons avait effacé toutes ses données d'accès officielles et ses communications personnelles, Lorca avait confié la tâche à Aasal Soltani.

Le lieutenant fouilla les registres informatiques de l'administration coloniale, à la recherche du moindre lien, aussi ténu soit-il, entre Simmons et d'autres habitants de la colonie.

Il ne fallut pas longtemps pour que le talent et la ténacité de Soltani portent leurs fruits : des échanges électroniques archivés révélèrent une correspondance entre Simmons et une certaine Joanna Robarge, qu'il semblait fréquenter depuis quelques mois.

Dès lors, il fut aisé de déterminer l'adresse de Robarge et d'obtenir l'autorisation du gouverneur Ribiero, du capitaine Korrapati et du commandant Georgiou pour procéder à une arrestation.

Après avoir attendu la tombée de la nuit et atteint le complexe résidentiel, un simple balayage discret au tricordeur suffit à indiquer à Lorca que deux personnes se trouvaient à l'intérieur du logement, ainsi qu'au moins deux pistolets phaseurs du modèle utilisé par les forces de sécurité.

Il n'y avait apparemment aucun autre capteur ni dispositif de surveillance susceptible d'avoir repéré leur présence, ce qui lui parut étrange.

Trop beau pour être vrai ?

Lorca leva la main libre et fit un signe de pouce levé à Giler. Le lieutenant répondit au geste : il était prêt. Il ajusta alors sa position, amenant son fusil phaseur en position de tir, les deux mains sur la crosse, plaqué contre sa poitrine.

Lorca sortit un dispositif de neutralisation de verrou magnétique de l'une des poches de sa ceinture et le plaça sur le clavier mural à côté de la porte arrière du logement. Appelé P-38, ou « clé-squelette » dans le jargon de Starfleet, cet outil servait habituellement aux ingénieurs et aux agents de sécurité à déverrouiller les cloisons internes et écoutilles externes d'un vaisseau. Il pouvait aussi être programmé pour un usage tactique ou policier dans des situations comme celle-ci.

Lorca activa le P-38, et l'appareil fit sa magie, contournant le code d'accès. L'indicateur du clavier passa du rouge au vert. Lorca se redressa, tenant fermement son phaseur à deux mains, et s'avança. La porte coulissa à son approche, et son arme en avant, il entra dans l'appartement.

Une fois à l'intérieur, il se déplaça sur la gauche pour laisser passer Giler, qui entra à sa suite en prenant la droite. Tous deux balayèrent rapidement ce qui semblait être la cuisine. Une seule lampe était allumée, éclairant une petite table ronde. Une lumière plus diffuse venait d'une pièce attenante, visible à travers une arche.

— Alexander Simmons, lança Lorca d'une voix ferme. Ici la sécurité coloniale. Montrez-vous immédiatement.

Au lieu d'une réponse, il entendit des pas précipités.

Merde.

— Simmons !

Lorca cria une seconde fois en traversant la cuisine, le phaseur tendu devant lui. Il pénétra dans la pièce suivante — un salon. Une lampe sur une table d'angle diffusait la lumière aperçue depuis la cuisine. Deux grands fauteuils et un canapé entouraient une table basse en bois. Un écran mural se trouvait à sa droite, et une

large fenêtre donnait sur l'extérieur.

Un mouvement à sa gauche le fit pivoter brusquement. Il visa la silhouette tapie derrière le canapé. La tête et les épaules dépassaient à peine du dossier — et il vit aussitôt que ce n'était pas Simmons. De longs cheveux noirs encadraient un visage mince : celui de Joanna Robarge, la locataire des lieux. Malgré cela, l'espace d'un instant, il crut revoir Balayna.

Cette brève distraction fut tout ce dont la femme eut besoin pour agir.

Lorca revint à la réalité en voyant le phaseur dans sa main. Elle tenta de tirer en se redressant à moitié derrière le canapé. Le tir passa au-dessus de son épaule gauche tandis qu'il esquivait sur le côté. Lorca riposta aussitôt — un seul tir, en plein sous la gorge. Le rayon rouge la frappa de plein fouet ; elle s'effondra hors de sa cachette.

S'approchant, il garda son arme braquée sur le corps inerte — c'était bien Joanna Robarge.

— Bien essayé, ma belle.

Il ne put s'empêcher d'admirer son audace : être restée pour couvrir la fuite de son amant. Du bout du pied, il écarta le phaseur tombé près de sa main droite, soulagé de voir que l'arme était réglée sur étourdissement.

Ma journée de chance.

— Devant !

L'appel de Giler le fit bondir vers le petit couloir reliant le salon à l'entrée. Devant lui, la porte principale était ouverte et Giler s'y engouffrait déjà.

Lorca le suivit de près et déboucha dans une galerie extérieure reliant plusieurs appartements, donnant sur une cour herbeuse. Giler tourna à droite et s'élança à découvert. Lorca aperçut alors, plusieurs mètres plus loin, une silhouette sombre courant vers un autre bâtiment.

Idiot, pesta-t-il intérieurement. Tu aurais dû laisser Giler couvrir l'avant. Et pourquoi diable n'avoir pas amené plus de monde ?

La réponse tenait en un mot : prudence. Simmons, s'il était bien lié à Kodos, était une cible précieuse, peut-être même un complice direct. Il pouvait aussi connaître la cache du gouverneur ou, à tout le moins, savoir par où commencer à chercher. Lorca avait choisi de ne pas impliquer les forces de sécurité coloniales, par crainte de prévenir d'éventuels sympathisants de Simmons ou de Kodos. Il avait préféré garder l'opération discrète, limitée à un cercle restreint.

Et voilà le résultat. Ton fichu suspect s'enfuit.

Dans la cour, Giler s'immobilisa, prit appui, visa le fuyard. L'homme jeta un regard en arrière — juste à temps pour comprendre le danger. Giler tira, mais Simmons plongea sur la droite, et le rayon d'étourdissement manqua sa cible. En même temps, il se retourna, brandissant un phaseur.

— Giler !

Le lieutenant tomba à un genou, évitant de justesse un tir direct. Malgré la distance, Lorca tira en courant ; son rayon frôla le bras droit de Simmons. Le fugitif pivota vers lui, visant à son tour, mais Lorca et Giler tirèrent simultanément. Les deux

rayons frappèrent Simmons en pleine poitrine. Il chancela sous le double impact, puis s'écroula, inconscient, sur l'herbe.

— Tout va bien, Lieutenant ? demanda Lorca en s'approchant, son phaseur toujours pointé sur l'homme à terre.

Giler se releva. — Oui, monsieur. (Il désigna Simmons.) J'espère qu'il en valait la peine, après tout ça.

Lorca hocha la tête en regardant le corps étendu. — Moi aussi.

Il en avait assez de traquer du petit gibier comme Simmons. Tous ces hommes tapis dans l'ombre, craignant la lumière et les conséquences de leurs actes, n'étaient que des rats.

Restait à savoir si Simmons — ou quiconque ils parviendraient encore à capturer — accepterait de se retourner contre celui à qui ils avaient juré une loyauté mal placée.

Nous le saurons bientôt.

Chapitre XVII

Un voyant d'alerte isolé n'était qu'un incident ponctuel. Deux, une anomalie. Trois, un schéma.

Sept, selon Georgiou, c'était un fichu gros problème.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que tout ça ?

Relevant la tête du poste sur lequel elle travaillait dans le centre de communications de l'administration coloniale, Georgiou tourna les yeux vers le grand panneau d'état installé sur le mur nord de la pièce. Le tableau n'était guère plus qu'un ensemble d'indicateurs lumineux, chacun représentant un site clé de New Anchorage. Les bureaux gouvernementaux — y compris le quartier général et les postes de la force de sécurité —, le spatioport, les services publics et d'autres installations étaient reliés à un système d'alerte central destiné à assurer la liaison directe avec les bureaux de l'administration. En cas d'urgence ou d'incident nécessitant la diffusion rapide d'informations, le centre principal pouvait être utilisé par le gouverneur ou le conseil exécutif pour se connecter à tout ou partie du réseau.

Sauf lors de rares cas prévisibles, toutes les lampes du panneau maître devaient briller en vert — signe que tout allait bien. Le jaune indiquait qu'un site connaissait des difficultés techniques ou était temporairement hors ligne pour maintenance, qu'elle soit prévue ou non. Le rouge, en revanche, signifiait un écart grave au fonctionnement normal : panne majeure ou violation de sécurité.

Sept indicateurs étaient rouges. Rouge clignotant, rageur, comme s'ils faisaient tout leur possible pour hurler à qui voulait bien les voir que quelque chose tournait très, très mal.

— Alertes multiples, annonça le lieutenant Enamori Jenn.

Travaillant à un poste voisin, elle se leva pour mieux voir le panneau.

— Ce n'est pas une erreur. J'ai vérifié. Nous avons des alarmes actives à sept endroits différents de la ville.

Sous la rangée d'indicateurs, un pupitre ressemblait à une console de vaisseau : rangées de commandes, petits écrans compacts.

— Je récupère les informations de chaque site, ajouta-t-elle.

Quelques secondes plus tard, l'un des écrans se mit à défiler à toute vitesse, affichant des données dont Georgiou ne parvint à comprendre qu'une partie.

— Une sorte de brèche, dit-elle, juste avant qu'un autre écran n'affiche de nouvelles données.

Jenn acquiesça.

— Les capteurs internes de ces sites signalent tous des explosions visant les

nœuds de distribution d'énergie.

Elle se retourna vers Georgiou.

— Commandant, c'est forcément une attaque coordonnée.

— Évidemment, répondit Georgiou. J'aurais dû me douter qu'on n'aurait pas droit à plus d'une nuit de répit.

La veille avait été calme : seulement deux ou trois petits attroupements à disperser et quelques jeunes gens ivres à gérer. Depuis l'arrivée du Narbonne et l'aide de son équipage pour rétablir l'ordre, la situation semblait enfin se stabiliser. Ses équipes menaient diverses tâches sans qu'elle ait à les superviser directement — soutien à l'hôpital, renfort auprès de la sécurité, maintien de l'ordre.

Tandis que le commandant Lorca préparait l'élargissement des recherches du gouverneur Kodos au-delà de la ville, Georgiou se retrouvait pratiquement privée de travail utile. Incapable de dormir, elle s'était portée volontaire pour aider Jenn au centre de communication : elles examinaient des volumes de données informatiques et de transmissions couvrant la période allant d'avant la crise jusqu'aux tragiques événements de l'amphithéâtre. L'objectif était simple, sinon la tâche : trouver la moindre trace menant à Adrian Kodos ou à ses partisans.

Malgré le couvre-feu toujours en vigueur, des rapports signalaient encore des manifestations et quelques accrochages entre civils et forces de sécurité. Aucun n'avait dégénéré comme celui de l'amphithéâtre, et même cette émeute semblait s'être éteinte d'elle-même au bout de quelques heures. Le capitaine Korrapati était resté sur place pendant tout l'incident, s'adressant à la foule jusqu'à rallier une partie des mécontents. Ce n'était pas la paix, mais c'était déjà un pas en avant. À ce stade, Georgiou prenait toutes les victoires qu'elle pouvait.

Mais ceci… c'était autre chose.

Derrière elles, une porte coulissa : Kerry Abela, le superviseur du second quart du centre de communication, entra précipitamment. Humain d'une quarantaine d'années, cheveux blonds clairsemés, il portait une combinaison bleue avec son nom brodé sur la poitrine. Une tache sombre barbouillait le devant de son uniforme ; il avait visiblement renversé son café en revenant trop vite de sa pause-repas.

— Des alarmes retentissent partout dans le bâtiment, annonça-t-il. Que se passe-t-il ?

Son regard se posa sur le panneau.

— Sept alertes ? Ça n'arrive jamais !

— Nous l'avions remarqué, répliqua Jenn, les yeux toujours rivés à ses écrans.

— Les sites concernés sont : une école, une station de traitement des eaux, une bibliothèque, deux restaurants, une caserne de pompiers et un centre commercial à ciel ouvert. Les équipes de sécurité et d'urgence sont déjà en route.

Georgiou, sur le poste voisin, afficha la carte de la ville, les secteurs concernés mis en surbrillance. Les points rouges formaient un motif apparemment aléatoire, dispersés dans tout New Anchorage.

Apparemment. Ils avaient été choisis pour une raison.

— La seule qui puisse poser problème immédiat, c'est la caserne, dit Abela. Elle

est la plus proche d'ici ; d'autres y seront envoyés.

— Et les forces de sécurité ? demanda Jenn.

— Elles aussi. Tous les agents disponibles dans le secteur seront dépêchés.

Abela s'approcha de la console de Georgiou, entra une série de commandes, et une carte s'afficha avec six points lumineux bleus.

— Voilà les unités de communication de nos officiers sur le terrain. On peut suivre leurs signaux depuis ici.

Les explosions s'étaient produites simultanément : tout indiquait une action planifiée. Mais par qui ? Et pourquoi ? Georgiou ne croyait pas à une simple agitation populaire. Son instinct lui soufflait que c'était autre chose.

Son pressentiment se confirma lorsqu'un nouveau voyant s'alluma brièvement en rouge avant de repasser au vert.

— C'était quoi, ça ? demanda Jenn.

— Aucune idée, répondit Georgiou, fronçant les sourcils. Le voyant concernait le bâtiment même où elles se trouvaient. Monsieur Abela, que signifie cette alerte ?

— Comme pour les autres : panne de système de sécurité, brèche du périmètre ou intrusion.

Jenn pianota aussitôt.

— J'affiche les caméras extérieures.

Les écrans changèrent d'image : les abords du bâtiment, les accès, le parking, les pelouses. Rien d'anormal.

— Tout est calme, observa Abela.

— Et c'est bien ça qui m'inquiète, répliqua Georgiou.

Sur la carte, les icônes bleues des agents convergeaient vers la caserne. Georgiou remarqua que plusieurs venaient… d'ici.

— Ils ont envoyé des hommes de ce bâtiment aussi ?

— Oui, confirma Abela. Le poste de police du rez-de-chaussée est plus proche que les autres.

— Combien d'officiers ? demanda Jenn.

— Six. Deux par patrouille. Il en reste donc deux ici pour le service de nuit.

— Attendez, fit Jenn. Ce poste a aussi des cellules de détention, non ?

— Bien sûr. Tous en ont.

— Oui, intervint Georgiou, mais celui-ci retient des suspects liés à Kodos.

Voilà.

Elle montra les écrans d'alerte.

— Ces explosions pourraient n'être que des diversions.

— C'est tiré par les cheveux, répondit Abela.

Ignorant la remarque, Georgiou activa l'interphone.

— Centre de comm à poste de sécurité.

Pas de réponse. Même silence au deuxième appel. Elle échangea un regard avec Jenn.

— Commandant, dit la Bétazoïde, les capteurs internes sont hors ligne dans cette section.

Voilà qui se précise.

— Alors jouons à ce jeu.

Elle se plaça à une autre console, ouvrit le plan technique du bâtiment, entra une série de commandes : plusieurs voyants passèrent du vert au rouge.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Abela.

— J'ai désactivé tous les capteurs internes. Si quelqu'un tente de contrer ma manipulation, ça ne tiendra pas longtemps. Mais si les intrus veulent partir vite, ils n'auront pas le temps d'y toucher.

Elle étudia encore le schéma du niveau inférieur : bureaux de la sécurité et cellules de détention.

Son pouls s'accéléra. Elle retourna à son poste, saisit le sac qu'elle avait apporté, en sortit sa ceinture d'équipement et y fixa son phaseur.
Jenn, déjà prête, vérifiait les réglages du sien.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Abela, nerveux.

— Pouvez-vous verrouiller les accès depuis ici ?

— Non, seulement depuis le poste de sécurité.

— Alors laissez tomber, trancha Jenn.

— Bien. Contactez le Narbonne, dites-leur la situation et demandez des renforts. Jenn et moi, on descend jeter un œil.

Elles n'avaient pas encore atteint la porte qu'Abela lança :

— Je crois qu'on brouille les communications !

Évidemment.

— Bon sang, jura Georgiou en ouvrant son communicateur. L'écran indiquait qu'aucune fréquence ne pouvait être établie.

— Le mien aussi, dit Jenn. Vous pouvez contourner le brouillage ?

— Pas assez vite. Allons-y.

Après avoir ordonné à Abela de verrouiller la porte derrière elles, Georgiou et Jenn quittèrent le centre. Phaseurs dégainés, elles progressèrent dans le couloir, prêtes à toute menace.

— Oubliez l'ascenseur, conseilla Jenn. Ils l'ont sûrement piégé ou bloqué.

— Exact. Restent les escaliers.

— Tu penses qu'ils les surveillent ?

— J'en suis certaine.

— C'est pas vraiment la réponse que j'espérais.

La porte de l'escalier n'était pas gardée, et elles ne rencontrèrent personne en descendant. D'après le plan, la cage d'escalier débouchait dans un couloir parallèle à celui des bureaux de la sécurité et des cellules — elles pouvaient donc émerger sans être vues.

Une seule façon de le savoir.

La descente se fit sans incident. Arrivée au palier du premier niveau, Georgiou allait ouvrir la porte quand Jenn lui saisit le bras et secoua la tête.

— Quoi ? chuchota Georgiou. Jenn avait-elle entendu quelque chose ?

Sans répondre, Jenn désigna la porte : ses yeux disaient qu'elle s'attendait à

quelque chose derrière. Elle se plaça en retrait, à genoux, phaser calé contre sa poitrine, inspira profondément et hocha la tête vers Georgiou.

Le cœur battant à tout rompre, Georgiou tendit la main vers le clavier mural et appuya.

La porte coulissa.

Un homme apparut, vêtu de sombre, visage couvert d'une cagoule. Il se tenait juste à gauche de l'ouverture, arme levée.

Jenn, parfaitement en position, tira la première. Le faisceau d'étourdissement le frappa net ; il s'effondra contre le mur, inconscient.

— Beau tir, lança Georgiou en sortant de la cage pour vérifier. Elle se posta à côté du corps, tandis que Jenn couvrait le couloir, à l'affût du moindre bruit.

— Tu es télépathe ou quoi ?

— Ou quelque chose dans le genre.

Sans plus de commentaires, Jenn avança dans le couloir, tourna à droite dix mètres plus loin. C'était, Georgiou s'en souvenait, un passage de service débouchant sur le corridor principal.

Jenn s'adossa au mur, chuchota :

— Il y en a d'autres.

— Je n'entends rien, répondit Georgiou en tendant l'oreille.

Alors, les lumières s'éteignirent.

— Merde !

L'obscurité ne dura qu'une seconde avant que les lampes de secours ne s'allument, diffusant une pâle lueur espacée de cinq mètres en cinq mètres.

Puis les ténèbres furent transpercées par une grêle de tirs phaseurs venus du coude du couloir.

— En arrière ! cria Georgiou en se plaquant contre le mur. Elle entendit des voix, des ordres brefs, indistincts. Des ombres se mouvaient.

Jenn recula vers la porte, phaser tendu.

— Commandant, on doit bouger, maintenant !

Georgiou aperçut une silhouette, tira à son tour ; le tir rata. Elle se redressa et recula vers l'escalier.

De nouvelles ombres surgirent, puis la section entière du couloir se remplit de silhouettes vêtues de noir.

— Attention ! prévint Jenn.

Et avant que Georgiou puisse répondre, un bourdonnement assourdissant envahit le couloir.

Les ténèbres explosèrent dans une déflagration de lumière bleu-blanche.

Chapitre XVIII

— Doucement, Commandant. Allez-y lentement.

En ouvrant les yeux, Georgiou vit le docteur Sergey Varazdinski au pied du lit d'hôpital qu'elle occupait — ce qu'elle réalisa à présent. Sa tentative pour se redresser déclencha une pulsation martelante dans son crâne qui la fit grimacer, et elle porta la main à l'arrière de sa tête où elle sentit une bosse enflée.

— Je suppose que je suis en vie ?

— Vous êtes en vie, Commandant, répondit le médecin. Vous vous êtes apparemment cogné la tête quand on vous a étourdie. Il y a eu un peu de saignement, mais aucun dommage sérieux. L'un des agents de sécurité qui vous ont trouvée vous a administré les premiers soins et refermé la plaie, mais même avec les antalgiques vous allez probablement avoir mal à la tête encore un moment.

— Vous avez aussi eu beaucoup de chance, ajouta le capitaine Korrapati, posté sur le flanc gauche du lit. Vous et le lieutenant Jenn, tous les deux. Ces gens auraient tout aussi bien pu vous tuer.

Comme s'il jugeait la suite de la conversation sans intérêt pour lui, Varazdinski ne dit rien de plus à Georgiou et s'écarta du lit. Il adressa un bref signe de tête à Korrapati, qui lui rendit un sourire tandis que le médecin quittait la pièce sans un regard de plus ni pour le capitaine ni pour Georgiou.

— Son sens du relationnel au chevet des patients pourrait être amélioré.

— Je le lui dis depuis des années, répliqua Korrapati. À ce stade, je crains que ce soit irréversible.

Souriante à cette plaisanterie légère, Georgiou demanda :

— Où est Ena ?

— Avec la sécurité, répondit Korrapati. À part le tir d'étourdissement, elle n'est pas blessée. Elle essaie de comprendre comment les intrus ont pu pénétrer dans le bâtiment de l'administration et libérer les prisonniers.

Grimaçant, Georgiou dit :

— On se doutait que c'était leur objectif. Ils se sont tous échappés ?

— Oui, répondit le capitaine du Narbonne. Une fois à l'intérieur, ils ont neutralisé les capteurs internes et brouillé les communications. Ils ne se sont pas embêtés avec des méthodes sophistiquées pour libérer leurs amis : ils ont simplement découpé les parois des cellules au phaseur. Comme les capteurs étaient hors ligne, il n'y a aucun enregistrement de leur fuite. On ne sait même pas quelle sortie ils ont empruntée ni où ils sont allés ensuite.

— Pas une grande journée pour les gentils, alors. Les yeux clos, Georgiou massa

l'arrière de sa tête. Désolée, Capitaine. On a foiré.

— Ce n'était pas votre faute, Commandant, la contredit Korrapati. Vous étiez en infériorité numérique, moins bien armées, et vous ne pouviez pas savoir que vous seriez ciblées. Nous pensons même que vous avez bousculé leur calendrier. Il y a des signes qu'ils essayaient de forcer l'armurerie du poste, mais qu'ils ont renoncé pour une raison inconnue. Peut-être parce que vous aviez découvert ce qu'ils faisaient.

— Une petite victoire, grogna Georgiou. Je prends. Son front se plissa. Sans être ingrate… pourquoi sommes-nous en vie ? Si les gens derrière tout ça appartiennent au même groupe que ceux qui ont attaqué l'avant-poste, pourquoi ne nous ont-ils pas tuées, nous aussi ?

— Bonne question, concéda Korrapati. La seule hypothèse que j'aie, c'est qu'ils savent que nous sommes ici pour aider les colons et chercher Kodos, et qu'ils évitent d'aggraver leur cas plus qu'il ne l'est déjà. Du moins, j'espère que c'est ça. Il y a sûrement chez eux quelqu'un qui ignorait le massacre à venir et qui a été horrifié par ce qui s'est passé.

— C'est une idée réconfortante, répondit Georgiou. Puis elle fronça les sourcils. Attendez. Et les autres alarmes ? Nous avions détecté des explosions en ville.

— Sept au total, dit Korrapati. D'après les journaux de capteurs, des explosifs improvisés ont été déclenchés sur les sites visés à quelques secondes d'intervalle. Aucune déflagration n'était assez puissante pour causer de vrais dégâts, et personne n'a été blessé.

— De petits soulagements, fit Georgiou.

Secouant la tête, Korrapati corrigea :

— Plutôt des diversions. J'ai passé vingt minutes à relire les rapports préliminaires de chaque scène. Comme vous et le lieutenant Jenn le soupçonniez, c'était une frappe coordonnée : une série de distractions destinées à attirer l'attention et les moyens d'intervention.

Quelque chose clochait pour Georgiou.

— Tout ça me paraît beaucoup d'efforts pour libérer seulement trois personnes, Capitaine. D'après les transcriptions de leurs interrogatoires, ils n'étaient pas des éléments cruciaux du groupe que Kodos a monté pour l'aider à échapper aux autorités. Il y a un truc qui ne colle pas.

— On aura peut-être un début de réponse, dit Korrapati. Le commandant Lorca a localisé et capturé Alexander Simmons.

Les yeux de Georgiou s'écarquillèrent.

— Déjà ? C'est rapide.

— Mister Lorca est on ne peut plus motivé.

— Ne m'en parlez pas, lâcha Georgiou, qui avait autorisé le plan de Lorca pour retrouver le haut responsable de la sécurité, Alexander Simmons, et le ramener pour interrogatoire. Elle s'attendait à ce que cela prenne des jours, au minimum. Au lieu de quoi, Lorca avait livré la marchandise en moins de vingt-quatre heures.

Bon sang.

— Où est-il ?

— En cours de prise en charge, à la fois par la sécurité de la colonie et par nos équipes, précisa Korrapati, le regard plissé. Nous redoublons de précautions, vu sa position au sein des forces de sécurité et son lien supposé avec Kodos. Lorca m'a dit qu'il nous préviendrait quand Simmons serait prêt à être interrogé.

— Parfait. Elle grimaça sous la douleur du nœud à son crâne. Il peut attendre un peu. Donc, on pense que les diversions couvraient autre chose que l'évasion de la brigade ?

— Aucune autre perturbation n'a été signalée, répondit Korrapati. Les forces de sécurité ont inspecté chacun des sites d'explosion ainsi que le bâtiment de l'administration et n'ont rien trouvé d'anormal. Il nous manque une pièce du puzzle, mais j'ignore encore laquelle. Il fit un geste vague, comme pour balayer le sujet. On verra ça plus tard. Comment vous sentez-vous ?

— À part le mal de tête, ça va. Passant les jambes hors du lit, Georgiou dit : J'aimerais reprendre le travail, monsieur.

Le capitaine acquiesça.

— Compris, mais n'en faites pas trop avant d'avoir pu vous reposer un peu.

Elle tapota le matelas et esquissa un léger sourire.

— C'est le meilleur sommeil que j'aie eu depuis trois jours.

Après avoir remis son uniforme en essayant d'ignorer la douleur sourde à l'arrière du crâne, Georgiou quitta la salle de soins et gagna la cage d'escalier à l'extrémité de l'aile. Elle monta d'un niveau, heureuse de trouver les lieux plus calmes que douze heures plus tôt. La plupart des patients nécessitant des soins immédiats avaient été pris en charge puis installés en chambre ou renvoyés chez eux ; les couloirs et salles d'attente étaient presque vides.

Le poste infirmier, au nœud où convergaient les couloirs des différentes ailes, bourdonnait doucement. Deux infirmiers — une femme et un homme — s'affairaient à la paperasse peu glorieuse mais indispensable des soins. L'homme consultait un terminal, faisant défiler un rapport indigeste, tandis que sa collègue manipulait l'un des nombreux data-pads encombrant son bureau. Tous deux levèrent la tête lorsque Georgiou approcha, et elle les salua d'un signe.

— Commandant, dit la femme en se levant. Georgiou nota l'écusson au-dessus de sa poche : WATSON. Puis-je…

Watson désigna l'un des autres couloirs.

— Quelqu'un vous attend dans la salle d'attente.

Intriguée à l'idée d'une visite sans passer par les voies officielles, Georgiou se dirigea vers la salle indiquée — et sentit son humeur s'éclairer en apercevant la jeune Shannon Moulton. La fillette, chemisier bleu clair et pantalon blanc, cheveux blonds luisants relevés en haute queue de cheval, n'avait plus rien à voir avec l'enfant qu'elle avait vue la dernière fois. Seul point commun : la peluche andorienne serrée dans ses bras. La gouttière sommaire qui immobilisait sa jambe cassée avait disparu ; elle le prouva en bondissant de sa chaise et en traversant la pièce vers Georgiou.

— Commandant Philippa ! Son visage n'était plus qu'un grand sourire.

Acceptant l'étreinte enthousiaste, Georgiou dit :

— Shannon, tu es venue me voir ?

— Maman a dit que je pouvais. Elle rend visite à une amie encore malade mais qui rentre aujourd'hui.**

— Tu n'as pas école ? demanda Georgiou.

— Je fais l'école à la maison, mais pas aujourd'hui.

Il y avait une pointe de tristesse dans sa voix — que Georgiou comprit.

— Comment va ta maman ? Elle laissa la question en suspens, pour que l'enfant réponde à son rythme.

— Ça va. Je crois qu'elle ne dort pas très bien. Papa lui manque. À moi aussi.

Après leur première rencontre, Georgiou avait consulté les rapports de l'administration et trouvé le nom de Zachary Moulton parmi les victimes de la nuit des exécutions. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour établir qu'il s'agissait du père de Shannon. Qu'Eliana Moulton ait réussi à garder contenance tout en assurant ses fonctions et en gérant les conséquences de la tragédie relevait — aux yeux de Georgiou — d'une force de volonté remarquable face au deuil.

— Tu as sans doute raison. Cherchant à changer de sujet, Georgiou demanda : Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui ?

Shannon haussa les épaules.

— Je voulais surtout dire bonjour.

Elle leva la peluche. Et tu avais dit que tu pouvais m'aider à réparer Vran.

Prenant le jouet, Georgiou constata qu'il manquait toujours une antenne et sans doute un peu de rembourrage à l'endroit de la tête où l'appendice s'était arraché.

— Je pense qu'on peut arranger ça. Trouver le matériel nécessaire à l'hôpital ne devrait pas poser problème, jugea-t-elle, et ce petit projet serait un agréable contrepoint — pour elle autant que pour la fillette. Allons trouver ta maman et lui dire ce qu'on va faire.

— D'accord.

En quittant la salle d'attente, suivant la direction indiquée par Shannon pour retrouver sa mère, Georgiou remarqua un grand homme d'âge mûr, d'ascendance africaine, qui venait à leur rencontre. Il était escorté par un agent en uniforme de la sécurité coloniale — signe d'une certaine importance. Vêtu avec soin : pantalon et veste sombres, chemise assortie. Ses cheveux noirs, coupés court, grisonnaient largement. Elle ne le connaissait pas, mais lui semblait la connaître. Il sourit en l'apercevant, s'avança et lui tendit la main.

— Commandant Georgiou ? Je suis Donovan Eames, directeur du réseau hospitalier de New Anchorage. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous rencontrer plus tôt, et je m'en excuse.

Serrant la main, Georgiou répondit :

— Directeur Eames, ravie de vous rencontrer enfin. Je regrette seulement que ce ne soit pas en de meilleures circonstances.

— Je partage votre sentiment. Eames regarda Shannon. Bonjour, jeune demoiselle. Êtes-vous l'amie du commandant ?

— Oui, fit-elle en se serrant contre Georgiou, la peluche entre les mains,

rendant au directeur son sourire doux.

— Puis-je l'emprunter une minute ?

Shannon leva les yeux vers Georgiou, puis hocha la tête.

— D'accord.

— Pourquoi tu n'irais pas retrouver ta maman, et je te rejoins, proposa Georgiou.

— D'accord. Elle leva Vran. N'oublie pas Vran.

— Je te le promets.

Georgiou attendit que la fillette soit hors de portée de voix, s'éloignant vers les chambres de ce niveau. Une fois Shannon partie, elle reporta son attention sur Eames.

— Que puis-je pour vous, Directeur ?

Le visage de l'homme perdit un peu de sa chaleur.

— C'est plutôt ce que j'aimerais faire pour vous, Commandant. J'ai compris que certains de vos officiers de Starfleet cherchent le gouverneur Kodos.

Même si les détails des opérations de Lorca et des autres n'étaient pas publics, le capitaine Korrapati avait publié des communiqués génériques : la recherche était en cours et l'équipage du Narbonne assistait les forces locales pour localiser Kodos et ses partisans.

— Il paraît que vous avez du mal à trouver des gens capables d'identifier Kodos, dit Eames.

Georgiou acquiesça.

— C'est exact.

— En tant que directeur, je siège comme conseiller du gouverneur et du conseil exécutif. J'étais présent la nuit où Kodos a pris ses fonctions de gouverneur.

— Des personnes comme vous se font très rares, monsieur. Elle ne l'énonça pas à voix haute, mais ses recherches, tout comme les investigations de Lorca et du reste de l'équipe, révélaient un constat troublant : Kodos avait fait figurer parmi les "sacrifiés" tous ceux susceptibles de l'identifier. On pouvait en déduire qu'il avait l'intention d'éliminer tous ceux qui le connaissaient — projet contrarié par l'arrivée du Narbonne.

— Je sais ce que vous pensez, dit Eames. Pourquoi suis-je encore en vie ? Ne croyez pas que je ne me sois pas posé la question au moins une douzaine de fois depuis cette nuit-là. La seule explication que je voie, c'est que mon rôle ici me rendait précieux aux yeux du gouverneur — plus précieux que d'autres, en tout cas. Son expression vira à la honte. C'est horrible à envisager. J'essaie de ne pas trop y penser, honnêtement.

Une position que Georgiou ne pouvait contester. À sa place, elle n'aurait eu aucun doute sur ce qu'elle ressentirait.

— Vous étiez présent quand Kodos a pris le pouvoir, reprit-elle. Vous l'avez donc vu prendre ses premières décisions et donner ses premières instructions.

Eames grimaça.

— Avec le recul, "directives" serait plus juste. Ne vous méprenez pas : sur le moment, c'était précisément le type de leadership résolu dont nous avions besoin.

Gisela Ribiero n'était pas taillée pour la gestion de crise. À l'inverse, Kodos agissait comme s'il était né pour ça. Avec le recul, il me paraît moins emphatique que dans mon souvenir. Plutôt froid, presque détaché, d'une certaine façon. Il secoua la tête. Si seulement l'un d'entre nous avait été assez lucide pour le voir — et comprendre ce que cela signifiait.

Chapitre XIX

Extrait de Les Quatre Mille : Crise sur Tarsus IV - 2257

Une brume basse et fine voile le petit lac situé à une trentaine de mètres de la grande baie vitrée de la salle à manger. Le panneau en aluminium transparent occupe tout le mur est de la pièce et offre une vue dégagée sur la forêt qui entoure cette modeste maison. Au loin — et pourtant dominant encore les arbres — s'élève la montagne solitaire que les habitants appellent le Pic du Guetteur. Personne ne semble savoir, ni se souvenir, de l'origine de ce nom, mais une histoire populaire l'explique par le fait que la montagne est presque toujours visible, quelles que soient les conditions météorologiques.

— Elle est là tous les matins, qu'il pleuve ou qu'il vente, dit Donovan Eames. Même si le brouillard est épais et que l'orage donne l'impression de fin du monde, on la distingue encore, nette comme le jour. On dirait que les nuages n'osent pas l'approcher.

Bien qu'à la retraite, il se lève toujours tôt, veillant à être hors du lit presque chaque jour avant le lever du soleil.

— J'aime aller courir avant l'aube, explique-t-il. Parfois, je vais pêcher à la place. Il hésite, jette un regard autour de lui comme pour s'assurer que ses paroles ne seront pas entendues. Et de temps en temps, j'aime faire la grasse matinée. Ne le dites pas à ma femme, d'ailleurs. Elle aime quand je me lève le premier et que je prépare le petit-déjeuner.

Après sa retraite du poste de directeur du réseau hospitalier de New Anchorage — moins de dix ans après le bref mais inoubliable règne du gouverneur Adrian Kodos — Eames et son épouse, Imani, ont quitté Tarsus IV à la recherche d'un nouveau départ. Ils l'ont trouvé ici, sur Benecia, planète-colonie de la Fédération.

Tout en sachant les raisons de cet entretien, Eames met du temps à entrer dans le vif du sujet. De son propre aveu, il n'en parle pas souvent. L'une des raisons de leur installation ici était de pouvoir laisser derrière eux, une bonne fois pour toutes, les événements de Tarsus IV. Mis à part un petit cercle d'amis proches, personne, ici, ne connaît leur passé troublé. Eames préfère que cela reste ainsi, mais il a accepté ces interviews pour ce livre en sachant que cela risquait de leur coûter, à lui et à Imani, l'anonymat relatif dont ils jouissaient sur Benecia.

— Ainsi soit-il, dit-il au début du premier entretien. C'est une histoire qui doit être racontée, ne serait-ce que pour éviter qu'elle ne se reproduise.

Les transcriptions officielles de toutes les réunions entre le gouverneur de

Tarsus IV et le conseil exécutif de la colonie relèvent du domaine public. Depuis presque une décennie au moment d'écrire ces lignes, des historiens se penchent sur ces notes, ces déclarations, et même des enregistrements de capteurs lorsqu'il en existe, à la recherche d'un contexte, de nuances ou d'autres significations restées jusque-là inaperçues. Malgré ces ressources, il est presque impossible de saisir ce que pensaient et ressentaient les participants. D'où la nécessité de témoignages personnels comme celui de Donovan Eames.

— La tension était si épaisse dans cette salle que je croyais étouffer, dit-il, le regard songeur en se remémorant la soirée inaugurale. Gisela Ribiero avait été démise, révoquée par vote majoritaire du conseil après une motion de défiance. À sa place, ils avaient nommé Kodos gouverneur intérimaire. Aucun de nous n'avait jamais rien vu de tel. Quelques-uns d'entre nous, qui avaient vécu sur d'autres mondes-colonies, avaient déjà vu un gouverneur remplacé pour maladie, décès, ou même — dans un cas — pour des faits criminels, mais là, c'était complètement différent.

La source de la contamination fongique étant identifiée, du moins avec un degré de certitude significatif, l'attention se portait désormais sur la manière de contrer ses effets. Autre sujet de préoccupation immédiate : l'impact de la contamination non seulement sur les réserves alimentaires existantes, mais aussi sur la capacité de la colonie à produire ou fabriquer de la nourriture. Le problème était grave et commençait déjà à susciter l'inquiétude de la population.

— On faisait l'inventaire de tout, jusqu'au dernier fruit ou à la dernière ration, se souvient Eames. Le gouverneur Ribiero avait déjà demandé à chacun de se débarrasser le plus vite possible des aliments contaminés. Des centres de collecte avaient été installés dans la ville, et les agents de sécurité frappaient aux portes pour récupérer tout ce qu'ils trouvaient. En gros, si ce n'était pas préemballé ou conservé dans un contenant scellé, ça partait. Certains colons cultivaient leurs fruits et légumes et les mettaient en bocaux, comme les pionniers à l'époque — ou même des siècles plus tôt, avant la réfrigération. Une partie de ces denrées a été épargnée, mais tout devait être scanné pour s'en assurer. Une fois que le champignon touchait quelque chose, la nourriture devenait immangeable, voire toxique. Et il se propageait si vite si on ne l'arrêtait pas. Peu importe la vitesse à laquelle on agissait : cette saleté allait plus vite. Il secoue la tête. C'était effrayant.

Malgré ces mesures, il devenait évident qu'elles ne suffiraient pas. Isoler et protéger les stocks existants n'était qu'une partie d'un problème aggravé par la capacité du contaminant à souiller les unités de transformation alimentaire et, par extension, les composés de base utilisés pour fabriquer des denrées. Résultat : une paralysie quasi immédiate de la capacité de la colonie à subvenir à ses besoins.

— Même avec la technologie, on avait nos fermes et nos serres, sourit Eames. Peu importe les progrès, aucune machine ne produira jamais une pomme reconstituée qui ait le goût d'une vraie. Un de mes plaisirs, c'était d'aller au marché acheter des fruits et légumes frais.

Il se renfonce dans son large fauteuil, savourant le souvenir.

— Peu importe la planète, rien ne vaut croquer une Fuji bien croquante au saut

du lit. Certaines des meilleures pommes et du meilleur maïs que j'aie mangés venaient de Tarsus IV. Son expression s'assombrit. J'en avais presque les larmes aux yeux en voyant un verger entier partir en fumée. C'était nécessaire, bien sûr, mais pas moins tragique. Même après la crise, quelque chose avait changé dans les produits. Impossible de dire quoi, mais plus rien n'a jamais été tout à fait pareil.

Revenant à la situation alimentaire et à la réaction du public face à des mesures aussi extrêmes, Eames devient pensif.

— Les gens ont vite compris que nous avions un vrai problème. La direction de la colonie a d'abord essayé de minimiser, mais quand on voit aux infos des fermes entières brûler, il est évident que quelque chose cloche. En quelques jours, la vérité a commencé à circuler, et les gens se sont mis à s'inquiéter — mais on n'en était pas encore à la panique générale.

Comprenant l'ampleur du problème bien mieux que la population, le gouverneur Ribiero et le conseil avaient déjà pris des mesures pour maintenir l'ordre. Le premier couvre-feu fut décrété dans les quarante-huit heures suivant la déclaration publique d'état d'urgence, accompagné d'instructions de collecte de toute nourriture non contaminée afin de la stocker et, si possible, de la préserver de la contamination continue. Une fois Adrian Kodos devenu gouverneur, il se mit à publier des édits destinés à renforcer ces efforts, pour protéger à la fois la communauté et les agents chargés du maintien de l'ordre.

— J'ai été aussi stupéfait que tout le monde quand il a instauré la loi martiale, reprend Eames, se tortillant visiblement à l'évocation de ces souvenirs. Ce genre de chose était inédit, sauf dans de très rares circonstances : inondations, séismes, autres catastrophes naturelles frappant des populations entières. Certes, ce que nous affrontions appartenait au moins à la même catégorie, mais cela nous a tous pris de court. Avec le recul, ce qui m'a le plus frappé, c'est la désinvolture avec laquelle Kodos s'y est pris. Il n'était ni froid ni cruel ; simplement factuel, comme si tout se réduisait à une équation avec une seule bonne solution. En réunion, son visage était impassible — presque vulcain, d'une certaine manière. On voyait à ses yeux qu'il calculait, pesait ses options, évaluait ses chances de réussite ou d'échec. Eames hausse les épaules. C'est presque comme s'il avait oublié qu'il s'agissait de personnes, pas d'objets. Ou qu'il avait décidé qu'il était plus simple de les voir ainsi.

Puis, avant la question suivante, Eames lève la main.

— Certains ont préféré voir les actes de Kodos sous un autre angle. L'idée ne me plaisait guère à l'époque, mais avec les années, je reconnais qu'il y a sans doute une part de vérité à dire que Kodos agissait davantage en commandant militaire qu'en gouverneur civil. Nous n'étions pas des gens, nous étions des pions sur une carte, manœuvrés pour combattre un ennemi représenté par des marques d'une autre couleur. Kodos était le général, déplaçant ses troupes et planifiant la meilleure façon d'engager ses forces pour combattre l'ennemi et atteindre un objectif. Pour réussir à ce jeu-là, les généraux doivent se détacher des personnes qu'ils envoient au danger. Si vous ne pensez pas à eux comme à des êtres vivants — avec des familles, des buts, des rêves — il est plus facile d'accepter que vous en envoyez un bon nombre à la mort.

C'est la même raison pour laquelle les fermiers d'autrefois donnaient rarement des noms aux animaux destinés à l'abattage — mais à une tout autre échelle.

La loi martiale ne fut pas acceptée sans résistance. Plusieurs manifestations eurent lieu dans la ville — devant la résidence du gouverneur, les bureaux du conseil, et d'autres lieux officiels. Des dizaines de protestataires furent arrêtés le premier jour, même si seuls quelques-uns furent formellement inculpés. Les autres citoyens furent relâchés et renvoyés chez eux, les forces de sécurité étant déjà débordées par l'application des couvre-feux et les restrictions d'accès à divers bâtiments et installations. Le manque d'effectifs devint rapidement un problème, mais la majorité de la population réduisit l'ampleur des protestations, concentrant ses efforts sur le gouverneur et le conseil dans l'espoir d'obtenir attention et sympathie.

— Les manifestations ne semblaient jamais l'ébranler, observe Eames. D'autres membres du conseil exprimaient des réserves, moi aussi, et quelques autres conseillers. Je m'inquiétais de l'hôpital et des dispensaires de la ville — de la sécurité de mon personnel et de nos patients. Kodos, lui, prenait tout ça avec distance, du moins devant nous. Ses déclarations publiques face aux protestations mêlaient apaisement et fermeté. Je suppose que ça a marché, au moins en partie, parce que même au plus fort des tensions, ceux qui posaient le plus de problèmes semblaient comprendre que, même avec des griefs, il y a des lignes qu'on ne franchit pas.

Eames s'interrompt, comme mal à l'aise avec la direction que prennent ses souvenirs.

— À cet égard, Kodos était exactement le chef dont nous avions besoin. S'il avait continué sur cette voie jusqu'au bout, peut-être que les choses auraient tourné autrement.

Il soupire.

— Si seulement ceci, si seulement cela. Si seulement nous avions su ce qu'il pensait vraiment.

Chapitre XX

— Lâchez-moi !

Entendant du remue-ménage un peu plus loin dans le couloir, Georgiou se mit au trot. Elle prit un virage et aperçut un agent de la sécurité de l'hôpital aux prises avec quelqu'un qui faisait la moitié de sa taille. Il lui fallut une seconde de plus pour comprendre qu'il s'agissait d'un adolescent : un humain vraisemblablement au début de l'adolescence, avec une tignasse brune indisciplinée. Le garçon était sec, tout en mouvement et en colère, tandis que le garde le tirait d'une chambre de patient vers le couloir.

— Laissez-moi !

Bien que dépassé physiquement, le garçon compensait par sa vitesse, son agilité et sa ténacité. À peine dans le couloir, il se dégagea de la poigne du garde. Pivotant hors de portée, il s'élança en remontant l'allée — et son expression vira à la stupéfaction en voyant Georgiou lui barrer la route. Il ralentit jusqu'à s'arrêter à moins de cinq mètres d'elle. Si ses yeux noisette brûlaient d'une défiance typique de son âge, elle y perçut toutefois autre chose.

Les bras croisés, Georgiou demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne réagit pas en voyant un autre agent de sécurité apparaître à un angle du couloir devant elle, pas plus qu'elle ne tourna la tête en entendant des pas précipités derrière elle. Outre les gardes visibles, quelques membres du personnel hospitalier ainsi que des civils commençaient à se rassembler.

— Violation de sécurité, Commandant, déclara le garde qui avait extrait le garçon de la chambre. L'étiquette sur sa chemise d'uniforme l'identifiait : PEARSON. Il désigna la pièce derrière lui. Nous avons détecté un accès non autorisé au système chiffré de l'hôpital depuis le terminal de cette chambre. D'après nos observations, il tentait d'accéder à un réseau extérieur.

Georgiou arqua le sourcil droit.

— Vraiment ?

Elle considéra le garçon, silencieux, l'expression froide et inflexible, sans la moindre trace de peur.

— C'est vrai ?

— Oui.

La réponse abrupte la surprit, même si, réalisa Georgiou, elle aurait dû s'y attendre. Rien dans son attitude ne laissait penser qu'il considérait ses actes — quels qu'ils soient — comme répréhensibles. Il ne semblait pas s'inquiéter des conséquences

éventuelles.

— Jimmy !

Cette nouvelle voix fit lever la tête à Georgiou : une femme descendait le couloir en courant vers eux. La trentaine bien entamée, l'inquiétude assombrissait ses traits. Ses cheveux brun clair, sans tout à fait tirer sur le blond, encadraient des yeux noisette d'une intensité que Georgiou reconnaissait. Il n'était guère besoin de déduction : c'était la mère du garçon.

— Je suis désolée, Commandant, dit la femme en arrivant — et la façon dont elle prononça le grade sans hésitation indiquait qu'elle connaissait Starfleet. Je m'appelle Winona Kirk. Je suis xénobiologiste à l'institut scientifique de la colonie. J'espère que mon fils ne vous a pas causé trop d'ennuis. À l'adresse du garçon : Je te cherchais partout. Il y a un couvre-feu pour les enfants, tu sais.

— J'ai dit à Sam que je serais ici.

— Tu peux être sûr qu'on aura une petite discussion, ton frère et toi, quand on rentrera, répliqua Winona, avant de se tourner vers Georgiou. Qu'a-t-il fait, cette fois ?

— Eh bien, nous y venions justement. Elle reporta son regard sur Pearson. De quoi parle-t-on exactement ?

— On n'est pas sûrs, répondit le garde. Il a verrouillé le terminal avant qu'on puisse l'arrêter et on n'arrive pas à y accéder, ni localement ni à distance.

— C'est pas ma faute si vous connaissez mal votre propre système.

— James, prévint Winona, le ton d'avertissement.

La remarque du garçon arracha presque un rire à Georgiou, mais elle conserva son sérieux. Jetant un coup d'œil derrière Pearson et la mère, elle vit que davantage de monde s'attroupait, attiré par ce début d'altercation. Il était temps de désamorcer la situation tant qu'elle restait maîtrisable.

— Qu'est-ce que tu faisais ? demanda-t-elle au garçon.

Les yeux du garçon se plissèrent.

— Je cherchais une image de Kodos.

Ce n'était peut-être pas la dernière chose à laquelle elle s'attendait, mais on n'en était pas loin.

— Pardon ?

— Une image de Kodos. J'ai déjà essayé de fouiller ses dossiers publics, mais soit ils ont été effacés, soit tout ce qui pourrait l'identifier a été purgé.

— Pourquoi tu faisais ça ? demanda Winona.

— Parce que je l'ai vu, M'man. J'ai vu son visage, sur les écrans. Il a essayé de le cacher, mais je l'ai bien regardé. Tommy aussi. On l'a tous les deux vu, mais je ne trouve sa photo nulle part.

Le regard de Georgiou passa du garçon à Pearson.

— Vous pouvez confirmer ? demanda-t-elle au garde.

— Non, Commandant. Pearson vira au rouge. On a essayé de surveiller son activité, mais il a réussi à la masquer.

Georgiou adressa au garçon un regard d'appréciation — dont elle pourrait se

mordre les doigts plus tard.

— Je suis impressionnée.

— C'est pas moi. Tommy m'a montré les trucs difficiles. C'est lui, le cerveau.

— Tommy est ici ?

— Oui, dit-il en désignant le couloir par où il était venu. Dans sa chambre.

Georgiou fouilla sa mémoire : un autre adolescent, admis avant l'arrivée du Narbonne et toujours hospitalisé à cet étage.

— Thomas Leighton ?

Le garçon hocha la tête.

— Oui.

— Les Leighton sont des amis à nous, ajouta Winona. On a voyagé ensemble jusqu'à la colonie. Son expression se voila. Les parents de Tommy, eh bien… ils… La fin s'éteignit sur ses lèvres, inutile de préciser.

— Je suis désolée pour votre perte, dit Georgiou. Après un bref silence, elle revint au garçon : Et tu t'appelles Jimmy ?

— Kirk. James Tiberius Kirk. Il jeta un coup d'œil à sa mère. Vous pouvez m'appeler Jim.

Il y avait dans ces mots une fierté évidente, frôlant la défiance. Nul doute que le garçon devait essuyer son lot de moqueries avec un prénom pareil, mais loin d'en avoir honte, il semblait le porter comme un insigne. Une maturité se dégageait de sa posture et de son attitude, démentant son âge. Il se tenait droit comme un i, les mains le long du corps. Sans se préparer ni à attaquer ni à fuir, il ne paraissait pas plus inquiet d'une éventuelle sanction. Georgiou remarqua comme il restait conscient de son environnement, y compris derrière lui : ses yeux glissèrent à gauche lorsque Pearson fit un pas en avant, comme s'il anticipait que le garde allait de nouveau poser la main sur lui. Là encore, aucune inquiétude apparente.

Levant la main pour stopper Pearson, Georgiou s'avança et fit signe au garçon de suivre.

— Je veux que tu me montres ce que tu faisais.

— Commandant, protesta Pearson, le scepticisme au visage.

— C'est bon. Je m'en charge.

Après avoir assuré le garde, ses collègues et Winona qu'elle prenait la situation en main, Georgiou invita les autres agents à reprendre leur service. L'affaire réglée, elle laissa le garçon la guider — ainsi que sa mère — jusqu'à la chambre de son ami. À l'approche, elle remarqua sur la porte le nom de l'occupant : LEIGHTON, T. À l'intérieur, un lit unique, occupé par un autre adolescent d'une carrure proche de celle du jeune Jim Kirk. Le moniteur médical placé au-dessus et derrière sa tête affichait ses constantes ; tout était dans les normes pour un humain adolescent en bonne santé. Un autre indicateur signalait un antalgique administré dans l'heure écoulée.

Quant au garçon lui-même, la partie supérieure du lit était relevée pour qu'il soit assis, un oreiller calé dans le creux des reins. Sa blouse blanche tranchait sur le linge de lit jaune-orangé couvrant ses jambes. Il était éveillé mais, au lieu de lire sur le terminal articulé près du lit ou de regarder l'écran mural, il fixait la fenêtre sur sa

gauche. Depuis l'embrasure, Georgiou vit que sa tête et le côté gauche de son visage étaient emmaillotés de bandages blancs.

— Bonjour ? dit-elle. Tommy Leighton ? Je peux entrer ?

À côté d'elle, Jim souffla :

— C'est bon. Je viens le voir tous les jours depuis qu'on l'a amené. Il n'a rien dit.

— Que s'est-il passé ? demanda Georgiou.

— La nuit des exécutions, répondit Winona. Ses parents étaient là, sur le terrain de l'amphithéâtre. Tommy devait y aller, mais ils lui ont dit de rester à la maison.

Jim jeta un regard triste à son ami.

— Il voulait voir de quoi il s'agissait, alors il m'a convaincu d'y aller avec lui.

Il fallut un instant à Georgiou pour mesurer.

— Attends. Tu étais là, dans l'amphithéâtre ? Tu as vu ce qui s'est passé ?

— Oui. Il y a plusieurs façons de se faufiler dans l'amphi. Il désigna son ami. Tommy savait comment forcer la serrure d'une des grilles, et on est entrés comme ça. On s'est cachés dans une rampe de vomitoire. Il marqua une pause, avala sa salive en regardant Tommy. De là, on voyait tout.

Il n'en dit pas davantage, mais Georgiou entendit ce qu'il taisait : ils avaient été témoins du meurtre de quatre mille personnes — dont les parents de Tommy.

Mon Dieu.

Elle jeta un œil à la mère, se demandant si l'expression hantée de la femme reflétait la sienne. Winona n'avait nul besoin d'en entendre plus sur cette nuit-là.

— Quand les tirs ont commencé, reprit Jim, ça a remué dans les gradins et les allées : les gardes réagissaient. L'un d'eux nous a vus. On s'est enfuis et il a tiré. Nouvelle pause, difficile. Il ne cherchait pas à nous étourdir. Son phaseur était au maximum, et il nous a ratés de justesse. Le faisceau est passé assez près pour brûler la joue de Tommy.

Le visage de Winona se figea d'horreur.

— Tu ne m'avais pas dit ça.

— Parce que je savais que ça te mettrait en colère. Jim s'essuya le visage. Je ne sais même pas comment on s'en est sortis. J'ai tiré Tommy dans un couloir technique et on s'est cachés dans le noir. Le garde nous a cherchés, puis je crois qu'on l'a rappelé ailleurs. Là, je nous ai fait sortir de l'amphithéâtre et j'ai amené Tommy ici.

Ébahie par le courage du garçon et son sang-froid au milieu d'une telle terreur, Georgiou lui adressa un sourire compatissant.

— Il en a fallu, du cran, Jim. Un sacré cran.

— Il aurait fait pareil pour moi.

— Vous n'étiez pas là, j'imagine, dit Georgiou à Winona.

— Non. Winona secoua la tête. Je travaillais au labo, et mon mari n'est même pas sur la planète. Il est à Starfleet, toujours en mission secrète, je ne le vois pas souvent. Son regard tomba au sol ; des larmes perlaient. J'aimerais qu'il soit là.

— On ne sait même pas s'il est au courant, ajouta Jim.

— Je suis désolée, Jim, dit Georgiou. Elle se demanda si elle pourrait faire

transmettre un message à son père ; elle se promit d'en parler au capitaine Korrapati.

Jim inspira, releva la tête — la voix adoucie :

— Vous vouliez voir ce que je faisais.

Il entra, suivi de Georgiou et Winona. Il fit pivoter le terminal près du lit de Tommy pour accéder à l'interface. Winona se rapprocha du lit et lui lissa doucement les cheveux sombres. S'il remarqua leur présence, il n'en laissa rien paraître.

Pendant ce temps, Jim avait allumé l'écran ; en quelques commandes, il relança le programme interrompu lorsque Pearson l'avait surpris. Il saisit de longues chaînes d'instructions. Sur l'affichage, plusieurs colonnes de texte défilaient à toute vitesse. Bien que compétente en informatique, Georgiou se sentit novice en le regardant faire. Après une minute de cette communion avec la machine, Jim pressa une dernière commande et l'écran se stabilisa sur une image de neuf personnes : cinq femmes et quatre hommes. Il désigna l'un des hommes en tenue de cérémonie. Ses cheveux roux se dégarnissaient sur le dessus, épais et ondulés sur les côtés. Il portait aussi une barbe taillée et une fine moustache.

— C'est Kodos.

— Tu en es sûr ? demanda Georgiou, rivée à l'image.

— Absolument. Ce n'était que quelques secondes, mais je l'ai vu très clairement. Puis il a donné l'ordre et…

La phrase s'éteignit, son attention rivée sur la photo. Cela dura quelques secondes ; elle le vit lutter contre la vague d'émotions qui devait le submerger. Il finit par désigner le terminal.

— Voilà pourquoi je cherchais une image. J'ai entendu dire que vous et les autres ne saviez pas à quoi Kodos ressemble, alors je me suis dit que si je trouvais quelque chose, vous sauriez qui chercher. Cette photo vient d'un ami à lui. Ils ont travaillé ensemble, ou un truc comme ça, avant tout ça. Kodos a effacé toutes ses propres images, mais je me suis dit que quelqu'un qui le connaissait en aurait peut-être une.

— Tu as pensé à tout ça tout seul ? demanda Winona.

— Bien sûr. Ce n'était pas si compliqué. Ça m'a juste pris du temps.

Toujours fixée sur l'image d'Adrian Kodos, Georgiou hocha la tête, admirative.

— C'est très impressionnant, Jim.

Ce gamin est diablement futé.

Il dégageait une détermination, une simple force de caractère rares chez ses pairs. Georgiou se demanda si c'était le fruit de responsabilités précoces pour compenser l'absence d'un père happé des mois, voire des années, par le devoir. Elle sentait chez lui un respect inné pour l'autorité et les règles, mais il ne s'en laissait pas entraver s'il jugeait nécessaire de les contourner — voire de les braver. Il avait l'assurance de celui qui peut s'en affranchir sans tomber dans l'insubordination. Et malgré les souvenirs de la nuit du massacre, il parvenait à mettre ses émotions de côté pour aider les autres. Quelle part tenait l'éducation ? Quelle part relevait d'un trait naturel ? À ses yeux, il regorgeait d'un potentiel brut et intact, ne lui manquaient que l'âge, la formation et l'expérience. S'il tenait de ses parents — et s'il

le voulait —, le jeune Jim Kirk avait l'étoffe d'un excellent officier de Starfleet.

Un bref bip électronique résonna dans la chambre ; Georgiou baissa les yeux vers son communicateur. Elle l'ouvrit.

— Ici Georgiou.

— Lorca à l'appareil, Commandant. Nous sommes prêts à interroger Alexander Simmons. Vous aviez dit vouloir être présente. Pouvez-vous me rejoindre au commissariat central ?

Georgiou échangea un regard avec Winona et Jim ; leurs visages s'éclairèrent à la nouvelle.

— Bien sûr, Monsieur Lorca. J'arrive.

Refermant le communicateur, elle désigna le terminal :

— Envoie-moi ça.

Elle fournit à Jim les informations nécessaires pour transmettre la photo et les autres données vers elle à bord du Narbonne.

— Je veillerai à ce que ce soit diffusé à nos équipes de sécurité.

Sa tâche accomplie, Jim quitta le terminal pour rejoindre sa mère ; Winona passa un bras autour de ses épaules. Alors seulement Georgiou remarqua que Tommy s'était enfin animé : il avait tourné la tête et ne fixait plus la fenêtre, mais les observait. Il ne disait toujours rien, mais il était clairement conscient de leur présence, et elle se demanda ce qui pouvait lui traverser l'esprit. Dans son regard, elle lisait la douleur, le chagrin, la perte — et, peut-être, autre chose.

De l'espoir ?

— Ils vont le retrouver, Tommy, dit Jim. Il jeta un coup d'œil à sa mère, puis à Georgiou. Son expression s'adoucit. Vous croyez que ça va aider ?

— Oh oui, répondit-elle. Ça va beaucoup aider.

Chapitre XXI

Conçue pour cet usage, la salle d'interrogatoire était une boîte terne et peu accueillante. Faite en thermobéton, ses murs, son sol et son plafond étaient peints d'un gris terne. Un unique panneau d'éclairage était encastré dans le plafond, scellé derrière une surface translucide et sans joint. Le panneau abritait également des capteurs permettant de surveiller et d'enregistrer les séances d'interview. Une porte, dans le mur est et elle aussi peinte en gris, constituait la seule sortie de la salle. Une table rectangulaire, faite d'un composite et peinte pour s'accorder au schéma monochrome de la pièce, trônait au centre, encadrée de deux chaises du côté le plus proche de la porte et d'une chaise isolée en vis-à-vis. Même les chaises étaient grises.

Assis dans la chaise unique, les mains attachées aux accoudoirs et sa combinaison jaune fournissant la seule autre touche de couleur de la pièce, se trouvait Alexander Simmons.

« Beau travail pour l'attraper, » dit Georgiou tandis qu'elle se tenait devant un petit écran de contrôle intégré au mur d'une salle adjacente à la salle d'interrogatoire. Depuis là, un membre du personnel de sécurité pouvait superviser toutes les entrevues, en garder trace et s'assurer que ces activités étaient menées conformément aux lois et règlements en vigueur.

Debout à ses côtés, Lorca répondit : « Merci. Il s'est bien caché, mais il a eu la maladresse de rester en ville. Une fois que Soltani a eu une piste à suivre, il était inévitable qu'on le retrouve. »

« Mes compliments à votre équipe. » Elle examina la série de petits moniteurs qui occupaient le mur à sa droite. Chaque écran offrait un morceau du puzzle biométrique qu'impliquait la surveillance d'un sujet : signes vitaux et réactions à tout stimulus, que ce soit un changement d'éclairage ou de température de la pièce, ou l'introduction de divers sons destinés à mettre la personne sur les nerfs. Il y avait aussi des indicateurs capables de révéler les subtiles variations de respiration ou du pouls qui accompagnaient presque toujours la tentative de déception d'un sujet.

« Que savons-nous de lui ? »

Lorca dit : « C'est un chef de garde dans l'un des plus grands commissariats de la ville. J'ai tiré son dossier personnel : il est arrivé sur Tarsus IV depuis la Terre avec le même groupe de colons qui comprenait Kodos. C'est un spécialiste de la sécurité civile depuis quinze ans, principalement sur diverses installations de la Terre et de Mars. Venir ici, c'était la première fois qu'il quittait le système solaire. »

Georgiou fut surprise par cette information. Compte tenu de la facilité et de la commodité des voyages spatiaux modernes, il était rare de rencontrer quelqu'un qui

n'eût jamais mis le nez au-delà de son système solaire natal. Même ses propres parents avaient voyagé jusqu'à Vulcain, cette planète, comme bien d'autres du territoire de la Fédération, élargissant sans cesse sa capacité et sa volonté d'accueillir des « étrangers » désireux de découvrir la culture d'un autre monde et d'une autre civilisation.

« Et sa petite amie ? » demanda Georgiou.

« Joanna Robarge. Elle est du coin. Elle nous a déjà tout dit ce qu'elle savait, et ce n'était pas grand-chose. Simmons est venu s'installer chez elle la nuit du massacre et est parti plusieurs fois en plein milieu de la nuit. Il ne lui a pas dit ce qu'il faisait. »

Georgiou fronça les sourcils. « Elle vous a tiré dessus. »

« Elle dit qu'elle pensait que nous étions des manifestants. Quelques officiers de sécurité ont été attaqués et harcelés depuis que tout ça a commencé. » Lorca grogna d'ennui. « Elle ne sait rien d'utile, mais je pourrais quand même m'en servir quand je parlerai à Simmons. »

« On sait si Simmons connaissait Kodos avant qu'ils ne viennent ici ? »

Lorca secoua la tête, le visage renfrogné. « Non, mais je sais comment le découvrir. » Il désigna l'écran de visualisation. « Menez la danse, Commandante. »

Ils sortirent de la pièce dans un couloir étroit, qui, comme tout le reste à ce niveau souterrain du quartier général du service de sécurité, était lui aussi construit en thermobéton. Il n'y avait pas de fenêtres, mais le passage était bien éclairé grâce à des panneaux disposés à intervalles réguliers dans le plafond. Quelqu'un avait pris pitié des hommes et des femmes qui travaillaient ici et avait peint les murs d'un beige apaisant. Des lignes colorées couraient le long du sol ; Georgiou supposa qu'elles servaient d'indices visuels pour les prisonniers en mouvement ou escortés dans l'établissement. Une signalisation longeait les murs, indiquant la direction des différents bureaux et autres salles, ou énumérait une règle ou un règlement que tout visiteur de cette zone — prisonnier comme agent — devait respecter.

La salle d'interrogatoire n'était qu'à quelques pas ; elle était pour l'instant gardée par une seule agente de sécurité. Elle était vêtue comme ses homologues masculins : chemise d'uniforme sombre et pantalon, jambes rentrées dans des bottes noires et vernies. Ses cheveux blonds étaient coupés courts, sans queue de cheval ni longue natte pouvant être agrippée par un prisonnier indiscipliné. Il n'y avait pas de phaser au holster de sa ceinture, mais un mince cylindre que Georgiou reconnut comme une matraque électrique télescopique. L'agente, dont la plaque d'identification indiquait le nom de famille SULLIVAN, hocha la tête à leur approche.

« Bonsoir. »

Lorca dit : « Nous venons discuter avec notre invité, officier Sullivan. »

Au lieu de répondre, la garde se tourna vers le clavier monté au mur à côté de la porte de la salle d'interrogatoire et entra un code à six chiffres que Georgiou ne vit pas. La LED du clavier passa du rouge au vert, et la porte glissa pour s'ouvrir.

« Vous avez un visiteur, » dit Sullivan en jetant la tête dans la pièce. « Tenez-vous bien, sinon pas de dessert. »

« Toujours pas drôle, » répondit une voix depuis l'intérieur.

Permettant à ses lèvres un léger sourire au trait d'humour de la garde, puis reprenant son masque professionnel, Georgiou suivit Lorca dans la salle. Elle prit note de son environnement, vérifiant que le gris de la peinture était aussi morne et, peut-être, aussi démoralisant que le laissaient supposer les capteurs. Elle porta ensuite son attention sur l'unique occupant de la pièce, prenant connaissance de sa première vue dégagée d'Alexander Simmons. L'homme avait quelques jours de barbe, ses cheveux bruns étaient en désordre. Des cernes creusaient ses yeux ; pendant un bref instant Georgiou se demanda depuis combien de temps il n'avait pas dormi.

En réalité, je m'en fiche complètement.

Au lieu de prendre une des chaises, Lorca se posta derrière elles, les mains tenues le long du corps. Georgiou entra dans la salle et se tint assez loin de la porte pour que celle-ci se referme derrière elle ; elle entendit le verrou se mettre en place lorsqu'elle s'acheva. Elle observa Simmons se tourner et croiser le regard de Lorca ; les deux hommes se jaugeaient. Selon Lorca, c'était la première fois qu'ils se voyaient depuis l'arrestation de l'autre. Il sembla que Simmons mit un moment à réaliser qui était le commandant, puis il hocha la tête en signe de reconnaissance.

« Toi, » dit-il. Un mot seul, mais comme Simmons avait été le premier à parler, Lorca gagna le petit concours du regard ainsi que la bataille pour initier la conversation. Georgiou savait que de telles petites victoires étaient en fait des outils utiles pour l'enquêteur : le besoin du sujet de rompre le silence révélait une faiblesse exploitable. Cela indiquait une ouverture à la suggestion, ainsi qu'un fort — et mal placé — instinct de conservation. Elle ne doutait pas que Lorca en était conscient.

« Vous appréciez votre séjour parmi nous, Monsieur Simmons ? »

Laissant la question en suspens, Lorca ne dit rien de plus. Il ne fallut pas longtemps pour que son prisonnier morde à l'hameçon.

« Un autre comique. Super. » Secouant la tête, Simmons ajouta : « Je suis officier de sécurité depuis vingt ans. Je sais comment ça marche. »

Lorca croisa les bras. « Quinze ans. J'ai lu votre dossier, crétin. Si vous commencez avec un mensonge aussi mauvais et aussi évident, ça va juste me mettre en colère. Et comme je suis déjà en rogne contre vous pour m'avoir tiré dessus, imaginez comment je serai lorsque vous viendrez aggraver votre cas. »

Georgiou ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Lorca pendant qu'il parlait, écoutant la dureté dans la voix de l'homme. Était-ce de l'esbroufe, ou y avait-il quelque chose de plus profond que l'attitude de dur à cuire que le commandant prenait ?

« Peu importe. » Simmons renâcla. « C'est facile de parler quand je suis attaché à une chaise. Laissez-moi sortir et nous verrons comment ça se passe. »

Gruntant d'un amusement apparent, Lorca se déplaça vers la gauche et fit le tour de la table. « Ce n'est probablement pas une bonne idée. Voyez-vous, tant que vous êtes dans la chaise, je n'ai pas le droit de vous faire du mal. Je ne suis même pas autorisé à vous toucher. Si je vous libère, alors tout est permis. » S'arrêtant à moins d'une longueur de bras de Simmons, il se pencha de sorte que son visage se trouva à quelques centimètres de l'oreille droite de l'autre homme. D'une voix basse, il ajouta :

« En ce moment, le seul endroit sur cette maudite planète où votre misérable cul est en sécurité, c'est cette chaise. »

Si c'était un numéro, Lorca le jouait très bien, pensa Georgiou. Si c'était autre chose, elle commença à se demander s'il n'y avait pas là un risque réel.

« Nous savons que vous êtes un ami d'Adrian Kodos, » dit-elle, tentant d'adoucir la tension qui montait dans la pièce. Cela valut à Lorca un regard noir de mépris pendant qu'il s'éloignait de Simmons, mais il ne dit rien, et elle continua. « Vous êtes venu ici depuis la Terre avec lui et plusieurs autres colons. Nous savons que vous l'avez aidé la nuit des meurtres. »

Simmons la fusilla du regard. « Je n'ai pas — »

« Nous savons que vous étiez de service cette nuit-là, et que vous étiez à l'amphithéâtre. Nous savons aussi, d'après les registres de visiteurs, que vous avez rencontré Kodos au bureau du gouverneur la veille que son ordre d'exécution soit prononcé. Ces mêmes registres montrent que vous y êtes allé plus d'une fois, même si vos fonctions ne vous obligent pas normalement à interagir directement avec le gouverneur. » Georgiou s'avança vers la table. « Pourquoi étiez-vous là ? »

Ses traits se tordant d'une colère contenue, Simmons grogna presque, mais resta muet.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu travailler le lendemain des meurtres ? » demanda Lorca, reprenant le jeu. Il fit le tour de la table en marchant. « Vous avez disparu. Vous n'êtes pas allé au boulot. Vous n'êtes pas rentré chez vous. Vous étiez un putain de fantôme, jusqu'à ce que je vous trouve hier soir, blotti comme un rat, chez votre copine. » De nouveau devant Simmons, il s'arrêta et posa les mains à plat sur la table, appuyé sur ses bras tendus alors qu'il regardait l'autre homme. « Vous aidez à assassiner quatre mille personnes sans défense, puis vous vous terriez dans un trou comme le lâche que vous êtes. Mères, pères, maris et femmes, amis et amants. Vous les avez brûlés comme on brûle les cultures pour empêcher la propagation d'un champignon. C'est ce que vous les considériez ? Une infection à éradiquer pour avoir une meilleure chance de sauver votre peau ? Vous ne valez pas le temps qu'il me faudrait pour recharger mon phaser après que je vous aie tué pendant que vous êtes assis sur cette putain de chaise. »

Rendant le regard féroce de Lorca, Simmons lança : « Vous avez dit que j'étais en sécurité dans cette chaise. »

« J'ai menti. »

Georgiou sursauta au brusque éclat de mouvement lorsque Lorca, d'un geste, balaya la table sur le côté. Elle heurta le mur en thermobéton, mais Lorca était déjà sur Simmons. Sa main droite se referma sur la gorge de l'homme retenu ; Georgiou vit qu'il exerçait une forte pression, car le visage de Simmons vira au rouge. Ses yeux étaient écarquillés, emplis de surprise et de terreur, et il marmonna quelque chose d'inintelligible.

« Monsieur Lorca ! »

Il fallut une seconde exclamation pour que Lorca réagisse à son nom. Il relâcha sa prise sur Simmons, qui se mit à tousser et à haleter en se penchant en avant sur sa

chaise. De la salive sortit de sa bouche et humidifia le devant de sa combinaison jaune.

« Attendez dehors, » lança Georgiou d'un ton sec, lui lançant le regard dur réservé aux subordonnés juniors qui font une erreur stupide par paresse ou par indifférence.

Le commandant ne répondit pas. Il prit plutôt une profonde inspiration avant de hocher la tête en acceptation de son ordre. Après un ultime regard accusateur en direction de Simmons, Lorca se dirigea vers la porte. Georgiou attendit qu'il soit dans le couloir et que la porte se soit refermée avant de ramener son attention sur Simmons.

« Il aurait pu me tuer, » cracha le prisonnier.

Georgiou haussa les épaules. « J'aurais dû le laisser faire. » Cela attira l'attention de l'homme ; il se redressa davantage sur sa chaise. « D'un autre côté, un mort ne peut répondre à des questions. La balle est dans votre camp, Monsieur Simmons. »

« Je ne dirai rien tant que je n'aurai pas parlé à un avocat. »

Secouant la tête, Georgiou répliqua : « Vous oubliez que la colonie est toujours en état de loi martiale, et la gouverneure Ribiero nous a accordé des pouvoirs étendus pour rechercher Kodos. Cela inclut la façon dont nous traitons toute personne qui l'a aidé. » Elle s'avança. « Vous n'avez pas beaucoup d'options pour le moment. Réfléchissez bien à la manière dont vous voulez que cela se passe. »

En vérité, elle n'était pas à l'aise avec la suspension des libertés civiles entraînée par l'imposition de la loi martiale sur une population civile. C'était un outil à employer en des circonstances extrêmes, et si la situation actuelle y correspondait, Georgiou savait que c'était une pratique vulnérable aux abus. Malgré l'urgence de rétablir l'ordre et de retrouver Kodos, elle et le reste du contingent de Starfleet étaient tenus d'agir avec prudence et conscience.

Bien que la respiration de Simmons fût redevenue normale, son visage restait empourpré. « Et Joanna ? »

« Elle a été très coopérative. Elle nous a tout dit ce qu'elle savait. Elle doit haïr l'idée de dix ans dans une colonie pénale de la Fédération pour avoir tiré sur des officiers de Starfleet. »

« Elle n'est impliquée en rien. » Simmons testa ses attaches, mais ses poignets ne bougèrent pas d'un centimètre. « Je lui ai dit que vous étiez des émeutiers cherchant la bagarre. Elle ne savait pas qui vous étiez vraiment. Elle ne sait rien d'autre que ce que je lui ai dit, et je lui ai menti pour la protéger. »

« La protéger de quoi ? »

Simmons leva les yeux au ciel. « De tout ça. » Toujours attaché, sans la table entre eux, il avait l'air encore plus vulnérable aux yeux de Georgiou.

« Très bien. Que ne sait-elle pas ? »

Soupirant, Simmons dit : « Elle n'a aucune idée que j'étais là cette nuit-là, ni que j'avais quelque chose à voir avec ça. Moins elle en sait, mieux c'est. »

C'était la première fois que Georgiou rencontrait quelqu'un qui avouait une implication dans les horribles événements de cette nuit. Ce n'était pas comme les

témoins éloignés — Gabriel Lorca, ou les jeunes Jim Kirk et Tommy Leighton qui avaient vu le massacre se dérouler à quelques mètres de leurs yeux. Ici se tenait un homme qui venait d'admettre être responsable — ou du moins complice — du meurtre de masse de milliers de personnes.

J'aurais dû laisser Lorca l'étrangler.

« Très bien, » dit-elle. « Vous étiez là. Donnez-moi une raison pour laquelle je ne devrais pas tout simplement vous jeter dans le trou le plus profond et le plus sombre que je puisse trouver. »

Simmons baissa la tête, geste qui, aux yeux de Georgiou, exprimait une combinaison de honte, de culpabilité et d'une simple résignation à sa situation actuelle. Quand il releva les yeux, il fixa le plafond gris et terne de la salle d'interrogatoire.

« Parce que je n'ai tué personne. En fait, j'étais l'une des personnes que Kodos voulait faire mourir cette nuit-là. »

Chapitre XXII

Extrait de The Four Thousand : Crisis on Tarsus IV - Publié en 2257

La cour des visiteurs, comme la majeure partie du Centre pénitentiaire de Nouvelle-Zélande, a quelque chose d'étrangement accueillant. Des pelouses impeccablement entretenues, des arbres et des jardins alternent avec des bâtiments bas aux larges fenêtres, balcons et pavillons sur les toits. Les gens se déplacent à l'air libre, sans entraves ; seuls leurs uniformes gris clair distinguent les gardiens des résidents. Ceux qui sont envoyés ici à titre de punition et de réhabilitation ne sont pas appelés « prisonniers » ni « détenus », et aucun autre jargon normalement associé à un centre de détention n'est utilisé — du moins par le personnel. Pour un observateur distrait, la colonie ressemble davantage à une communauté fermée ou à un village de retraite qu'à une prison.

« Oh, c'est quand même une prison, croyez-moi, » dit Alexander Simmons, le sujet des entretiens du jour. « On nous traite très bien, bien sûr, et il y a toutes sortes de règles que les résidents doivent suivre, mais tant que vous faites ce que vous êtes censé faire, ils gardent globalement une approche "mains loin". » Il esquisse un sourire en coin. « Tout ça change si vous essayez de "passer le mur", ceci dit. »

C'est une expression, bien sûr. Il n'y a pas de mur autour de la colonie pénitentiaire, qui s'élève sur une falaise dominant l'océan, sur la côte nord-est de la Nouvelle-Zélande. L'air est un peu frais, mais pas au point d'empêcher de s'asseoir dehors pour profiter du soleil et de la brise du début de printemps. À part un champ inhibiteur de transporteur et un espace aérien restreint autour de l'installation, rien ne bloque réellement les entrées et sorties. Chaque résident porte un bracelet à la cheville qui transmet en permanence des données biométriques ainsi que sa position au système informatique central de la colonie. Toute tentative de quitter la colonie, de contourner ou de retirer le dispositif déclenche une alarme et active un effet étourdissant sur le système nerveux du porteur, tout en envoyant une alerte à l'ordinateur pour prévenir la sécurité. Les candidats à l'évasion sont ensuite placés dans la section de détention renforcée de la colonie — « la Boîte », comme l'appellent les résidents — pour y purger la sanction disciplinaire liée à leur infraction. Un contrôle de la population actuelle de cette section indique qu'elle est vide — une statistique inchangée depuis près de cinq ans.

« Quelqu'un a tenté le coup quand je suis arrivé, » raconte Simmons en passant la main dans ses cheveux qui s'éclaircissent et ont grisonné depuis son incarcération en 2247. « Il pensait pouvoir reprogrammer le localisateur et l'alimenter avec des

mises à jour via un scanner portable pour tromper les gardes. Il a atteint la plage avant que le localisateur comprenne la supercherie et le foudroie. » Il rit. « Le gars a passé six mois dans la Boîte. Crétin. »

Simmons entame la huitième année d'une peine de vingt ans, et les dossiers montrent qu'il est un résident modèle depuis son arrivée. La punition qu'il a reçue aurait pu être bien plus sévère, et il en est parfaitement conscient. « Ils auraient pu m'envoyer sur Elba II ou dans l'une des colonies pénales vraiment isolées. Je suppose que rien chez nous n'est aussi terrible qu'un goulag klingon, mais ça n'aurait pas été une partie de plaisir non plus. Alors je prends ce qu'on me donne et je ferme ma bouche. »

La consultation de son dossier montre qu'en raison de sa bonne conduite, Simmons a été considéré pour une libération conditionnelle. Il a refusé cette possibilité, demandant plutôt au directeur de l'établissement à pouvoir rester ici afin d'accomplir l'intégralité de sa peine.

« Je mérite pire. Les juges n'ont pas pensé ainsi, mais ça ne m'empêche pas de le croire. Ils m'ont envoyé ici, et j'ai l'intention d'en tirer jusqu'à la toute dernière seconde. C'est le minimum. » Durant son séjour, Simmons s'est rendu disponible pour le personnel en tant qu'instructeur et mentor auprès d'autres résidents, donnant des cours et aidant même à former des agents sur divers sujets liés à la sécurité. D'après ses évaluations trimestrielles, aucun membre du personnel n'a jamais eu à se plaindre de lui ni à s'inquiéter de sa conduite.

Alexander Simmons regarde autour de lui le jardin où se déroule l'entretien du jour. Nous occupons un banc de parc au bord d'une vaste prairie dégagée. D'autres résidents sont à proximité, qui marchent, courent ou paressent simplement au soleil de l'après-midi. Quelques gardes sont visibles, mais leur présence, bien qu'évidente, n'est pas envahissante. Ils patrouillent les allées encerclant la prairie et serpentant entre les massifs et bosquets. Des capteurs et autres dispositifs de surveillance suivent les déplacements des résidents ; les gardes sont surtout là pour répondre aux alertes émises par l'ordinateur de la colonie.

Il relève la tête, savourant la chaleur du soleil sur sa peau. « De l'air frais plutôt qu'un bunker souterrain sur un astéroïde ou une planète à l'atmosphère toxique ? Je signe. On peut recevoir des visites, et même obtenir des permissions après un certain nombre de mois de bonne conduite. Joanna vient me voir deux ou trois fois par semaine, et j'ai une permission prévue le mois prochain. » Il jette un regard à l'herbe verte et luxuriante de la prairie. « Pour dire la vérité, au bout du compte, je m'en sors bien. »

Au cours de son procès, on a établi qu'Alexander Simmons était un ami et un disciple du gouverneur Adrian Kodos. Ils se connaissaient sur Terre avant leur départ pour Tarsus IV, membres d'un groupe désireux d'ouvrir un « nouveau chapitre » dans leur vie.

« Le principal problème de la vie sur Terre, c'est qu'il n'y a justement plus vraiment de problèmes sur Terre. » Il fait un geste englobant la prairie et le reste du site. « Ici, c'est la taule, quoi. Les seuls défis que les gens "ordinaires" affrontent

sont ceux, un peu idiots, qu'ils se fabriquent pour tuer l'ennui : alpinisme, saut orbital, exploration des abysses. » Il fronce les sourcils. « Les gens qui ont trop de temps libre font ce genre de trucs, ou bien ils traînent à lire ou à ne "rien" faire de véritablement conséquent. »

Il pointe le ciel. « Pour un vrai défi, il faut aller là-dehors. Si vous rejoignez Starfleet ou que vous bossez chez eux en civil, au moins vous pouvez aller explorer de nouveaux mondes, peut-être rencontrer une espèce extraterrestre encore inconnue, ou découvrir les ruines d'une civilisation morte des millions d'années avant même l'apparition de la vie sur Terre. » Il marque une pause, hoche la tête, admiratif. « Je respecte ceux qui choisissent cette vie, mais ce n'était pas pour moi. Moi, je voulais m'éloigner du confort terrestre et tenter autre chose : faire quelque chose à partir de rien, ou presque rien. Pour beaucoup, c'est ça, la vie de colon. Kodos y croyait dur comme fer, lui aussi. »

Tarsus IV était une colonie établie des décennies avant l'arrivée de Kodos, de Simmons et d'autres personnes partageant les mêmes idées. La planète offrait encore beaucoup d'opportunités à ceux qui cherchaient un défi. Si une grande partie des colons et de leurs descendants préféraient vivre dans ou près du centre urbain principal, la ville de New Anchorage, d'autres avaient choisi de s'implanter — au sens propre comme au figuré — partout sur la planète.

« Je n'ai pas réussi à décrocher de la sécurité, » dit Simmons. « Je venais à peine de poser le pied hors du transport que le chef des forces de sécurité m'a trouvé. Il avait déjà lu mon dossier de ma carrière terrestre et voulait que je rejoigne son unité. Il n'y avait pas beaucoup de criminalité sur Tarsus IV, mais plus que chez moi. Ça semblait me laisser du temps pour faire autre chose, alors j'ai dit oui, et j'ai eu raison. Le boulot avait son lot de petites montées d'adrénaline, mais rien qui nous force aux heures supp' à répétition. »

Il se redresse sur sa chaise, affichant une certaine fierté. « J'ai pu construire ma maison de mes propres mains. Ça m'a pris presque un an. À part un module antigrav ou l'aide d'un ami pour mettre en place certains matériaux plus lourds, j'ai posé chaque brique, chaque bardeau, chaque pièce de bois ou de carrelage moi-même, des fondations au faîtage. Aucun de mes outils n'était motorisé. J'ai coupé chaque planche à la scie manuelle et enfoncé chaque clou au marteau. J'ai tiré tout le câblage, fait toute la plomberie. Si un ami m'aidait, je lui rendais la pareille quand il travaillait à sa maison. » Souriant, il fléchit sa main droite pour appuyer ses mots. « Des courbatures, des douleurs, des ampoules à la pelle à l'époque, mais bon sang, c'était satisfaisant de voir tout ça prendre forme en sachant que c'était le fruit de mon travail. Cette maison me manque. J'espère que celui qui l'habite aujourd'hui en prend soin. »

D'autres colons, dont plusieurs étaient arrivés avec Simmons sur Tarsus IV, avaient choisi des entreprises encore plus ambitieuses. À une époque où des machines peuvent confectionner des repas à partir de composés non comestibles, on peut s'interroger sur la nécessité ou l'envie de cultiver la terre, mais l'agriculture reste une vocation ancestrale, même sur Terre — et plus encore sur les mondes de colonisation.

« La plupart des grandes fermes se trouvent dans un rayon de cent kilomètres

autour de la ville, mais il y en a un paquet d'autres, de toutes formes et tailles, un peu partout. Celles-là, plus les installations hydroponiques et les serres — du petit modèle dans un jardin jusqu'aux grosses exploitations — alimentaient une offre assez diversifiée de produits et d'aliments locaux ou régionaux. »

Simmons s'interrompt encore, ferme les yeux et laisse échapper un léger soupir. « C'est pour ça que l'infection a été si dévastatrice. Tout ce travail, et ce maudit champignon a tout dévoré sans effort. Je ne suis pas fermier, mais j'en connais un tas, et j'en ai vu beaucoup pleurer quand il a fallu brûler leurs fermes jusqu'au sol. »

Comme on pensait que la source du fléau tenait aux conséquences imprévues de l'introduction de cultures et de semences importées d'Epsilon Sorona II dans l'écosystème de Tarsus IV, les tensions publiques ont grimpé en flèche à mesure que la crise s'aggravait. Poussés par la peur et l'incertitude, nombre de colons — y compris des descendants des premiers installés qui avaient vécu toute leur vie sur Tarsus IV — ont commencé à chercher quelque chose ou quelqu'un à blâmer pour leur détresse.

« Il y avait parmi nous un groupe qui n'avait jamais accepté la décision de la Fédération de relocaliser les colons d'Epsilon Sorona sur notre planète. » Simmons secoue la tête. « Nous avions tous notre idée sur le fait d'être laissés tranquilles pour vivre comme on l'entend. Kodos, en particulier, avait des opinions très tranchées là-dessus. Bien sûr qu'on ne peut pas s'extraire complètement de la Fédération, et on ne pouvait rien à la présence d'un poste de Starfleet avant même la colonie, mais notre truc, c'était l'autodétermination, tout ça, non ? Et, pour l'essentiel, on nous laissait mener notre vie — dans les limites du raisonnable, évidemment. C'est pour ça qu'on était venus, et pendant des années, on n'a jamais eu de problème avec la bureaucratie fédérale ; on entretenait d'excellentes relations avec les gens de Starfleet affectés à l'avant-poste. » Il soupire. « Et puis quelqu'un, dans un bureau à cent années-lumière de là, prend une décision qui bouleverse tout. »

Simmons semble regretter ses propos. « Ne vous méprenez pas. Bien sûr qu'on veut aider quand des gens sont dans le besoin, et bien sûr qu'on a accueilli les réfugiés d'Epsilon Sorona. Il n'y avait pas d'autre choix. Et si la situation avait été inversée, si c'était nous qui avions besoin d'un nouveau foyer ? » Il grimace. « Je sais que ça sonne égoïste, mais j'imagine qu'on voulait juste avoir notre mot à dire avant d'ouvrir notre monde à des étrangers. »

Avec la contamination fongique, toutefois, les sceptiques et ceux qui s'opposaient à la décision de relocaliser les évacués d'Epsilon Sorona II ont trouvé là une forme de justification. Ce fut une victoire de courte durée et dénuée de sens, car l'attention s'est vite portée sur la lutte contre l'épidémie et la gestion de ses conséquences. La gouverneure Gisela Ribiero — tenue pour responsable par beaucoup pour avoir accepté les réfugiés — a été démise ; Kodos l'a remplacée et s'est aussitôt attaché à exercer sa nouvelle autorité.

« Les premières réunions du conseil après la prise de pouvoir de Kodos étaient particulièrement tendues. » Simmons lève la main pour chasser un insecte qui choisit ce moment pour lui frôler l'oreille. « En plus du groupe habituel de conseillers, on

voulait aussi la présence de commandants de la sécurité, pour que nous ayons les infos les plus récentes sur la gestion du public et la préparation à d'éventuels troubles civils. Certains membres du conseil restaient ulcérés par l'éviction soudaine de Ribiero, mais rien de tout ça ne semblait déstabiliser Kodos. Il les a laissés se défouler un moment, puis quand il s'est mis à parler, c'était comme s'il avait toujours été aux commandes. Il ne voulait pas désigner des coupables. Il fallait se concentrer sur la crise en cours. C'était une question de simple survie. »

Simmons devient songeur, comme s'il cherchait la meilleure façon de donner voix à des souvenirs pénibles. « "Survie", c'était le mot auquel Kodos revenait sans cesse : la survie du plus apte et tout le tremblement. Il était fasciné par les cultures, sur Terre ou ailleurs, où ce genre d'idéaux étaient célébrés : les anciens Spartiates, les Klingons, les Andoriens. Il n'adhérait pas aux aspects les plus militaristes de ces sociétés, mais estimait que d'autres méritaient d'être imités. Avant même de quitter la Terre, Kodos avait l'idée que cette philosophie était la seule voie pour survivre si les humains voulaient continuer d'étendre leur influence dans l'univers. Il fallait s'en emparer si nous voulions survivre à des rencontres avec des espèces qui ne partagent pas forcément nos vues idéalistes — et un brin naïves — sur l'harmonie, la coopération et toutes ces choses que nous sommes censés valoriser. »

En outre, les habitants de Tarsus IV nourrissaient l'ambition de créer une communauté autosuffisante regroupant les meilleurs représentants de divers mondes de la Fédération. Les plans à long terme comprenaient l'essor des connaissances scientifiques et technologiques, ainsi que le progrès — voire l'évolution pure et simple — d'individus et peut-être même d'espèces entières. Même si des pratiques telles que l'ingénierie génétique sont illégales dans la Fédération, cela n'empêche pas scientifiques et ingénieurs de rechercher d'autres voies d'amélioration. Est-ce une forme d'eugénisme ? Certains pourraient le voir ainsi, et beaucoup de personnes aux opinions divergentes vivaient aussi à Tarsus IV.

Tout ce pour quoi la communauté avait œuvré — jusqu'à sa propre survie — était en péril. Tandis que Kodos et le conseil braquaient toute leur attention sur la situation présente, il était impossible de ne pas s'attarder sur la perspective déplaisante qui les attendait s'ils ne faisaient rien. Des appels de détresse avaient déjà été envoyés, et les dirigeants savaient l'aide trop lointaine pour être utile à temps. Les habitants de Tarsus IV étaient livrés à eux-mêmes pour l'avenir prévisible, face à une grave pénurie de nourriture et bien trop de bouches à nourrir. La réaction du public fut à l'image des temps troublés : en l'absence d'informations solides, la spéculation se chargea de combler les lacunes.

« Les gens imaginaient toutes sortes de théories et de scénarios catastrophes, » dit Simmons. « Savions-nous si le champignon finirait par nous atteindre, comme il avait déjà détruit nos sources de nourriture ? Et s'il mutait et nous contaminait ? Et si Starfleet mettait trop de temps à décider si nous représentions un risque biologique avant d'envoyer de l'aide ? Et s'ils décidaient tout bonnement de raser la planète pour éviter la propagation ? C'était de la folie. »

C'est Kodos qui avança l'idée que des circonstances aussi extrêmes appelaient

des mesures elles aussi extrêmes — peut-être déplaisantes, mais nécessaires.

« Il appelait ça une révolution, » raconte Simmons. « Au départ, il présentait cela comme un moyen de séparer les colons d'origine de ceux d'Epsilon Sorona II. Ensuite, on segmenterait encore ces deux groupes pour les envoyer vers d'autres régions de la planète. On pensait que s'installer dans des zones épargnées par le champignon aiderait à vaincre la contamination et à repartir de zéro. On pouvait mettre en route des synthétiseurs alimentaires, employer des techniques agricoles accélérées pour générer de nouvelles récoltes. Les débuts seraient rudes, mais avec de la détermination, de la coopération et un peu de chance, on s'en sortirait. »

Simmons redevient grave. « Ça, c'était le discours pour les foules. Après la réunion, Kodos a retenu une poignée d'entre nous. » Il se frotte les mains, puis les porte à son visage un instant, en poussant un long soupir sonore. « On devait être une douzaine, tous des gens venus avec lui de la Terre. Certains que je connaissais, d'autres dont je n'avais vu que le visage sur le transport ou après notre arrivée. C'est seulement là que j'ai compris qu'ils avaient des liens plus étroits avec Kodos que moi et partageaient nombre de ses convictions. »

« Quand il a tout exposé, c'était sans la moindre émotion. Il a réduit la situation à une simple arithmétique : tant de nourriture, tant de personnes à nourrir, tant de temps avant l'arrivée d'une aide. Même avec un rationnement, on finirait trop justes. Et là, il nous a lâché la bombe : soit nous mourions tous, soit certains seraient sacrifiés pour assurer la survie de la colonie. »

Plus d'une minute passe, Simmons silencieux, le visage marqué par la douleur d'avoir à exhumer ces souvenirs.

« Kodos disait que l'avenir de la communauté devait être l'objectif prioritaire. Au début, on a cru qu'il parlait d'aider les enfants, les personnes âgées, ceux qui avaient besoin de soins supplémentaires, mais ce n'était pas sa logique. Il ne pensait pas à la survie au sens traditionnel. Il voulait éliminer les faibles, les malades, et ceux dont on décidait qu'ils n'avaient aucune contribution pertinente à apporter à l'avenir de la communauté. Il s'agissait de la survie du plus apte et des "utiles". »

Une larme coule sur la joue gauche de Simmons. Il ne l'essuie pas, reste immobile pendant qu'une autre la rejoint et que toutes deux tracent leur sillon.

« À ce jour, je n'arrive pas à croire que j'ai pu le suivre, ne serait-ce qu'une minute. J'étais idiot et j'avais peur. Je ne voulais pas mourir, et je ne voulais pas faire partie de ceux désignés pour mourir. »

Lorsqu'on lui demande s'il pense que Kodos croyait réellement aux idées qu'il professait dans les heures ayant précédé le massacre, Simmons hoche la tête, convaincu.

« Il était absolument persuadé d'agir pour le bien de la colonie. À ses yeux, il se condamnait peut-être lui-même, mais c'était la chance de sauver au moins une partie de la communauté. Il semblait résigné à l'idée que l'Histoire le jugerait — sinon pour l'acte lui-même, du moins pour la manière dont il déciderait qui serait sacrifié. »

S'adossant au banc, Simmons laisse échapper un grognement d'agacement. « Dix ans ont passé ; je sais mieux aujourd'hui, mais je me souviens encore de ce que je

ressentais. C'était écrasant pour nous tous de tenter d'assimiler ce dont on parlait, et pourtant il y avait une sorte d'étrange noblesse dans ce qu'il proposait. On savait tous que c'était un choix dur, terrible, mais ça… paraissait "juste". » Il secoue la tête. « Au diable lui, et au diable moi pour l'avoir cru. En tout cas, c'est ce que je pensais. J'avais des doutes, mais face à Kodos, incapable de les formuler, je n'y suis pas arrivé. Et je voyais bien à ses yeux qu'il n'était pas convaincu que j'étais "avec" lui ; c'est pour ça qu'il a fait ce qu'il a fait. »

Les questions sur le massacre lui arrachent d'abord de la résistance, mais Simmons finit par livrer sa version des faits tels que consignés dans les registres officiels et les transcriptions de son procès.

« Je n'ai pas pu m'y résoudre. Les gens se rassemblaient à l'amphithéâtre, et Kodos avait choisi un petit groupe de personnes en qui il avait confiance pour exécuter ses ordres. Oui, j'en faisais partie, mais c'était du flan. Kodos devait savoir qu'il ne pouvait pas compter sur moi, et même si je ne l'ai pas compris sur le moment, c'est évident qu'il voulait s'assurer que je ne puisse pas revenir lui compliquer la vie. Il avait pris grand soin de dissimuler son identité à tous, sauf à un cercle restreint d'amis fidèles, refusant de montrer son visage avant d'avoir accompli ce qu'il appelait "le Sacrifice". Avec le recul, il s'agissait tout bonnement d'éliminer les témoins au cas où tout tournerait mal, et ça incluait des gens comme moi. J'ai juste eu "l'honneur" d'être l'un des premiers sur la liste avant le crime de masse. »

Simmons joint ses mains devant lui et les serre de façon rythmée en exhument d'autres souvenirs pénibles. Toutes ces années plus tard, à vivre chaque jour avec les conséquences de ses choix et de ses actes, on voit bien qu'il n'est pas prêt à se pardonner son rôle dans les événements de cette journée terrible. Une vérification des archives des messages subspatiaux envoyés depuis la planète au lendemain des exécutions révèle que c'est Simmons lui-même qui a annoncé aux habitants de New Anchorage qu'une réponse à l'appel de détresse initial de la colonie avait été reçue : un vaisseau arrivait, bien plus tôt qu'on ne l'avait d'abord prévu. Simmons a fait cette annonce à ses risques et périls, mais à ses propres yeux, cela était loin de suffire à lui accorder la moindre parcelle de rédemption.

« Nous étions en position à l'amphithéâtre quand Kodos a envoyé un de ses hommes pour me tuer. Après toutes ces années à se connaître, il n'a même pas eu le courage de le faire lui-même. Malgré ses grands mots et sa supposée bravoure face à la crise et au "sauvetage de la communauté à tout prix", il prenait déjà des mesures pour se blinder contre les retombées de ce qui allait arriver.

« J'ai eu la chance de le voir venir. Je vous passe les détails, mais en bref, j'ai tué le type avant qu'il ne me tue. Ensuite, j'ai détalé comme un diable. Je n'ai pas essayé d'arrêter ce qui allait se produire ; j'étais trop occupé à sauver ma peau. Je n'étais pas à un pâté de maisons de l'amphithéâtre quand les exécutions ont commencé. Les décharges de phaser et les hurlements ont déchiré la nuit, rebondissant sur les façades. À ce jour, quand je reste éveillé dans mon lit, dans le noir, je les entends encore. Je les entendrai jusqu'à ma mort — et peut-être qu'elles me hanteront encore après. »

Simmons hausse les épaules. « Ce serait… justice. »

Chapitre XXIII

Debout en silence, Lorca attendait devant le bureau de Georgiou pendant que la commandante consultait un rapport ou une autre correspondance sur la tablette de données qu'elle tenait en main.

Elle a l'air furieuse. Prévisible.

Georgiou n'avait même pas levé les yeux à son entrée, après l'avoir convoqué à la suite de son interrogatoire d'Alexander Simmons, le laissant détailler le bureau décrépit que le chef de garde des forces de sécurité avait jugé bon de lui attribuer. Les murs, en thermobéton comme tout le reste du bâtiment, étaient peints d'un blanc terne. Le bureau de Georgiou, sa chaise et la table à sa gauche formaient un ensemble assorti d'un gris canon, tout éraflé et rayé par l'âge et l'usure. Sur le bureau se trouvaient une interface informatique standard, la ceinture d'équipement de Georgiou et une seconde tablette de données, jumelle de celle qu'elle tenait.

Après encore une minute environ de traitement silencieux, elle posa la tablette sur le bureau. Se renversant dans sa chaise, elle croisa les mains sur ses genoux et le dévisagea avec une évidente désapprobation, mais aussi une pointe d'inquiétude.

« Simmons est de retour en cellule. La sécurité fait ce qu'elle peut pour corroborer son récit. Qu'est-ce que tu penses de ce qu'il a dit ? »

Surpris par cette entrée en matière, Lorca répondit : « Les relevés biométriques indiquent qu'il disait la vérité. »

« Je t'ai demandé ce que toi, tu penses. »

« Je suis d'accord avec les biométriques. » Il avait observé Georgiou poursuivre l'interrogatoire de Simmons et, même sans étudier les moniteurs et leurs données, Lorca savait sans l'ombre d'un doute que Simmons ne mentait pas. Il avait peut-être cru vouloir exécuter l'ordre de Kodos, mais au moment de vérité, Simmons avait vacillé. Sa conscience — pourtant déjà compromise — avait pris le dessus.

« Qu'est-ce qui te rend si sûr ? » demanda Georgiou.

« Il aurait pu nous tuer dans l'appartement de sa petite amie. Ce n'est pas comme si les autres au service de Kodos reculaient devant ce genre de chose. » La remarque fit surgir les images de Meizhen Bao et Piotr Nolokov. Il glissa la main dans sa poche, sans réaliser qu'il cherchait le petit billet de fortune cookie avant d'en sentir le papier entre ses doigts.

Les yeux de Georgiou se plissèrent. « Tu te fies à ton instinct ? »

Lorca sortit la main de sa poche et croisa les bras. « Et aux biométriques. Et puis, quand on a trouvé Simmons et sa petite amie, leurs armes étaient réglées sur étourdissement. Qu'est-ce qu'on fait de lui maintenant ? »

« Il restera en détention jusqu'à ce que le capitaine Korrapati reçoive une réponse aux messages qu'il a envoyés au Commandement de Starfleet et aux autorités de la Fédération. Tant que la gouverneure Ribiero n'a pas levé la loi martiale, nous avons une grande latitude, et nous continuerons de garder un œil sur les choses, mais le capitaine et moi pensons que Simmons doit rester sous la garde des autorités civiles locales. »

« Je pense que c'est probablement un choix avisé. »

Au début, Lorca s'était inquiété de la présence possible, au sein des forces de sécurité de New Anchorage, d'individus encore loyaux à Kodos. Inquiétude inutile : le capitaine Korrapati avait anticipé le problème et affecté des membres du détachement de sécurité du Narbonne au commissariat où Simmons était retenu. La gouverneure Gisela Ribiero maintenait la loi martiale, ainsi que le couvre-feu et les autres restrictions encore en vigueur. Cela lui permettait de faire appel à Korrapati et à son contingent de Starfleet où elle le jugeait nécessaire.

Se levant de sa chaise, Georgiou posa les mains à plat sur le bureau et se pencha vers Lorca. « Le cas Simmons est réglé. Tu veux m'expliquer ce que c'était que ce cirque, là-dedans ? »

Lorca répondit : « Aucune excuse, Commandante. J'ai laissé mes émotions prendre le dessus et j'ai franchi la ligne. » Une réponse franche, sans fioritures, et qui avait le mérite d'être vraie.

« Merci beaucoup de m'éviter d'aller te faire cracher des aveux à coups de trique. »

« Je ne voulais pas te faire perdre davantage de temps. » Georgiou était trop bonne officier pour avoir à subir quelque prétexte que ce soit. Lorca ne pouvait pas défendre ses actes inappropriés : agresser un prisonnier violait directement au moins une demi-douzaine de règlements de Starfleet et de lois civiles. Le seul moyen de conserver le soutien de Georgiou était de la respecter et de répondre droit.

Elle fit le tour du bureau, le regard durci en levant les yeux vers lui. « Tu me brouilles, Monsieur Lorca. Tu veux que moi ou le capitaine engagions des poursuites formelles contre toi ? »

« Je préfèrerais que non. Je fais simplement reconnaître ma responsabilité dans cette affaire, que j'accepte avec les conséquences qui pourraient en découler. »

Georgiou soutint son regard encore quelques secondes. « Tant qu'on est honnêtes, je ne peux pas dire que je t'en veuille. Même s'il n'a pas matériellement participé aux exécutions, Simmons était d'accord avec l'idée avant de se dégonfler à la dernière minute. À un moment donné, il a été OK avec le meurtre de milliers de personnes ; ne jouons donc pas à faire semblant qu'il s'agit d'une petite fleur précieuse à protéger à tout prix. » La présence de commandement reprit le dessus. « Je peux désapprouver tes actes, mais après examen de ton dossier, je suis convaincue qu'il s'agit d'un incident atypique. Par conséquent, je ne m'attends pas à en voir la répétition. Suis-je claire ? »

Lorca hocha la tête. « Oui, Commandante. »

Étant donné la dureté de son ton, il fut surpris de voir Georgiou soupirer.

« Je sais que tu as dû encaisser beaucoup depuis le début. Perdre deux membres de ton équipe. Simmons n'y est pour rien, mais il a confirmé que l'assaut a été ordonné par Kodos. Il voulait Starfleet hors jeu, parce qu'il savait comment tu réagirais aux exécutions. Si tu ne pouvais pas les empêcher, tu chercherais coûte que coûte les responsables. À ce titre, il a de la chance que nous soyons arrivés quand nous l'avons fait. À la place de Kodos, je ne voudrais pas que tu me traques. »

« Je le traque toujours. » Pour Lorca, ce ne serait fini que lorsque Kodos serait en détention — ou à la morgue. À cet instant, il n'avait pas vraiment de préférence.

Georgiou le fixa quelques secondes, sans parler, et il sentit qu'elle pesait la question qu'elle s'apprêtait à poser.

« Tu connaissais quelqu'un parmi les colons exécutés, n'est-ce pas ? »

La question sortit de nulle part, le prenant complètement au dépourvu. Lorca se sentit presque tressaillir devant cette interpellation directe — ce qui, en soi, suffisait à confirmer les soupçons de Georgiou.

Bien, décida-t-il. Mettons tout sur la table.

« Oui, Commandante. C'est exact. »

Les traits de Georgiou s'adoucirent. « Quelqu'un de proche ? Je sais que Meizhen et Piotr étaient tes collègues et amis, mais… tu vois ce que je veux dire. »

Hochant la tête, Lorca sentit sa mâchoire se contracter. « Oui. C'était une coloniste. Elle s'appelait Balayna. »

« Je suis désolée, Commandant. » Il n'y avait aucun doute sur la sincérité de son sentiment. Lorca vit la douleur dans ses yeux et lui en sut gré. Il savait aussi que le devoir l'obligeait à considérer ce nouvel élément avec un regard professionnel et détaché.

« Je n'ose imaginer ce que tu traverses. J'aimerais pouvoir faire quelque chose. N'importe quoi. »

Lorca redressa les épaules. « Ne me relève pas de mes fonctions. »

« Commandant, tu as subi un drame personnel. Non seulement tu es de toute évidence émotionnellement touché, mais ce ne serait tout simplement pas juste de te demander de compartimenter tout ça. Pas si vite, en tout cas. J'ai aussi une responsabilité quant à ton bien-être. »

« Et j'apprécie, » répondit-il. « Mais nous avons notre premier indice concret sur la localisation de Kodos. Je comprends sincèrement ce que tu dis, mais je te demande de me laisser aller au bout. » Il s'interrompit, sentant l'angoisse monter. Inspirant profondément pour se calmer, il joignit les mains devant lui. « J'ai besoin de terminer. Pas seulement pour Balayna, mais pour tous les autres. » Rester sur la touche était inacceptable ; il devait être sur le terrain. Il n'imaginait pas abandonner la poursuite. Pas maintenant.

« N'allons pas trop vite, » dit Georgiou. « D'abord, il faut vérifier les informations que nous donne Simmons. Si ce qu'il dit est vrai, débusquer Kodos ne sera pas facile. »

« J'ai déjà commencé, Commandante. » Alors même qu'il observait Simmons répondre aux questions de Georgiou durant l'entretien prolongé, Lorca avait

commencé à assembler un plan pour exploiter ce que le prisonnier révélait sur l'ex-gouverneur et ses partisans. D'après Simmons, il avait fait partie du groupe qui avait aidé Kodos à localiser et établir une sorte de refuge dans les montagnes à l'est de New Anchorage. Les minerais et anomalies géomagnétiques qui imprégnaient la région offraient un couvert idéal contre les capteurs et téléporteurs, permettant en pratique à n'importe qui d'échapper au regard de la technologie moderne. Kodos, et quiconque l'accompagnait, pouvait se terrer des semaines, voire des mois, au milieu de ces montagnes, sans réel risque de détection. L'emplacement serait un secret farouchement gardé, connu seulement d'un petit cercle de fidèles.

Simmons avait appartenu à ce cercle. Aucune des informations qu'il livrait ne pouvait être acceptée isolément, bien sûr, mais Lorca avait déjà une idée pour gérer cela.

« Il y a une façon de garantir sa pleine coopération. Laisse-moi l'emmener. »

Ayant retrouvé sa chaise derrière le bureau, Georgiou se mit à tapoter du bout des doigts le plateau. « Comme guide ? »

« Guide, ou appât. Ce qui marchera. Autant qu'il sache, Kodos le croit mort, mais on ne peut pas compter là-dessus indéfiniment. » Lorca ne put s'empêcher de jeter un regard circulaire au petit bureau sombre et peu engageant. « On ne sait pas si Kodos a encore des loyaux dans les parages, mais je ne parierais pas le contraire. » En conséquence, Lorca avait pris des mesures dès l'arrivée de Simmons pour que sa présence ne soit connue que des personnes qui avaient strictement besoin de l'information. Il espérait ainsi préserver le secret de l'arrestation d'un homme détenant des renseignements cruciaux sur Kodos, mais il savait que cela ne durerait pas. S'ils voulaient tirer le meilleur parti de l'avantage potentiel que représentait Simmons, il leur fallait prendre l'initiative, avant que Kodos ou ses partisans n'agissent.

« On peut lui offrir une remise de peine pour obtenir sa coopération, » dit Georgiou. « Son avocat va adorer. » Après l'incident survenu pendant l'interrogatoire, la commandante s'était assurée que Simmons puisse parler à un conseil juridique. Malgré les mises en garde de l'avocat, l'officier de sécurité avait accepté de coopérer avec Georgiou et Lorca. « En admettant que je te laisse faire, quel est ton plan ? »

« Une chasse à l'homme toute simple, Commandante. Simmons dit connaître le camp de base que Kodos a établi, donc il pourra nous y conduire. Avec toutes les interférences géomagnétiques qui imprègnent la région, les capteurs du Narbonne ne pénétreront pas très profondément, mais ils pourront surveiller l'activité en surface. Même si nous ne trouvons pas leur camp, nos mouvements pourraient les faire sortir. » Lorca soupira. « À supposer qu'ils soient réellement là-dedans. » Une stratégie peu sophistiquée, mais, avec les informations et les moyens dont il disposait — du moins jusqu'à l'arrivée de renforts —, Lorca pensait que c'était l'option la plus prometteuse.

« S'il s'y trouve, ça peut être dangereux, » observa Georgiou. « Quelqu'un qui se donne tant de mal pour se cacher prendra des mesures pour défendre sa planque. »

Lorca esquissa un sourire sombre. « C'est pour ça que Simmons marchera devant. »

« Évitons de dire ça à son avocat. » Georgiou le considéra avec une inquiétude évidente. « Et tu es sûr d'être en état ? »

« Absolument. Et puis, c'est toujours mieux que de rester planté ici à… mieux que de rester planté ici. J'ai besoin d'agir, Commandante. »

Comme si elle pesait les conséquences potentielles de sa décision, Georgiou baissa les yeux vers son bureau, et ses doigts poursuivirent leur rythme quelques secondes encore avant qu'elle n'inspire profondément et n'acquiesce.

« Présente ton plan au capitaine Korrapati, puis retire l'équipement dont tu as besoin à bord du Narbonne. Je te confierai Simmons. Promets-moi que tu ne le tueras pas là-bas. »

Lorca répondit : « Seulement s'il essaie de me tuer en premier. »

« Marché conclu, » dit Georgiou. « Tu auras l'appui du Narbonne sur le terrain : capteurs, téléporteurs, tout ce qu'on pourra bricoler. On a une équipe d'ingénieurs du SCE avec nous. Peut-être qu'ils pourront te construire une barge pénitentiaire à partir de conteneurs de fret avant ton retour. » Elle s'interrompit, et son expression changea comme si une pensée soudaine et préoccupante venait de la traverser. Un instant plus tard, elle se leva et darda sur Lorca un nouveau regard dur.

« Je comprends et j'apprécie ce que tu as traversé, et, d'après ce que tu m'as dit, je peux admettre que tes actes contre Simmons étaient dictés par le stress, la fatigue, et même la colère. Compte tenu des circonstances, je suis disposée à les considérer comme une anomalie, mais c'est important, Monsieur Lorca : je veux que Kodos soit puni, tout comme toi, mais nous ne sommes pas des justiciers. Ce n'est pas à nous de rendre la justice. Ramène Kodos — vivant. »

Lorca offrit un bref hochement net. « Il sera jugé, Commandante. Vous avez ma parole. »

Il avait pleinement l'intention de capturer Kodos, de le ramener à New Anchorage — enchaîné s'il trouvait de quoi faire — et de le jeter aux pieds de la gouverneure Ribiero. C'était la seule manière de rendre vraiment justice à Piotr Nolokov, Meizhen Bao et aux quatre mille colons massacrés — Balayna comprise. Leurs familles et leurs amis méritaient de voir de leurs yeux l'architecte de leur mort recevoir la peine qu'il méritait.

En revanche, si Kodos choisissait de se battre, Lorca n'aurait aucun mal à l'abattre sans la moindre hésitation.

Chapitre XXIV

Lever de soleil sur Tarsus IV.

L'air était vif et frais, sans être assez froid pour exiger des vêtements d'extérieur lourds. Il le revigora, chassant les derniers filaments d'un sommeil agité. Pour Kodos, c'était son moment préféré de la journée. Il avait depuis longtemps pris l'habitude de s'éveiller avant l'aube ; au fil des ans cela avait évolué en un rituel : s'asseoir sur la véranda de sa maison pour saluer chaque nouveau jour. Vivant en ville, il préférait accueillir l'aube seul, sirotant son thé et regardant l'obscurité se dissiper tandis que des oranges et des rouges vifs s'étiraient depuis l'horizon avant que le soleil n'apparaisse.

Privé de son thé et contraint de s'asseoir sur une simple pierre plate en lieu et place du fauteuil de sa véranda, il respectait quand même sa routine matinale. Comme toujours, il sentit la nouvelle journée chasser la fatigue qui persistait en lui. C'était une mesure temporaire, le savait-il, mais elle lui procurait néanmoins un faible sentiment de satisfaction. Ces derniers jours passés en quasi-exil le rongeaient. Ses propres pensées le dévoraient, le poussant à remettre en question la sagesse de ses choix et l'ampleur de leurs conséquences. Sa conscience — et sa culpabilité — cesseraient-elles un jour de le tourmenter ? Il jugea peu probable que ce fût le cas.

Et peut-être vaut-il mieux que ce soit ainsi.

La pensée lui vint en baissant les yeux sur le livre relié et usé posé sur ses genoux. Ce n'était pas une édition originale mais un fac-similé, conçu pour ressembler à un volume d'autrefois. Le faux cuir était usé et éraflé par endroits, et l'or des lettres sur le dos était terni et écaillé mais toujours lisible : The Complete Works of William Shakespeare.

Si beaucoup de la littérature et de la poésie anciennes de la Terre avaient été perdues au fil du temps, certains auteurs et leurs créations avaient néanmoins survécu aux âges. S'il avait lu les classiques — Roméo et Juliette, Hamlet — à l'école primaire ou à l'université, ce n'est que depuis quelques années que Kodos s'était pris d'un intérêt soutenu pour la vie et l'œuvre du dramaturge célébré. Le livre sur ses genoux était l'un des rares volumes physiques qu'il avait emportés de la Terre. Pour une raison qu'il n'expliquait pas, lire l'équivalent électronique sur un écran d'ordinateur ou une tablette — comme il le faisait pour presque tout le reste depuis l'enfance — ne procurait pas la même satisfaction. Il y avait une énergie dans ces mots qui s'amenuisait lorsqu'ils étaient réduits à des pixels. Ici, sous ses doigts, en forme tangible, ils dégageaient la passion, la douleur et la vie capturées par leur auteur des siècles auparavant.

Que penserait Shakespeare de la situation où se trouvait Kodos ? Il y voyait certainement les éléments d'une tragédie à l'ancienne. L'histoire s'y prêtait : conflits entre héros et vilains, longs soliloques emplis de réflexion et d'angoisse. Peut-être qu'un dramaturge moderne écrirait un jour une épopée digne du Barde lui-même.

Je doute fort que ce soit le cas, pensa-t-il néanmoins.

« Bonjour, Gouverneur. »

Kodos se tourna et vit Ian Galloway se tenir derrière lui. Comment son assistant avait-il pu s'approcher ainsi sans être entendu ? Malgré le plateau relativement plat, le sommet du mont Bonestell présentait encore des passages difficiles pour un randonneur novice — et Galloway l'avait prouvé lors du trajet à pied à travers les cols.

« Tu te déplaces avec une discrétion surprenante, Ian. »

Galloway, un peu essoufflé, esquissa un petit sourire. « De l'entraînement, Gouverneur. Je n'ai guère le choix avec nos installations actuelles. »

« C'est l'isolement du lieu et l'effort nécessaire pour y parvenir qui constituent notre principal avantage. »

Kodos et les autres avaient pu utiliser des véhicules tout-terrain pour rejoindre la région depuis la ville, car les routes et sentiers praticables s'arrêtaient bien avant cet endroit. Le petit convoi avait pu avancer encore de quelques dizaines de kilomètres dans le sauvage, mais même cela prit fin tôt ; le reste du trajet dut être effectué à pied. Cette complication avait été intégrée au plan de déplacement avec la même attention au détail qui avait présidé au choix de l'emplacement. Tandis que Kodos et la majorité de ses partisans rejoignaient le camp dans les montagnes, les véhicules furent ramenés en ville et leurs conducteurs y restèrent, faisant de leur mieux pour vérifier que la fuite avait été effectuée sans être détectée.

Quant au choix du refuge, d'autres zones de la région eussent été plus accessibles, mais elles ne présentaient pas les fortes concentrations de minerais et autres anomalies géomagnétiques souterraines qui contrecarrent la technologie de détection que le vaisseau de Starfleet emploierait. Ici, les niveaux d'interférence étaient si répandus qu'il pouvait s'éloigner sans crainte de leur cachette et s'accorder quelques instants chaque jour pour saluer l'aube. Si ses poursuivants voulaient le capturer, ils devraient en baver.

« Que puis-je faire pour vous, Ian ? » demanda-t-il.

Galloway s'approcha. « Vous aviez demandé à être informé si nous avions des nouvelles de la ville. Il y a du nouveau. Une de nos personnes a été arrêtée. »

« C'était à prévoir. Peut-être inévitable. »

« Oui, Gouverneur, mais la personne qu'ils ont capturée, c'est Alexander Simmons. »

Kodos mit quelques secondes de plus à digérer la nouvelle. Il remua sur la pierre qui lui servait de perchoir et fixa son assistant. « Tu es sûr ? »

« L'information vient de notre contact au quartier général des forces de sécurité. Ils l'ont vu amené après son appréhension par deux officiers de Starfleet. »

« Comment est-ce possible ? » Kodos s'interrompit, se rappelant que Galloway n'était pas au courant de la vérité sur ses plans concernant Simmons la nuit du

Sacrifice. C'était une information restreinte à lui-même, à Joel Pakaski et à l'homme chargé d'exécuter l'ordre, Markus Seidel. Seidel, lui aussi agent de sécurité, avait reçu des instructions précises sur Simmons, mais dans la précipitation du repli vers un abri provisoire en planifiant sa fuite de New Anchorage, Kodos avait négligé d'obtenir une confirmation finale à propos de Simmons — ou de Seidel d'ailleurs. Aucun des deux n'avait rejoint le groupe qui quitta la ville, et Kodos réalisa son oubli. Il aurait dû demander à Pakaski de vérifier la situation, à la fois pour localiser Seidel et s'assurer que Simmons était mort.

« D'après notre contact au quartier général, Simmons a réussi à échapper à la tentative d'assassinat de l'officier Seidel. »

La phrase factuelle de Galloway surprit Kodos. Il regarda son assistant avec une nouvelle estime pour sa ressource, mais aussi une pointe d'appréhension.

« Comment le sais-tu ? »

« Simmons a raconté sa version aux interrogateurs. Seidel a tenté de le tuer, mais Simmons a retourné la situation et fui l'amphithéâtre. Il s'est ensuite caché chez sa petite amie jusqu'à être retrouvé par la recherche de Starfleet. » Galloway marqua une pause, l'expression pensive. « Il n'était pas supposé faire partie de notre groupe, n'est-ce pas ? »

Un courant d'air traversa la vallée et remonta sur le plateau, faisant resserrer son col à Kodos tandis qu'il réfléchissait à la meilleure manière de répondre. Il opta pour la vérité. « Simmons n'était pas un croyant. Il doutait que ce que nous faisions soit juste. C'est compréhensible : ce que je proposais aurait été écrasant pour quiconque. Toutefois, je craignais qu'il flanche au moment décisif, quand il aurait fallu qu'il mette de côté ses sentiments personnels pour agir pour le bien commun. J'ai donc envoyé Seidel pour s'assurer que Simmons accomplirait son devoir ou, à défaut, qu'il ne nous compromettrait pas. »

« Je comprends, Gouverneur, » répondit Galloway. « C'est ce que Simmons a dit à ses ravisseurs. Pour ce que vaut mon avis, je pense que vous avez pris la bonne décision. Quiconque nourrit de tels doutes nous met tous en danger. »

Kodos fut surpris d'entendre une telle fermeté dans la voix de son assistant. Comment n'avait-il pas perçu cette conviction chez Galloway plus tôt ? Était-il tellement accaparé par les événements récents que ces indices lui avaient échappé ? Peut-être d'autres détails lui avaient-ils aussi échappé — ce qui pouvait devenir dangereux dans les circonstances actuelles. Faisait-il confiance à tous ceux qui l'entouraient ? Il y avait Galloway et Joel Pakaski, dont la loyauté avait été plus que prouvée, mais qu'en était-il des vingt autres personnes qui se terraient avec lui ? Autrefois, il n'aurait jamais remis en cause leur dévotion, ni envers lui ni envers la cause. Combien d'entre eux étaient motivés d'abord par la survie personnelle ? En temps normal, c'était une question légitime, mais ici ceux qui souhaitaient échapper à l'arrestation et à des poursuites constitueraient une puissante incitation à la coopération. Ce n'est que lorsque la situation se dégraderait que le véritable caractère des hommes qu'il avait choisis pour l'aider serait révélé.

Espérons que cela n'arrivera pas.

« Qu'est-ce que Simmons a dit d'autre aux autorités ? » demanda Kodos.

« L'équipe de réaction de Starfleet mène une vaste opération de recherche. Ils ratissent la ville pour nous trouver. Quelques-uns des nôtres ont été arrêtés, mais la capture de Simmons est la plus significative. Ils l'utiliseront probablement pour étendre leur filet. » Galloway marqua une pause ; Kodos vit le jeune homme nerveux. « L'un des officiers qui a trouvé Simmons est le commandant du détachement de l'avant-poste. D'après le rapport, cet homme semble particulièrement déterminé à nous retrouver. »

« À me retrouver, tu veux dire. »

Ce n'était pas la première fois que Kodos secouait la tête à la pensée de la folie qu'avait été d'attaquer le poste d'observation de Starfleet. L'action avait paru judicieuse : l'équipe de cinq disposait d'armes et d'équipements utiles en cas de confrontation avec les forces de sécurité. L'avant-poste possédait aussi des provisions non contaminées, que l'officier en place — un certain Lorca — avait proposé d'ajouter aux réserves de la colonie. Un geste apprécié par la gouverneure Ribiero et la direction du conseil — et même par Kodos — mais Lorca et son équipe représentaient désormais des risques qu'il valait mieux neutraliser.

« Les équipes qu'on a envoyées à l'avant-poste ont tué deux officiers de Starfleet, » dit Galloway. « Donc ce commandant Lorca sait presque certainement que tu as donné l'ordre. D'après notre contact, il a été… plutôt animé durant son interrogatoire de Simmons. Il est logique qu'il ait un intérêt personnel à nous retrouver. »

Kodos réalisa qu'il avait sous-estimé les capacités du personnel de Starfleet, qu'il pensait plutôt composées de techniciens que de spécialistes de la sécurité. Erreur qui le rattrapait aujourd'hui. Lorca, en particulier, semblait posséder une formation et de l'expérience tactiques. Chercherait-il à venger la mort de ses collègues ? Peut-être. Et s'il était mû par d'autres motifs ? Comme tant d'autres affectés par le Sacrifice, il pouvait entretenir des liens personnels avec un ou plusieurs colons ; la vengeance est un puissant moteur, et maintenant il apparaissait que Lorca disposait d'informations pertinentes pour faire avancer sa recherche.

« Il se servira de Simmons, » constata Kodos. « Il l'utilisera pour nous trouver. » Puis, se tournant vers la vaste vue devant lui, il contempla la vallée montagneuse baignée par le soleil désormais au-dessus de l'horizon. La lumière éthérée l'apaisa. C'était une sérénité totale, un paysage dans lequel il aurait pu se perdre à jamais.

Mais ce n'était pas possible.

« Nous ne pouvons pas rester ici. Tôt ou tard, la recherche nous ramènera jusqu'à la porte. Ils nous trouveront. Il faut prévoir cette éventualité. »

Galloway demanda : « Si nous partons, ne pourront-ils pas tracer nos mouvements ? »

« En fin de compte, oui. » Kodos savait qu'ils avaient l'avantage : le terrain était leur allié. Mais les forces de Starfleet finiraient par surmonter cet obstacle. Il fallait une action de diversion, une sorte de manœuvre qui fournirait la couverture nécessaire pour se rendre… où ? Revenir en ville ? Et si la solution consistait à faire

demi-tour face aux poursuivants, à trouver un moyen de franchir les cordons de sécurité pour se perdre dans New Anchorage ? C'était une ruse à envisager, mais sa réussite exigerait préparation et une bonne dose de chance.

Ils ne pouvaient pas attendre.

Le temps pressait.

Chapitre XXV

Lorca vit l'homme devant lui trébucher : son pied droit glissa sur une dalle rocheuse humide et lisse. Sa jambe se déroba et l'homme bascula en arrière, le poids de son sac le déséquilibrant et l'entraînant vers la pente. Les autres, à proximité, crièrent divers avertissements tandis qu'il commençait à dévaler. Ses bras battaient l'air, cherchant à s'agripper à quelque chose pour ne pas rouler jusqu'en bas de la colline. Se décalant sur la gauche pour éviter d'être emporté, Lorca tendit le bras droit et saisit la main de l'homme. La vitesse et la masse faillirent l'entraîner, mais il planta les pieds et prit l'appui nécessaire contre la traction brusque. En quelques secondes, la chute de l'homme fut enrayée ; il se retrouva sur le dos, grimaçant sous le choc inattendu.

« Ça va ? » demanda Lorca, secouant son bras droit pour dissiper l'élancement d'un arrachement presque ressenti à l'épaule.

L'autre, un civil dont Lorca ne se rappelait pas le nom, hocha la tête. « Ouais. Merci. Je n'avais pas vu la mousse sur ce rocher. »

Lorca désigna les semelles des chaussures de l'homme. « Ce n'est pas l'idéal pour être là-haut. » La semelle convenait aux rues et trottoirs, mais pas aux terrains inégaux ou humides qu'ils traversaient. « Fais attention où tu mets les pieds. Pas envie d'une entorse ou d'une jambe cassée. » Il esquissa un petit sourire pour adoucir le reproche. « La base est loin, et je n'ai vraiment pas envie de te porter. »

« J'ai justement une paire de bottes dans mon sac. Je ne pensais pas en avoir besoin avant d'être plus haut en montagne. On sait tous les deux comment ça a tourné. Je ferai gaffe, Commandant. Merci. »

Tendant sa main, Lorca se cala et aida l'homme à se relever. « Comment tu t'appelles ? » demanda-t-il.

« Denham. Brian Denham. »

Le nom lui dit quelque chose ; Lorca se souvenait de l'avoir vu sur la liste des civils vérifiés comme n'ayant aucun lien connu avec Kodos. Pour sélectionner le personnel de l'équipe chargée d'aider à la traque du gouverneur fugitif, on privilégiait les profils issus du militaire, des forces de l'ordre ou aguerris au plein air. Mais la nécessité d'éviter d'introduire des sympathisants potentiels de Kodos obligea Lorca à envisager d'autres candidats. Malgré des lacunes côté compétences, des gens comme Denham tenaient à aider, de toute manière utile.

« Tu fais quoi, Brian ? »

Rajustant les sangles de son sac, Denham répondit : « Je suis spécialiste en informatique. Ma femme est biologiste moléculaire. »

« Déjà fait de la rando ou du camping ? »

Le visage de l'autre rosit. « Ça se voit tant que ça ? »

« Un peu, oui. » Outre les chaussures inadaptées, ses vêtements d'extérieur n'étaient pas assez robustes pour la rudesse du terrain. Sa veste, un polymère léger, s'était déchirée lors de sa chute, et son sac débordait, probablement d'objets qui ne serviraient guère ici. À l'inverse, Lorca portait un sac de terrain standard de Starfleet, contenant seulement ce que l'expérience lui disait utile dans cet environnement. Il avait ajouté un couteau de chasse à sa ceinture d'équipement, et son sac comportait un réservoir d'eau accessible par un tube sans retirer le sac. Dans les poches latérales : rations et cellules d'énergie de rechange pour son phaseur. Des vêtements adaptés aux éléments occupaient le compartiment principal. Le reste, pour Lorca, relevait de la « catégorie confort ».

Reste au chaud, hydrate-toi, et sois prêt à te battre, lui avaient répété à satiété ses instructeurs de combat et de survie en milieu sauvage, lors d'un entraînement qui lui semblait remonter à une vie antérieure. Le reste suivra.

« Qu'est-ce qui t'a poussé à te porter volontaire, Brian ? »

L'expression de Denham s'assombrit. « Mon père était à l'amphithéâtre, cette nuit-là. Je veux aider à trouver l'homme qui lui a fait ça, à lui et à tous les autres. »

« Ton père ? » Lorca estimait Denham à la quarantaine bien entamée, ce qui plaçait le père vingt-cinq à trente ans plus âgé. Kodos avait inclus nombre de colons âgés dans son « sacrifice », et cette seule pensée fit à nouveau serrer les mâchoires de Lorca. D'un point de vue froid et calculateur, on pouvait y voir une certaine « logique pratique », mais cela n'amoindrissait en rien l'envie de lui broyer la face à mains nues.

Crevure sans cœur.

« Je suis né sur Epsilon Sorona, » dit Denham. « Mes parents faisaient partie des colons d'origine, et on nous a tous amenés ici lors de la relocalisation. » Il s'interrompit, balayant du regard la majesté du paysage. « C'est chez nous, et je veux aider à trouver le salaud qui m'a pris mon père, et tous ces pères et mères aux autres. »

Quoi qu'il pensât des talents d'homme des bois de Denham, Lorca respectait sa détermination. Il y avait un risque, ici : si Kodos, acculé, décidait de tenir une dernière position, il y aurait des blessés — ou pire. Denham, comme les autres civils, n'avait pas de phaseur, faute d'assez d'armes pour tout le monde. Il portait un couteau à la ceinture, une hachette, et ce que Lorca identifia comme une batte de cricket dépassant du sac. D'une efficacité discutable en cas d'échange de tirs, admit Lorca — tout en reconnaissant que l'idée d'employer la batte avait un certain attrait.

Du calme, Commandant.

« Merci d'être là, Brian. J'apprécie. Tu devrais sans doute enfiler ces bottes avant trop longtemps. »

Denham sourit. « Entendu. »

Laissant l'homme remonter le sentier pour rejoindre les autres volontaires, Lorca attendit qu'Enseigne Terri Bridges le rattrape. À ses côtés, portant un sac

semblable, marchait Alexander Simmons.

« Comment va notre guide ? » demanda Lorca. « Il te cause des soucis ? »

Bridges lui lança un regard en coin. « Tu me causes des soucis ? »

« Vous avez menacé de me jeter de la montagne si j'en causais. »

Souriante, Bridges se tourna vers Lorca. « Tu vois ? Aucun souci. »

Lorca réprima un rire. « Tu tiens le coup ? »

« Ça fait depuis l'entraînement de survie à l'Académie que je n'ai pas randonné comme ça, mais ça va. Je devrais intégrer ce genre de sortie à ma routine sport. »

« On reverra peut-être le planning d'entraînement une fois de retour au service. » Il reporta son attention sur Simmons. « Quelque chose te paraît familier ? »

L'autre fit la grimace. « C'est une montagne. Elle ressemble aux autres. »

« Tu comprends que ça ne me dérange pas que Bridges te pousse du haut de celle-ci, hein ? » Simmons eut la sagesse de ne pas répondre. « Tu es là pour nous aider à localiser Kodos. Si tu ne peux pas, je te donnerai l'impulsion nécessaire pour faire redescendre ta carcasse au camp de base. On est d'accord ? »

Simmons hocha la tête. « On est d'accord. »

Le déchu officier de sécurité avait peu parlé depuis que le groupe avait abandonné les véhicules terrestres, incapables de progresser sur les pentes accidentées. Les véhicules formaient un périmètre autour du petit camp de base servant d'appui à Lorca et aux vingt-cinq personnes poursuivant la traque à pied. Leur groupe était l'un des quatre déployés dans la chaîne, convergeant vers le centre de la zone depuis des directions différentes en empruntant toute trace ou passage praticable sur ce sol impitoyable.

Impitoyable à plus d'un titre.

Lorca et les autres savaient que l'activité géomagnétique naturelle en profondeur brouillerait les capteurs et neutraliserait presque totalement les téléporteurs. Les communications, et jusqu'aux tricordeurs personnels, en faisaient les frais, constata Lorca dès qu'ils s'éloignèrent du camp pour entrer dans la première vallée de leur quadrillage. Les balayages étaient saturés d'interférences, limitant leur utilité à vingt ou trente mètres. Les communicateurs étaient tout aussi capricieux au-delà d'une centaine de mètres.

Anticipant ce contretemps, Lorca avait préparé des cartes topographiques papier de la région, générées à partir des scans du Narbonne. Elles ne serviraient qu'en surface, mais avec des boussoles spéciales conçues pour fonctionner dans les zones les plus perturbées, ils garderaient au moins sens de la direction et de la distance. Il alla plus loin en faisant annoter à Simmons les endroits où, selon lui, Kodos et les siens avaient des caches ou des issues, voire des itinéraires de fuite. Simmons se révéla avare de précisions, et certains de ses choix laissaient Lorca sceptique, mais recouper avec les scans ne donnait pas de raison claire de valider ou d'invalider ses indications. Dans ce contexte, Lorca se rappela ce qu'il avait dit à Georgiou de tout le plan :

Une seule façon de savoir si ça marchera.

Sans tricordeurs, capteurs ni transporteurs ? Il s'adapterait. Mais l'impossibilité d'appeler des renforts, du camp ou du Narbonne, l'inquiétait davantage. Il faudrait revenir au bon vieux « ratisser et nettoyer », comme lors de ses opérations de reconnaissance d'enseigne, puis à l'entraînement sécurité de Starfleet. Comme ses instructeurs le répétaient avec jubilation : la technologie ne remplace jamais les bottes au sol.

Lorca se cala près de Simmons, profitant pour balayer du regard la colonne qui progressait en amont et en aval. Le « chemin » n'était qu'une rigole naturelle entaillant le flanc, sans doute creusée par des ruissellements millénaires. Sur son ordre, la colonne avançait en conservant quatre à cinq mètres d'intervalle. Une vieille habitude de fantassin que Lorca n'avait jamais perdue ; être ici, chargé et armé, traquant un ennemi, réveillait des réflexes enfouis.

En tête de formation, le lieutenant Jason Giler menait une douzaine de membres du détachement de sécurité du Narbonne, soit la moitié de l'équipe. Quatre hommes étaient écartés de part et d'autre, en éclaireurs, pour surveiller les flancs. Le reste était composé de civils comme Brian Denham, compensant leur manque de pratique par une forte envie d'aider. Deux ou trois, toutefois, avaient un minimum d'expérience de plein air et une certaine familiarité des lieux, ce que Lorca appréciait : dépendre uniquement de Simmons n'était pas sain. Il s'attendait encore à une « manœuvre » de sa part, soit pour s'échapper, soit pour prévenir Kodos ou d'autres à proximité. Son instinct lui disait que Simmons ne les trahirait pas tant qu'il agirait dans son propre intérêt ; suffisant, toutefois, pour que Lorca tienne parole.

On verra.

« Des repères à surveiller ? » demanda-t-il à Simmons. « Des signes discrets laissés pour qui viendrait rejoindre Kodos ? » Même en sachant quoi chercher, Lorca n'avait rien vu qui trahisse une présence indue. Pas d'empreintes, de pierres déplacées, d'herbes couchées, pas de détritus — aucun indice d'un passage négligent. L'expérience lui disait que cela ne prouvait rien : soit Kodos et les siens savaient masquer leur trace, soit ils avaient emprunté un autre trajet.

En supposant qu'ils soient passés par ici.

Un éclair suivi d'une explosion étouffée, quelque part devant, fit sursauter Lorca ; il leva les yeux juste à temps pour voir un corps projeté à plusieurs mètres avant de s'écraser lourdement sur la pente. Un nuage de terre enveloppa la silhouette qui roula encore un peu avant de s'immobiliser contre un ressaut rocheux.

Aux cris d'alarme du groupe, Lorca, sans réfléchir, agrippa Simmons de la main gauche et se laissa tomber à genoux, l'entraînant avec lui. De l'autre, il avait déjà dégainé le phaseur à sa ceinture, vérifiant le niveau d'énergie et le réglage sur étourdissement. Du coin de l'œil, il vit l'Enseigne Bridges l'imiter. Autour d'eux, les autres s'accroupissaient ou se couchaient, armes levées, couvrant des secteurs, tous à l'affût d'une nouvelle menace. Personne ne parla ; Lorca guettait tout indice d'attaque, mais rien.

« Mon dieu, » souffla Bridges, à voix basse. « C'était Giler ? »

Lorca évaluait déjà ; au point de détonation, cela ne pouvait être que Giler. En

tête, il était la victime la plus probable de…

Un piège ?

« Je n'y crois pas. »

En ordonnant à Bridges de rester avec Simmons, Lorca se redressa en demi-crouch et remonta vers la silhouette. En passant, il fit signe aux autres de tenir leurs positions. Son regard fouillait le sol, traquant toute anomalie. Rien — et pourtant, chaque pierre, chaque touffe d'herbe était une menace potentielle. Il lui fallut près d'une minute pour atteindre le corps inerte de Jason Giler. Le lieutenant avait atterri sur le dos, le torse soutenu par le sac. Du sang coulait de plusieurs blessures au visage, et une large zone de sa poitrine — veste incluse — était noircie. S'agenouillant, Lorca posa deux doigts sur le cou, cherchant un pouls. Rien.

« Nom de… »

Phaseur en joue, il balaya devant lui : aucun signe d'ennemi sur le versant. Son regard accrocha alors une zone de sol, sous un gros bloc affleurant. Terre sombre et humide, cailloux éparpillés dessinaient un cône sans équivoque.

Un détonateur de proximité.

C'était l'explication la plus plausible, vu la scène. Lorca connaissait ces dispositifs, formé jadis à leur emploi tactique — défensif, pour sécuriser un périmètre en cas d'attaque. Même là, ils servaient de dissuasion en déclenchant des charges lumineuses ou sonores. L'usage de déclencheurs de proximité pour actionner des explosifs antipersonnel était proscrit dans la Fédération, et par Starfleet, depuis près d'un siècle.

« Commandant ? »

Jetant un coup d'œil en arrière, il vit l'Enseigne Bridges progresser vers lui, poussant un Simmons très réticent à passer devant. À la vue de Giler, ses yeux s'écarquillèrent, et la couleur quitta son visage.

« Oh, non, » fut tout ce qu'elle parvint à dire avant de détourner les yeux.

Lorca se tourna vers Simmons. « C'est quoi, ça ? » Il le saisit par la sangle du sac et le projeta au sol ; Simmons s'écrasa à genoux et sur les mains, près de Giler. « Des putains de pièges ? »

« Je n'y suis pour rien ! » plaida Simmons, mains levées. « Je vous jure que j'ignore pourquoi ils feraient ça. »

« Pour ralentir quiconque les piste, » dit Bridges. « Ou bien c'est un signal : maintenant, ils savent qu'on est là. »

Lorca répondit : « Ils ne s'embêteraient pas avec ça s'ils ne protégeaient rien : leur camp, une cache, une route de fuite. Ça peut être un périmètre. Pour tout ce qu'on en sait, on est entrés dans leur fichu jardin. » Il se tourna vers Simmons. « Un commentaire ? »

« Je crois qu'on est proches. » L'autre balbutia presque.

« Ouais, bien sûr. »

Derrière Bridges, d'autres grimpaient, et leurs visages passaient par toute la palette du choc à l'horreur en découvrant Giler. Lorca fit signe à l'un des officiers, le lieutenant Reece O'Bannon, l'adjoint de Giler au détachement. En voyant le corps, la

peine et la colère assombrirent ses traits.

« Je suis désolé, Lieutenant. Il est mort sur le coup. »

O'Bannon hocha la tête. « Merci, Commandant. » Il balaya la zone, évaluant les hommes et le terrain. « Il peut y en avoir d'autres, monsieur. Ordres ? »

« D'abord, sécuriser le lieutenant Giler. » Lorca consulta le chrono à son poignet. « La nuit va tomber ; on dresse le camp ici. Je déteste l'idée de le laisser sur place au départ demain. »

« J'ai déjà fait le calcul, monsieur, » répondit O'Bannon. « Deux de mes hommes peuvent le ramener au camp et être de retour bien avant l'aube. » Il jeta un dernier regard à Giler. « Je n'aurai aucun mal à trouver des volontaires. »

Peu à l'aise, Lorca dit : « Je préfère que personne ne se balade ici de nuit, en tout cas pas hors d'une zone qu'on aura nettoyée des… surprises. » Il ne put s'empêcher de regarder Giler. « On organise une équipe de balayage au tricordeur pour sécuriser le périmètre, et neutraliser tout autre dispositif. Au matin, vos volontaires ramèneront le lieutenant. Quand nous repartirons, la tête de colonne scannera le sol en permanence. » Il contempla encore le corps, sentant la colère monter. « On ne perdra plus personne à cause de ces saletés. »

« Trouver un volontaire pour ouvrir la marche sera plus dur, monsieur, » glissa Bridges, avant de se tourner vers Simmons. « Mais j'ai une suggestion. »

« Excellente idée, Enseigne. » Lorca sourit au regard de Simmons, qui voyait d'un très mauvais œil la tournure de la discussion.

« Je n'ai pas mon mot à dire ? » demanda Simmons, la peur dans la voix.

Lorca, retenant l'agacement brûlant que l'homme — et d'éventuels complices — lui inspirait, désigna Giler.

« Va en discuter avec lui. »

Chapitre XXVI

Enamori Jenn était fatiguée, et la façon la plus simple de démontrer sa lassitude grandissante fut de laisser échapper un long bâillement sonore.

— Pas mal, commenta Aasal Soltani, marchant à sa hauteur alors qu'ils parcouraient ensemble le couloir de service de la station de distribution d'énergie.

Jenn le dévisagea. — Quoi donc ?

— Je pensais que tu imitais l'appel d'accouplement de la bête fangor de Kreemoria. L'imitation est réussie.

Incapable de retenir un rire, Jenn secoua la tête. — Non, ce n'est pas ce que je faisais. Et comment sais-tu à quoi ressemble un tel animal, d'ailleurs ?

Elle connaissait le système de Kreemoria, mais n'avait jamais visité les jungles luxuriantes de la deuxième planète, où prospéraient ces prédateurs légendaires.

— Nous avons suivi un entraînement de survie là-bas durant ma troisième année à l'Académie, répondit Soltani. On nous en avait parlé à plusieurs reprises lors des briefings de mission, mais rien ne peut te préparer à en voir un de près. — Il grimaça. — Rien.

— Tu en as vu un ? De près ?

Le spécialiste en informatique hocha la tête. — Assez près, oui. Jusqu'à ce que je me mette à courir. Heureusement, ils n'aiment pas l'eau, alors j'ai beaucoup nagé ce jour-là.

Riant de nouveau, Jenn lui lança un faux regard noir. — Tu te moques de moi.

— Est-ce que je te mentirais ? Vérifie les archives de l'Académie. Les rapports de nos missions d'entraînement y sont tous.

Un instant, Jenn se demanda si Soltani ne s'amusait pas un peu à ses dépens. Elle envisagea de briser sa règle personnelle : ne jamais lire les pensées de ses collègues ou de ses camarades de travail. Ce serait chose aisée, mais pour elle, une telle intrusion constituait une trahison de confiance. Bien des Bétazoïdes n'avaient aucun scrupule à ce sujet, et en vérité, il lui serait bien plus simple d'abandonner la discipline mentale qui l'obligeait à bloquer les esprits autour d'elle. Sur Betazed, le choix de lire ou non les pensées d'autrui relevait d'une décision purement individuelle. Toutefois, dans une société où chacun pouvait connaître les pensées et les émotions de tous les autres, toute attitude autre que la franchise absolue semblait une perte de temps. La civilisation bétazoïde avait donc évolué, génération après génération, autour des principes d'ouverture et de transparence.

C'était parfait, tant que les Bétazoïdes restaient entre eux. Mais de telles conceptions ne pouvaient perdurer une fois découvert que d'autres planètes abritaient

des sociétés avancées, et que le contact avec elles devenait inévitable. La première remise en question de leurs mœurs culturelles survint moins d'une décennie auparavant, quand leurs scientifiques parvinrent à lancer un vaisseau capable de voyager plus vite que la lumière, découvrant alors que des yeux étrangers les observaient déjà. Jenn était tout juste adolescente quand le vaisseau de Starfleet s'était mis en orbite autour de Betazed et que les dirigeants du gouvernement avaient reçu la visite de voyageurs venus d'un système stellaire lointain. Non, pas d'une seule étoile : le vaisseau transportait des représentants de plusieurs civilisations.

Face à cette situation sans précédent, les gouvernements de la planète s'étaient réunis en secret et décidèrent qu'il valait mieux garder leurs capacités psioniques confidentielles, du moins tant qu'ils n'en sauraient pas davantage sur leurs nouveaux interlocuteurs interstellaires.

La question se posa de nouveau après l'adhésion de Betazed à la Fédération, et Jenn fut parmi les premiers Bétazoïdes à fréquenter l'Académie de Starfleet. Encore une fois, il fut décidé de garder le secret vis-à-vis des non-Bétazoïdes. Mais les dirigeants savaient pertinemment que, le jour où leur monde demanderait l'adhésion complète à la Fédération, il leur serait impossible de le dissimuler plus longtemps.

Pour l'heure, cependant, elle se contentait de respecter la volonté de son peuple.

— Tout va bien ? demanda Soltani, et Jenn réalisa qu'elle avait laissé son esprit vagabonder.

— Oui, ça va. — Un nouveau bâillement menaçait de s'échapper et de résonner dans le couloir ; elle porta une main à sa bouche.

Leur inspection de la station de distribution, à la demande du commandant Georgiou, venait conclure une journée déjà bien longue. Les quatorze heures qu'elle avait travaillées ce jour-là n'étaient que les dernières d'une série qui promettait de s'allonger encore. Jenn comprenait la nécessité de prêter main-forte là où on avait besoin d'elle, et l'importance de veiller à ce que les services publics de la ville fonctionnent correctement, mais cela ne faisait rien pour atténuer sa fatigue croissante.

— Nous avons presque terminé, dit Soltani, et elle perçut dans sa voix de la compassion et de la compréhension. Encore une heure, tout au plus, et on quitte les lieux.

— D'un autre côté, répondit Jenn, je n'ai pas très hâte de dormir sur cette étagère à bord du vaisseau. — Elle dut réfléchir un instant pour se rappeler la dernière fois où elle avait dormi dans un vrai lit. Les quartiers qu'on lui avait assignés à bord du Narbonne faisaient pâle figure comparés à ceux qu'elle occupait sur la Base stellaire 11.

Des pas résonnèrent dans le couloir devant eux, annonçant l'arrivée de Vanessa Chandra, la responsable des opérations de la centrale électrique.

— Bonsoir, dit-elle avec un sourire en apercevant les deux officiers de Starfleet. J'étais sûre que vous auriez déjà terminé et pris la fuite de ce cachot.

Jenn lui rendit son salut. — Nous avons presque fini. Même si les interruptions

que vous avez subies n'étaient pas très graves, le commandant Georgiou a insisté pour qu'on fasse une dernière vérification complète avant de conclure notre inspection. Nous faisons donc une dernière ronde, et ensuite, ce sera fini pour ce soir.

Le sourire de Chandra s'élargit. — Il faut bien contenter les supérieurs, n'est-ce pas ?

Jenn se souvenait, d'après le dossier du personnel qu'elle avait consulté, que la jeune femme était originaire de Tarsus IV, née peu après l'arrivée de ses parents, trente-quatre ans plus tôt. Malgré son héritage, on percevait encore dans sa voix un léger accent — du moins, Jenn l'entendait — qui trahissait ses racines familiales quelque part sur le sous-continent indien, sur Terre.

Chandra portait une combinaison grise avec son badge d'accès épinglé au col. Ses cheveux noirs tirés en un chignon serré lui donnaient l'air d'une ingénieure appliquée, propulsée malgré elle à un poste de responsabilité. Jenn savait que c'était vrai : la jeune femme tenait à le rappeler à quiconque se trouvait à portée de voix. Malgré sa récente promotion, Chandra insistait pour garder une approche pratique du fonctionnement de la centrale. Si cela signifiait ramper dans un conduit de maintenance pour réparer un module plutôt que d'achever un rapport, tant pis. Jenn l'avait tout de suite appréciée.

— Du nouveau à signaler avant qu'on plie bagage ? demanda Soltani.

Chandra secoua la tête. — Rien du tout. Je viens de la salle de contrôle, toutes les lumières de statut sont au vert. J'allais faire ma dernière ronde avant de passer le relais au superviseur de deuxième quart. Vous pouvez m'accompagner, si vous voulez.

Le trio s'enfonça plus profondément dans le dédale de couloirs, passerelles, conduits de service et accès du centre de distribution. Malgré la profusion de machines et d'équipements de soutien contenus dans cette structure de trois étages, les matériaux insonorisants atténuaient tout bruit potentiellement nocif. Ainsi, le personnel pouvait se déplacer sans protection auditive, sauf dans les zones les plus proches des dispositifs en fonctionnement.

— La plupart des dégâts que nous avons subis se trouvent à l'extérieur du bâtiment, expliqua Chandra en passant devant deux ingénieurs affairés sur un panneau ouvert, rempli de circuits et de composants. Les deux techniciens — un homme et une femme — saluèrent poliment leur passage.

— Le rapport indiquait que les dommages n'étaient pas très graves, dit Soltani.

— Quelques conduits de distribution et un peu de blindage à remplacer, mais rien de trop sérieux, répondit Chandra. La mise hors ligne de la centrale relevait davantage d'une mesure de sécurité pendant les réparations qu'autre chose. Et puis, cela nous a permis de tester nos procédures de secours et de reprise d'activité. La plupart des habitants de la ville n'ont même rien remarqué, les deux autres centrales ayant pris le relais.

Elle s'interrompit, et Jenn vit son expression changer. C'était un regard qu'elle avait souvent croisé depuis le début de tout cela ; une fois encore, elle sentit monter en Chandra une vague d'émotions douloureuses. Jenn résista à la tentation de sonder ses pensées : les sentiments seuls suffisaient à comprendre le chagrin qu'elle

affrontait. Elle avait perdu quelqu'un à cause de Kodos et de ses bourreaux, et l'intensité de cette émotion trahissait un lien intime.

Comme si elle avait compris que son trouble était perceptible, Chandra s'éclaircit la gorge et détourna son attention. — Je suis désolée. C'est juste que… — La phrase mourut sur ses lèvres.

— Ce n'est rien, dit doucement Soltani en posant une main sur son avant-bras. Nous comprenons.

— Vous avez sûrement entendu des histoires semblables depuis votre arrivée, ajouta-t-elle, tentant de se composer un visage courageux, mais Jenn perçut la façade.

— Pas la vôtre, répondit-elle.

Chandra essuya une larme au coin de son œil droit et laissa échapper un petit rire forcé.

— Nous nous fréquentions depuis quelques mois à peine. Je l'ai rencontrée dans un bar du quartier des arts, et… ça a tout de suite collé. Elle sortait d'une rupture difficile et ne voulait plus rester sur Tarsus IV. Son sac était déjà prêt, posé à ses pieds dans le bar. Tout ce qui ne rentrait pas, elle s'en moquait.

Les yeux bruns de Chandra se remplirent de larmes. — J'avais moi-même mis fin à une relation six mois plus tôt, alors je comprenais. Nous avons discuté toute la nuit, et elle a décidé de rester. Je ne l'ai pas revue pendant une semaine, puis un jour, elle était là, sur le pas de ma porte. — Le sourire revint. — J'étais plus heureuse que je ne l'avais été depuis longtemps, et elle aussi. Nous parlions déjà d'avenir, et puis… — Elle fit un geste vague devant elle. — Puis tout cela est arrivé.

Des vagues de catharsis et même de soulagement traversèrent Jenn tandis que Chandra parlait. Il était évident que la jeune femme n'avait confié sa peine à personne ; elle avait besoin de l'exprimer, de mettre des mots sur son deuil, et enfin, elle semblait trouver une forme de paix intérieure. Après un moment, Chandra s'essuya les yeux, son expression s'adoucit.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas vous imposer tout ça.

— Ce n'est rien, répondit Jenn. Vraiment.

Un bip retentit dans le couloir, attirant leur attention vers un panneau de communication encastré dans le mur. Un voyant rouge clignotait, et la grille du haut-parleur laissa éclater une voix masculine, pressée et angoissée, que Jenn reconnut aussitôt.

— Attention, tout le personnel ! Ici le superviseur Maharaj. Nous avons une entrée non autorisée ! Niveau un, accès ouest. Les protocoles de confinement d'urgence sont activés. Sécurisez vos postes et rejoignez le contrôle central !

Le visage de Chandra se figea dans l'incompréhension et l'inquiétude. — Qu'est-ce que c'est que ça ? — Elle frappa le commutateur du panneau. — Chandra à salle de contrôle. Ravi, que se passe-t-il ?

À l'autre bout, la voix de Ravishankar Maharaj, le superviseur du second quart, répondit :

— On essaie encore de comprendre, Vanessa. Le verrou d'accès de l'entrée

ouest est hors ligne, et les capteurs internes indiquent que la porte a été ouverte de l'extérieur. Puis tout le tableau principal s'est éteint. Je n'ai plus aucun capteur ni—

Le reste du rapport se perdit dans un grésillement, suivi d'un bourdonnement sourd émanant du haut-parleur.

— Ravi ? — Chandra tapa de nouveau sur la commande. — Ravi, tu m'entends ? — Se tournant vers Jenn et Soltani : — C'est mort.

Jenn tira son phaseur de son étui. — S'il y a des intrus, nous ne pouvons pas rester ici. — Les souvenirs de Soltani, revivant la perte de Piotr et de Meizhen, l'envahirent, menaçant de la submerger. — Impossible de savoir ce qu'ils veulent, ni jusqu'où ils sont prêts à aller pour l'obtenir.

— Il y a un escalier au bout de ce couloir, dit Soltani, tenant son arme à deux mains. Nous pouvons l'emprunter pour rejoindre la salle de contrôle.

Ils n'étaient qu'à mi-chemin quand Jenn posa une main sur son bras pour l'arrêter.

— Attends, chuchota-t-elle.

Soltani balaya le couloir du regard. — Quoi ?

— Dans l'escalier. Quelqu'un arrive.

Il leva son arme vers la cage d'escalier. — Je n'entends rien.

— Moi non plus, ajouta Chandra.

Jenn non plus n'avait rien entendu. Mais elle avait perçu deux esprits, se rapprochant à chaque seconde. Tous deux masculins. L'un d'eux craignait de faire du bruit en descendant les marches, tout en tâchant de ne pas glisser. Sans pouvoir expliquer cela, Jenn fit signe à ses compagnons de reculer, puis elle s'avança vers la porte, phaseur levé.

Le premier homme apparut sur le seuil. Vêtu de noir, le visage masqué, il faisait une cible parfaite. Jenn vit ses yeux s'écarquiller de surprise au moment où elle tira. Le rayon étourdissant le toucha en pleine poitrine, et il retomba dans la cage d'escalier. Jenn fit un pas en avant : l'autre homme réagissait à l'attaque soudaine. Elle pressa de nouveau la détente ; il s'effondra à son tour.

— Ena !

Jenn se retourna au cri d'avertissement de Soltani : lui et Chandra s'étaient accroupis contre le mur du couloir. Soltani faisait feu sur une autre paire de silhouettes, à l'extrémité opposée du corridor. Les nouveaux venus ripostaient, mais Soltani fut le plus rapide, les neutralisant en quelques secondes.

— Faux ! — Il lança un sourire gêné à Jenn.

— Tu paries qu'il y en a d'autres ? demanda-t-elle.

— Ils se dirigent peut-être vers la salle de contrôle, dit Chandra. Il faut qu'on y aille, ou au moins qu'on prévienne quelqu'un.

— Oui. — Jenn sortit son communicateur. — Il faut absolument prévenir quelqu'un.

Elle ignorait si quelqu'un à bord du Narbonne surveillait les installations critiques comme les centrales électriques, afin de détecter toute anomalie. Peut-être que les intrus avaient réussi à masquer leur infiltration. Si tel était le cas, elle,

Soltani, Chandra et tout le personnel du bâtiment étaient peut-être déjà coupés de toute aide extérieure. Elle ouvrit son communicateur.

— Jenn à commandant Georgiou.

Rien. Pas même un grésillement.

Ça, c'est mauvais signe.

Son pressentiment se confirma quand les lumières s'éteignirent, suivies du bruit familier d'équipements qui s'arrêtent.

Tout semblait se mettre hors ligne.

À cet instant.

Chapitre XXVII

— On est prêt ?

Le fusil phaseur qu'il avait pris dans l'un des armureries des forces de sécurité de New Anchorage calé dans le creux de son coude gauche, Joel Pakaski se tenait derrière sa spécialiste informatique, Hisayo Fujimura, observant les mains de la jeune femme courir sur la rangée de boutons et d'interrupteurs multicolores du poste de travail. Il nota que les trois autres membres de son équipe — tous vêtus comme lui et Fujimura de combinaisons noires — étaient postés à chacune des portes menant aux entrées de la centrale de distribution d'énergie, afin que personne ne vienne les déranger durant ces minutes cruciales.

— Presque. Encore quelques minutes, répondit Fujimura sans lever les yeux de son travail.

Pakaski s'efforça de ne regarder ni l'un ni l'autre des deux chronomètres muraux de la salle, ni même le petit modèle fixé à son poignet. Fixer leurs chiffres avancer avec une lenteur atroce ne servirait à rien, alors qu'il attendait, avec les autres, que Fujimura termine son infiltration du système informatique de la centrale. N'ayant rien d'autre à faire, il posa le regard sur les trois techniciens inconscients au milieu d'eux. L'une gisait par terre, là où elle était tombée après avoir été étourdie ; ses deux collègues masculins étaient affaissés sur les chaises de leurs postes respectifs.

En les contemplant, Pakaski se félicita d'avoir décidé de ne pas les tuer. Il y avait eu suffisamment de morts ces derniers jours, et il se réjouissait de s'en libérer. Cette liberté était à portée de main, peut-être à moins d'une heure, si tout se déroulait comme prévu.

— J'y suis, annonça Fujimura. J'ai accédé aux protocoles de sécurité du système. Je lance mon contournement.

Fine et menue, l'Asiatique était toute affaire, son attention allant et venant entre la console de contrôle et l'interface informatique portable qu'elle avait apportée spécialement pour cette tâche. Après d'innombrables heures étalées sur les trois derniers jours — sacrifiant un vrai sommeil et prenant ses repas sur un bureau de campagne dans la planque souterraine, loin sous le mont Bonestell — ses efforts étaient sur le point de payer, et de façon majeure.

Elle avait déjà neutralisé les capteurs de sécurité internes de la centrale, opération rendue possible en se branchant sur un terminal de données dans le premier bureau trouvé en entrant dans le bâtiment. Le contournement était assez facile à masquer, du moins le temps pour Pakaski de mener son équipe jusqu'à la salle de

contrôle principale et d'y neutraliser les employés de service. Le superviseur — un quadragénaire d'ascendance indienne qui prenait son travail au sérieux — avait déjà compris que quelque chose clochait quand Pakaski et les autres étaient arrivés. Impossible d'empêcher une alerte générale au reste du personnel, et Pakaski s'efforçait de ne pas compter les secondes avant que quelqu'un ne décide d'agir. Son nervosité croissante ne fut pas apaisée quand Fujimura lança la phase suivante de son attaque contre l'infrastructure de la centrale, en désactivant l'accès informatique et l'alimentation principale dans la majeure partie du complexe, à l'exception notable de la salle de contrôle ainsi que de la source d'énergie primaire et du réseau de distribution sortant. Cette action comportait le risque d'être détectée depuis l'extérieur de la centrale, ce qui ne fit qu'accentuer l'anxiété de Pakaski.

Il consulta son chronomètre de poignet. En vérité, presque dix minutes s'étaient écoulées depuis la prise de la salle de contrôle. Comment leur présence avait-elle pu passer inaperçue si longtemps ? Les efforts de Fujimura pour masquer leurs activités étaient-ils si efficaces, ou leur bonne fortune tenait-elle à un simple coup de chance ? Pakaski n'avait aucune envie de connaître la réponse.

— Hisayo, pressa-t-il.

— J'y travaille, répliqua-t-elle avec une légère irritation.

Il la laissa faire. Ancienne employée civile des forces de sécurité de la ville, Fujimura avait l'habitude de se hyper-focaliser sur la tâche immédiate, presque au point d'exclure tout autre stimulus. Les distractions ne faisaient qu'attiser son agacement, et elle n'avait aucun scrupule à exprimer son mécontentement, quel qu'en fût le destinataire. Les supérieurs et chefs de quart avaient renoncé depuis longtemps à la sermonner : ils avaient compris que sa plus grande valeur résidait dans sa compétence technique plutôt que dans ses talents relationnels.

Bien sûr, tout cela ne compterait guère si Fujimura n'était pas en mesure d'exécuter le fruit de son travail ; si, en face, les autres employés de la centrale parvenaient à organiser une défense du bâtiment ; ou si l'équipage de Starfleet — dont Pakaski savait que deux membres se trouvaient quelque part dans l'enceinte — recevait de l'aide. C'était un grain de sable inattendu dans son plan d'ensemble, mais gérable, pourvu qu'aucun renfort ne soit appelé. Dans ses préparatifs, Fujimura avait anticipé cette éventualité et apporté l'équipement nécessaire pour brouiller les communications vers et depuis la centrale. À l'exception de leurs propres dispositifs, tous calés sur une fréquence spécifique, toutes les autres voies étaient inaccessibles. Cela incluait les communicateurs des personnels de Starfleet.

— Hé ! Quelqu'un arrive !

Pakaski entendit l'avertissement d'un de ses hommes à peine quelques battements de cœur avant que des tirs de phaseurs n'éclatent depuis l'extérieur de la salle de contrôle. L'homme qui gardait la porte la plus proche sursauta, tenta de se plaquer contre le mur tout en visant l'embrasure et en ripostant. À la tonalité aiguë caractéristique des armes qui tiraient depuis le couloir, Pakaski identifia les nouveaux adversaires.

Starfleet.

— Hisayo ! cria-t-il en se déplaçant pour aider l'homme tenant la position à la porte. Bon sang, ils sont là !

Fujimura se retourna sur son siège. — J'y suis. J'ai contourné tous les protocoles de sécurité. On peut lancer la séquence quand tu veux.

— Fais-le, aboya Pakaski. S'approchant de la porte, il tira trois fois dans le couloir, plus pour couvrir que dans l'espoir réel d'atteindre une cible. Il était presque certain d'avoir aperçu au moins deux silhouettes tapies dans les ombres du passage faiblement éclairé, sans en être sûr.

Jetant un coup d'œil derrière lui, il hurla : — Maintenant, Hisayo !

Fujimura acquiesça avec un sourire entendu avant de se tourner de nouveau vers le poste. De nouveau, ses doigts coururent à la fois sur le clavier de son terminal portable et sur les rangées de boutons de la console, entrant une nouvelle séquence d'instructions. Puis elle se renversa sur son siège, l'index de la main droite suspendu avec un sens du théâtre au-dessus d'un bouton rouge clignotant.

— Il est temps de réveiller le voisinage.

Elle appuya, et ce n'est qu'à cet instant que Pakaski réalisa qu'il retenait son souffle, la mâchoire crispée. Il vit alors une silhouette bouger à nouveau dans le couloir et tira en sa direction. Nouveau tir dans le vide.

Allez, Hisayo. Allez !

Regardant Fujimura à son poste, Pakaski vit plusieurs indicateurs du grand panneau d'état passer du vert au rouge. Une alarme retentit dans un haut-parleur encastré au plafond ; Fujimura la coupa en touchant une autre commande. De sa position, Pakaski distinguait les écrans d'état du panneau, chacun déroulant des lignes de texte générées par le système de supervision automatisé de la centrale. Tous ces moniteurs ne lui livraient que des fragments d'un récit plus vaste et multiforme qu'il brûlait de voir se compléter.

— Surtension à cent quatre-vingt-quatre pour cent du flux d'énergie normal, annonça Fujimura. Comme prévu, aucun protocole de sécurité ne s'enclenche. Ça devrait largement suffire.

— Hé ! Quelqu'un arrive !

— Merde.

En entendant le cri d'alarme, Enamori Jenn se demanda ce qu'elle avait bien pu faire pour se trahir auprès de l'homme de faction à dix mètres devant elle, juste à l'intérieur de la porte est menant à la salle de contrôle de la centrale. À présent, la question n'avait plus d'importance. Ce qui comptait, c'était que l'homme pâle aux cheveux roux, armé d'un phaseur des forces de sécurité, l'avait vue. Et sa réaction était celle de quelqu'un rompu à une formation approfondie au maniement des armes — forces de l'ordre ou armée — c'est-à-dire qu'il mit en joue et tira sans hésiter.

Jenn sentit une main saisir son bras un instant avant d'être tirée vers la gauche. Intervention salutaire : elle l'écartait de la ligne de tir au moment précis où un faisceau rouge incandescent entaillait l'espace qu'elle occupait une seconde plus tôt. C'était Soltani, qui la plaquait de l'autre côté du couloir, bénéficiant d'un mince couvert grâce à l'orientation de l'embrasure et à la position du garde derrière. Sans

ligne de mire directe, celui-ci dut se décaler pour chercher un meilleur angle.

Soltani ne le lui laissa pas, et tira à son tour trois fois, puis deux autres en direction de la porte. L'homme, à l'intérieur, se replia hors de l'entrée.

— Attention !

L'avertissement de Vanessa Chandra donna à Soltani le temps de se décaler juste avant qu'une nouvelle salve ne fuse de la salle de contrôle. Seul l'éclairage de secours sur batteries illuminait le couloir, et les ombres ainsi projetées offraient un camouflage chiche. Tant que leurs adversaires restaient dans la salle de contrôle, bien éclairée, ils auraient plus de mal à distinguer qui leur tirait dessus.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jenn.

— Ils ont la main sur toute la centrale depuis cette salle, répondit Chandra. Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais si c'est là-dedans… ce n'est pas bon.

Puis tout replongea dans le noir. À nouveau.

Contrairement à la panne qui avait plongé la majeure partie de la centrale dans une quasi-obscurité, cette fois un claquement métallique massif accompagna la coupure. Devant elle, Jenn vit la salle de contrôle succomber à cette nouvelle avarie.

— Oh, merde, lâcha Chandra. Je crois qu'ils viennent de mettre toute la centrale hors ligne.

— Vous avez des générateurs de secours ? demanda Soltani.

— Pour les bureaux et postes de travail, oui, répondit la responsable. Mais le réseau de distribution lui-même est à l'arrêt. Les besoins en électricité de la ville sont pris en charge par les deux autres centrales, jusqu'à ce que celle-ci soit relancée, et ça ne se fait pas automatiquement. Il faut lancer des diagnostics, réarmer des commutateurs et des relais, et faire quelques autres vérifications avant de tout remettre en route. L'ensemble prend plus d'une heure, et encore… en supposant qu'ils n'aient pas détruit ce qu'il nous faut pour le faire.

— Non.

La voix résonna dans le couloir, aussitôt suivie d'un faisceau de lampe torche qui les inonda. Un tir de phaseur jaillit de la direction de la salle de contrôle et frappa Chandra en pleine poitrine. Elle s'affaissa contre Soltani, qui parvint de justesse à l'empêcher de s'écraser face contre terre. Jenn se tourna vers la salle de contrôle, son phaseur remontant.

— N'y pense même pas !

L'avertissement fut ponctué d'un nouveau faisceau qui éventra le mur à sa gauche, entaillant le métal. Jenn se figea tandis que la voix masculine poursuivait :

— Lâchez vos armes.

Soltani et Jenn obéirent, mains vides levées. À côté d'elle, elle entendit Soltani tenter de soutenir le corps inerte de Chandra. Jetant un regard, elle le vit l'étendre au sol.

— Ena, dit-il d'une voix basse et tendue. Chandra est morte.

Elle n'eut pas le temps d'encaisser cette nouvelle qu'elle entendit des pas s'approcher et que le faisceau lumineux se rapprocha. Elle ne voyait pas qui tenait la lampe, mais elle percevait au moins trois esprits.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? demanda une autre voix.

Jenn entendit un déclic métallique avant que l'homme qui avait donné les premiers ordres — et peut-être tué Vanessa Chandra — ne parle de nouveau :

— On les emmène.

Chapitre XXVIII

L'obscurité engloutit le couloir autour de Georgiou lorsque les lumières s'éteignirent. Des gerbes d'étincelles griffèrent les ténèbres tandis que des circuits surchargeaient et que des plafonniers explosaient, déclenchant des alarmes dans le passage. À peine l'éclairage principal s'était-il évanoui qu'il fut remplacé par des lampes de secours disposées à intervalles réguliers le long du couloir. Elle perçut aussi le vrombissement omniprésent des générateurs internes du Narbonne s'éteindre. Même le flux d'air des systèmes environnementaux cessa, rendant plus audibles les cliquetis et bips des dispositifs de secours à batteries qui prenaient le relais.

Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Un bourdonnement sourd commença à se faire sentir à travers le plancher, et, appuyée contre une cloison, Georgiou perçut une légère vibration dans le métal. À gauche et à droite, des membres d'équipage se ruaient dans le couloir par des portes à demi ouvertes — celles qu'ils avaient réussi à forcer, du moins.

— Commandant Georgiou, lança une voix, et elle vit la lieutenante Melissa Parham remonter le couloir vers elle. Vous allez bien ?

Georgiou acquiesça tandis que l'officier de barre du Narbonne la rejoignait. — Ça va. Juste un peu désorientée. Que se passe-t-il ?

— Aucune idée, mais si je devais parier, je dirais une forme de surcharge ou de pic de puissance. Nous sommes raccordés au hub d'alimentation principal du spatioport, lui-même alimenté par une centrale de distribution qui fournit aussi la ville. Si tous nos générateurs et régulateurs à bord sont hors ligne, c'est probablement un problème à l'échelle du vaisseau. Je vais à la passerelle.

Faisant signe qu'elle allait la suivre, Georgiou se mit dans le sillage de Parham, tandis que la jeune femme menait la marche à travers le couloir faiblement éclairé qui constituait l'artère principale de ce pont. Elles croisèrent d'autres membres d'équipage, la plupart déjà remis de leur choc initial et se rendant à leurs postes de combat ou rejoignant des équipes de contrôle des avaries. Georgiou entendit des bribes d'ordres et de comptes rendus : formation et procédures reprenaient le dessus et chacun s'affairait à sa tâche.

— Le capitaine Korrapati vous entraîne bien, observa Georgiou.

— On ne gagne peut-être pas les inspections les plus pointilleuses et on n'est pas les plus jolis à voir, mais ne vous laissez pas tromper par nos bleus de travail graisseux, Commandant, répondit Parham. Quand il le faut, on sait virer de bord et pousser comme n'importe quel bâtiment de ligne.

À mesure qu'elles avançaient, Georgiou constata que les efforts de l'équipage

portaient déjà leurs fruits : une partie de l'éclairage du couloir principal revenait. Lorsqu'elles atteignirent la passerelle, toutes les alarmes qui hurlaient dans les coursives avaient disparu, remplacées par des séquences rythmiques de bips et de tonalités, signe que des protocoles diagnostics se déclenchaient sur divers postes, panneaux d'accès et autres interfaces.

Georgiou suivit Parham par l'embrasure de la passerelle et aperçut le capitaine Korrapati au centre, supervisant le chaos maîtrisé autour de lui. Une odeur de fumée — isolants brûlés, câbles optiques et autres matériaux composites — empestait l'air, mêlée au relent reconnaissable d'agent extincteur. Des membres d'équipage occupaient chaque station, et Georgiou nota plusieurs écrans éclatés, des consoles roussies et plus d'un ruban lumineux grillé.

— Bienvenue à la fête, lança Korrapati en les voyant.

Parham, se penchant sur la console de barre sans s'asseoir, demanda : — Que s'est-il passé, monsieur ?

— Une énorme surtension venue de la centrale de distribution. Elle a touché tout le spatioport et une bonne partie de la ville. On a des surcharges et des circuits grillés partout, et la centrale elle-même semble hors ligne.

— Et les services d'urgence ? demanda Georgiou. L'hôpital ?

Korrapati se renfrogna. — On ne sait pas s'ils ont pris, mais ils ont des groupes électrogènes et d'autres systèmes de secours si nécessaire. Je suppose qu'il en va de même pour les autres moyens de première intervention. Une fois la situation stabilisée ici, nous pourrons prendre contact avec l'administration de la colonie pour évaluer les dégâts.

— On a pris cher, on dirait, dit Parham. L'officier de barre, debout, parcourait sa console. Georgiou distinguait des rangées d'indicateurs et de relevés : la lieutenante lançait des vérifications d'état et recueillait des informations relayées depuis d'autres secteurs.

— Nous avons perdu environ quarante pour cent de nos relais d'alimentation, indiqua le commandant Natalie Larson en s'avançant depuis le poste de capteurs principal, le long de la cloison tribord. Il y a plus de disjoncteurs sautés que je ne peux en compter. Les Machines vont avoir du pain sur la planche.

— Nous ne sommes pas censés être protégés contre ce genre d'événement ? demanda Georgiou.

— Si, jusqu'à un certain point, répondit le second du Narbonne. Mais c'est un vieux rafiot, et nous n'avons pas les systèmes dernier cri des bâtiments de ligne. On nous mettra à la casse avant de nous offrir ce genre de modernisation.

Debout près de son fauteuil, Korrapati posa la main sur l'accoudoir. — Cela dit, elle s'en est plutôt bien tirée, tout bien considéré.

— C'est vrai, monsieur, concéda Larson. — À l'intention de Georgiou : — La distribution primaire a sauté, mais sans dégâts. Les systèmes de secours tournent, ce qui suffit pour l'instant. Les primaires seront de retour d'ici une demi-heure environ. Après quoi, il restera surtout des surcharges et composants calcinés à remplacer ou à dériver, en attendant qu'Ingénierie puisse tout traiter.

Un ronflement à l'avant attira l'attention de Georgiou : l'écran principal revenait à la vie. Il afficha une succession de couleurs puis une suite de texte codé, signe que le logiciel d'imagerie se réinitialisait et passait ses diagnostics de démarrage. Un instant plus tard, l'image se fixa sur une vue du spatioport, comme si Georgiou regardait par un hublot à l'étrave du Narbonne.

Presque tout était noir.

— Les capteurs redémarrent encore, annonça le commandant Larson depuis le poste où elle supervisait avaries et réparations. Mais on a assez pour jeter un œil. Le spatioport entier est tombé suite à la surtension, et au moins trente-sept pour cent de New Anchorage sont aussi affectés. — Elle tapota plusieurs commandes, consulta un relevé. — Commandant Georgiou, l'hôpital tourne sur groupes électrogènes.

— Merci, Commandant, dit Georgiou en fronçant les sourcils. — Il n'y a pas des procédures en place pour empêcher ce genre de chose ? Dans les centrales, je veux dire.

Larson opina. — Si. Les centrales sont censées disposer de multiples protocoles redondants pour empêcher qu'une surtension ne se propage sans contrôle. D'après nos capteurs avant qu'ils ne tombent, la surtension qui nous a frappés était presque deux fois supérieure à ce que nous sommes censés recevoir. En supposant que les protocoles de sécurité de la centrale soient actifs et que l'équipement physique ne présente pas de défauts de maintenance, un tel dépassement devrait être impossible, et même deux ou trois fois impossible.

— Donc la centrale qui nous alimente au sol produit « par hasard » une montée d'énergie incontrôlée, résuma Korrapati. Et nous nous retrouvons en plein dedans ? Suis-je le seul à trouver ça suspect ?

— Non, monsieur, répondit Georgiou. — Puis, se souvenant de ce qu'elle aurait dû rappeler plus tôt, elle se maudit et tira son communicateur d'une poche. — Nous avons des gens là-bas. Soltani et Jenn. Ils aidaient aux inspections finales après les dégâts causés lors de certaines manifestations.

— Le réseau de communication est encore hors ligne, annonça Larson. Il sera opérationnel dans quelques minutes.

Georgiou jeta un regard vers l'écoutille de la passerelle. — Je peux aller vérifier moi-même. — Au capitaine : — Demande d'autorisation pour qu'une équipe de sécurité m'accompagne, monsieur.

— Nos transporteurs sont hors service et ne reviendront pas avant au moins trente minutes. Le temps que vous arriviez, les comms seront rétablies, répondit le capitaine. Respirons un coup et évitons de partir dans tous les sens sans plan. Si c'était une action coordonnée, il pourrait y avoir autre chose. — Comme s'il sentait la protestation imminente de Georgiou, il leva la main. — Si, une fois les comms revenues, nous ne parvenons pas à joindre l'équipe à la centrale, alors vous partirez.

Revenant à sa console, Larson lança : — Je crois que vous mettez le doigt sur quelque chose, Capitaine. Il se passe un truc. — Ses deux mains couraient sur des commandes différentes, et sans quitter l'affichage des yeux, elle poursuivit : — Nous pouvons recevoir des transmissions entrantes. Je me branche sur les flux d'info de la

ville. — Elle se déplaça vers le poste communications. — Enseigne ?

— Déjà dessus, Commandant, répondit Richard Doherty, officier communications du Narbonne. Nous ne sommes pas encore totalement opérationnels, mais je peux compenser. Je capte un des flux.

Il pressa une autre commande, et l'écran principal bascula sur l'image d'une femme élégamment vêtue, assise à un bureau devant une ligne d'horizon de New Anchorage. En bas, une bannière rouge déroulait en blanc une ligne de texte de droite à gauche, signalant une série d'explosions inexpliquées à divers endroits de la ville. L'enseigne avait pris le direct en plein milieu d'une phrase ; quand la présentatrice parla, son maintien était posé et le ton d'un sérieux absolu.

— …six explosions ont été confirmées. Les cibles semblent être des bâtiments ou installations relevant de l'administration municipale, notamment l'amphithéâtre, le palais de justice, deux bâtiments administratifs, un commissariat des forces de sécurité et une caserne de pompiers. Les autorités n'ont aucune piste sur les responsables, et personne ne s'est encore manifesté pour revendiquer. On ignore également si l'incident à la Centrale 2 et les problèmes causés depuis la surtension inexpliquée sont liés aux attentats.

— Quelqu'un veut parier que ce n'est pas lié ? grommela Korrapati.

Georgiou secoua la tête. — Non, monsieur, et je parierais que nous savons aussi qui est derrière tout ça.

Une nouvelle alarme au poste capteurs les fit tous se tourner vers Larson, qui consultait des données fraîches.

— Brèche dans le champ de force du périmètre du spatioport. Les champs sont soutenus par des générateurs de secours, mais l'un d'eux vient de tomber. — Elle appuya une autre commande. — Je détecte un véhicule non autorisé entrant sur l'aire du port.

— Alerte rouge, ordonna Korrapati. Rappelez quiconque est encore dehors et verrouillez toutes les écoutilles extérieures. Destination du véhicule ?

— Pas vers nous, monsieur, répondit Larson avant de lever les yeux. Il se dirige vers un autre transport. Je viens de les scanner, Capitaine : un seul a été impacté par la surtension. L'autre n'a pas été touché.

— Bon sang, fit Georgiou. Quelqu'un essaie de prendre la fuite. — Serait-ce Kodos ? Le gouverneur fugitif sortait-il enfin de sa tanière pour une évasion audacieuse ?

— Avons-nous des agents de sécurité au sol là-bas ? demanda Korrapati.

— Deux seulement, monsieur, répondit Larson en s'écartant de la console. Demande d'autorisation pour…

— Allez, trancha le capitaine en désignant Georgiou. Emmenez le commandant et une équipe de sécurité. Sécurisez ce vaisseau.

Chapitre XXIX

Bien que la lumière de la fidèle lampe de poche, récupérée dans la sacoche à outils de son ingénieure, lui fût utile, elle n'apaisait guère l'inquiétude de Haley Carroll.

— Waouh, mais qu'est-ce qu'il fait sombre ici. Et flippant, aussi.

La lune aidait un peu, nappant tout d'un voile bleuté et blafard, sans pour autant dissiper les ombres que projetaient les bâtiments alentours.

À ses côtés, l'enseigne Dralax répondit :

— Je parviens à voir suffisamment bien, même sans votre lampe.

Carroll ne put s'empêcher de sourire.

— Bien sûr, allez, agitez vos yeux denobuliens sous mon nez. Comment ça se fait que toutes les espèces que nous, humains, rencontrons, ont toujours un truc dans leur physiologie qui surpasse ce dont on est affublés à la naissance ? — Elle ponctua d'un grognement faussement réprobateur. — La vie est tellement injuste.

— Quelles que soient les différences biologiques entre nos espèces, dit Dralax, ce n'est pas comme si l'humanité n'avait pas apporté de contributions significatives à la communauté interstellaire. Vous et les vôtres avez de quoi être fiers.

Elle ricana en portant la main à son communicateur, sur sa ceinture d'équipement.

— Certes. Rassembler une poignée de planètes pour fonder un club. Livrer deux ou trois guerres cote à cote. S'entraider en temps de crise. — Ça ne m'aide toujours pas à voir dans le noir, ni à vivre… combien de temps vivent les Denobuliens, au fait ?

— Notre espérance de vie moyenne peut atteindre trois cents ans terrestres, lieutenant.

— Et vous êtes pratiquement immortels à côté de nous, en plus. Génial. — Elle ria pour montrer qu'elle taquinait son ami. — Et je ne t'avais pas dit de m'appeler Haley ? Si on doit bosser ensemble dans le noir à pas d'heure, pas besoin de tant de formalisme.

— Très bien, Haley.

Satisfaite de cette petite victoire, Carroll sourit. Tous deux avaient été jumelés pour une garde de quatre heures aux appontements où étaient amarrés les deux seuls transports civils du port. L'équipage du Narbonne étant à flux tendu — à la fois pour soutenir diverses opérations à travers New Anchorage et pour les équipes de recherche traquant actuellement le gouverneur Kodos — quiconque pouvait relever la sécurité du bord, débordée par les gardes statiques et autres tâches prosaïques, était réquisitionné. Même des toubibs comme Dralax, et des civils du Corps du Génie de Starfleet, n'échappaient pas à ces corvées ennuyeuses mais nécessaires, et le sort

avait placé Carroll avec l'affable Denobulien. À vrai dire, la marche depuis le Narbonne aux côtés de Dralax était le plus long moment passé avec lui depuis qu'elle avait été affectée par l'amiral Anderson au vaisseau et à l'équipe d'intervention de Tarsus IV, à la Base stellaire 11. Il y avait eu peu d'occasions de socialiser en route : tout le monde, équipage organique comme renforts, s'était concentré sur les préparatifs pour être prêts à porter assistance dès l'atterrissage. Après l'arrivée, chacun s'était jeté à la tâche, jour et nuit. Le personnel médical, en particulier — Dralax compris — n'arrêtait pas, au point que la plupart prenaient de courtes pauses sommeil à l'hôpital de New Anchorage.

On aura bien quatre heures pour faire connaissance, si cette petite panne n'est rien de grave.

— Carroll à Narbonne, dit-elle dans son communicateur après l'avoir ouvert.

En retour : du statique. Elle répéta l'appel, même résultat. Elle retourna l'appareil dans sa main, ôta le capot arrière et inspecta les composants internes.

— Il n'a rien. Le problème vient de chez eux.

Dralax avait tenté lui aussi de joindre le vaisseau avec son propre communicateur, sans plus de succès.

— Il se peut que le Narbonne ait été affecté par ce qui a provoqué la coupure du spatioport, dit-il.

Tous deux marchaient du vaisseau vers les autres postes d'amarrage quand l'obscurité avait englouti toute la zone. Tous les éclairages extérieurs et l'illumination visible à l'intérieur des bâtiments voisins s'étaient éteints, et Carroll avait entendu une alarme lorsque le champ de force encerclant le spatioport avait vacillé. Quelques instants plus tard, des générateurs de secours avaient pris le relais pour assurer la tenue du champ, mais l'alimentation des éclairages extérieurs revenait plus lentement, sans qu'elle comprenne pourquoi. Certaines bornes le long des allées piétonnes et des voies de service pour véhicules terrestres luisaient faiblement. Au loin, elle voyait les aires d'amarrage des vaisseaux visiteurs reprendre vie.

Ça ne devrait pas traîner autant, si ?

— Continuons vers les appontements, dit-elle. Peut-être que ceux qu'on relève en sauront plus.

— Cela me paraît judicieux, répondit Dralax, tandis que le duo reprenait sa marche vers les postes d'amarrage.

Le chemin les menait devant l'un des hangars de matériel du spatioport, que Carroll savait — après une première inspection — utilisé pour l'entretien de petits appareils atmosphériques et des nacelles de travail monoplace servant au déploiement, à la récupération et à la maintenance de satellites en orbite. Au-delà, elle distinguait les colonnes métalliques et les massifs pans de thermo-béton formant la muraille périmétrique du port. De l'autre côté, l'orangé rassurant du champ de force semblait de nouveau à pleine puissance, après sa brève interruption. On voyait aussi l'une des entrées secondaires du spatioport, reliée par une chaussée au reste du tarmac à cette extrémité du vaste terrain. Quant au hangar, son éclairage extérieur était rétabli, et elle aperçut quelques personnes qui s'affairaient près d'une porte ouverte.

À l'intérieur, deux nacelles de travail et une navette atmosphérique étaient en divers états d'assemblage. Carroll sourit, comprenant — et compatissant — avec l'équipe condamnée à ces besognes à toute heure du jour et de la nuit. Le spatioport, comme un vaisseau, ne dormait jamais.

Quelque chose, un nouveau bruit venu près de la muraille, capta son attention : la section de champ de force protégeant l'entrée voisine cligna et s'éteignit. Un grondement de moteur suivit, et Carroll aperçut un véhicule terrestre foncer sur la barrière métallique de l'accès. Les feux de route éteints, il avançait quasi invisible jusqu'à passer sous l'une des lampes dominant la voie de service.

— Dralax ? — C'est tout ce qu'elle eut le temps de dire avant que le véhicule ne défonce la barrière, l'arrachant de son socle et l'envoyant voler dans l'herbe. L'engin ne ralentit pas, au contraire : il accéléra en franchissant l'entrée pour se lancer sur le tarmac.

Son arrivée ne passa pas inaperçue : des sirènes hurlèrent à travers l'esplanade dans les secondes qui suivirent la brèche. De nouveaux projecteurs s'allumèrent, sur les bâtiments et le long de la voie de service, ajoutant une lumière plus vive et crue à toute la zone. Le véhicule — massif, presque un blindé — apparaissait nettement, filant sur la route, tournant à la première intersection et prenant de la vitesse droit vers les appontements.

Et les deux transports qui y étaient amarrés. Nom de… !

— Viens ! dit-elle en tirant le bras de Dralax tout en se mettant au trot.

Le Denobulien se cala sur son pas, et Carroll accéléra, serrant sa sacoche et observant l'engin bifurquer de la voie de service vers une bretelle menant à l'appontement le plus proche des deux occupés. Elle infléchit sa trajectoire pour couper par la pelouse afin de gagner du terrain, mais ils étaient à une centaine de mètres, et le véhicule continuait sa course.

— Nous ne pourrons pas l'intercepter, dit Dralax.

— Non, mais on peut essayer d'aider ceux qui seront à la barrière quand il y arrivera, répliqua Carroll.

Même à cette distance, elle distinguait le portail séparant la chaussée de l'aire d'amarrage, et deux silhouettes sortant d'un petit bâtiment près de l'entrée. À la lueur des lampes, elle reconnut des uniformes de Starfleet. Plus loin, à l'intérieur de l'aire, d'autres personnes s'agitaient — des civils, à en juger par leurs vêtements. Probablement des agents du spatioport, dépêchés après la panne pour évaluer les dégâts.

Le véhicule ne ralentissait pas.

Joel Pakaski se calait contre la cloison du compartiment passagers du transport de troupes, tandis que son conducteur accélérait, poussant la machine toujours plus vite vers la barrière. Par la verrière frontale, Pakaski vit deux officiers de Starfleet dégainer et prendre en joue, puis se jeter de côté pour éviter l'impact, juste avant que le véhicule n'enfonce le portail de l'aire d'amarrage.

— Qu'est-ce que vous faites, bon sang ?! lâcha l'un de ses prisonniers de Starfleet, qui s'était présenté comme Soltani. Lui et sa compagne — une femme

prénommée Ena-quelque-chose Jenn — luttaient pour ne pas être projetés de leurs sièges, les bras sanglés derrière le dos par des liens.

Ignorant Soltani, Pakaski resta rivé à la verrière.

— Continue !

Il attrapa une sangle pendue au plafond du compartiment alors que le conducteur engageait un virage à droite. L'impact avec la barrière n'avait pas ralenti l'engin : son blindage d'acier avait aisément eu raison de l'obstacle léger dressé à l'entrée.

À la suite de la surtension, cette phase de l'opération était la plus risquée. Les distractions causées par les surcharges et les autres explosions déclenchées par ses complices ne lui achèteraient qu'un court répit. Le vaisseau de Starfleet était probablement en train de se remettre des dommages infligés par le pic d'énergie. Contrairement aux appareils civils du spatioport, le Narbonne devait être mieux protégé — et même un bâtiment non conçu pour le combat spatial gardait des systèmes prévus pour rester fonctionnels face à l'imprévu. Son équipage aussi : formé et prêt pour ce genre de crise, plus que le personnel du port. Même si le vaisseau n'était pas en état d'agir contre cette nouvelle intrusion, ses gens pouvaient être déployés en défense.

Il faut donc fiche le camp. Maintenant.

— On y est ! cria le conducteur, Benjamin Islip, et Pakaski sentit une embardée à gauche tandis que le transport freinait. Avant même l'arrêt, Pakaski frappa le contrôle d'ouverture de la trappe arrière du compartiment passagers. Véritable rampe blindée, la trappe bascula, son bord frappant le tarmac avec fracas, laissant les lampadaires inonder l'intérieur de lumière.

— On y va !

Pakaski bondit le premier, fusil phaseur à l'épaule, braqué vers leur arrière. Il distingua deux silhouettes en uniforme de Starfleet et tira sans sommation. Son premier tir atteignit l'une d'elles, la faisant pivoter et s'effondrer, tandis que l'autre se jetait à gauche, en quête d'un couvert. Le second tir l'attrapa en course : l'homme s'écroula piteusement sur le tarmac.

Des cris d'alerte retentissaient plus loin, réverbérés par les parois en thermo-béton. Pakaski se tourna vers la nouvelle source sonore, tandis qu'Islip, jaillissant du poste de pilotage, s'agenouillait et relevait son propre fusil phaseur. Devant lui, au moins trois silhouettes en uniformes des forces de sécurité surgissaient d'un passage de service à l'extrémité de l'aire, armes au poing. L'un d'eux tira avant qu'Islip ne réplique, ce qui suffit à les faire déguerpir en catastrophe, deux d'entre eux arrosant maladroitement dans la direction du véhicule.

Pakaski se retourna vers le transport et vit les deux autres membres de son équipe emmener Soltani et Jenn au sol. Pointant son fusil vers les deux officiers, il fit signe à Islip :

— Va les chercher. Je m'occupe de ces deux-là.

Conformément au plan, Islip et les deux autres s'éloignèrent du véhicule pour s'enfoncer dans l'aire d'amarrage, laissant Pakaski avec ses prisonniers.

— De quoi s'agit-il ? demanda la femme, Jenn.

Une fois encore, Pakaski se garda de répondre et regarda par-dessus son épaule : Hisayo Fujimura descendait la rampe, le visage tendu.

— On ne peut pas rester là ! lança-t-elle.

Phaser en main gauche, elle serrait sa sacoche contre la hanche droite. Le sac contenait son ordinateur portable — l'instigateur des événements de la soirée — et il lui restait une tâche à accomplir avant de s'éloigner de New Anchorage et de Tarsus IV.

Pakaski lui adressa un sourire sombre.

— Ne t'inquiète pas, on ne va pas traîner. En route.

Du bout de son fusil, il indiqua à Soltani et Jenn de marcher vers l'aire d'amarrage.

— En avant.

— Hé !

Pas le temps de réagir à la voix derrière lui : un premier rayon de phaseur passa à son épaule droite. Il pivota, ramenant le fusil vers la menace, et aperçut deux autres officiers de Starfleet près du portail de l'aire. Il tira aussitôt, au moment où ils rejoignaient leurs deux compagnons déjà étourdis, et ils s'affaissèrent à leur tour. L'une — une femme — s'était mise à genoux pour viser dans sa direction. Son binôme — un homme — s'accroupissait près d'un camarade, phaser en main. La femme était la menace prioritaire : il tira. Elle comprit trop tard qu'il n'allait ni reculer ni se rendre ; le rayon la frappa au bras gauche. Elle tourna sur elle-même et s'écroula, inconsciente.

— Non ! cria Soltani derrière lui.

Mais Pakaski visait déjà l'autre officier, qui tentait d'utiliser son camarade inconscient comme couvert. Peine perdue : le tir suivant le prit haut dans la poitrine, et il bascula en avant, retombant sur son compagnon déjà à terre.

— Dites-moi que vous ne les avez pas tués, lança Jenn d'un ton sec.

Elle fusilla du regard Pakaski, puis Fujimura, restée proche et les couvrant au phaser tout au long de l'échauffourée.

Pakaski haussa les épaules.

— Je ne les ai pas tués. Ils sont juste étourdis.

Comme pour les employés neutralisés à la centrale, il ne voyait pas l'intérêt d'ajouter des morts à une liste déjà bien longue. La femme tuée lors de l'arrestation de Soltani et Jenn avait été un accident malheureux, une bavure commise par l'un de ses hommes, que Pakaski regrettait. Une erreur à ne pas répéter — mais, pour l'heure, il fallait tenir son rôle. Il braqua de nouveau son fusil sur les prisonniers.

— Ne me faites pas regretter ce choix. En avant.

Les officiers de Starfleet ouvrant la marche, Pakaski et Fujimura se dirigèrent vers l'appontement. Le transport ciblé semblait opérationnel. Dans son plan de sabotage, il avait ordonné à Fujimura de s'assurer que ce vaisseau-là ne serait pas affecté par le pic d'énergie. Tandis que la surtension semait la pagaille à bord du Narbonne, de l'autre transport, du spatioport tout entier et d'une bonne partie de New Anchorage, ce seul appareil était resté isolé de l'attaque. Il était temps de

s'emparer du prix.

— Pakaski ! cria Islip, près de la rampe avant du transport. Ils arrivent !

L'inquiétude du brun ne laissait aucun doute.

Dirigeant Jenn et Soltani vers la rampe, Pakaski demanda :

— Qui ?

— Les scans montrent plus d'une douzaine de personnes venant du vaisseau de Starfleet, et d'autres forces de sécurité convergent aussi. On ne pourra pas les retenir indéfiniment.

— Pas besoin. Où en est le Narbonne ?

Islip esquissa un sourire.

— Ils sont mal en point. La surtension les a touchés plus sévèrement que prévu. Ils remettront peut-être des secours en route, mais ils ne voleront pas avant au moins une heure. Leur propulsion warp était à l'arrêt à l'atterrissage, rien que ça leur prendra une trentaine de minutes à réactiver. L'autre transport ne volera pas non plus. On a l'avantage, mais ça ne durera pas.

Pakaski assimila, satisfait. Leur audacieuse combine semblait fonctionner. Restait à aller au bout.

— On a combien d'otages ?

— En comptant ces deux-là, cinq, répondit Islip en désignant la rampe. Les trois autres sont des techniciens de maintenance.

— Ceux de Starfleet auront plus de valeur, mais je prends ce que j'ai, répliqua Pakaski. — À Fujimura : — Commence.

La technicienne fit la moue.

— Ça peut prendre du temps. J'ignore le type de chiffrement ou d'autres verrous qu'ils ont.

— Ça ne peut pas être si dur, parce que si ça l'est, on finira tous en taule — en admettant qu'on ne meure pas ici.

Montant la rampe, Fujimura leva les yeux vers lui.

— Joli discours de motivation, patron.

Il lui rendit un sourire en coin.

— Toujours mieux que celui du directeur d'un bagne fédéral.

— Ça n'aide pas.

— Tu t'en sortiras. Au boulot.

La suite était simple : s'emparer du transport et décoller vers les montagnes. Là-bas, ils récupéreraient Kodos et les autres, puis diraient adieu à Tarsus IV. Les otages n'avaient d'utilité réelle que pour sécuriser la fuite hors du spatioport. Une fois Kodos et les siens à bord, Pakaski les déposerait, et une équipe de recherche ne tarderait pas à les retrouver.

Le Narbonne et l'autre transport incapables de donner la chasse, l'appareil volé bénéficierait d'un court créneau de distorsion sans opposition, suffisant pour effectuer deux ou trois changements de cap destinés à brouiller leur trajectoire. Avec un peu de chance, cela suffirait à semer tout poursuivant jusqu'à ce qu'un autre vaisseau, ou une planque, soit trouvé. Dans les systèmes stellaires voisins, il y avait

des mondes habités où l'on pouvait se procurer un transport alternatif, sans poser trop de questions.

Encore quelques minutes. C'est tout ce qu'il fallait à Fujimura pour faire sa magie et tirer les siens d'ici. Pourraient-ils tenir aussi longtemps face aux forces de sécurité qui approchaient ?

Pour la première fois, Pakaski envisagea la possibilité de l'échec.

On verra bien.

Chapitre XXX

C'est le silence qui réveilla Lorca.

Endormi au son des pépiements, cliquetis, sifflements et autres bruits étranges émanant de la faune insecte locale de Tarsus IV, mêlés au cri occasionnel de quelque animal au loin, la soudaine absence de ce fond sonore suffit à le tirer du sommeil. Les yeux ouverts, il resta immobile, à écouter le calme absolu qui l'enveloppait désormais. La lune avait largement dépassé son zénith, répandant une lueur bleuâtre sur la zone, ce qui lui indiqua qu'on se trouvait aux toutes premières heures d'un nouveau jour.

Sa première pensée — que quelqu'un se serait relevé pour un besoin naturel — disparut lorsqu'il se rendit compte qu'il pouvait compter les vingt-trois hommes et femmes du groupe de recherche. Tous, sauf deux, étaient couchés — ou du moins immobiles — dans leurs sacs de couchage individuels. Les deux autres, membres du détachement de sécurité du Narbonne, patrouillaient chacun sur un côté du large cercle qui entourait le groupe. C'étaient les guetteurs, affectés à un quart de deux heures pour observer et écouter quoi que ce soit pouvant menacer l'équipe, prêts à donner l'alerte au moindre signe. Aucun des deux ne semblait déroger à la routine établie.

Avait-il rêvé ?

Non.

Le bruit était faible, presque noyé par la brise légère qui balayait la colline, mais il l'entendit tout de même. Il venait de sa gauche, plus haut sur la pente, au-delà de l'endroit où l'équipe avait établi le camp. Quelque chose accroché à un rocher ou trébuchant dans un trou, puis à nouveau le silence. Les animaux étaient rarement aussi maladroits ; il ne restait donc qu'une hypothèse.

On a de la visite.

Se tournant dans son sac, comme pour chercher une position plus confortable en plein sommeil, Lorca tenta d'avoir une meilleure vue en amont. La clarté lunaire l'aidait autant qu'elle le gênait, jouant des tours à ses yeux tandis qu'il sondait la quasi-obscurité. Il se cala sur le côté gauche, avec un angle de vue sur la source du bruit. Le mouvement lui permit aussi de récupérer le phaseur qu'il avait posé à hauteur de la hanche droite, sous la couverture. De sa nouvelle position, il voyait aussi neuf membres de l'équipe, dont aucun ne semblait réagir à ce qu'il avait entendu. Au-delà, rien que terrain accidenté et ombres.

Puis, au loin, une ombre bougea.

Elle se détacha d'une nappe de noir plus vaste près d'une dalle rocheuse qui saillait de la pente, avançant avec lenteur et discrétion. La main de Lorca se crispa sur

la poignée du phaseur et il observa l'ombre prendre forme humanoïde. Une seconde suivit, à quelques pas derrière la première.

Des tirs de phaseur fendirent la nuit, brisant le silence. Lorca tressaillit sous l'éclair et la détonation, regardant le rayon d'énergie balayer le premier intrus. Un second tir suivit, dont il remonta la source jusqu'à l'un des sacs de couchage sur sa droite. En quelques secondes, les deux silhouettes furent neutralisées et les autres membres de l'équipe réagirent à l'explosion soudaine d'activité.

Repoussant son sac de couchage, Lorca se redressa d'un bond, phaseur pointé sur les deux intrus. À sa droite, il aperçut l'enseigne Terri Bridges qui s'agenouillait, phaseur en main ; c'était donc elle qui avait réglé leur compte aux visiteurs indésirables.

— Quoi ? dit-elle. Vous ne les avez pas entendus ?

La réplique impassible lui arracha un sourire, assorti d'un hochement appréciateur.

— Beau travail.

D'autres tirs sur sa gauche le firent se retourner : l'un des agents de sécurité du Narbonne s'effondrait, frappé par un rayon. Deux autres ripostaient déjà vers la source de l'attaque, et deux nouvelles silhouettes s'écroulèrent.

— Sécurisez le périmètre !

Lorca reconnut la voix du lieutenant Reece O'Bannon, qui aboyait l'ordre, suivie d'autres instructions pour organiser le reste de l'équipe et faire le point.

— Spencer ! Donnez-moi un périmètre. Il y en a d'autres, là, qui traînent ?

Se portant vers le plus proche des intrus étourdis, Lorca vit qu'il portait des vêtements sombres, passe-partout, faits pour se fondre dans l'environnement. Une cagoule couvrait son visage. Lorca s'agenouilla à côté de l'homme et ôta le masque. Un humain aux cheveux noirs, d'apparence asiatique, la mâchoire bleutée par la barbe de quelques jours. Il ramassa le phaseur tombé près des pieds de l'homme et fronça les sourcils en notant le réglage de puissance.

— Bridges, dit Lorca, prenez votre trousse. Je veux celui-ci réveillé.

Il leva les yeux quand O'Bannon s'approcha, remarquant que celui-ci — en plus d'avoir quitté sa vareuse — était pieds nus. Il réalisa qu'il était vêtu de la même manière, comme à peu près tout le groupe de recherche. En d'autres circonstances, la scène aurait prêté à sourire.

— Commandant, dit O'Bannon.

Il tendit un boîtier rectangulaire, deux fois la taille d'un communicateur standard.

— On a trouvé ça dans la poche de l'un des intrus. Un brouilleur de fréquences, actif quand on l'a récupéré.

Il inclina la tête vers les abords du camp, où plusieurs des siens s'affairaient.

— C'est pour ça que les tricordeurs sur le périmètre ne nous ont rien signalé.

Prenant l'appareil, Lorca le dévisagea avec dédain.

— Quelqu'un est débrouillard.

Bridges s'interposa entre lui et l'homme inconscient, revenue avec sa trousse

médicale. Formée au secourisme en tant que cadette à l'Académie de Starfleet, l'enseigne avait maintenu ses certifications et, comme Aasal Soltani, utilisait ses compétences secondaires pour les petits besoins médicaux de l'équipe. Sans attendre d'autres ordres, Bridges sortit un hypospray, y enclencha une ampoule de liquide pâle et l'appliqua au cou du prisonnier. Un instant plus tard, ses paupières battirent. Lorca s'assura que la première chose qu'il verrait en reprenant conscience serait l'émetteur de son propre phaseur.

— Heureux retour parmi nous.

À son crédit, l'homme resta tranquille, allongé sur le dos, muet — même si ses yeux s'écarquillèrent en reconnaissant l'arme pointée sur son visage.

— Votre nom ? demanda Lorca.

— Kuzeko. Odaka Kuzeko.

Lorca se pencha.

— Eh bien, Odaka Kuzeko, nous avons un petit problème. Les gens qui rampent dans le noir pour essayer de me tuer ont tendance à m'agacer. Est-ce que vous essayez de m'agacer ?

Le prisonnier leva lentement les mains, en signe d'apaisement.

— Doucement.

Lorca agita le phaseur sous son nez.

— Il fait sombre, ou bien ma vue décline, ou bien… votre arme est réglée sur « tuer » ? — Il baissa la voix, y ajoutant une pointe de menace. — C'est la vôtre ; j'espère que vous pourrez me le dire. Sinon… il faudra que je teste.

— Pas la peine, répondit Kuzeko après avoir dégluti, le regard allant du phaseur à Lorca. — Elle est réglée pour tuer.

— Vous voyez ? fit Lorca, tapotant l'émetteur sur le front de l'homme. — Agaçant.

Il s'écarta et fit signe à O'Bannon d'aider Kuzeko à se relever. L'agent se plaça tout près, lui tenant le bras.

— Bien, dit Lorca. Qui vous envoie ? Ou faut-il que je devine ?

Les mains toujours écartées du corps, Kuzeko répondit :

— Le gouverneur Kodos m'a envoyé.

— Pour nous tuer ? demanda Bridges.

Kuzeko répliqua aussitôt :

— On m'a ordonné d'enquêter sur des intrus dans le secteur, et de prendre toute mesure que je jugerais nécessaire pour… pour protéger les nôtres.

— Cela fait deux jours que je tire sur vos amis, Monsieur Kuzeko, et je n'ai tué personne. Pas encore, en tout cas. — Phaseur abaissé, Lorca avança jusqu'à n'être plus qu'à quelques centimètres du visage de l'autre. — En revanche, vous, vous avez été plutôt actifs, question meurtres, non ?

— Je n'ai rien à voir avec—

— Ne commencez pas, gronda Lorca en se rapprochant encore, les dents serrées.

Une colère neuve bouillonna en lui, qu'il refoula. Perdre son sang-froid ne

servirait à rien. Pour autant qu'il sache, cet homme n'était peut-être pas impliqué dans le massacre. Mais Kuzeko avait admis aider Kodos, et cela suffisait à le condamner à ses yeux.

— Commandant Lorca ? Lieutenant O'Bannon ?

Reculant d'un pas, Lorca vit l'enseigne Dmitri Spencer s'avancer. Il portait toujours son pistolet-phaseur et un tricordeur. Le blond leva l'appareil de scans.

— Nous avons inspecté le secteur, monsieur. Ils n'étaient que quatre. Les trois autres sont sous garde. Nous n'avons pas trouvé de véhicule — en tout cas, à portée de nos tricordeurs, là-haut.

Cette dernière précision fut, pour Lorca, une bonne surprise. Revenant à Kuzeko, il lui adressa un sourire sans joie.

— Donc vous êtes venus à pied ? Je parie que votre camp n'est pas bien loin.

Pas besoin de réponse : le regard du prisonnier, qui fuyait Lorca pour balayer les alentours comme à la recherche d'une faille ou d'une échappatoire, en disait assez.

— Où est votre camp ? demanda O'Bannon, secouant légèrement son bras.

— Simmons avait raison, monsieur, intervint Bridges. Tout à l'heure — quand vous l'avez cuisiné après ce qui est arrivé au lieutenant Giler. Leur camp ne peut pas être loin s'ils nous ont détectés. Ou alors ils ont entendu l'explosion qui a tué le lieutenant. Dans les deux cas, ils sont forcément tout près.

— Lieutenant Giler, répéta Lorca, plus pour lui-même, avant de se tourner vers Kuzeko. — À qui doit-on le plaisir de la bombe qui l'a tué ?

Les yeux de Kuzeko s'agrandirent, la peur à nu. Lorca avait sa réponse — et lui offrit une nouvelle vue rapprochée de son propre phaseur.

— Pourquoi.

Ce n'était pas une question, mais un jugement. Rien de ce que l'homme pourrait dire ne justifierait l'acte barbare qui avait coûté la vie au lieutenant Jason Giler. Kuzeko le savait — et semblait réaliser qu'il venait peut-être de sceller son propre sort.

— Heureusement pour vous, j'ai encore besoin de vous, trancha Lorca.

Il fit signe à O'Bannon :

— Attachez-le avec ses amis, puis rassemblez le reste de l'équipe. — Il consulta son chronomètre. — Départ dans dix minutes.

Voyager de nuit n'était pas son premier choix, mais tôt ou tard, Kuzeko et les siens seraient manqués, et Kodos — ou qui que ce soit qui les avait envoyés — réagirait. La fenêtre d'opportunité était mince ; il faudrait faire vite.

— Dites à Simmons qu'il est quitte. Notre nouvel ami va nous montrer le chemin.

Chapitre XXXI

Georgiou roula sur le côté depuis sa position au sommet du parapet qui surplombait la darse du vaisseau de transport, tandis que des tirs de phaseur fendaient l'air au-dessus de sa tête. L'attaque dans sa direction ne dura que quelques secondes avant que le torrent de faisceaux énergétiques ne se déplace sur sa droite, ratissant le sol au-delà des limites du hangar.

— Qu'est-ce que c'était, ça ? demanda Haley Carroll.

L'ingénieure du SCE s'était jetée au sol le long du talus herbeux qui descendait du parapet, près du flanc gauche de Georgiou. Ses bras couvraient sa tête, un geste qu'elles savaient toutes deux parfaitement inutile. À côté d'elle, l'enseigne Dralax était également allongé, gardant la tête basse, à l'abri du rebord.

— Canon à phaseur, répondit le commandant Larson, accroupie à la droite de Georgiou. Le vaisseau en possède quatre : deux au-dessus, deux en dessous. De leur position, ils peuvent couvrir à peu près toute attaque venant du sol.

— On arme les vaisseaux de transport, maintenant ? J'ai manqué un briefing ? demanda Carroll.

— Nous sommes à la frontière, répondit Georgiou. Loin, très loin de Starfleet. Si un de ces transports tombe sur des pirates orions ou un autre bâtiment renégat, il est seul. De plus en plus de capitaines marchands choisissent d'armer leurs navires.

Elle se baissa tandis que les canons tiraient de nouveau dans leur direction.

— En temps normal, je dirais qu'il n'y a rien de mal à ça. Redemandez-le-moi demain.

Georgiou partageait son attention entre ses compagnons et la darse d'amarrage, observant le vaisseau et les alentours. Baigné par la lumière crue des projecteurs disposés tout autour de la baie, le transport était une épave utilitaire et crasseuse : un rectangle trapu, à la proue inclinée, flanqué de nacelles de distorsion cylindriques plaquées contre la coque principale. Un design remontant aux dernières décennies du

vingt-deuxième siècle.

Les plaques de coque, de teintes disparates et couvertes de bosses et d'impacts, formaient une mosaïque branlante et dépareillée. En revanche, les nacelles semblaient bien plus récentes — sans doute des remplacements récents, destinés à doter le vaisseau d'un moteur de distorsion plus puissant et plus rapide.

La baie où il se trouvait offrait suffisamment d'espace pour décoller ou atterrir, mais rendait toute approche furtive impossible. Quiconque tenterait de rejoindre le transport à travers l'aire de décollage serait à découvert, livré aux tirs des canons à phaseur, sans parler de l'équipage à bord. Cela se reflétait d'ailleurs dans le comportement du personnel de la Narbonne et des agents de sécurité coloniaux : tous gardaient la tête baissée, et quelques-uns se repliaient plus loin du parapet.

Mais il était évident pour Georgiou que celui qui faisait feu ne cherchait pas à tuer, peut-être même pas à blesser. Le barrage visait avant tout à maintenir quiconque à distance du transport. C'était déjà un mince espoir que tout cela puisse se résoudre sans nouveau bain de sang.

S'éloignant du bord du parapet, descendant le talus pour se mettre hors de la ligne de tir, Georgiou se tourna vers Larson. La première officier de la Narbonne consultait son tricordeur.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Leurs moteurs sont en ligne, répondit Larson. Ils se préparent à décoller.

— On sait combien de personnes sont à bord ? demanda Carroll.

— J'ai repéré huit signatures vitales distinctes. Sept humaines, une bétazoïde.

Larson eut une expression qui en disait long ; Georgiou pensa la même chose.

— Lieutenant Jenn ?

— Probablement, confirma Larson en grimaçant.

— Elle et Soltani étaient à l'usine de distribution où la surtension a commencé, ajouta Dralax.

— Ils ont dû être pris en otages, conclut Georgiou. Voilà pourquoi on n'a pas pu les contacter.

Mince alors.

Savoir que les deux officiers de Starfleet n'avaient pas été tués au complexe lui apportait un soulagement, mais compliquait la situation. Ceux qui s'étaient emparés du transport se montraient jusqu'ici mesurés ; s'ils se sentaient acculés, ils n'hésiteraient pas à utiliser leurs otages comme levier. Aasal Soltani et Enamori Jenn étaient loin d'être hors de danger.

En bas, dans la darse, les moteurs du transport montaient en puissance, leur grondement amplifié par l'acoustique naturelle du hangar.

— On ne peut pas laisser ce vaisseau décoller, dit Georgiou. Et on ne peut pas rester ici s'il le fait.

Les propulseurs, conçus pour lutter contre la gravité planétaire, suffiraient à tuer quiconque se trouverait trop près.

— Impossible de le retenir au sol, répondit Larson. Si nous avions la Narbonne, peut-être, mais il leur faut encore une demi-heure avant d'être prêts à décoller.

— Et pas question d'attaquer directement, fit Georgiou en scrutant les alentours à la recherche d'une solution. Il n'y aurait pas un téléporteur fonctionnel dans le coin ?

— Ceux de la Narbonne sont les seuls fiables, mais après la surtension, je ne tenterais rien sans diagnostic complet.

Georgiou tira son communicateur de sa ceinture et l'ouvrit :

— Georgiou à Narbonne.

— Korrapati à l'appareil, répondit la voix du capitaine.

Les yeux fixés sur le vaisseau en contrebas, Georgiou demanda :

— Quel est l'état de vos transporteurs, capitaine ?

— Ils sont en ligne, mais l'ingénierie n'a pas encore fait tous les tests.

— J'ai besoin que quelqu'un me téléporte à bord de ce transport.

Larson la fixa, incrédule.

— Vous êtes folle ?

— Redemandez-le-moi demain aussi.

Sur la fréquence ouverte, Korrapati répondit :

— Commandeur, c'est une proposition risquée, au mieux.

— Nous n'avons pas d'autre option si nous voulons empêcher ce vaisseau de partir. Si je peux monter à bord, je peux forcer l'abandon du décollage ou les ramener au sol.

— En supposant qu'ils acceptent de négocier, lança Larson.

— Dans le cas contraire, dit Georgiou, je trouverai un moyen de le désactiver.

— Attendez, dit Carroll. Je crois que j'ai mieux.

— Je vous écoute, dit Korrapati.

— Pas le temps d'expliquer, répondit Carroll en attrapant Georgiou par le bras. Venez !

Elles se mirent à courir vers un petit bâtiment à l'entrée de la zone d'amarrage. Carroll fut la première à franchir la porte ; Georgiou la suivit dans ce qui s'avéra être une guérite. Une seule pièce, deux postes de travail avec terminaux, matériel de communication, et divers composants inconnus.

— Lieutenant Carroll ? lança Georgiou, la voyant s'installer à une console.

— Je pense pouvoir prendre le contrôle à distance du transport.

— Quoi ?

L'idée lui parut d'abord absurde, puis elle comprit aussitôt où Carroll voulait en venir.

— Accès par code de préfixe ?

Carroll hocha la tête en pianotant.

— Exactement.

— Mais il faut connaître le code, non ? demanda Larson en entrant avec Dralax.

Carroll esquissa un sourire complice.

— Ce n'est pas vraiment quelque chose qu'on enseigne à l'Académie, Commandant. Rejoignez le SCE, on vous montrera toutes sortes de tours.

— Je ne m'intéresse qu'à celui-ci, répondit Georgiou.

Derrière les murs de la guérite, le grondement du vaisseau augmentait encore.

— Combien de temps ? demanda-t-elle.

— Si le transport est toujours relié au réseau informatique du spatioport, une minute environ. Une fois passée la sécurité, j'aurai le contrôle complet. Ces systèmes civils sont bien plus faciles que ceux de Starfleet.

— Commandant ! appela Dralax. Le transport décolle !

Georgiou se précipita vers la porte ; le vacarme emplissait la darse. Les ombres bougeaient le long du talus alors que le vaisseau s'élevait, et les murs de la guérite vibraient sous la poussée des propulseurs.

— Larson à Narbonne ! cria la première officier. Vous voyez ça ? Le transport décolle ! Suivez-le aussi longtemps que possible !

À travers le communicateur, Georgiou entendit Korrapati répondre :

— Nous le suivons, Commandant, mais nous ne sommes pas encore pleinement opérationnels. S'ils quittent l'atmosphère, nous ne pourrons peut-être plus les tracer.

Grinçant des dents, Georgiou observa le transport s'élever dans la nuit, son ombre découpée dans la lumière bleutée de la lune.

— Carroll, où en êtes-vous ?

— J'y travaille, Commandant !

Quelques secondes plus tard, un flot d'injures — humaines, andoriennes, tellarites et d'autres qu'elle ne reconnut pas — sortit de la bouche de l'ingénieure.

— Ils ont coupé le lien avec le spatioport et bloqué leurs communications. Impossible d'entrer.

Georgiou réfléchit à toute allure.

— Et si la communication était rétablie ?

— Il me suffit d'une fréquence ouverte, mais il faut le faire depuis... oh, attendez.

Ignorant son hésitation, Georgiou parla dans son communicateur :

— Capitaine, c'est maintenant ou jamais. Demande de téléportation immédiate sur ce vaisseau. Je connais les risques, mais si on ne tente rien, on perd Jenn et Soltani de toute façon.

Si le pire devait arriver, sa propre mort ne serait qu'une victime de plus dans cette tragédie. Mieux valait cela que de rester immobile et condamner deux officiers à une mort certaine.

Y avait-il vraiment une autre option ?

La voix grave de Korrapati résonna :

— Préparez-vous pour le transport.

— Nous sommes en l'air, rapporta le pilote depuis le cockpit exigu du transport. Personne ne semble nous poursuivre.

Assise derrière lui, Enamori Jenn observait l'homme aux commandes — Benjamin Islip, avait-elle appris en sondant ses pensées — faire courir ses mains sur les commandes. Derrière elle, les moteurs grondaient sous puissance réduite ; le vaisseau utilisait ses propulseurs pour manœuvrer encore dans l'atmosphère.

À travers la verrière, elle distinguait des éclats de lumière du spatioport, mais

l'accélération ne correspondait pas à une ascension vers l'espace. Et elle savait pourquoi : ce n'était pas l'objectif de Pakaski. Pas encore.

Debout derrière Islip, Pakaski dit :

— Ne vous mettez pas trop à l'aise. Ils vont essayer de nous suivre aux senseurs. Tant qu'on reste ici, ils savent où nous sommes.

— Oui, confirma Hisayo Fujimura, la copilote. Je vois déjà leurs balayages depuis le vaisseau de Starfleet.

Elle soupira bruyamment.

— Je dois leur reconnaître ça : ils se remettent du blackout plus vite que prévu.

— Vous ne pensez tout de même pas pouvoir leur échapper ? lança Soltani. Comme Jenn, il était assis, les poignets liés derrière le dos.

Pakaski tapa sur la cloison du plat de la main.

— Il y a une raison pour laquelle on a choisi ce vaisseau : il peut atteindre la distorsion 7. Le vôtre plafonne à 6. Une fois à notre première destination, on disparaît.

Son assurance était presque étouffante dans le confinement du cockpit. Jenn connaissait déjà tout cela : elle avait lu le plan dans son esprit. Il ne détenait cependant qu'une partie des informations. Il ignorait la destination finale après le départ de Tarsus IV, et son irritation face au secret imposé par Kodos transparaissait nettement.

Elle songea à exploiter cette ignorance pour le déstabiliser, mais révéler ses pouvoirs mettrait en danger Soltani et elle-même.

Outre eux deux, trois employés du spatioport étaient attachés dans le compartiment arrière, surveillés par deux complices de Pakaski. D'après les pensées du chef, il comptait abandonner tous ses prisonniers une fois arrivés à destination, dans les montagnes à l'est de New Anchorage, où ils devaient retrouver le reste de leur groupe, dont Kodos.

Ce qu'il ignorait, c'était que sa partenaire, Fujimura, n'hésiterait pas à tuer non seulement les otages, mais aussi lui, s'il devenait un obstacle. Peut-être Jenn pourrait-elle s'en servir pour les dresser l'un contre l'autre.

— Attention, dit soudain Fujimura. Les senseurs internes viennent de détecter un faisceau de téléportation entrant.

— T'es sûre ? grogna Pakaski, irrité.

— Évidemment que je suis sûre, répliqua-t-elle sèchement.

Jenn échangea un regard avec Soltani. Elle sentit sa surprise, mais aussi un regain d'espoir — et une crainte : que leurs geôliers, paniqués, ne fassent une bêtise.

Pakaski saisit son fusil à phaseur posé près de lui et vérifia le réglage. Se levant, il jeta un œil vers le cockpit puis vers les prisonniers.

— Restez ici. Je vais voir ça. Gardez-les à l'œil.

— Vas-y ! lança Fujimura. On s'en charge.

Quand elle tourna la tête vers eux, Jenn perçut la colère et le mépris de la femme, mais aussi une inquiétude croissante. L'arrivée inattendue d'un intrus allait perturber leur mission. Et derrière cette nervosité pointait une première lueur de

désespoir ; Fujimura devenait imprévisible, peut-être dangereuse.

— Certains de vos amis veulent jouer aux malins, dit Pakaski en fixant Jenn, comme s'il pouvait lire ses pensées.

Serrant son arme à deux mains, il se dirigea vers la trappe arrière du cockpit.

— Ils vont regretter de ne pas nous avoir laissés tranquilles.

Chapitre XXXII

Georgiou se raidit contre la vague de vertige qui accompagna l'estompement du faisceau du téléporteur. La pièce autour d'elle tangua et elle tendit sa main libre pour se stabiliser contre une cloison proche. De l'autre main, elle leva son phaseur, pointant l'arme devant elle tandis qu'elle inspectait les environs immédiats à la recherche de menaces. Pour l'instant — et elle savait que le répit serait de courte durée — elle était seule.

L'officier téléporteur de la Narbonne avait exécuté son transfert du spatioport vers le bâtiment en fuite avec une précision chirurgicale, déposant Georgiou dans un angle d'une soute. Des conteneurs de tailles variées étaient rangés ou empilés et arrimés au pont autour d'elle, mais la zone où elle venait d'arriver formait un espace dégagé, protégé de tous côtés par des cloisons ou de la cargaison. Tout cela ne servirait à rien si quelqu'un surveillait les senseurs internes du vaisseau, mais, au moins, personne ne l'attendait pour lui tirer dessus au moment où elle finirait de se matérialiser.

Elle resta immobile un instant, vérifiant qu'elle était bien seule dans le compartiment. Les moteurs du transport ronronnaient, et les parois comme le pont vibraient faiblement mais nettement tandis que le bâtiment poursuivait son ascension vers l'orbite. Personne ne semblait à portée d'oreille. Les derniers effets du vertige encore accrochés à elle, elle tâtonna pour saisir son communicateur. Elle l'ouvrit, et le bip caractéristique de l'appareil résonna comme une sirène d'alarme dans la soute autrement silencieuse.

— Georgiou à Carroll.

La réponse de l'ingénieure ne se fit pas attendre :

— Je suis là, Commandant. Contente que vous soyez montée à bord sans casse.

— Je fais quoi ? demanda Georgiou en sortant de sa cachette derrière les piles de conteneurs, son phaseur toujours pointé devant elle.

Carroll répondit :

— Trouvez un panneau de communication ou une interface informatique. N'importe quoi qui vous permette d'ouvrir une fréquence d'appel dirigée vers l'extérieur.

Il ne fallut qu'un instant à Georgiou pour repérer ce qui ressemblait à un petit bureau niché dans un autre angle de la soute. À l'intérieur, un simple pupitre, une extrémité fixée à une cloison, accueillait un terminal rudimentaire — opérationnel, constata-t-elle avec soulagement.

— J'ai trouvé un terminal, dit-elle en posant son phaseur sur le bureau afin d'activer l'interface. L'écran cligna sous ses commandes, l'affichage se stabilisa sur un menu d'options, et elle en toucha une qui indiquait l'accès au système de communications du vaisseau. — Le réseau interne a été désactivé.

— À moins qu'ils n'aient outrepassé l'option, vous devriez encore pouvoir envoyer un signal de détresse. Ça ouvre automatiquement une fréquence.

Un coup d'œil rapide aux options disponibles lui révéla la fonction que Carroll voulait, et Georgiou pressa la commande. La réponse fut immédiate : des indicateurs d'alerte se mirent à clignoter dans toute la soute, et des sirènes hurlèrent. Tressaillant face à l'irruption soudaine de lumière et de bruit, Georgiou trouva l'icône pour faire taire la cacophonie.

— Je crois que je l'ai.

— Un instant, Commandant. Ça peut prendre une minute.

Avant qu'elle ne puisse répondre, Georgiou perçut un mouvement quelque part hors du petit bureau. Une ombre passa sur la cloison à gauche de l'embrasure, une fraction de seconde avant qu'elle ne voie pointer la bouche d'une arme. Par réflexe, sa main libre se jeta sur le phaseur posé sur le bureau tandis qu'elle se laissait tomber en position accroupie. Elle visa la porte et tira sur le nouveau venu au moment précis où il entrait dans son champ. Son adversaire — un chauve en combinaison sombre, fusil à phaseur en main — eut lui aussi de bons réflexes, parvint à se replier tandis que le faisceau traversait le bureau pour frapper la cloison. Il réussit un tir, mais haut et large, offrant à Georgiou tout le loisir de se décaler.

— Commandant ?

Ignorant l'appel de Carroll sur le communicateur resté ouvert, Georgiou referma l'appareil et le rangea. Elle contourna le bureau vers l'embrasure, phaseur en prise à deux mains. Les bruits venus de la soute lui indiquaient que l'homme était tout près ; elle surgit du bureau en arrosant de feu couvrant. Trois tirs rapides, de droite à gauche, filèrent le long du passage étroit et frappèrent la cloison opposée. Georgiou revint en position ramassée, avançant par petits pas, à l'écoute du moindre indice permettant de localiser son opposant. Revenue dans la soute principale, elle se retrouva face aux piles de conteneurs et aux étagères : pour la plupart assez hautes pour lui couper la vue.

Un froissement de tissu contre du métal, quelque part devant, la fit stopper. Mais lorsqu'elle se déporta sur la gauche entre deux piles, Georgiou comprit qu'elle avait mal lu la manœuvre de l'autre. Elle n'eut qu'un battement de cœur pour s'en

rendre compte avant que l'homme ne soit sur elle.

Mince !

Trop proche pour lui tirer dessus avec son fusil, l'homme voulut le lui abattre sur la tête comme une massue. Elle anticipa, recula d'un pas, évita le coup et tenta de remonter son propre phaseur. Il fut plus rapide : un revers de son arme heurta le poignet de Georgiou. Le pistolet jaillit de sa main, ricocha sur un conteneur et retomba sur le pont dans un cliquetis.

Sans chercher à récupérer le phaseur, Georgiou bondit, réduisant d'un élan la distance et plaçant la paume de sa main droite sous le menton de l'homme. Il grogna de surprise et de douleur tandis que l'autre main de Georgiou se refermait sur le canon du fusil, qu'elle tira à elle. Elle enchaîna d'un tranchant de la main sur l'arête du nez. Hurlant, il lâcha prise pour porter une main à son visage, tentant tout de même de garder une garde minimale.

Georgiou ne lui laissa aucun répit : tenant le fusil par le canon, elle en fouetta la tempe gauche de l'homme. Le choc l'envoya heurter un conteneur. Titubant, il tenta de se reprendre, mais un coup de pied frontal de Georgiou au menton le renvoya en arrière. Sa tête claqua contre la paroi du conteneur et il s'affaissa, inerte, sur le pont.

S'assurant qu'il était inconscient, Georgiou récupéra son propre phaseur et le holstra avant de vérifier le réglage de l'arme adverse. Le fusil était calé sur étourdissement.

— Petites faveurs, j'imagine, marmonna-t-elle pour elle-même.

Tout autour, le transport frissonna et la tonalité de ses moteurs changea ; Georgiou sentit un léger gîte du pont avant que les compensateurs d'inertie ne rattrapent le changement d'assiette. Malgré leur réactivité, elle percevait déjà que l'ascension du vaisseau commençait à ralentir.

Bien joué, Carroll.

Depuis son poste derrière Hisayo Fujimura, Enamori Jenn sentit l'angoisse de l'autre femme monter en flèche — et celle du pilote, Benjamin Islip — à l'apparition d'un nouvel avertisseur sur la console du cockpit. Elle entendit aussi la modulation des moteurs alors que le vaisseau poursuivait sa montée vers l'orbite.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? lança Islip, ses mains courant sur plusieurs commandes.

Fujimura jeta un regard inquiet à son collègue.

— C'est un bug quelque part. Jamais vu ça. Si je ne savais pas mieux, je dirais un retard système, mais je ne vois pas quel processus le provoque. — Elle pianota encore, soufflant de frustration. Jenn sentit son malaise grandir.

— Je n'aime pas ça, dit Soltani en se penchant vers Jenn.

Le regard qu'il lui lança suffisait à lui transmettre ses pensées et ses émotions sans qu'elle ait à les lire. Le vaisseau était-il défectueux ? Pakaski et les siens l'auraient-ils choisi sans vérifier qu'il pouvait les mener à destination ? Peu probable — et les pensées de Fujimura lui apprenaient qu'elle se posait les mêmes questions pour arriver aux mêmes conclusions. Elle était aussi perdue que les autres.

— Fichue saloperie, lâcha Fujimura en frappant le bord de sa console. Je pige, maintenant. Quelqu'un au sol est entré dans notre système. Ils essaient de prendre le contrôle du vaisseau.

— Wow, fit Islip, au moment où tout le transport se mit à vibrer. Un nouveau trémolo distinct monta des moteurs, et l'estomac de Jenn se souleva quand la gravité artificielle parut vaciller une fraction de seconde. — Le manche me résiste. Les commandes ne répondent plus. Pilotage et navigation sont au vert ?

— Oui, répondit Fujimura. Attends. Il y a aussi quelque chose d'actif dans ces processus. Zut !

Islip plissa les yeux.

— Ils peuvent faire ça ?

— S'ils ont les bonnes compétences, répliqua la technicienne. Qui que ce soit, il est sacrément doué.

— Tu peux l'arrêter ? La façade de sang-froid d'Islip, jusque-là indestructible, commençait à craquer.

Marmonnant une kyrielle de jurons dont la variété impressionna Jenn autant que l'inventivité des adjectifs et adverbes employés, Fujimura répondit :

— Je n'en sais rien.

Toujours aux prises avec les commandes, Islip ajouta ses propres jurons :

— On est redirigés. Les moteurs perdent de la poussée. Celui qui fait ça nous force à nous poser. — Il jeta un regard à Fujimura. — Allez, Hisayo.

— J'essaie !

Se penchant vers Jenn, Soltani chuchota :

— Ça doit être quelqu'un de la Narbonne, non ?

— Quelqu'un avec des compétences hors norme, répondit Jenn en grimaçant lorsque Fujimura frappa une seconde fois sa console. La colère croissante de la femme, défiée sur « son » vaisseau et ses systèmes, devenait presque nauséeuse pour Jenn à cause de la promiscuité du cockpit et de l'intensité de ses émotions.

— Je n'ai plus du tout la main ! cria presque Islip.

L'avertissement coïncida avec un nouveau soubresaut — le transport vibra encore, accompagné d'un autre trémolo des moteurs et d'une nouvelle perte de puissance et d'altitude. Tout ce qui se jouait pendant que Fujimura livrait bataille aux démons lâchés dans l'ordinateur de bord laissait des traces. Combien de temps le vaisseau supporterait-il ce traitement ?

— Oui ! s'écria Fujimura. J'ai trouvé le petit malin. Il utilisait une combine pour accéder à distance aux systèmes. Je pense pouvoir le verrouiller dehors et couper le programme.

— Je préférerais que vous ne le fassiez pas.

Malgré ses liens, Jenn parvint à tourner brusquement la tête et vit le commandant Georgiou surgir du couloir d'accès. Comment ne l'avait-elle pas sentie venir ? Avait-elle été à ce point absorbée par le chaos en cours ?

Georgiou pointait un fusil à phaseur vers Fujimura et Islip. Ce dernier eut le tort de vouloir dégainer ; il n'en eut pas le temps. Le tir de Georgiou le frappa en

pleine poitrine. Islip s'affaissa en avant, déjà inconscient, glissant contre sa console.

— Vous venez de mettre notre pilote hors service, observa Fujimura.

— Je sais piloter. — Avançant, Georgiou désigna l'autre femme du bout du canon. — Levez-vous.

La main de Fujimura jaillit presque trop vite pour qu'on la suive ; ses doigts écrasèrent une commande sur la console. Le nouveau tir de Georgiou la projeta contre la console et la cloison, puis au sol — mais, déjà, Jenn sentait le transport réagir à ce qu'elle venait de faire. Un vrombissement aigu se diffusa par les parois, le plancher et jusque dans le siège de Jenn.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Soltani en se tortillant sur son siège pour que Georgiou lui détache les poignets. Elle fit de même pour Jenn avant d'avancer vers le cockpit.

— Je ne sais pas. — Déposant son fusil, Georgiou tira Islip de son siège juste avant que le pont ne bascule sous leurs pieds, et elle s'effondra presque dans la chaise.

S'agrippant au dossier du fauteuil pilote pour se stabiliser, Jenn se hissa vers l'autre siège, repoussa le corps inerte de Fujimura et s'installa.

— Quelqu'un au sol tente de reprendre la main à distance, dit Georgiou. — Elle tira de sa ceinture le communicateur et l'activa. — Georgiou à Carroll.

— Commandant ! — La voix féminine que Jenn ne reconnut pas résonna. — Il y a un problème. Mon accès est bloqué. Je n'ai toujours aucun contrôle d'ici.

D'une main, Georgiou tapa sur une console muette.

— Je n'ai rien ici non plus. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Ouvrez une autre fréquence. J'essaie de revenir.

À travers la verrière, Jenn vit que la montée du transport dans les nuages effilochés ralentissait. En quelques secondes, leur ascension s'arrêta, puis le vaisseau recommença à retomber dans la haute atmosphère.

Après avoir sanglé Islip et Fujimura sur les sièges laissés par elle et Jenn, Soltani s'avança jusqu'à se placer entre Georgiou et Jenn.

— Ça ne sent pas bon, hein ?

— Non. — Georgiou pressa une autre commande. — Système com réactivé. Fréquence d'appel ouverte.

Même avec la gravité artificielle et les compensateurs d'inertie, les effets de la chute accélérée à travers l'atmosphère commençaient à se faire sentir.

— Lieutenant Carroll, dit Georgiou dans son communicateur en s'attachant.

— Je suis de retour, Commandant. Accrochez-vous !

Malgré la tension qui montait, la lecture que Jenn faisait des pensées de Georgiou lui apprit que la commandante maîtrisait admirablement ses émotions. Oui, la peur était là, mais son attention restait verrouillée sur l'essentiel : le vaisseau et la sécurité des personnes à bord.

— Plus vite, lâcha Georgiou, la voix serrée. — De l'autre main, elle vérifiait d'autres commandes et indicateurs. — J'essaie de rétablir le pilotage.

Déjà sanglée, Jenn parcourut les commandes du regard.

— À vouloir bloquer l'accès non autorisé, Fujimura a aussi verrouillé le contrôle primaire du pilotage.

— Pourquoi l'ordinateur ne surpasse-t-il pas tout ça ? demanda Georgiou. Il devrait considérer ceci comme une descente incontrôlée et enclencher automatiquement les procédures d'urgence.

— Essayez de relancer les processus de supervision du calculateur principal, dit Soltani. — Agenouillé entre les deux sièges, il désigna un jeu de commandes. — Vous pourrez peut-être réinitialiser ce qu'elle a fait.

— Ça prendra sans doute trop de temps, répondit Georgiou.

Le vaisseau donna un brusque coup de hanche ; même les compensateurs ne purent tout absorber, et l'estomac de Jenn remonta tandis que le transport vrillait sa trajectoire.

— Je suis rentrée ! cria Carroll sur la liaison ouverte. Il y a clairement un override de sécurité en travers de ma route.

Georgiou posa le communicateur sur la console, libérant sa seconde main.

— Je suis toujours verrouillée dehors. Il faut ralentir notre chute. Je prends des propulseurs de manœuvre, atmosphériques ou orbitaux, peu importe. Donnez-moi quelque chose. — Jenn comprit que la commandante se faisait en accéléré à l'ergonomie des commandes du bâtiment, pas toutes transposables aux postes de Starfleet.

— Notre taux de descente augmente, dit Jenn, aussitôt ponctuée par un nouvel avertisseur sur la console. — Impact dans 34 secondes.

— Commandant Georgiou, fit la voix du capitaine Korrapati sur la ligne. Préparez-vous au téléporteur.

— Non ! aboya Georgiou — et Jenn sursauta presque devant l'éclair de colère qui assombrit soudain ses pensées. — Nous sommes six autres à bord. Vous ne pouvez pas nous accrocher et nous extraire tous à temps.

— J'ai désactivé le verrou des commandes de pilotage, dit Carroll. Vous devriez avoir accès aux propulseurs de manœuvre.

Sans répondre, Georgiou frappa les commandes pour activer le pilotage atmosphérique. Un bourdonnement aigu envahit le cockpit exigu : le système venait de s'initialiser.

— Propulseurs actifs, confirma Jenn en vérifiant les statuts.

— On tombe encore beaucoup trop vite, prévint Soltani.

— Accrochez-vous.

Jenn suivit les doigts de Georgiou qui dansaient sur des commandes dont beaucoup lui échappaient. À travers la verrière, la ligne d'horizon et des montagnes lointaines devinrent visibles : ils avaient déjà bien perdu de l'altitude.

— Redressez ! tonna Korrapati sur la liaison.

— Dérivation de puissance des moteurs principaux vers les propulseurs et les compensateurs d'inertie, dit Georgiou sans lever les yeux. J'essaie de nous poser juste à l'extérieur du spatioport, loin des bâtiments et des gens. Soltani, bouclez-vous.

Jenn réalisa que la commandante percevait mieux que quiconque l'ampleur du

péril et portait seule le poids de les conduire sains et saufs. Malgré la peur qui montait en elle, Georgiou la domptait et la canalisait vers la manœuvre.

— Vous descendez encore trop vite, alerta Carroll.

Au lieu de répondre, Georgiou enfonça une autre commande, et Jenn entendit les moteurs gémir de protestation. Tout vibrait tandis que le transport luttait contre la gravité et l'inertie, cherchant un compromis. L'estomac de Jenn remonta en flèche au moment où Georgiou enfonçait un dernier bouton : un rugissement tonitruant partit de quelque part sous eux. Juste avant de fermer les yeux, Jenn aperçut l'un des bâtiments du spatioport, beaucoup trop proche, alors qu'ils chutaient.

Le transport heurta le sol. La violence de l'atterrissage contrôlé dépassa la capacité des compensateurs, faisant tressauter chaque panneau et chaque composant du cockpit — ainsi que chaque dent dans la mâchoire de Jenn. Son corps entier sembla écrasé dans le siège ; elle haleta, mais l'impact fut bien moindre qu'elle ne l'avait craint. Le plus surprenant, réalisa-t-elle quelques secondes plus tard, fut qu'elle pouvait rouvrir les yeux et regarder autour d'elle.

À sa gauche, Georgiou s'affaissait dans son siège, l'air aussi éprouvé que Jenn se sentait. Elle vit Soltani, sanglé à côté d'une Fujimura toujours inconsciente, esquisser un sourire faible et un pouce tremblant.

— Pas le meilleur atterrissage, Commandant, mais je prends, dit-il.

— Moi aussi, ajouta Jenn.

— Commandant. — La voix de Korrapati, grave, passa sur le canal toujours ouvert. — Commandant Georgiou ?

Sans même porter le communicateur à sa bouche, Georgiou resta avachie.

— Oui, Capitaine. Nous sommes là, mais je gage qu'on sera tous bien courbaturés demain.

— Nos scans indiquent que vous êtes neuf en vie. Vous avez réussi à poser le bâtiment avec des dégâts minimes, sans pertes ni dommages aux biens. Sacré atterrissage, Commandant. Et, lieutenant Carroll, ils n'y seraient pas arrivés sans vous.

— Beau travail, Commandant, répondit l'ingénieure. Et merci, Capitaine.

Georgiou expira longuement, ses yeux glissant pour s'assurer que Jenn et Soltani allaient bien.

— On est un peu esquintés ici, monsieur ; un coup de main serait bienvenu.

— Le commandant Larson est déjà en route avec une équipe de sécurité et une médicale, répondit Korrapati. Besoin de quelque chose en particulier ?

Georgiou sourit, et Jenn sentit une vague de soulagement déferler dans l'esprit de la commandante.

— Permission de quartier, disons… pour un mois.

Chapitre XXXIII

À travers les jumelles tirées de son sac, Lorca étudia l'ouverture sombre sur le flanc de la colline. La lune l'aidait à distinguer les détails du terrain, mais, à cette distance, l'entrée restait mystérieuse. Aucune lueur de l'intérieur — comme prévu. S'il y avait des sentinelles en faction, dans ou près de la bouche de la grotte, elles auraient éteint toute source de lumière pour ne pas gêner leur vision nocturne naturelle.

— Est-ce qu'ils utilisent des capteurs thermiques ou des tricordeurs pour repérer les indésirables ? demanda-t-il, jetant un regard de côté à Alexander Simmons, accroupi comme lui derrière un gros affleurement rocheux. D'ici, à une cinquantaine de mètres de l'ouverture et presque dans l'obscurité, ils étaient, pour ainsi dire, invisibles. Mais comme le son portait mieux la nuit, Lorca parlait à peine plus haut qu'un murmure.

Simmons, toujours sous l'œil vigilant du lieutenant Reece O'Bannon et les poignets entravés devant lui, répondit :

— On en a apporté, mais ça ne marche pas très bien là-haut.

En admettant que l'homme dise vrai — ce dont Lorca n'était pas prêt à s'assurer —, les champs géomagnétiques naturels de la région et le chaos qu'ils semaient dans les dispositifs de détection et les communications jouaient au moins en leur faveur. Même les composants électroniques de ses jumelles étaient perturbés : les fonctions de visée et de télémétrie étaient inopérantes à cause des interférences, ne lui laissant que le grossissement standard. Ils ne pouvaient peut-être pas balayer pour trouver leur proie, mais les mêmes limites gênaient aussi ceux qu'ils chassaient. Sans la technologie, tout cela redevenait un affrontement à l'ancienne.

Ça, Lorca aimait. Après avoir marché dans le noir plus d'une heure — à chaque pas, la possibilité de tomber sur un autre explosif comme celui qui avait tué le lieutenant Jason Giler —, il était prêt à affronter sa cible de face.

Assez de manœuvres furtives. Qu'on en finisse.

— Comment voulez-vous procéder, Commandant ? demanda O'Bannon.

Ayant repris l'inspection du versant à travers les jumelles, Lorca répondit par une question :

— Il y a une autre entrée ?

— Au moins deux autres que je connais, dit Simmons. Une plus haut sur la montagne, et une autre de l'autre côté.

Atteindre l'une ou l'autre sans être repéré était improbable, décida Lorca, et cela prendrait trop de temps. L'aube ne tarderait pas, et attendre la pleine lumière pour attaquer cette cache n'était pas une tactique prudente non plus. L'assaut direct paraissait le meilleur choix, mais si tout cela était une diversion ? Ou si Kodos et les siens avaient déjà quitté ce refuge au profit d'un autre ?

— O'Bannon, dit-il, toujours l'œil aux jumelles. Vous et moi allons avancer pour jeter un œil de plus près. On décidera ensuite.

Il sentait l'urgence même sans consulter son chrono. Il restait moins de deux heures avant que les premières lueurs ne pointent à l'est. Il leur faudrait agir vite, et, si possible, sans attirer d'attention indésirable.

Il allait abaisser les lunettes lorsqu'un mouvement attira son attention. Il colla l'œil à l'oculaire, poussa le grossissement au maximum. Il attendit, s'assurant que ses yeux ne le trompaient pas dans la pénombre… puis il vit la silhouette sombre, marchant de droite à gauche devant l'ouverture. La silhouette s'arrêta près du côté gauche de l'entrée, et une autre apparut.

— Je compte deux personnes, dit-il. Les deux près de la grotte.

Baissant les jumelles, il regarda Simmons.

— Ça colle ?

— Le responsable de la sécurité a bien établi des binômes de sentinelles dès le départ, répondit Simmons. Il est — ou était — membre des forces de sécurité, et c'est leur pratique standard.

— Il dit vrai, monsieur, ajouta O'Bannon. J'ai appris ça en visitant deux de leurs postes.

Après avoir pesé ces éléments, Lorca dit :

— Très bien, nouveau plan.

Il fit signe à l'enseigne Terri Bridges, qui avait pris position défensive à quelques mètres et gardait toujours Odaka Kuzeko — leur tout nouvel informateur —, les poignets sanglés de menottes de sécurité comme Simmons. Avec ce dernier, Kuzeko s'était révélé utile pendant leur nouvelle progression, ne serait-ce que parce que Lorca comptait sur eux pour déclencher d'éventuels autres pièges posés par les fugitifs afin de freiner la poursuite. En chemin, l'équipe avait trouvé et désarmé trois dispositifs de ce type sans incident, mais chacun avait encore accru l'anticipation et l'anxiété du groupe.

— Kuzeko et moi, on monte là-haut reconnaître les lieux.

— Avec tout le respect, monsieur, vous êtes sûr que c'est une bonne idée ? dit O'Bannon. — Il désigna Kuzeko. — Je ne fais pas du tout confiance à ce type. On

aurait dû le laisser avec les autres.

— Je ne lui fais pas confiance non plus, mais c'est pour ça qu'on l'a emmené.

Les trois autres membres du petit groupe de pillards de Kuzeko étaient à cet instant escortés vers le camp de base, plus bas sur la montagne, sous la surveillance de deux agents de la sécurité d'O'Bannon. Kuzeko, en revanche, était d'une utilité considérable pour Lorca. Au-delà de l'aide pour repérer des dangers durant leur marche, il pouvait fournir un autre avantage : l'accès à la grotte.

À Kuzeko, Lorca dit :

— Vous avez établi un défi et un mot de passe pour vos sentinelles quand votre équipe est revenue de mission ?

L'autre hocha la tête. Sa nervosité était évidente.

— Bien. J'ai besoin d'un contact rapproché, donc vous et moi allons nous présenter. Tentez quoi que ce soit de stupide, et vous savez ce qui se passe.

— Vous me tuerez ? fronça Kuzeko.

— Pas tout de suite — mais vous préféreriez.

Après avoir ordonné à O'Bannon de tenir ses gens prêts à avancer vers la grotte à son signal — y compris à étourdir Simmons si l'ex-officier de sécurité tentait d'alerter ses complices —, Lorca et Kuzeko sortirent de leur abri et entamèrent la pente douce. Il leur fallut un peu moins de deux minutes pour franchir le terrain ouvert et irrégulier, guidés par la seule lumière lunaire. En marchant, Lorca attrapa les poignets de Kuzeko et lui ôta les menottes.

— Ne me faites pas regretter ça, prévint-il.

Plus ils approchaient, plus l'ouverture se dessinait nettement. Lorca crut discerner une faible lueur au-delà de l'entrée — peut-être une petite lampe ou une source portative dans une cavité souterraine. Il distinguait aussi mieux les deux silhouettes — des hommes, à ce qu'il pouvait en juger — postées au bord. Les deux avaient remarqué l'approche venue d'en bas, et Lorca les vit tirer des phaseurs de leurs holsters.

Il ne tenta pas de se dissimuler, choisissant au contraire de marcher juste derrière Kuzeko, à un pas normal, comme si leur arrivée était attendue. Tout en avançant, il garda sa main droite le long du corps, près de Kuzeko, et son propre phaseur contre sa cuisse. La ruse semblait fonctionner : l'un des hommes à l'entrée leva la main.

— Halte-là. Alpha Quatre.

Kuzeko hésita une fraction avant de répondre au défi :

— Tango Sept.

Déjà sur les nerfs à l'idée d'entrer dans la gueule du loup, chaque muscle et chaque sens de Lorca étaient tendus en prévision de l'affrontement. Il fut donc prêt à l'instant où il vit les deux gardes commencer à lever leurs armes. Il fut un peu plus rapide : il leva son phaseur et tira sur le premier, qui n'eut aucune chance de réagir avant que le faisceau ne le fauche. L'homme heurta le montant de l'entrée puis glissa au sol.

Son compagnon, plus prompt au dégainé, lâcha un tir avant que le phaseur de

Lorca ne le trouve. Le second garde chancela, trébucha sur une pierre et s'affala lourdement sur le dos.

Ce n'est qu'alors que Lorca réalisa que le tir du garde avait, lui aussi, atteint sa cible.

Derrière lui, Odaka Kuzeko gisait sur le dos, l'expression figée et cireuse sous la lune. La vue de ses yeux ouverts suffisait, mais Lorca s'agenouilla pour vérifier qu'il était mort.

— Tu t'en tires à bon compte.

Des cris d'alarme, plus loin, firent lever le phaseur de Lorca vers la grotte. Une demi-douzaine de silhouettes jaillirent de l'ouverture, se répandant sur le sol nu. Chacune brandissait une lampe, et il distingua les profils de phaseurs de poing et de versions plus longues, des fusils.

Et merde.

Il visait sa première cible quand une volée de faisceaux de phaseurs siffla derrière lui, chacun cueillant une silhouette et l'envoyant rouler sur la pente. En quelques secondes, les six nouveaux venus furent neutralisés, et Lorca entendit des pas pressés grimper la colline derrière lui. Il se releva alors que le lieutenant O'Bannon et l'enseigne Bridges arrivaient, cette dernière poussant Alexander Simmons devant elle. Tout autour, le reste du groupe — sécurité de la Narbonne et volontaires civils — avançait en ligne de tirailleurs, convergeant vers la grotte.

— Ça va, Commandant ? demanda Bridges.

Lorca hocha la tête.

— Mieux que Kuzeko.

Il jeta un dernier regard au corps. Peut-être ne méritait-il pas de mourir, et il serait sans doute impossible de savoir un jour s'il avait aidé Kodos à perpétrer les exécutions. Mais Lorca ne parvint pas à éprouver la moindre once de sympathie pour Odaka Kuzeko — ni pour quiconque avait aidé le gouverneur fugitif, de près ou de loin.

— Allons-y, dit-il en reportant son attention sur la grotte.

— On peut parier qu'ils savent qu'on arrive, fit Bridges en pointant la bouche de son phaseur vers l'entrée.

Vérifiant la charge de son phaseur, Lorca échangea la batterie pour une neuve. Satisfait d'être prêt pour l'affrontement, il se mit en marche vers la grotte.

— Qu'ils sachent qu'on vient. Ça ne changera rien.

Il était temps d'en finir.

— Gouverneur ! Ils sont là !

Assoupi par à-coups sur la chaise pliante — d'un inconfort absolu — qui constituait l'unique autre meuble de la petite cavité lui servant de foyer provisoire, Kodos se réveilla au cri d'alerte d'Ian Galloway. Il se leva, écarta la bâche de toile qui lui tenait lieu de rideau d'intimité, et entra dans la grande salle. La pièce souterraine fourmillait d'activité : une poignée d'hommes et de femmes s'affairaient à diverses tâches, mais la majorité des deux douzaines de personnes venues ici avec lui chercher un abri temporaire n'étaient pas présentes. Ceux qui restaient sortaient des armes et du matériel de conteneurs et donnaient des consignes avant de s'élancer dans l'un des

tunnels.

— Que se passe-t-il ? Où sont les autres ?

Debout à l'un des six bureaux de campagne disposés en cercle — une sorte de poste de commandement —, Galloway leva les yeux de l'ordinateur portatif qu'il consultait.

— Intrusion, monsieur. Les sentinelles près du point de contrôle deux ont signalé des tirs en surface, et aucun des gardes postés à cette entrée ne répond.

Des groupes de recherche, conclut Kodos. L'un d'eux avait fini par découvrir la cache où lui et les siens s'étaient terrés. Il maudit ce contretemps. Joel Pakaski et son équipe devaient être en route après avoir sécurisé un moyen de quitter la planète. Les bulletins en provenance de New Anchorage faisaient état d'une surtension massive qui avait mis hors service — temporairement — une part importante de la ville. Ce qu'ils ne disaient pas, c'était l'état du vaisseau de Starfleet amarré au spatioport — mais c'était attendu. Quelles que fussent les conséquences de la surtension, Kodos se disait que le capitaine du bâtiment ne se vanterait pas des dégâts subis, surtout s'il se savait victime d'un sabotage.

— Des nouvelles de Pakaski et de son équipe ? demanda Kodos.

— Aucune, Gouverneur, secoua la tête Galloway. Aucune sentinelle à aucune entrée n'a signalé de trafic de vaisseau, et rien n'a filtré sur les bulletins.

Quelque chose clochait… mais il n'y avait rien à y faire pour l'instant. Il y avait plus urgent.

Dans un coffre près de son bureau, Galloway prit un phaseur et le tendit à Kodos — un modèle des forces de sécurité de la colonie.

— On ne peut pas rester ici, monsieur. Ils arrivent.

L'écho de tirs, venu de quelque part dans les tunnels menant à la grande salle, informa Kodos que le combat gagnait les profondeurs de son refuge souterrain. S'ils restaient, ils risquaient d'être pris au piège.

Il fronça les sourcils.

— Il suffit de tenir jusqu'à l'arrivée de Pakaski.

Pour couvrir le refuge, Pakaski avait pris plusieurs précautions : voies de retraite et options de défense. Il existait au moins cinq sorties vers la surface depuis le réseau, certaines plus accessibles que d'autres, mais toutes utilisables si nécessaire. Pour couvrir un repli en cas de brèche ou de débordement, Pakaski avait aussi installé des charges explosives en des points clés des tunnels et cavernes reliés. Il n'y aurait pas de reddition simple, et Kodos n'avait aucune intention de se laisser emmener docilement.

Les échos d'un échange de tirs, dans l'un des boyaux, enflaient de seconde en seconde. Puis deux de ses partisans surgirent du couloir et débouchèrent dans la salle. Kodos les reconnut tous deux comme d'anciens membres des forces de sécurité, affectés par Pakaski à sa protection : Fiona Okafor, femme longiligne, sculpturale, d'ascendance africaine, fonçait droit vers lui ; son compagnon, un blond du nom de Nikolaus Cohler, se retournait pour arroser de phaseur la direction d'où ils venaient.

— Gouverneur ! lança Okafor. Il faut partir. Maintenant !

Elle lui saisit le bras et l'entraîna en courant à travers la chambre vers un autre tunnel.

— Que se passe-t-il ? demanda Galloway.

— Une des équipes de recherche de Starfleet, répondit Okafor par-dessus son épaule. Ils ont franchi les défenses extérieures et progressent dans les galeries. Nous vous transférons à l'un des postes d'urgence en attendant de sécuriser une voie d'évacuation.

Il y en avait peu dans le réseau souterrain, mais Pakaski avait tout de même su en sélectionner et équiper quelques-uns. De ces points, on pouvait tenir une position tout en couvrant une fuite vers la surface — ou plus profond encore, dans des secteurs pouvant servir de cache. Rien de tout cela ne servirait à quoi que ce soit s'ils restaient ici.

Sous la conduite d'Okafor et la couverture de Cohler, Kodos et Galloway gagnèrent un autre des tunnels débouchant de la salle. Derrière eux, l'autre passage canalisait avec une redoutable efficacité les sons d'un combat tout proche. Qui que ce fût qui s'enfonçait dans les boyaux, il avançait vite et bien.

Les chasseurs se rapprochaient.

Chapitre XXXIV

Lorca déboucha le premier du court boyau reliant l'entrée de surface à une vaste caverne au plafond élevé, tirant sur tout ce qui bougeait. Ses deux premiers tirs cueillirent une paire de sentinelles avant qu'elles ne réagissent, et les deux hommes s'effondrèrent sur le sol de la grotte. Un autre tir manqua sa cible, envoyant une troisième personne détaler à couvert et donnant à Lorca l'occasion de se pelotonner derrière un amas de rochers branlants.

Devant lui, il entendit des cris d'alerte et d'autres ordres indistincts tandis que les personnes dans la grotte et les tunnels adjacents réagissaient aux intrus au milieu d'eux. L'élimination des gardes en surface par l'équipe de recherche n'était pas passée inaperçue, comme l'avait prédit l'enseigne Bridges. Depuis des positions dissimulées derrière d'épais stalagmites ou près des bouches des tunnels, au moins quatre ou cinq personnes tiraient dans sa direction. Sa cache lui offrait une certaine protection, même s'il entendait les faisceaux de phaseur ronger la roche devant lui. Lorca se demanda pourquoi ses adversaires n'augmentaient pas la puissance de leurs armes au maximum pour désintégrer tout ce qui se trouvait entre eux et leur cible ; puis il réalisa que détruire trop de colonnes de pierre risquait bien de faire s'effondrer le plafond sur tout le monde.

Voilà qui rassure.

Un bruissement sur sa gauche précéda l'arrivée de l'enseigne Bridges. Elle poussait Alexander Simmons devant elle et le plaqua au sol derrière le tas de roches écroulées.

— Où serait Kodos ? demanda Lorca, surveillant Simmons tandis que le prisonnier se réajustait. Ses poignets, encore entravés par des liens de sécurité, gênaient ses mouvements.

— Il y a une grotte plus grande, plus à l'intérieur de la montagne, répondit Simmons. Plusieurs des passages d'ici y mènent.

Consultant son tricordeur, Bridges demanda :

— Tout ça, ici, c'est naturel, ou bien vous avez creusé vos propres tunnels ?

Simmons secoua la tête.

— À ma connaissance, tout est naturel, mais ils ont peut-être ouvert de nouveaux boyaux dont je ne sais rien.

— Je ne leur mettrais pas ça hors de portée, dit Reece O'Bannon, qui avait rejoint le flanc droit de Lorca. Ils se sont montrés plutôt ingénieux.

Lorca grogna son assentiment. Rien qu'avec les petites portions du repaire souterrain qu'ils avaient vues, il était évident que Kodos et les siens avaient planifié leur cachette et une éventuelle fuite. Il ne leur aurait fallu que quelques jours au préalable pour préparer le terrain et entreposer vivres, armes et matériel. Et comme ils se trouvaient ici depuis au moins quelques jours après avoir fui New Anchorage à la suite du massacre, ils avaient sans doute passé une bonne part de ce temps à fortifier leurs positions. De quoi poser des problèmes à quiconque tenterait une infiltration : les occupants connaissaient le terrain, sans parler des surprises qu'ils avaient pu mettre en place contre les intrus.

Un rapide coup d'œil à son propre tricordeur donna à Lorca une lecture brouillée du réseau intérieur :

— Les interférences faussent les relevés de signes de vie. Je ne peux pas être sûr, mais on dirait une douzaine de personnes là-dedans, sans compter les nôtres.

— J'ai aussi une ébauche de carte des grottes et des tunnels, ajouta Bridges. Valable sur une cinquantaine de mètres ; avec un peu de chance, elle se complétera au fur et à mesure.

— Il faudra s'en contenter, répondit Lorca.

Au moins pourraient-ils manœuvrer sans être complètement à l'aveugle. Il prendrait les petites faveurs où elles se présentaient. Derrière lui, il vit le reste de l'équipe commencer à s'engager dans la caverne, et il se tourna vers O'Bannon.

— Éparpillez vos gens, Lieutenant. Équipes de trois. — Il leva son tricordeur. — Prenez ce passage à droite pour approcher la grande grotte suivante. Nous, on passera par un accès qui nous amène par la gauche. Quiconque n'est pas des nôtres est une cible, mais en mode étourdissement. On ramène ces gens à New Anchorage.

— Même Kodos ? demanda Bridges.

Malgré lui, Lorca hésita avant de répondre :

— Oui, même Kodos.

Une part de lui n'aurait pas voulu que ce soit sa réponse, mais c'était la bonne, quels que fussent ses sentiments. Adrian Kodos serait jugé pour ses crimes.

Et s'il résiste ?

Lorca chassa la question et les émotions qu'elle remuait, pour se concentrer sur l'instant.

La résistance dans le tunnel prit la forme de trois personnes — un homme et deux femmes —, toutes en tenue sombre, qui tentaient de tenir l'extrémité du boyau. Lorca vit un mouvement devant lui : l'une des femmes détalait vers la caverne suivante. Avant que ses compagnons ne tirent, il se jeta contre la paroi au moment où

l'autre femme lâchait le premier tir. Bridges, repoussant Simmons hors de la trajectoire, répliqua ; Lorca entendit un hoquet de surprise : son tir avait fait mouche. Elle se couvrit de l'autre côté du tunnel, et Lorca se pencha dans le couloir pour tirer à son tour. Il sut qu'il avait manqué ; au claquement du tir succéda le martèlement de pas s'enfuyant vers l'arrière.

— On y va, dit Lorca en partant à la poursuite.

Avec Bridges et le peu enthousiaste Simmons à sa suite, il déboucha dans une grande salle encombrée de conteneurs, matériel de campagne et autres objets divers. L'instinct lui dit que c'était là le point de ralliement des fugitifs, ce que confirmaient ses scans de l'intérieur : un nœud du réseau. Ce choix n'avait rien d'un hasard heureux : c'était de l'intention — pour l'espace disponible et les voies de fuite qu'il offrait.

Petits malins.

De l'autre côté du vaste volume, Lorca vit quatre personnes — trois hommes et la femme aperçue un instant plus tôt — courir vers l'extrémité opposée, où bée un autre passage souterrain. Il lui fallut quelques secondes de plus pour reconnaître l'un des fuyards d'après une image fournie par le commandant Georgiou.

— Kodos ! Arrêtez-vous là !

Un homme taillé en athlète, blond, couvrait la retraite du groupe et fut le dernier à disparaître dans le tunnel. Un instant plus tard, il se pencha de nouveau, brandissant un phaseur, mais Lorca l'ignora. Il se concentra sur l'homme à moins de vingt mètres, dont il avait gravé le visage dans sa mémoire. Sa proie, enfin, était à portée. Il s'élança, tirant en courant et partageant son attention entre les fugitifs, le sol inégal et les obstacles semés sur son chemin. Aucun tir ne toucha quoi que ce fût ; il cherchait à instiller la peur et à les forcer à s'arrêter. Sans succès jusqu'ici. Il zigzagua entre conteneurs, bondit par-dessus des couchettes et des piles d'équipement. Devant lui, Kodos et les autres s'engouffrèrent dans un tunnel. Lorca leur emboîta le pas.

Et alors, tout partit en vrille.

Guidé par Fiona Okafor, Kodos courait vers le tunnel qui les mènerait hors de la caverne et plus profondément dans les galeries, vers une chambre un peu plus petite mais toujours spacieuse. Elle aurait pu servir de camp principal, n'eût été l'eau qui suintait du plafond et filait le long des murs pour stagner dans les zones basses. Issue de sources et de puits souterrains, cette eau alimentait aussi la petite rivière qui coupait la vallée au nord du mont Bonestell.

Rien de tout cela n'avait d'importance, à présent.

— Le combat se rapproche, dit Nikolaus Cohler. Couvrant la retraite, il remonta à hauteur d'Ian Galloway et donna à Kodos une petite poussée. — Il faut continuer, Gouverneur.

D'après des rapports hachés relayés sur des fréquences encore perturbées par les propriétés géomagnétiques de la vallée, Kodos savait que les siens étaient sur la défensive, décrochaient et tentaient de se couvrir mutuellement dans leur fuite à travers le réseau. L'équipe de Starfleet, mieux formée et équipée pour le combat

rapproché, prenait l'avantage. Combien lui restait-il de gens ? Moins d'une douzaine, estima-t-il ; sans doute beaucoup moins. Pour tout ce qu'il en savait, les trois fidèles qui l'escortaient vers ce supposé point sûr étaient peut-être les derniers.

Quant aux personnels de Starfleet, des renforts venus de la ville étaient sans doute déjà en route, et Kodos savait qu'ils n'arrêteraient pas avant de l'avoir en main. Il ne l'avait pas dit à voix haute, mais il soupçonnait que la tentative de Joel Pakaski pour sécuriser un transport avait échoué. Il était en retard, et aucun signe d'activité de vaisseau n'apparaissait dans la région.

Il est temps d'agir plus directement.

Kodos sortit de la poche de sa veste le boîtier de paume que lui avait remis Pakaski. Un simple clavier : un rectangle avec une douzaine de touches et un sélecteur, enchâssés dans un matériau robuste pour l'usage de terrain. Un cadeau, en quelque sorte, qui permettait à Kodos de contrôler chacune des charges de secours déployées dans les cavernes. Chaque numéro correspondait à un dispositif placé quelque part. Kodos avait mémorisé le plan de pose de Pakaski. Le contrôle marqué « Cinq » désignait le paquet installé près de l'entrée du tunnel par où montaient les bruits du combat. D'ici quelques secondes, quelqu'un serait—

— Kodos ! Arrêtez-vous là !

L'injonction précéda une rafale de tirs juste au moment où Kodos et les siens atteignaient l'autre boyau. Ils se plaquèrent contre la paroi. Kodos serra son phaseur d'une main et le clavier de l'autre.

— Il faut bouger, dit Okafor.

À côté de Kodos, Cohler se mit à genoux, se pencha hors de l'embrasure et tira sur une cible que le gouverneur ne voyait pas.

— Starfleet, annonça Cohler en se repliant dans le tunnel. Deux ou trois, je pense, mais d'autres arrivent.

— On y va ! lança Okafor. Maintenant !

Au lieu de répondre, Kodos tourna le sélecteur du clavier sur la position cinq, puis pressa la touche correspondante.

Chapitre XXXV

L'explosion retentit derrière lui. Malgré sa faible puissance, l'onde de choc, dans un espace confiné, suffit à le déséquilibrer, tandis que le bruit de la déflagration faisait tinter ses oreilles. Malgré cela, Lorca entendit le grondement des roches déplacées s'abattant dans le tunnel qu'il venait de quitter. Des blocs de pierre et un nuage de poussière commencèrent à emplir l'air. Il constata que le passage était obstrué par des débris rocheux, dont beaucoup bien trop gros et trop lourds pour être déplacés sans assistance, mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait. Sa première pensée alla aux personnes qui le suivaient dans le tunnel.

— Bridges ! cria-t-il. — Portant la main à son communicateur, il en releva le clapet. — Lorca à Bridges. Vous êtes là ?

Une réponse étouffée et parasitée grésilla au haut-parleur :

— … d'accord. On l'a… évité… ça va ?

Rassuré d'entendre la voix de l'enseigne, Lorca dit :

— On dirait que le tunnel est bloqué. Vous pouvez trouver un autre passage ?

— …'Bannon s'en occupe… le suivre. Attendez…

Le message haché en disait assez. Bridges voulait qu'il attende O'Bannon ou d'autres renforts avant de poursuivre Kodos, mais c'était exclu. Ce salaud venait d'essayer de le tuer — lui et les siens — et s'apprêtait à s'échapper.

Hors de question.

— Commandant !

Lorca vit Reece O'Bannon surgir d'un autre tunnel en lui faisant signe. Deux membres du détachement de sécurité de la Narbonne suivaient le lieutenant dans la caverne, et Lorca leur fit signe de continuer à avancer.

— Tout va bien ? demanda-t-il lorsque O'Bannon et ses hommes furent à portée.

Le lieutenant acquiesça.

— On a entendu l'explosion dans l'autre tunnel. Content d'apprendre que tout le

monde va bien.

— Ce n'était pas un simple piège, répliqua Lorca en désignant le boyau emprunté par Kodos et les autres. Il l'a déclenché délibérément.

Les yeux d'O'Bannon se plissèrent.

— Il va falloir avoir une petite conversation avec lui. Lui demander à quoi il pensait.

— Exactement ce que je me disais. On y va.

En tête dans le tunnel suivant, Lorca avança d'un pas vif, les yeux et le tricordeur fouillant le passage devant lui à la recherche de menaces. Les seuls signes de vie détectés se trouvaient plusieurs dizaines de mètres plus loin. À l'approche de l'autre extrémité, ses scans révélèrent la présence d'autre chose. Tout près du sol, à une dizaine de mètres de la sortie du couloir souterrain. Il fit signe à O'Bannon et aux autres de stopper, tout en ajustant les réglages du tricordeur pour affiner la lecture.

Une autre bombe.

Fils de chien.

Sans réfléchir, Lorca poussa la puissance de son phaseur au maximum, visa l'objet, et tira. Le paquet entier disparut dans un éclair d'énergie, désintégré sans exploser.

— Eh bien, fit O'Bannon. Ça s'est… plutôt bien passé. Je suppose.

Ignorant le commentaire du lieutenant, Lorca poursuivit. Il s'avança à un mètre de l'ouverture, jetant un premier coup d'œil à la caverne au-delà. Un bruit d'eau gouttant lui parvint, et l'air était humide ici. Il fit un pas de plus, reprogramma son phaseur en mode étourdissement et le prit à deux mains devant lui.

Un faisceau de phaseur, tiré à très courte portée, passa devant son visage et mâcha la paroi rocheuse à sa droite. Il recula en trébuchant, grimaçant sous les éclats de pierre qui lui fouettèrent les jambes et le torse. S'affalant contre la paroi du tunnel, il glissa à genoux au moment où une silhouette se découpait dans la lumière de l'ouverture : l'homme blond qui couvrait la retraite de Kodos. Leurs regards se croisèrent, l'homme leva son pistolet à phaseur — mais Lorca tira le premier, et le corps de son adversaire se relâcha tandis que le faisceau d'étourdissement l'enveloppait. Il s'effondra, inconscient.

Revenu à l'embouchure du tunnel, il confirma que l'autre homme, gisant à trois mètres du passage, était bien étourdi. Où étaient ses compagnons ? Où était Kodos ?

— Il y a un autre tunnel de l'autre côté de cette caverne, dit O'Bannon, qui l'avait rejoint. Il y a aussi quelques ressauts et vires autour de la salle, qui mènent à d'autres passages plus étroits. Mon tricordeur ne voit pas assez loin pour savoir où ils débouchent.

Lorca hocha la tête, étudiant ce qu'il pouvait du volume. Tout, dans la situation — sans parler de l'expérience et de l'instinct —, lui disait qu'il marchait dans une embuscade.

Il y allait quand même.

Pointant un gros stalagmite incrusté de dépôts minéraux, il dit :

— Quand j'aurai atteint cette colonne, suivez-moi.

À peine eut-il fait un pas qu'un tir partit d'une position dissimulée devant lui. Lorca n'eut qu'un battement de cœur pour constater que l'angle du faisceau, qui labourait le sol à ses pieds, indiquait une trajectoire plongeante, et il était déjà en mouvement. Jaillissant du tunnel, il tira à l'aveugle en direction générale du tir, se rua jusqu'à l'homme blond affalé dans une flaque d'eau peu profonde et ramassa son phaseur de la main libre, avant de changer de cap et de bondir derrière le stalagmite.

Son feu de couverture sauvage sembla fonctionner : personne ne jugea bon de lui tirer dessus pendant sa course. Arrivé à la haute colonne de pierre, il s'y plaqua dos, se donnant un angle sur le tunnel où O'Bannon et son équipe restaient tapis. Le lieutenant tentait de se décaler pour identifier la menace — aussitôt récompensé par une nouvelle rafale de tirs de phaseur dans sa direction. Lorca le vit se ravaler à couvert, mais la violence de l'attaque continua. Des blocs de roche se détachaient des bords du tunnel et des parois voisines, comme si le tireur cherchait à provoquer l'effondrement de l'entrée. Puis Lorca grimaça : le stalagmite derrière lui vibra, et des éclats jaillirent en tous sens. Sa proie ne l'avait pas oublié, lui non plus.

— Commandant ! cria O'Bannon depuis le tunnel — mais la suite se perdit dans un nouvel assaut, avant que quelque chose d'autre ne soit tiré vers le boyau, percutant la roche au-dessus de l'ouverture. La petite explosion sourde résonna dans la caverne, et Lorca comprit qu'il s'agissait d'une sorte de grenade — vite suivie d'une seconde. La double déflagration eut assez de force pour faire tomber un gros bloc qui barra l'entrée, projetant un panache de terre et d'eau.

Les phaseurs serrés dans chaque main, Lorca se remit d'un bond et fila sur la gauche, abandonnant la maigre protection du stalagmite. Se pivotant vers la source de l'attaque, il aperçut un fusil à phaseur qui tirait d'une position surélevée en direction du tunnel. Une pensée fulgurante le traversa : et si O'Bannon et son équipe étaient morts, fauchés par la mitraille et peut-être ensevelis sous des tonnes de roche ? Il ne pouvait pas s'y attarder : lui-même restait une cible. À cette distance, il distingua au moins deux visages — une femme et une autre silhouette qu'il ne parvint pas à identifier. Était-ce Kodos ?

Puis la femme le vit et commença à braquer son fusil sur lui.

Aïe.

Il riposta des deux phaseurs, s'acharnant à les maintenir la tête basse. Des aperçus fugaces de conteneurs, marqués comme abritant des armes et des munitions, attirèrent son regard : il sut d'où venaient les grenades.

Une silhouette se dévoila au-dessus d'un promontoire rocheux ; Lorca tira. Son tir manqua : la personne se replongea à couvert, et le faisceau frappa l'un des conteneurs, qui explosa.

Ce n'est qu'alors que Lorca comprit que le phaseur pris à l'autre homme était réglé sur un niveau plus létal. Roche et flammes jaillirent de l'à-pic, accompagnées de hurlements — ceux qui s'y trouvaient prenaient la déflagration de plein fouet. Le feu s'étendit partout, tandis que des pierres pleuvaient sur le sol de la caverne. Le tonnerre de l'explosion traversa la salle, projetant Lorca au sol et le renversant en arrière jusqu'à ce qu'il s'écrase dans une flaque d'eau boueuse. La douleur lui

transperça le corps tandis qu'il roulait sur le flanc, l'eau froide et sale s'infiltrant à travers son uniforme. Il se hissa à genoux, levant les yeux vers le brasier qui prenait de l'ampleur, dévorant tout ce qui était entreposé sur la corniche.

Bon sang.

Son communicateur — toujours, par miracle, accroché à sa ceinture — émit un bip. Il récupéra l'appareil dégoulinant d'eau sale et en ouvrit le clapet.

— L…orca ici…

— …mandant ? Ici O'Ban… vous êtes où ?

Inutile d'essayer de tenir une vraie conversation sur une fréquence aussi défaillante. Lorca se laissa plutôt glisser au sol de la caverne, soupirant de soulagement en entendant la voix hachée de Reece O'Bannon. Le dos contre la roche froide et humide, il posa le communicateur — toujours activé — sur une pierre près de sa hanche droite. Bridges, ou quelqu'un d'autre, finirait par se servir du canal ouvert pour le localiser. Avec un peu de chance, on le retrouverait dans la demi-heure.

D'ici là, il se contenterait de rester là et de regarder brûler le feu.

Tu es là-haut, Kodos ? J'espère bien.

Il y aurait des questions, évidemment — et, à cet instant, il n'avait aucune idée de la façon dont il y répondrait. Ses actes, téméraires, avaient sauvé au moins une partie de son équipe, et cela lui apportait un certain réconfort. Il était évident, pour lui, que Kodos et ses derniers partisans étaient parfaitement disposés à tuer pour assurer leur fuite — simple prolongement de la tragédie infligée aux colons de Tarsus IV pour en arriver là. Aurait-il pu, lui, Lorca, éviter d'autres pertes ? Peut-être, mais cela relevait d'autres que lui d'en juger.

Et Kodos ? Si, de fait, il avait été pris dans l'explosion et l'incendie qui avaient embrasé son ultime refuge, la mort l'avait-elle aidé à échapper à la punition de ses crimes ? Là encore, c'était une question pour ceux habilités à trancher.

Au bout du compte, Balayna Ferasini était toujours morte — comme des milliers d'autres —, victimes du sens affreusement égaré du sacrifice et des nobles intentions d'un seul homme. S'agissant de Kodos, il savait qu'il était mal de ressentir ce qu'il ressentait, plutôt que de se demander si justice avait été rendue, mais il s'en moquait. Tandis qu'il regardait les flammes, il était satisfait qu'Adrian Kodos — s'il était bien là-haut — reçoive exactement ce qu'il méritait.

Profite bien de tes funérailles.

Chapitre XXXVI

En apercevant pour la première fois Gabriel Lorca, Philippa Georgiou crut un instant que l'homme était mort.

— « Comment va-t-il ? » demanda-t-elle en s'approchant de l'endroit où le commandant, couvert de saleté et de sang, l'uniforme mouillé et déchiré, était assis, adossé à la paroi de la caverne. Agenouillée à côté de lui, l'enseigne Terri Bridges n'était guère en meilleur état. Elle avait sorti un pansement dermique d'urgence d'une trousse médicale de terrain et l'avait appliqué sur le côté gauche du visage de Lorca. Elle préparait maintenant un hypospray avec un médicament.

— « Malgré son apparence, il va s'en tirer, Commandant, » répondit Bridges. « Nous l'avons trouvé assis ici, dans cet état, et jusqu'à présent, notre conversation s'est limitée à des grognements et à des gestes. » Elle leva un scanner diagnostique. « Je ne pense pas qu'il soit dans le coma, du moins selon ça. » Son sourire était forcé, tout comme son ton ; Georgiou comprit que la jeune femme se maintenait debout par pur effort de volonté, écrasée par la fatigue et le chagrin.

— « Je suis juste fatigué, » murmura Lorca d'une voix basse et éraillée. « Le coma, ce sera pour plus tard. »

La remarque suffit à apaiser les craintes de Georgiou.

— « C'est bon de vous revoir, Commandant. »

— « Content de vous voir aussi. »

Il n'y avait aucune émotion dans sa voix ; et cela ne tenait pas seulement à l'épuisement. Ce dernier aurait déjà été, à lui seul, une raison suffisante pour qu'il veuille simplement rester assis en silence. Lui et Bridges savaient pourtant qu'il restait des affaires urgentes à régler avant qu'ils puissent seulement songer à un repos, même bref.

— « Nous ignorons combien de personnes se trouvaient ici, » dit Georgiou, « mais nous fouillons l'ensemble du réseau souterrain. Nous avons vingt-deux individus : certains sont en détention, d'autres… leurs corps ont été retrouvés. » Elle désigna l'entrée effondrée du tunnel. « Nous avons trouvé un corps juste à l'extérieur de ce passage, enseveli sous les décombres. Le lieutenant O'Bannon et son équipe ont eu une chance inouïe. »

— « On peut le dire, » répondit Lorca.

Regardant autour d'elle, Georgiou observa les membres de Starfleet et les civils occupés à diverses tâches. L'essentiel de l'activité se concentrait sur la corniche dominant le sol de la caverne : c'était là qu'Adrian Kodos avait livré son dernier combat. Les parois de roche noircie et l'odeur de matériaux composites brûlés

témoignaient de la violence des explosions déclenchées dans cet espace clos.

— « Grenades au thermite, » dit-elle pour le bénéfice de Lorca. « Une caisse entière là-haut. J'ignorais même qu'on en fabriquait encore. »

Lorca grogna.

— « On n'en fabrique plus. Elles ont été interdites il y a plus de vingt ans. Ce devait être du matériel militaire excédentaire, apporté ici par un colon, ou bien introduit en douce par un membre des forces de sécurité. »

— « Eh bien, » répondit Georgiou, « vous avez de la chance que tout le plafond ne vous soit pas tombé dessus. »

— « Une journée comme les autres, j'imagine. » Il fit un geste vers la corniche. « Je suppose qu'il ne reste pas grand-chose là-haut ? »

— « J'en doute, mais les techniciens médico-légaux vérifient tout. »

Se frottant le côté de la tête — qui le lançait encore malgré le médicament administré par Bridges — Lorca déclara :

— « Tant que je n'en aurai pas la preuve, Kodos n'est pas mort. »

Le doute assombrit les traits de Georgiou.

— « Je ne pense pas que le thermite ait laissé grand-chose… »

— « Preuve, ou on continue, » répliqua-t-il avec un sérieux absolu. « Après tout ce qui s'est passé, seule une confirmation formelle de sa mort sera suffisante. » Il jeta un nouveau regard vers la corniche. « S'il n'est pas là-haut, je reprends mon équipement et on recommence tout depuis le début. »

— « Commandant Georgiou. »

C'était le capitaine Korrapati, traversant la caverne vers elle. Il était accompagné de la gouverneure Gisela Ribiero et d'un autre homme en uniforme de capitaine de Starfleet. Cet homme, dans la quarantaine avancée, était grand et athlétique, avec des cheveux auburns ondulés, un peu plus longs que ne le permettaient les règlements. Ses yeux bruns brillaient de l'intensité et de la sagesse acquises au fil d'une longue carrière dans Starfleet, mais Georgiou y décelait aussi une étincelle de malice. Elle devina qu'il commandait l'un des deux vaisseaux récemment mis en orbite au-dessus de Tarsus IV, à peine une heure plus tôt.

— « Capitaine, » dit-elle en hochant la tête vers Korrapati, tandis qu'elle voyait Lorca se redresser tant bien que mal. Elle salua Ribiero, puis se tourna vers le nouvel arrivant. « Je suis désolée, monsieur. Nous ne nous connaissons pas. Commandant Philippa Georgiou, affectée temporairement au Narbonne sous les ordres du capitaine Korrapati. »

L'autre homme sourit en lui serrant la main.

— « Oh, je sais très bien qui vous êtes, Commandant. » Il tendit sa main droite. « Robert April, U.S.S. Enterprise. »

Son accent britannique était net, mais son timbre avait une légèreté qui trahissait une jeunesse d'esprit malgré les années.

— « Comme je le disais à Aurobindo, vous avez accompli un travail remarquable ici. »

Son regard se posa sur Lorca, et il lui tendit la main à son tour.

— « Commandant Lorca, enchanté également. J'aurais simplement souhaité que ce soit dans de meilleures circonstances. »

— « Le plaisir est partagé, Capitaine, » répondit Lorca. « Mais nous sommes sacrément heureux de vous voir. »

— « Nous venons avec quelques présents, si l'on peut dire. D'abord, des réserves de nourriture pour toute la colonie ; elle ne manquera de rien. C'est la moindre des choses. Nous avons aussi amené une équipe complète de psychologues et de thérapeutes, et nous pouvons transporter tous ceux qui nécessitent des soins prolongés vers la station stellaire 11, ou ailleurs s'ils le préfèrent. » Il secoua la tête. « Rien de tout cela ne saurait compenser les pertes subies, mais c'est un début, et j'espère que cela montre que quelqu'un se soucie encore d'eux — comme vous l'avez si bien démontré. Vous nous laissez de très grandes chaussures à remplir ; j'espère que mon équipage et moi serons à la hauteur. »

Saisissant l'occasion, Ribiero s'avança vers Lorca.

— « Commandant, je tenais à vous remercier personnellement pour tout ce que vous avez fait pour nous. C'est une dette que nous ne pourrons jamais rembourser. » Elle lui prit la main dans les siennes. « J'ai appris la perte personnelle que vous avez subie, ainsi que la mort de vos camarades de Starfleet. Vous avez toute ma sympathie. »

— « Merci, Gouverneure, » dit Lorca. « Je vous suis reconnaissant d'avoir pris le temps. Pour le reste… » Il jeta un regard vers le sol de la caverne. « Je n'ai fait que mon devoir, comme le capitaine Korrapati, le commandant Georgiou, et tout l'équipage du Narbonne. »

— « Ce n'était pas une formule de politesse quand j'ai dit qu'il serait difficile de vous égaler, » ajouta April. « Vous avez accompli énormément en très peu de temps. »

Il se tourna vers Ribiero. « Gouverneure, la stabilité que nous observons aujourd'hui est un hommage non seulement à la population, mais aussi à votre leadership. »

— « Plutôt au courage de la population, Capitaine, » répondit Ribiero. « Nous avons traversé des épreuves terribles, et je dois regagner la confiance de mes concitoyens. Mais nous persévérerons : cette colonie prospérera à nouveau. Je n'ai jamais été aussi fière de cette communauté qu'aujourd'hui. »

April hocha la tête avec approbation.

— « Et les progrès réalisés pour isoler et combattre le virus sont impressionnants. Mon médecin-chef pense pouvoir produire un agent neutralisant d'ici une semaine. Ce ne serait pas possible sans le travail que vous avez amorcé ici. »

Il sourit. « Et j'ai appris à considérer ses estimations comme parole d'évangile. »

— « Pour mémoire, » dit Korrapati, « le médecin-chef de l'Enterprise est aussi l'épouse du capitaine. »

— « Sarah, » confirma April avec un sourire. « Mais cela ne rend pas mes propos moins vrais. »

Un mouvement attira leur attention : deux officiers de Starfleet, vêtus de

combinaisons bleu pâle, descendaient du promontoire dominant la caverne. Georgiou reconnut les techniciens médico-légaux civils dépêchés par Korrapati pour appuyer les recherches de Lorca. Plutôt que d'utiliser les barreaux de fortune enfoncés dans la roche, ils empruntaient une rampe installée pour faciliter l'accès. Entre eux flottait un brancard antigravité, sur lequel reposait un sac noir — assez grand pour contenir un humanoïde, mais visiblement occupé par quelque chose de plus petit.

Une fois au sol, l'un des techniciens — une femme d'origine latino — s'avança vers le groupe.

— « Bonjour, » dit-elle en guise de présentation. « Je m'appelle Amelia Cardoso, pathologiste médico-légale. Je sais que vous attendez des nouvelles, alors je vais vous dire ce que nous avons. » Elle désigna la corniche. « Nous avons trouvé deux corps là-haut. Tous deux humains, un homme et une femme. Il ne restait pas grand-chose ; le thermite a fait son œuvre. Mais nous avons pu récupérer des échantillons génétiques. »

Lorca s'approcha.

— « Avez-vous pu les identifier ? »

— « Oui. La femme s'appelait Fiona Okafor. D'après les registres de la colonie, elle travaillait dans une ferme hydroponique. »

Cardoso marqua une pause, et Georgiou perçut quelque chose dans son regard — du soulagement ? de la tristesse ? Peut-être un mélange des deux.

— « L'homme, » poursuivit-elle, « était Adrian Kodos. »

— « Vous en êtes certaine ? » demanda Georgiou.

— « Autant qu'on puisse l'être. » Cardoso sortit un petit scanner médical. « Nous avons comparé les échantillons avec ceux de la base de données médicale de la colonie. Les profils correspondent parfaitement. Nous ferons des analyses plus poussées en laboratoire, mais nos tests de terrain sont fiables à 99 %. »

— « Il serait bon d'annoncer la nouvelle à la colonie, » déclara Ribiero. « Je souhaiterais faire une allocution officielle dans la matinée. »

— « Est-ce prudent, Gouverneure ? » demanda Lorca. « Si jamais… nous n'étions pas absolument sûrs… »

— « Même si la fin n'est pas idéale, » intervint Korrapati, « la population a besoin de savoir que cette affaire est terminée. Il aurait mieux valu que Kodos soit jugé, mais cela apporte malgré tout une forme de clôture. »

— « Je crois qu'il a raison, » ajouta le capitaine April. « Pour le bien de la communauté, il ne faut pas garder cela secret. »

Georgiou fixa Lorca.

— « Ça vous convient ? »

— « Je suppose qu'il va bien falloir. » Il fronça les sourcils. « Après tout ce qu'on a traversé, tout cela paraît… irréel. »

— « Pourtant, » dit April, « cela me semble bien réel à moi. »

— « En effet, » confirma Ribiero en posant une main sur le bras de Lorca. « Vous pouvez cesser de vous en inquiéter, Commandant. Vous nous avez rendu un immense service. Grâce à vous, Kodos ne reviendra jamais. »

— « Mais il lui reste des partisans, Gouverneure, » objecta Lorca. « Peut-être avons-nous arrêté les plus fanatiques, mais qu'en est-il de ceux qui se terraient dans l'ombre, applaudissant en silence le monstre et ses complices ? Ce sont les mêmes qui se sont réjouis de votre destitution et ont soutenu Kodos, ouvertement ou non. Que fait-on d'eux ? »

— « C'est une question complexe, Commandant, » répondit Ribiero. « Nous n'y répondrons pas aujourd'hui. Nous finirons par les trouver, tôt ou tard. Mais pour l'instant… vous avez bien mérité un peu de repos. »

Malgré les paroles apaisantes, que Lorca accueillit avec un calme apparent, Georgiou vit bien qu'il n'était pas convaincu. Quelque chose — détermination, colère, frustration, ou simple chagrin — le rongeait encore. Il lui faudrait exorciser ces démons intérieurs à sa manière, en son temps. Tôt ou tard, il finirait par accepter ce que la raison et la science affirmaient déjà :

Adrian Kodos était mort.

Chapitre XXXVII

Des conteneurs de tailles diverses couvraient la majeure partie du sol de l'entrepôt. Certains étaient isolés, d'autres empilés les uns sur les autres ou rangés sur des étagères le long des murs, ou encore disposés en rangées et en grappes. Depuis l'endroit où elle se tenait, sur une passerelle partant du deuxième niveau, Georgiou contempla ce dédale hétéroclite dans lequel on pouvait facilement se perdre si l'on n'y prenait pas garde.

Qu'ils aient été fournis par l'un des organismes de soutien de la Fédération pour les colonies, par le Narbonne ou par les autres vaisseaux de Starfleet apportant leur aide, chaque caisse, capsule ou autre contenant renfermait les effets domestiques et autres objets personnels d'une personne arrachée bien trop tôt à la vie. Bien que des centaines de colis eussent déjà été rassemblés ici, Georgiou savait que bien d'autres arriveraient dans les jours à venir. Des équipes travaillaient jour et nuit à inventorier et emballer les possessions de chaque colon assassiné, veillant à ce que tout soit traité avec soin et révérence en vue du transport. Chaque objet serait livré aux familles ou aux ayants droit désignés, porteur de souvenirs chéris autant que de l'incarnation d'une perte. D'expérience, Georgiou savait que ces souvenirs conserveraient à jamais une sourde douleur, mais aussi—si les astres étaient cléments—une petite mesure de consolation.

L'ampleur totale de la tragédie infligée aux habitants de Tarsus IV prenait ici une forme tangible. Si l'amphithéâtre offrait sa propre perspective sur l'horreur qui s'y était déchaînée, cette mer de biens orphelins constituait un indicateur brut et saisissant du nombre de vies atrocement fauchées. Pour Georgiou, c'était un marteau frappant sans pitié, exigeant que l'absurdité des crimes commis ici ne soit ni oubliée ni répétée.

Plus jamais. Nous devons au moins cela à ces gens.

Pas qu'à eux, se rappela-t-elle. Il y avait aussi les hommes et les femmes morts plus tard, après les exécutions, à la suite de la traque de Kodos. Leurs sacrifices devaient eux aussi être reconnus et honorés.

Des pas résonnant sur la passerelle, sur sa gauche, firent se tourner Georgiou : Gabriel Lorca venait vers elle. Comme elle, il portait une tenue de cérémonie, appropriée aux commémorations du jour. Sa barbe de quelques jours avait disparu, et il avait été rafraîchi chez le coiffeur ; il présentait désormais l'image idéale d'un officier de Starfleet tiré à quatre épingles.

— Commandant, dit-il pour toute salutation. On m'a dit que vous vouliez me voir.

— Oui. Merci d'être venu. Je vous ai aperçu au mémorial. Je voulais encore vous

dire à quel point je suis désolée pour votre perte.

Lorca hocha la tête. — Merci. Plutôt que de s'asseoir avec l'équipage du Narbonne, endeuillé par la mort des siens, lui, le lieutenant Aasal Soltani et l'enseigne Terri Bridges avaient assisté à la cérémonie parmi un petit groupe de colons que Georgiou supposait être des amis ou des connaissances. Étant donné la relation de Lorca avec l'une des femmes disparues, c'était plus que compréhensible.

— J'ai trouvé la cérémonie très belle, dit Georgiou.

Lorca acquiesça sans répondre, et elle vit la douleur toujours tapie dans son regard. Elle remarqua aussi autre chose. Était-ce de l'acceptation, ou peut-être de la résignation ? Après tout, il devait deviner pourquoi elle l'avait fait venir.

— Je vous ai laissé poursuivre la recherche de Kodos alors que nous savions tous les deux que vous n'étiez pas dans votre meilleur état. Vous portiez un lourd fardeau émotionnel, Commandant, mais je veux vous croire lorsque vous me dites que votre chagrin n'a pas affecté la manière dont vous avez accompli votre devoir.

Lorca fronça les sourcils. — Ce n'est pas le cas.

— Vous en êtes sûr ?

— Je ne nie pas que j'ai été touché personnellement par tout cela, mais tous ceux qui sont morts ici — les colons, Meizhen et Piotr, Jason Giler, Balayna, tous — ne méritaient rien de moins que la pleine mesure de la justice. — Il détourna le regard, balayant du regard le plancher de l'entrepôt. — Je ne sais pas si nous pourrons jamais leur rendre justice à la hauteur de ce qui s'impose, mais j'espère que c'était suffisant pour qu'ils reposent un peu plus en paix.

— Vos sentiments ont-ils entravé l'arrestation de Kodos ?

Une lueur de colère passa dans ses yeux. — Si vous me demandez si je l'ai délibérément tué, Commandant, la réponse est non. Est-ce que je regrette qu'il n'ait pas vécu pour être jugé ? Bien sûr. Mais suis-je désolé qu'il soit mort ? Absolument pas.

Convaincue par ses réponses, Georgiou dut reconnaître que Lorca avait accompli un travail immense, presque surhumain, pour tenir à distance ses sentiments personnels tout en menant la chasse à Kodos et à ses partisans. Avec le recul, on voyait aisément combien cet effort l'avait pesé, et pourtant il avait tenu bon, reléguant grief et même désir de vengeance afin de mener à terme la mission qui lui avait été confiée. Maintenant que tout était fini — Kodos n'était plus, et une petite part de justice avait été rendue — Georgiou se demanda si Lorca s'autoriserait enfin à faire son deuil.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— On affecte provisoirement un nouveau personnel au poste avancé. Tous les quatre, nous devons nous présenter à la station stellaire 11 pour un débriefing et une permission prolongée. C'est sans doute mieux ainsi.

Ce qu'il ne disait pas — mais que Georgiou savait — c'est que les survivants de l'équipe du poste, et Lorca en particulier, subiraient une évaluation psychologique afin de déterminer les séquelles éventuelles et potentiellement nocives de ce qu'ils avaient traversé. Ces examens étaient la norme après toute perte personnelle, leur ampleur

variant selon la nature de l'événement.

Quant aux colons restants, plusieurs centaines de personnes avaient demandé à être transportées hors de Tarsus IV à bord du Narbonne ou de l'un des autres vaisseaux affectés aux secours. Elle n'était pas surprise d'apprendre que l'écrasante majorité de la population choisissait de rester. Les raisons variaient, bien sûr : le souhait de conserver un lien avec un être perdu, la volonté de ne pas se sentir chassés de la maison qu'ils s'étaient bâtie ici, ou un engagement renouvelé envers les idéaux portés par la colonie et son potentiel. Il y avait là de quoi puiser encouragement et inspiration.

— Et vous, Commandant ? demanda Lorca. Où allez-vous ?

— Je me rendais sur le Defiant avant que tout cela n'arrive. Je suppose que c'est là que je finirai une fois à la station 11, après mon débriefing. La situation avait été si mouvementée depuis leur arrivée sur Tarsus IV qu'elle avait eu peu ou pas de temps pour réfléchir à sa prochaine affectation. Le vaisseau scientifique était un bon poste, porteur de défis très différents de ceux d'un navire de patrouille. Ce qu'elle apprendrait à bord du Defiant lui offrirait un autre éclairage sur la mission globale de Starfleet — exploration et extension du savoir. Une expérience précieuse dans sa quête d'un jour commander son propre vaisseau.

Mais assez parlé de moi.

— Je ne vous ai pas demandé comment vous alliez, ajouta-t-elle.

— J'ai déjà eu une longue conversation avec le capitaine Korrapati à ce sujet, répondit Lorca. Comme je le lui ai dit, la mission est terminée. Kodos est mort. Je sais que certains auraient préféré le voir jugé. Je comprends ce sentiment, et en tant qu'officier de Starfleet j'ai tout fait pour aller en ce sens, mais Kodos a fait son choix. Il a poussé l'affrontement, et il est mort en conséquence. Dans les rapports officiels, je déplorerai qu'il soit décédé avant qu'on puisse le mettre en détention, et je dirai ma tristesse que nos tentatives pour le capturer aient coûté ne serait-ce qu'une vie.

— Et officieusement ?

— Je suis désolé qu'il n'ait pas brûlé plus longtemps en restant vivant pour le sentir.

Les sourcils de Georgiou se haussèrent à la dure franchise de ces mots, puis elle acquiesça. — Mieux vaut laisser ça hors du rapport.

— Absolument. — Lorca esquissa alors un bref sourire. — J'apprécie votre sollicitude, Commandant. Honnêtement, et je mentirais en prétendant que je vais bien et qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. La vérité, c'est que je suis loin d'aller bien, mais je vais mieux qu'il y a quelques jours. Et dans quelques jours, j'irai mieux encore. Je sais toutefois qu'il faudra du temps avant que je dépasse tout ça. — Il posa la main sur la rambarde de la passerelle. — Peut-être même que je n'en sortirai jamais tout à fait. Balayna était… quelqu'un de très spécial. — Le sourire revint, et Georgiou sentit qu'il n'était pas feint pour lui faire plaisir. — Elle était tout ce que je n'étais pas. Spontanée, sereine, parfois un peu trop folle. Balayna était un esprit libre, et une âme bienveillante comme je n'en ai jamais connu. Elle descendait des colons d'origine, mais

elle n'était pas prisonnière des discours isolationnistes ni du mouvement pour soustraire la planète à la tutelle de la Fédération. Lors de la relocalisation, elle a été l'une des plus ferventes partisanes de l'accueil, une fois l'afflux de réfugiés amorcé. Il y avait toutes sortes de comités et de groupes de travail pour aider à l'intégration au sein de la communauté, et d'après ses amis, j'ai l'impression qu'elle s'était portée volontaire pour tous. — Il s'interrompit, ses traits s'adoucissant comme au rappel d'un souvenir heureux.

— J'aurais aimé la connaître, dit Georgiou.

— Vous l'auriez appréciée. Elle me donnait envie d'être meilleur, de faire quelque chose qui ait du sens, et peut-être d'améliorer un peu la vie de quelqu'un. — Fixant droit devant lui, sans rien regarder en particulier, Lorca laissa échapper un petit rire. — Elle m'a convaincu d'essayer le saut orbital. Vous imaginez comme ça sonne insensé et ridicule pour moi ? Jamais je n'aurais tenté un truc pareil avant de la rencontrer. Ni beaucoup d'autres choses. — Il soupira. — Balayna m'a fait du bien.

— Elle vous en fait toujours, répondit Georgiou. Elle a l'air d'une personne extraordinaire, et de toute évidence elle a eu une influence sur vous, au-delà de l'évidence. Vous ne vous êtes pas laissé le temps de faire vraiment votre deuil, mais maintenant vous le pouvez. Faites-le, gardez le meilleur, et ne laissez pas ce que vous avez partagé se perdre, Commandant.

Revenant vers elle, Lorca inclina la tête. — Après tout ce qu'on vient de traverser, les grades me paraissent un peu guindés, Philippa. Je suis Gabriel.

— Ne laissez pas ce que vous avez partagé avec Balayna se perdre, Gabriel. Pour elle.

Lorca se redressa. — Ce n'est pas mon intention. Je ne sais juste pas comment m'y prendre. Un moment, j'ai même envisagé de quitter Starfleet pour rester ici avec elle. — Il secoua la tête. — Rester ici n'a plus de sens, mais je ne suis plus sûr non plus que Starfleet soit la place qui me convient.

— Starfleet a besoin de bons officiers comme vous, rétorqua Georgiou. Et elle a investi énormément dans votre formation et votre carrière. Ce serait dommage de ne pas lui laisser l'occasion de rentabiliser un peu cet investissement. — Elle se doutait qu'il le savait, tout comme elle se doutait qu'il avait encore beaucoup à offrir. Certains s'engageaient par envie ou par conviction de contribuer à plus grand qu'eux ; d'autres répondaient à un appel supérieur, une sorte de mandat — voire de destin — auquel une vie ordinaire ne saurait se substituer dignement. Gabriel Lorca voyait-il Starfleet ainsi ? Difficile à dire. À son sens, cette question devait être posée et tranchée par la personne la plus concernée.

— Au fond, je sais que vous avez raison, dit Lorca. Je sais aussi que c'est sans doute la meilleure place pour moi. Je ne peux pas fuir ce qui s'est passé, ni me terrer quelque part en espérant que la douleur passe ou que j'oublie. Je ne veux pas oublier. — Il désigna le plancher de l'entrepôt. — Et je ne veux pas que ça se reproduise ailleurs.

Sous la douleur toujours vive, Georgiou entendit la conviction. Guidée par son instinct, elle sentit qu'il ne tournerait pas le dos à Starfleet. Mais ce qu'il avait enduré

ici resterait en lui. Son cœur s'était durci face à ce qu'il avait souffert et perdu, et face aux actes qu'il avait dû accomplir pour rendre justice. L'empreinte s'atténuerait, mais resterait tapie dans l'ombre, pesant à jamais sur lui, comme toute expérience extrême laisse une marque dans la psyché. La façon dont Lorca accepterait ou rejetterait cette transformation inévitable définirait l'homme qu'il serait désormais.

— Depuis ce dernier affrontement avec Kodos et les siens, reprit-il, je me demande sans cesse comment les choses auraient pu tourner autrement. Je voulais vraiment le ramener vivant. Je voulais que les familles et les proches de ses victimes le voient, lui et ses complices, affronter tout le poids de la justice de la Fédération. Mais une petite part de moi s'en moquait. — Il croisa son regard. — Et une part encore plus petite aurait voulu le tuer de mes mains. C'aurait été mal, et j'aime croire que la raison et le devoir l'auraient emporté, mais… si c'était à refaire, je me demande ce que je ferais.

Georgiou secoua la tête. — Je crois que vous le savez. — Elle regarda les conteneurs d'effets personnels. — Soutenir des idéaux peut être difficile, parfois brutalement cruel. Être capable de le faire — surtout dans l'adversité, la crise, et jusque dans la tragédie intime — voilà la vraie épreuve de quiconque a le privilège de porter ceci. — Elle tapota son uniforme de Starfleet. — Nous sommes tenus de défendre ces idéaux, mais le plus dur, c'est d'être à leur hauteur.

Le visage de Lorca s'assombrit. — Je ne sais pas si j'en suis encore capable. À vrai dire, je ne sais pas si je l'ai jamais été.

— Balayna le savait, répondit Georgiou avec un sourire. Quelque chose me dit que la femme que vous décrivez jugeait bien les caractères et n'aurait pas perdu son temps avec quelqu'un qui ne partageait pas sa disposition d'esprit. Qu'est-ce qu'elle vous dirait, si elle était là ?

Lorca sourit à son tour. — D'arrêter de bouder et de retourner au travail.

Ça ressemble à un bon conseil, conclut Georgiou. Pour nous tous.

Chapitre XXXVIII

Résistant à l'envie de s'agripper à une main courante ou à quoi que ce soit d'autre pour garder l'équilibre, Georgiou attendit que la turbulence qui secouait le Narbonne s'atténue tandis qu'il arrachait sa trajectoire aux derniers lambeaux de l'atmosphère de Tarsus IV pour se hisser dans l'espace. Son estomac fut le premier à ressentir l'infime bascule quand les systèmes de gravité artificielle du vaisseau prirent le relais, remplaçant l'attraction naturelle de la planète.

— Orbite atteinte, annonça la lieutenante Melissa Parham depuis le poste de pilotage. Coupure des propulseurs de lancement, mise sur trajectoire de départ d'orbite standard.

Installé dans son fauteuil au centre de la passerelle, le capitaine Korrapati dit :

— Très bien, lieutenante. Commandante Larson, on sort du mode « opérations atmosphériques » et on se prépare au retour.

— A vos ordres, monsieur, répondit la première officier du Narbonne depuis la console de supervision ingénierie, à l'arrière. Elle effleura la commande de l'intercom du vaisseau. — Commandante Larson à tout l'équipage. Lancez les vérifications post-lancement.

Korrapati pivota dans son siège vers Georgiou, qui avait encaissé les secousses sans se résoudre à s'asseoir. Il lui adressa un sourire :

— Vous commencez à prendre le coup, Commandante. On fera peut-être de vous une navetteuse interplanétaire, finalement. — Il indiqua l'écran. — Cela dit, je vous promets qu'à partir d'ici, ce sera une croisière tranquille.

— Ça me va, capitaine. Le trajet de retour vers la station stellaire 11 s'annonçait routinier, suivi du calendrier de débriefings que lui réservaient les officiers du Commandement de Starfleet, lesquels tentaient encore d'embrasser tout ce qui s'était passé sur Tarsus IV. D'après un message de l'amiral Anderson, son affectation à l'U.S.S. Defiant restait d'actualité, ses ordres étant simplement modifiés pour inclure l'escale à la station. À ce stade, elle se réjouissait de retrouver le service à bord d'un vaisseau. Les exigences pesant sur la première officier d'un navire scientifique seraient forcément moins éprouvantes que ce que venaient d'endurer elle et le reste de l'équipage du Narbonne.

Ne porte pas la poisse.

À la console des communications, l'enseigne Richard Doherty se retourna sur son siège :

— Capitaine, l'Enterprise nous appelle.

Korrapati se leva de son fauteuil, contourna la console de pilotage pour venir se

placer face à l'écran principal, puis fit un geste en direction du jeune officier :

— À l'écran.

Une seconde plus tard, l'image de Tarsus IV et de l'espace au-delà de sa courbe s'effaça au profit du visage de Robert April. De retour dans le cocon de son propre vaisseau, April honorait la réputation qui le précédait. Georgiou faillit sourire devant cette pointe d'excentricité : le capitaine portait un gros cardigan gris en laine, ouvert sur la tunique de son uniforme de Starfleet. Les mains enfoncées dans les poches, il avait des allures de professeur, impression renforcée par sa chevelure en bataille. Derrière lui, la passerelle de l'Enterprise bourdonnait de couleurs et d'activité, hommes et femmes penchés sur des consoles qui semblaient débordantes de commandes et d'écrans.

— Aurobindo, lança April, souriant en faisant fi du protocole. Je voulais simplement vous souhaiter, à vous et à votre équipage, un bon voyage.

— Merci, Capitaine. L'honneur est pour nous d'avoir travaillé avec vous. J'aurais seulement souhaité que ce soit dans de meilleures circonstances.

— De même. Vous et les vôtres pouvez être fiers de ce que vous avez accompli ici. Il reste encore beaucoup à faire, mais nous n'en serions pas là sans tout ce que vous avez fait. Je soupçonne qu'un grand nombre d'âmes — des morts comme des vivants — reposeront un peu plus sereinement grâce à vous.

Même si elle avait hâte d'enchaîner sur sa prochaine affectation, une part de Georgiou aurait voulu rester sur Tarsus IV, pour voir comment les choses évolueraient dans les semaines et les mois à venir. Les habitants de New Anchorage et des autres établissements reprenaient lentement le cours normal de leur vie, mais les cicatrices laissées par Kodos mettraient longtemps à se refermer. Plusieurs de ses partisans se trouvaient à bord du Narbonne, logés dans des quartiers isolés et placés sous surveillance constante par la sécurité ; à la station 11, ils seraient remis à la sécurité de la station en attendant leur procès. Georgiou suivrait ces audiences, tout en se tenant informée de l'état de la planète et de l'avancement de la reconstruction.

— Entre la gouverneure Ribiero, ses gens, vous et les autres vaisseaux qui l'épaulent, je pense que Tarsus IV est entre de bonnes mains, monsieur, dit Korrapati. Bonne chance à vous tous.

April sourit :

— Vent portant et mer clémente, Narbonne. Ici Enterprise, fin de transmission.

La liaison coupa et April disparut, rendant à l'écran principal la vue de la planète ; mais l'enseigne Doherty avait activé les senseurs du Narbonne pour afficher l'Enterprise en orbite standard autour de Tarsus IV. C'était la première fois que Georgiou voyait d'aussi près un vaisseau de classe Constitution, et la vision était saisissante.

On dirait que c'est l'avenir. Mon avenir.

S'excusant de quitter la passerelle, Georgiou descendit l'escalier vers les espaces de détente et de restauration de l'équipage. Son estomac lui rappela qu'elle avait sauté le petit-déjeuner, et il était plus que temps d'y remédier. N'ayant plus de tâches officielles immédiates maintenant que le Narbonne filait vers la station 11,

seules l'attendaient les rapports de fin d'opération à soumettre à l'amiral Anderson et au Commandement — et rien de tout cela ne l'enthousiasmait. En revanche, une séance de sport à la salle, suivie d'une longue douche chaude et d'une sieste, avait bien plus d'attrait.

À bien y réfléchir, la sieste me tente de plus en plus.

— Commandante !

La voix juvénile la figea net. Elle revint au carrefour du couloir qu'elle venait de dépasser et aperçut Shannon Moulton — la peluche andorienne familière à la main — qui courait vers elle. La mère de Shannon, Eliana, suivait de près, souriante, visiblement un peu gênée.

— Shannon, fit Georgiou. Qu'est-ce que tu fais par ici ? — D'après ce qu'on lui avait dit, les civils n'étaient pas censés accéder à ce secteur du vaisseau.

Heureusement inconsciente des protocoles qu'elle transgressait sans doute, la fillette se jeta contre Georgiou et entoura ses jambes de ses petits bras.

— Je m'excuse, Commandante, dit Eliana. La commandante Larson a dit que nous pouvions monter ici pour vous trouver. Shannon voulait absolument vous voir.

Georgiou se mit à genoux pour se mettre à la hauteur de la fillette et sourit :

— Je ne t'ai pas vue avant le départ, mais je savais bien qu'on se croiserait tôt ou tard. Le vaisseau n'est pas si grand. Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

— On va voir mes grands-parents, répondit Shannon en changeant de sujet sans effort, comme seuls les enfants savent le faire. Ils habitent sur Mars.

Georgiou avait vu les Moulton dans la zone d'embarquement du spatioport, avant le départ du Narbonne. Un coup d'œil aux rapports de situation de la colonie lui avait appris que Shannon et sa mère faisaient partie de ceux qui avaient choisi de quitter Tarsus IV pour un nouveau départ. Nul doute qu'Eliana Moulton espérait enfouir la douleur et le chagrin causés par la perte de son mari. Shannon, elle, était protégée de cette souffrance par l'innocence bienveillante de l'enfance. Il lui faudrait du temps pour comprendre ce qu'elle avait traversé, et pourquoi son père n'était plus là.

— Si vous allez sur Mars, dit Georgiou, vous devriez en parler au capitaine Korrapati. Il est né là-bas, vous savez.

— Nous n'y manquerons pas, répondit Eliana. Shannon, tu n'as pas quelque chose pour la commandante Georgiou ?

Au lieu de répondre, Shannon leva la peluche dans sa main droite. Le compagnon andorien en tissu arborait désormais deux antennes grâce aux talents de raccommodeuse de Georgiou, et cette dernière remarqua qu'il avait été nettoyé depuis leur dernière rencontre.

— Je veux que vous le preniez. Peut-être qu'il vous portera chance, maintenant.

La simplicité du geste suffit à tirer des larmes, et Georgiou essuya ses yeux du bout des doigts.

— Merci, ma chérie. Je te promets d'en prendre grand soin.

En replaçant une mèche des cheveux de l'enfant, elle s'émerveilla de la manière dont cette petite avait résisté à tout ce que le destin lui avait infligé. Cela donnait à Georgiou l'espoir que tous ceux qui avaient survécu à l'affaire de Tarsus IV — et ceux

qui étaient venus aider — apprendraient à vivre avec ce qu'ils avaient vécu. Elle contempla la peluche. Elle représentait une perte immense, mais elle pouvait aussi servir de rappel pour l'avenir.

Malgré les actes de Kodos et de ses partisans, Georgiou restait encouragée par la façon dont tant de colons avaient su se serrer les coudes face à la tragédie, et s'entraider. Sa foi en l'empathie et en la capacité des êtres intelligents à tisser des liens jusque dans l'adversité la plus extrême avait été éprouvée, mais pas brisée.

Quelque chose de positif pouvait-il sortir de ce qu'avaient vécu les colons de Tarsus IV ? Pour l'heure, Georgiou voyait mal quoi, ni comment cela pourrait advenir, mais Shannon Moulton lui donnait de l'espoir.

Après avoir promis à la fillette et à sa mère qu'elles se reverraient à la station 11, Georgiou les quitta et reprit le couloir. Descendant au niveau de l'équipage, elle passa devant le vaste espace ouvert qui accueillait la salle de sport et les autres installations de loisir. Des pièces séparées, autour du périmètre, offraient une petite bibliothèque et des alcôves audio-visuelles, le tout entourant un ensemble d'appareils de remise en forme.

Quelques membres du Narbonne s'entraînaient sur différentes machines, tandis qu'un homme, seul de l'autre côté, se déchaînait avec frénésie contre un mannequin de taille humaine prévu pour la boxe et l'entraînement au corps-à-corps. Il s'acharnait sur l'adversaire simulé avec une fureur que Georgiou jugea à peine contenue.

C'était Gabriel Lorca.

Il enchaînait les coups, sentant à chaque impact la coque synthétique et capitonnée du mannequin céder sous ses jointures. À chaque touche, un bip retentissait, signifiant un point ajouté à son score. Lorca préférait ces simulateurs-sparring aux simples sacs de frappe, parce qu'ils donnaient l'illusion d'affronter une vraie personne. On pouvait programmer les mannequins pour simuler plus d'une centaine d'espèces humanoïdes, avec les zones de vulnérabilité propres à chacune, et la difficulté s'ajustait automatiquement.

Pour des séances comme celle-ci, Lorca aimait généralement se mesurer à une simulation klingonne, l'un des défis les plus relevés du programme. Aujourd'hui, pourtant, il avait choisi d'affronter un humain standard. L'ordinateur n'attribuait aucune identité à l'adversaire factice, mais Lorca, lui, avait une personne bien précise en tête. Délaissant l'entraînement de boxe classique, il avait opté pour une méthode de combat rapproché apprise des années plus tôt, avant d'entrer à Starfleet : un mélange de techniques acquises dans des cours d'arts martiaux durant sa jeunesse, qu'il avait ensuite complétées par son passage à l'Académie et à l'école de sécurité. Il avait tout absorbé, savourant le défi de pousser ses aptitudes à leur maximum et de les éprouver contre ses instructeurs et d'autres adversaires. Les victoires étaient gratifiantes, mais les défaites l'étaient aussi, car il sortait presque toujours d'un combat en ayant appris quelque chose sur lui-même, ou en ayant identifié un nouvel axe de progression.

Avec le temps, il avait compris qu'il existait un lieu et un moment pour la forme et la technique — un dōjō d'entraînement ou une compétition officielle — mais que,

dans les situations réelles, il valait mieux un style hybride, fait d'attaques rapides et violentes destinées à neutraliser l'adversaire au plus vite.

Et puis, il y avait les moments où il voulait juste frapper.

Il délaissa le torse du mannequin pour concentrer ses coups sur la tête. Les pings annonçant des points supplémentaires n'avaient aucune importance. Les tonalités signalant qu'il avait porté des frappes suffisantes pour étourdir, voire tuer, l'ennemi imaginaire, passaient inaperçues.

Il ne voyait que Kodos : le visage du bourreau, meurtri et sanglant sous ses poings. Chaque coup était une rétribution. Chaque cri de douleur perçu, chaque supplication à la clémence, alimentait la rage de Lorca.

Tu t'en es bien tiré, ordure.

Lorca accentua l'assaut, gardant l'image de Kodos dans sa ligne de mire et lui infligeant d'autant plus de souffrance — fût-elle imaginaire. S'il continuait, peut-être parviendrait-il à tenir, un peu plus longtemps encore, à distance les visions de Meizhen Bao, de Piotr Nolokov et, surtout, de Balayna Ferasini.

Pas le meilleur plan qui soit, mais pour l'instant, je prends.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il réalisa que la cible ne réagissait plus à ses coups et qu'une voix l'appelait de quelque part. Les mains en feu, les poumons brûlants, Lorca inspira à pleins bords et recula du mannequin, remarquant au passage deux membres d'équipage aux yeux ronds qui le dévisageaient. Le duo — un homme et une femme, tous deux en tenue de sport aux couleurs du Narbonne — le regardait avec une évidente inquiétude.

— Monsieur ? risqua la jeune femme. Je crois que vous l'avez tué.

Faisant un pas de plus en arrière, Lorca vit que le mannequin penchait, la base qui l'arrimait au pont ayant été décalée. Des creux, imprimés par ses poings, marquaient toujours la zone pectorale, et le visage était déformé, enfoncé de plusieurs centimètres.

— Je ne savais même pas qu'on pouvait faire ça à ces machins, souffla l'officier masculin, plus jeune, avant de lever les yeux vers Lorca. Ça va, monsieur ?

La douleur à ses jointures le fit regarder ses mains : du sang frais perçait à travers les gants fins de sparring. Il plia les doigts. Ils feraient mal un moment, mais rien n'était cassé.

— Ça va mieux.

La vérité, c'est qu'il était très loin d'« aller mieux », et encore moins d'« être OK » ou « bien ». Mais ces deux jeunes officiers, venus s'entraîner tranquillement, n'avaient pas à subir ses débordements émotionnels.

Sans un mot de plus, il quitta l'aire d'entraînement, arrachant ses gants de sparring et testant encore la souplesse de ses doigts. Le sang perlait toujours, mais rien qu'un régénérateur dermique ne puisse traiter. En se dirigeant vers un banc où l'attendaient une serviette et une bouteille d'eau, il remarqua une silhouette près de la porte opposée : Philippa Georgiou. Son visage trahissait l'inquiétude, sans doute accentuée par la vision de ses jointures ensanglantées. Malgré la sourde pulsation qui commençait à irradier de ses mains, il se sentait mieux que ces derniers jours.

— Bonsoir, Commandante, dit-il en échangeant la bouteille contre la serviette. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— J'allais vous poser la même question. — Le ton était neutre, mais ses traits exprimaient toujours l'inquiétude qui l'avait saisi en l'apercevant.

— Je me défoule un peu. — Lorca s'épongea le visage et les cheveux. Il étira de nouveau ses doigts. La douleur commençait déjà à refluer. Dans quelques minutes, il se sentirait peut-être d'attaque pour une autre série.

— Vous voulez en parler ? demanda Georgiou.

Plutôt que répondre, Lorca s'essuya encore. Il remarqua alors un trio de civils évidents qui entrait dans la salle. Il savait que le capitaine Korrapati avait ouvert toutes les installations sportives et de détente aux centaines de passagers transportés par le Narbonne, y compris des zones habituellement réservées à l'équipage pour éviter la surpopulation. Il y avait déjà là quelques colons — ceux qui avaient décidé de quitter Tarsus IV pour être transférés à la station 11 puis emmenés ailleurs — et Lorca s'attendait à en voir davantage durant les jours du transit.

— Je me disais qu'on avait tout dit, là-bas, sur la planète, lâcha-t-il au bout d'un moment ; au regard de Georgiou, il comprit qu'il n'esquiverait pas si facilement.

— Et j'ai eu l'impression que vous gardiez quelque chose pour vous.

Il poussa un soupir, s'assit sur le banc, s'adossa à la cloison et but une gorgée.

— Vous lisez bien en les gens, Commandante.

— C'est un don. — Sans attendre qu'il l'y invite, Georgiou s'assit à côté de lui. — Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ?

Lorca laissa échapper un petit rire sans joie.

— Tout.

— Donnez-moi un exemple.

Il but, réfléchit un instant, et décida qu'il n'avait plus de raison de jouer les évasifs. À ce stade, Georgiou avait largement gagné le droit à une réponse directe.

— On devrait évacuer la planète entière. Au diable l'avis d'une partie des colons. On devrait embarquer jusqu'au dernier, les reloger ailleurs, puis classer Tarsus IV en zone interdite. J'irais bien jusqu'à pulvériser cette fichue boule, mais même moi je trouve que ce serait un peu extrême.

— Au moins, vous attendriez qu'on ait évacué tout le monde avant d'appuyer sur la détente.

— Et n'allez pas croire que je n'ai pas envisagé de laisser… quelques personnes derrière.

Georgiou s'adossa à la cloison, les bras croisés.

— D'accord. Et pour votre idée, que faites-vous des gens qui ont décidé de rester et de reconstruire ?

— Qu'ils aillent au diable. — C'était brut, lâché presque sans réfléchir ; un instant, Lorca songea à arrondir les angles. Il rejeta cette idée et but une autre gorgée. — À partir de maintenant, toute mention de Tarsus IV, dans n'importe quel livre d'histoire ou base de données, commencera et finira avec ce qui s'y est passé. Il n'y a plus rien à reconstruire, si ce n'est un héritage de mauvaise gouvernance, de

manque d'humanité élémentaire et de tragédie évitable — et ce sera comme ça pour toujours.

Comme Georgiou ne disait rien, il reprit :

— Il ne s'agit pas seulement de Kodos, mais aussi de l'environnement qui lui a permis d'agir. Il n'a pas œuvré seul, ni dans le vide. — Qu'on traduise en justice les complices arrêtés, très bien. Mais Lorca avait mis du temps à réaliser que cela ne réglait qu'une partie du problème.

— Où est-ce qu'on a dérapé ? Il y a deux siècles, sur Terre, on a failli se vitrifier nous-mêmes à coups de bombes, et ceux qui ont survécu ont quand même trouvé le moyen de se battre pour les miettes. On a eu de la chance que les Vulcains débarquent et décident de s'intéresser à nous. Ils nous ont tendu une seconde chance sur un plateau, et, pendant un moment, on a eu l'air de la mériter. — Il jeta sa bouteille vide vers le recycleur de l'autre côté de la pièce. Elle rebondit au sol et roula jusqu'à la cloison. — Imaginez ce que diraient ces premiers Vulcains s'ils voyaient ce qu'on a laissé se produire sur Tarsus IV. Et ceux qui ont râlé quand on a enfin tenté ce premier vol warp hors de notre système ? Ce n'est pas comme si on ne leur avait pas donné des raisons de s'inquiéter, et pourtant ils sont restés. Ils nous ont épaulés pendant la crise xindi, combattu avec nous contre les Romuliens, et aidé à fonder la Fédération parce qu'ils ont fini par croire qu'on était mûrs pour tenir notre rang, en adultes, sur la scène interstellaire. Et comment on trahit cette confiance ? En paniquant face à la crise et en tuant quatre mille des nôtres parce que c'était la solution « expéditive ». Les quatre mille qui ont survécu à cette purge ne méritent pas le cadeau qu'on leur a fait.

— Ce n'était pas tout le monde, objecta Georgiou. Même pas un pourcentage significatif de ceux qui étaient de son côté.

— Mais ils étaient assez nombreux. — Lorca secoua la tête. — Il y a eu des gens qui pensaient comme lui, ou qui s'en sont accommodés parce que ça sauvait leur peau. Certains sont morts, d'autres ont été arrêtés, mais vous et moi savons bien que, tapis parmi les survivants, il y a des gens qui remercient des dieux, le hasard, ou le fait que Kodos les ait jugés assez utiles pour rester en vie. Certains croyaient à ce qu'il faisait, même s'ils ne l'admettront jamais tant qu'ils respireront. Expliquez-moi en quoi tout ça incarne nos beaux idéaux de Fédération.

— Ça ne les incarne pas, répondit Georgiou, mais vous ne pouvez pas condamner tout un groupe pour les actes de quelques extrémistes. L'Histoire regorge des ravages engendrés par ce genre de raisonnement.

Lorca baissa les yeux vers ses mains et replia les doigts. La douleur avait presque disparu, et le sang avait séché sur ses jointures.

— Envie d'une autre série ? demanda Georgiou.

— Oui. Au moins, le sac et moi, on se comprend.

— Si vous voulez parler, je suis là. — Elle se redressa, lissa sa tunique. — N'abandonnez pas ces idéaux trop vite, Gabriel. S'il y a bien une chose que j'ai apprise, c'est qu'après une épreuve pareille, on se souvient plutôt bien de ce qui nous définit, et on se redédie à ce qu'on chérit, pour faire mieux. L'Histoire compte aussi ces

histoires-là, et il se pourrait bien qu'elle vous donne tort cette fois encore.

Lorca se leva.

— Croyez-le ou non, j'en serais très heureux. — Le sourire, petit et fatigué, n'en était pas moins sincère. Il admirait Philippa Georgiou qui, malgré tout ce qu'elle avait vu sur Tarsus IV, trouvait encore la place d'espérer — pour le présent comme pour l'avenir.

S'essuyant la main, il fouilla dans sa poche. Il se souvint de la manière dont Balayna avait d'abord trouvé étrange qu'il lui offre des biscuits chinois. C'était une lubie qu'il avait prise des années plus tôt et qui était devenue un jeu entre eux. Plus tard, elle affirmait que la prédiction était la meilleure part de leurs rendez-vous. Elle les gardait, dans ce bol en bois, chez elle, et, de temps à autre, en tirait un au hasard pour le lire à voix haute. Parfois, elle plaisantait en disant qu'elle y cherchait l'inspiration, ou qu'elle choisissait ainsi l'état d'esprit avec lequel elle affronterait la journée. Une autre de ses délicieuses excentricités.

La bande de papier posée dans sa paume, Lorca relut les mots imprimés :

La haine n'est jamais vaincue par la haine. La haine est vaincue par l'amour.

Il semblait que Georgiou et Balayna partageaient le même regard sur le monde.

Un jour, Lorca espérait ressentir la même chose.

Chapitre XXXIX

Extrait de The Four Thousand : Crisis on Tarsus IV - Publié en 2257

Après le départ de l'U.S.S. Narbonne, d'autres vaisseaux de Starfleet, opérant sous le commandement conjoint du capitaine de l'U.S.S. Enterprise, Robert April, demeurèrent sur Tarsus IV pendant soixante-dix-neuf jours supplémentaires. Grâce à leur collaboration avec la gouverneure Ribiero et le conseil de direction, l'ordre fut rapidement rétabli, et les colons restants s'efforcèrent de tourner leur regard vers l'avenir. Une partie de ce processus consistait à traiter les affaires encore importantes qui subsistaient après la tragédie, et qui exigeaient une attention immédiate si la population survivante voulait avancer.

Bien que Kodos ait été tué lors de la tentative de le capturer, nombre de ses partisans furent arrêtés. Après une concertation approfondie avec des experts juridiques de la Fédération, il fut décidé que ceux accusés d'avoir aidé Kodos à mener les exécutions seraient jugés dans un lieu neutre, loin de Tarsus IV. Les exigences de la justice et de l'équité devant la loi furent respectées ; il fut jugé nécessaire de séparer les accusés du théâtre de leurs crimes. Les vingt-sept hommes et femmes inculpés pour leur rôle dans le massacre de Tarsus IV furent tous reconnus coupables. Chacun d'eux fut condamné à la réclusion à perpétuité dans plusieurs colonies pénitentiaires de la Fédération.

Après l'éradication de l'infection fongique qui avait dévasté les réserves alimentaires de la colonie et paralysé ses opérations agricoles et de production, les effets de la peste continuèrent de se faire sentir pendant des mois. Même une fois la crise déclarée « terminée », le souvenir de ce qui s'était passé ici ne s'effaça jamais vraiment.

Dix ans après ces événements horribles, pour ceux qui survécurent au bref mais funeste règne de Kodos, les cicatrices demeuraient profondes. Discuter avec les colons qui furent témoins de cette nuit terrible révélait une multitude de souvenirs hantés. Ceux qui avaient perdu des amis ou des proches parlaient encore avec une grande affection et une profonde tristesse de ceux dont la vie avait été brutalement écourtée. Même les hommes et les femmes plus jeunes — enfants lors du massacre — conservaient des souvenirs troublants de cette époque, qu'ils ne purent vraiment affronter qu'années plus tard, avec le soutien de leur famille, de leurs amis ou de conseillers professionnels.

Pour quiconque choisissait de quitter Tarsus IV, cela suscitait presque toujours la curiosité, une fois qu'on apprenait que cette personne avait survécu à la tragédie —

ou qu'elle était l'enfant d'un survivant. Dans le confort de la société moderne et de ses innombrables commodités, à moins d'avoir été soi-même pris dans l'incident ou d'avoir un lien personnel avec une victime ou un survivant, il n'existe aucun point de comparaison. Les actes perpétrés sur Tarsus IV, même s'ils furent justifiés par une prétendue pureté d'intention, demeurent tout simplement trop éloignés de la pensée commune pour être pleinement compris ou acceptés.

Ceux restés sur Tarsus IV pour ramasser les morceaux de leurs vies brisées se retrouvèrent à la croisée des chemins. Beaucoup — qu'ils soient descendants des colons d'origine ou transplantés depuis Epsilon Sorona II ou d'autres colonies — choisirent la relocalisation vers la Terre ou une autre planète de la Fédération. Cependant, l'écrasante majorité de la population survivante choisit de rester. Ne se contentant pas de rebâtir leurs propres existences, ils lancèrent un mouvement grandissant au sein de la communauté pour s'assurer que le massacre, ainsi que les dures leçons qu'il avait laissées, ne soient jamais oubliés. Des monuments furent érigés, et des cérémonies commémoratives furent — et sont toujours — observées chaque année.

De plus, un effort concerté fut entrepris — et demeure en vigueur — pour garantir qu'un tel événement ne puisse jamais se reproduire, nulle part. Dans les années qui suivirent l'incident de Tarsus IV, de nombreux progrès furent accomplis dans les domaines de l'adaptabilité et des tests de compatibilité des plantes et semences transférées entre mondes, avec un accent particulier sur la vérification de leur viabilité agricole, tant sur les colonies existantes que sur les nouvelles. Thomas Leighton, adolescent au moment du massacre, étudie aujourd'hui pour devenir scientifique, cherchant à perfectionner les techniques agricoles afin que des cultures provenant de mondes écologiquement différents puissent être cultivées côte à côte. Leighton, qui ne faisait pas partie des colons rassemblés pour les exécutions, s'était toutefois approché suffisamment pour assister au massacre de ses propres yeux. Blessé dans la panique qui s'ensuivit, il porte encore les marques de ses blessures : le côté gauche de son visage est recouvert d'un bandage moulant dissimulant chairs et os mutilés, ainsi que la perte de son œil. Pour des raisons qu'il garde pour lui, il refusa, il y a des années, toute chirurgie reconstructrice pour restaurer ses traits.

« Quand je suis seul, ou allongé dans mon lit avant de m'endormir, » déclara Leighton lors d'un entretien pour ce livre,

« je revois encore son visage et j'entends sa voix. C'est aussi net que la nuit où je les ai entendus dans l'amphithéâtre. »

D'après les rapports officiels, moins d'une douzaine de personnes vivant encore aujourd'hui ont vu Adrian Kodos de leurs propres yeux sur Tarsus IV ; pour elles, la douleur est d'autant plus profonde, car elles peuvent, de première main, associer un visage à l'homme qui infligea tant de souffrance et de peur.

Animé par le désir d'empêcher qu'un autre Tarsus IV ne se reproduise jamais, Leighton consacra des années à ses études. Ses réussites, comme celles de nombreux autres à son image, continuent d'étendre les efforts de colonisation à travers le quadrant. Les nouvelles colonies jouissent désormais de niveaux de diversité culturelle

et technologique qui relevaient du rêve quelques décennies plus tôt.

Non satisfait de ces avancées, Leighton et d'autres étendent encore leurs recherches à de nouveaux domaines : la création de moyens infaillibles de combattre — voire de prévenir — les dangers écologiques comme la peste qui avait ravagé Tarsus IV. Depuis trois ans, Leighton concentre ses travaux sur la mise au point d'aliments de synthèse afin d'endiguer la famine et d'assurer qu'aucune planète habitée ne soit jamais menacée par la disette ou la défaillance de ses cultures. Ses recherches sur le zénite — un minéral natif de la planète Ardana, principalement utilisé pour contrer les maladies végétales sur de nombreux mondes de la Fédération — ont donné des résultats prometteurs. Malgré les années consacrées à cet effort, Leighton confie que cela ne fait guère taire la douleur qu'il ressent encore à propos des événements de Tarsus IV.

« Même s'ils disent qu'il est mort, lui et les actes odieux qu'il a commis restent gravés à jamais dans ma mémoire. Tout cela me hantera jusqu'à la fin de mes jours. »

Ignorant les rapports officiels détaillant le sort de Kodos, Leighton fait partie du petit nombre de personnes qui se demandent si le tyran est vraiment mort. Ayant eu accès à toutes les informations fournies par les membres de Starfleet qui participèrent à la chasse à l'homme et à la dernière escarmouche ayant conduit à sa mort, des gens comme Leighton se demandent encore si l'histoire de Kodos s'est vraiment terminée, il y a dix ans, sur Tarsus IV. Le sujet conserve une certaine popularité parmi les cercles friands de théories du complot, bien que les autorités officielles n'y accordent aucun crédit public. Quant à Leighton, il rejette lui-même ces rumeurs sans fondement.

« Je ne crois pas vraiment qu'il soit encore vivant, » déclare le scientifique, conscient qu'entretenir de telles croyances pourrait nuire à sa carrière.

« Mais il vivra toujours dans ma mémoire, et dans celle de tous ceux qui ont survécu à cette chose sanglante et monstrueuse qu'il nous a faite. »

Chapitre IL

U.S.S. SHENZHOU – NCC-1227 - 16 mars 2256

Reposant le padd sur son bureau, Philippa Georgiou s'adossa à son fauteuil, observant avec une admiration sincère l'autrice de ce qu'elle venait de lire.

— Eh bien, c'est quelque chose, ça.

Sur le canapé adossé à la cloison du fond de la salle de commandement, Shannon Moulton posa la tablette de données dont elle s'était servie pendant que la capitaine lisait en silence. Elle redressa la posture, levant les yeux vers Georgiou.

— Vous le pensez vraiment ?

— Absolument. — Georgiou tapota le padd du bout des doigts. — J'ai lu d'autres ouvrages sur Tarsus IV, et même quelques entretiens de survivants, mais aucun n'offre un niveau de détail personnel comparable. — Elle posa la main sur le padd. — C'est un hommage magnifique, autant aux vivants qu'aux morts. C'est l'histoire qu'ils méritaient d'avoir racontée depuis dix ans. Vous avez fait un travail remarquable pour capturer tant de points de vue et de souvenirs différents, et pour donner à l'ensemble un équilibre juste. Chacune des personnes que vous avez interrogées a apporté quelque chose d'unique au tableau d'ensemble que vous brossiez. Je dois avouer que l'inclusion de Fujimura et d'autres partisans de Kodos m'a d'abord surprise, mais après avoir tout lu, je vois que vous aviez raison de leur donner aussi une voix.

Il serait difficile, songea Georgiou, pour certains lecteurs d'apprécier les points de vue exprimés par ceux qui avaient aidé ou sympathisé avec Adrian Kodos. Pourtant, relater fidèlement un événement historique exigeait, selon elle, une perspective issue de tous les camps : perdants comme gagnants, bourreaux comme victimes. Que penserait Kodos lui-même du travail de Shannon ? Une question fascinante qui, bien sûr, ne trouverait jamais de réponse.

Rougissant, Shannon porta la main à son visage pour cacher le sourire qu'elle peinait à retenir.

— Merci, Capitaine. Cela me touche beaucoup, venant de vous.

Les mains jointes sur ses genoux, elle montrait cette nervosité qui semblait ne pas la quitter depuis son arrivée à bord. Georgiou se demanda si ce n'était pas là la première fois que Shannon montait sur un vaisseau de Starfleet depuis son départ de Tarsus IV. À dix-huit ans terriens, vêtue d'habits civils amples, ses longs cheveux blonds lui coulant sur les épaules, Shannon Moulton paraissait bien étrangère à la rigueur du Shenzhou. Même si elle envisageait une carrière dans Starfleet, il lui restait au moins quatre ans avant d'avoir le droit d'enfiler un uniforme. Mais Georgiou

savait que la jeune femme suivrait une autre voie ; c'était évident à la lecture de son manuscrit, encore présent à son esprit.

Dix ans déjà depuis la dernière fois que je l'ai vue ? Comment n'est-elle plus la petite fille aux vêtements sales et à la jambe cassée ?

Pourtant, dans les yeux bleus de Shannon se devinait une sagesse qui dépassait son âge. Son enfance avait été marquée par la tragédie ; qu'elle ait su émerger du désastre de Tarsus IV capable d'affronter les visions qu'elle avait eues et les souvenirs qu'elle portait, témoignait de sa force intérieure. Même adulte, Georgiou restait hantée par ce qu'elle avait vu après coup, lorsque Shannon et tant d'autres tentaient encore de survivre.

Se levant, Georgiou contourna son bureau et vint s'asseoir à côté de Shannon sur le canapé.

— Qu'est-ce qui t'a décidée à écrire ce livre ?

Les mains de Shannon s'agitèrent un instant avant qu'elle réponde :

— C'est une idée que j'ai eue depuis un moment. À l'époque, je ne comprenais qu'une partie de ce qui se passait. Je n'ai saisi l'ampleur des choses que bien plus tard. Je me souviens d'avoir posé quelques questions à ma mère, mais elle n'aimait pas en parler. — Un petit sourire effleura ses lèvres. — Je suppose qu'elle me croyait trop jeune pour entendre ce genre d'histoires.

Le sourire s'effaça, et Shannon baissa la tête jusqu'à contempler ses mains jointes.

— Puis elle est tombée malade, et tout est allé si vite que ces questions ont cessé d'avoir de l'importance. Plus tard, au lycée, quand je vivais chez ma tante sur Benecia, peu de gens autour de moi savaient même ce qui s'était passé. C'était comme si tout cela était déjà en train d'être oublié. — Elle releva la tête vers Georgiou. — C'est là que j'ai décidé qu'il fallait comprendre et raconter, pas seulement pour moi, ni même pour les survivants, ni pour les disparus. C'est une histoire qui doit être dite, et entendue, par le plus grand nombre, pour qu'une telle chose n'arrive plus jamais. Peut-être qu'un jour quelqu'un fera mieux que moi, mais je crois que c'est un bon début. — Elle posa sa main sur celle de la capitaine. — Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir accepté d'en faire partie.

— J'avoue que j'étais réticente au départ, répondit Georgiou, se souvenant de sa surprise, quelques mois plus tôt, en recevant le message subspatial de Shannon lui demandant un entretien parmi la cinquantaine qu'elle voulait réunir pour son livre. — Je n'étais pas certaine d'avoir ma place dans ce récit ; ce n'est pas vraiment mon histoire, pas comme c'est la vôtre ou celle des autres survivants.

Shannon secoua la tête.

— Mais vous et les autres venus nous aider en faites partie tout autant. Vous nous avez permis de tenir bon, pas seulement en apportant de la nourriture ou des fournitures. Retrouver Kodos et ses complices, les amener devant la justice, c'était aussi une manière de nous aider à guérir. — Son visage s'assombrit. — Malheureusement, tout le monde n'a pas accepté d'être interviewé.

— Le capitaine Lorca, devina Georgiou.

— Il a poliment refusé, oui. Enfin, c'est le message qu'on m'a transmis. Je n'ai jamais pu le contacter directement ; un représentant du Commandement m'a dit qu'il avait bien reçu ma demande.

Georgiou soupira.

— Je ne suis pas surprise. Tout cela l'a touché plus qu'il ne voulait bien l'admettre. — Elle n'avait plus revu Gabriel Lorca depuis des années et ignorait où il se trouvait. — Je ne sais pas s'il a jamais réussi à faire la paix avec ce qui s'est passé.

— Je comprends, dit Shannon. Mais c'est dommage ; son histoire méritait d'y figurer aussi. Peut-être qu'un jour il changera d'avis.

Georgiou frotta ses mains sur son pantalon d'uniforme.

— Tu veux sortir un peu ? J'ai besoin de prendre l'air.

— Sur un vaisseau spatial ? demanda Shannon.

— C'est une expression, jeune écrivaine. Allons-y, fais-moi plaisir.

Elles quittèrent la salle de préparation du capitaine pour déboucher sur la passerelle du Shenzhou. La première officier et le personnel principal étaient officiellement en repos, relevés par l'équipe bêta tandis que Georgiou lisait le manuscrit. Malgré l'heure tardive, la capitaine ne fut pas surprise d'y trouver le lieutenant Saru à son poste scientifique, absorbé par quelque tâche qu'il préférait visiblement achever avant son prochain service. Installé dans le fauteuil de commandement, l'enseigne Danby Connor se leva dès qu'il aperçut Georgiou.

— Bonsoir, Capitaine, dit-il. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non, repos, Enseigne. Je suppose que cela fait partie du programme d'entraînement du commandant Burnham ?

— Oui, Capitaine. J'ai proposé de prendre une garde supplémentaire.

En plus de ses fonctions habituelles, la première officier, le lieutenant-commandant Michael Burnham, supervisait un programme complet de formation croisée pour les jeunes officiers du Shenzhou. Elle estimait qu'un officier compétent devait maîtriser plusieurs disciplines au-delà de son domaine. Georgiou partageait cette philosophie et lui avait donné carte blanche pour l'appliquer.

— Continuez, Enseigne. J'emmène notre invitée faire un petit tour.

Tandis que Connor reprenait place dans le siège central, Georgiou fit le tour de la plate-forme et des postes de navigation et d'opérations jusqu'à se retrouver, avec Shannon, face au large écran principal. À bâbord, on distinguait la courbe violette de M-11, monde isolé abritant l'installation au sol de la station 11.

— C'est magnifique, murmura Shannon.

— De là-haut, oui. Mais au sol, il n'y a pas grand-chose à voir. — Georgiou sourit. — Je suppose que je suis simplement plus à l'aise dans l'espace.

— Vous êtes dans Starfleet depuis… quoi ? Trente-cinq ans ? Vous n'avez jamais songé à prendre votre retraite et à vous poser quelque part ?

— Après tout ce temps, je ne crois pas être faite pour autre chose. — Elle jeta un coup d'œil à son équipage. — Starfleet, c'est mon foyer, et mon équipage, ma famille.

— La colonie de Benecia est surtout peuplée de Terriens, expliqua Shannon, ou

de leurs descendants. Peu de gens d'autres mondes. Le plus drôle, c'est qu'il m'a fallu retourner sur Terre pour mesurer la véritable diversité de la Fédération. — Elle rit doucement. — Vous seriez surprise de voir combien d'étudiants venus de planètes différentes vont y faire leurs études.

— Starfleet y vient peu à peu. Longtemps, elle a été presque exclusivement humaine, de la Terre ou de ses colonies, et, pour être honnête, c'est encore largement le cas. — Elle désigna Saru. — Mon officier scientifique est le premier Kelpien de Starfleet ; il y a un Vulcain et un Lirin à bord de l'Enterprise. L'Intrepid est entièrement tenue par des Vulcains, et d'autres mondes commencent à envoyer leurs candidats. Quel meilleur symbole des valeurs fédérales offrir à une nouvelle espèce que la vision d'un équipage rassemblant des représentants de toutes les planètes membres ? J'attends ce jour avec impatience.

Elle s'éloigna de l'écran, saluant les officiers de quart, puis ramena Shannon dans la salle de commandement. S'asseyant de nouveau derrière son bureau, elle la vit s'arrêter juste à l'entrée, laissant les portes se refermer derrière elle.

— Si seulement nous avions eu ce genre de compréhension et de coopération, dit la jeune femme après un silence. Nous aurions dû. Mais quand les choses se sont gâtées, nous avons oublié tout cela. Face à la peur, nous avons choisi la facilité : trouver un coupable et nous réfugier dans nos pires instincts. Ce qui s'est passé sur Tarsus IV a été un test de tout ce que nous prétendons chérir… et nous l'avons lamentablement échoué.

Georgiou se rappela des paroles semblables, dix ans plus tôt, prononcées notamment par Gabriel Lorca, qui avait quitté la planète avec une opinion amère des gens et des circonstances ayant rendu le massacre possible. Vu ce qu'il avait perdu, elle ne pouvait lui en vouloir. Elle espérait seulement que cette amertume n'avait pas consumé son âme.

— La mission de sauvetage sur Tarsus IV a été une leçon pour moi aussi, dit-elle. Elle a renforcé ma conviction en ce que nous défendons. Les valeurs de Starfleet. Celles de la Fédération. C'est lorsqu'elles sont mises à l'épreuve dans des circonstances extrêmes qu'on mesure leur importance, et qu'on doit travailler d'autant plus fort à les maintenir. Sinon, elles ne valent rien.

— Vous n'avez rien dit de tout cela pendant notre entretien, fit remarquer Shannon. Vos réponses m'ont fait penser que vous préfériez tout laisser derrière vous.

Au lieu de répondre, Georgiou ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une petite boîte en bois. Elle en caressa le couvercle lisse et usé, puis l'ouvrit et posa sur le bureau l'unique objet qu'elle contenait. Il fallut à Shannon à peine un instant pour le reconnaître.

— Vran, souffla-t-elle en contemplant la poupée andorienne. Un sourire lui monta aux lèvres, et ses yeux se mouillèrent. — Vous l'avez gardée, tout ce temps ?

— Bien sûr. C'était un cadeau. — Se levant, Georgiou contourna le bureau. — Pour moi, c'est aussi un rappel : nous ne devons pas laisser la tragédie de Tarsus IV nous consumer. Nous devons garder à l'esprit les dures leçons qu'elle nous a laissées et

faire en sorte qu'une chose pareille ne se reproduise jamais. Nous le devons à ceux que Kodos nous a pris.

Elle marqua une pause.

— Nous le devons aux quatre mille

Épilogue

COLONIE DE LA FÉDÉRATION – PLANÈTE TARSUS IV - 2247

« Mesdames et messieurs, bonjour. Ici le capitaine Gershen. Tous les passagers et le fret sont désormais à bord, et je viens d'être informée que nous avons reçu l'autorisation du contrôle spatial. Nous devrions quitter l'orbite d'ici quelques minutes. Personnel de bord : veuillez effectuer vos dernières vérifications et vous préparer pour le départ. »

La voix féminine qui filtrait à travers le système d'intercommunication du compartiment des passagers respirait l'assurance et la maîtrise — celle d'une pilote chevronnée pour qui ce vol n'était qu'un lancement et un trajet de routine entre deux points éloignés de l'espace.

En sa défense, et peut-être aussi en celle de tous les autres dans la cabine, elle avait sans doute raison.

Mais pour Adrian Kodos, c'était une toute autre affaire.

Assis dans la cabine privée du vaisseau de transport Philomela, Kodos — voyageant désormais sous une nouvelle identité qu'il avait mis un soin extrême à forger — contemplait par les hublots intégrés au mur de son compartiment la vue de Tarsus IV, s'éloignant en courbe au-dessus et à sa droite, vers l'arrière du vaisseau alors que celui-ci poursuivait sa manœuvre de sortie d'orbite.

Il était venu sur cette planète dans l'espoir d'y établir une nouvelle vie, loin des exigences et des artifices de la société moderne de la Fédération. Qu'il ait pu vivre ce rêve, même pendant quelques années, constituait à ses yeux une récompense en soi.

Mais ce présent lui rappelait aussi tout ce qu'il avait dû abandonner.

Dans le reflet que lui renvoyait la vitre, éclairé par la lumière diffuse de la cabine, Kodos ne put s'empêcher de se contempler une dernière fois. Presque machinalement, il porta la main à son crâne chauve, caressant la surface lisse de son crâne rasé. Sa main glissa ensuite sur son visage, désormais dépourvu de la moustache et de la barbe qu'il avait arborées pendant plus de vingt ans.

Des lentilles de contact avaient transformé ses yeux bruns en un bleu perçant et éclatant.

Les semaines passées à errer dans la nature après avoir fui leur repaire montagnard avec une poignée de fidèles l'avaient fait maigrir ; les rations étaient maigres, et ils avaient dû vivre de ce qu'ils trouvaient. Son visage avait perdu de sa rondeur, surtout sous le menton et le long de la mâchoire.

La transformation était presque totale : l'homme reflété dans la vitre n'était

plus Adrian Kodos.

Kodos le Bourreau.

Il fronça les sourcils à la simple évocation de ce surnom — de cet homme qu'il avait été.

Qu'il fût l'invention d'un journaliste ou le sobriquet lancé par un colon, le nom s'était imposé en un instant.

Malgré les trois mois écoulés depuis le « Sacrifice » et la traque qui avait suivi jusqu'à sa mort supposée, « Kodos le Bourreau » continuait d'alimenter les bulletins d'information de Tarsus IV.

Désormais, c'était surtout pour annoncer les procès de ceux qui avaient aidé Kodos dans sa « Révolution » ou dans sa fuite.

Il regrettait que ses partisans eussent à subir de telles épreuves, mais chacun d'eux connaissait les risques : l'ostracisme, voire la punition, faisaient partie du prix à payer.

Peu importait qu'ils croient en la cause ou non ; aux yeux du reste de la Fédération, leur opinion serait toujours minoritaire.

Quant à lui, il lui avait fallu des mois pour parvenir à ce moment — celui où il se sentait enfin prêt à s'échapper.

Chaque élément de son plan, chaque pari risqué, chaque manœuvre prudente l'avaient mené ici.

Il avait bénéficié d'un avantage considérable : on le croyait mort, et des rares personnes ayant vu son visage récemment, très peu vivaient encore. Une poignée tout au plus.

Et la galaxie était grande.

Dans quelques instants, Kodos serait libre de ce monde. Dans deux jours, il se serait fondu dans la vaste mosaïque de l'espace interstellaire.

Des centaines de planètes et de lunes habitées l'attendaient — des lieux où il lui serait aisé de se perdre parmi les foules.

Mais d'abord, le Philomela devait quitter l'orbite.

Cela n'aurait lieu qu'une fois les dernières vérifications de l'équipage achevées.

— Monsieur Galloway ?

La voix provenait de la porte de sa cabine privée.

Un jeune humain, dans la vingtaine, portait un uniforme vert sombre impeccablement taillé et repassé, bordé de galons dorés et fermé jusqu'au cou. Sur ses épaules, des épaulettes affichaient un insigne inconnu de Kodos, et la poche gauche arborait l'emblème de la compagnie de transport interstellaire Spaceways.

— Oui, c'est bien moi, répondit Kodos d'un ton bas.

Le jeune homme — dont le badge indiquait NATHAN — sourit.

— Bienvenue à bord du Philomela, monsieur. Je termine la dernière vérification avant le départ. Êtes-vous bien installé ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

Kodos secoua la tête.

— Non, tout va bien, merci. J'espérais seulement un verre d'eau.

— Tous les distributeurs sont désactivés jusqu'à la sortie d'orbite, monsieur,

mais le capitaine Gershen est d'ordinaire accommodante avec les demandes simples.

Nathan entra le code sur le clavier mural, et la porte du processeur s'ouvrit pour révéler une carafe et un verre, en matériau transparent que Kodos soupçonnait être de l'aluminium transparent.

— Et voilà.

Il posa la carafe et le verre dans les encoches de la table devant lui.

— Mieux vaut éviter de renverser ça pendant le décollage, n'est-ce pas ?

Se reculant dans l'embrasure, Nathan poursuivit :

— Le verrou des portes sera bientôt levé, vous pourrez fermer la vôtre pour plus d'intimité. Une fois hors du système et à vitesse de distorsion, les passagers pourront circuler librement. Commerces, restaurants et zones de détente seront alors accessibles.

Il montra l'interphone mural.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appuyez sur le bouton bleu : vous serez mis en relation avec moi ou un autre agent de bord. Bon vol, monsieur Galloway.

— Merci, Nathan.

Malgré son inquiétude — la crainte infime d'être reconnu — Kodos savourait cette bulle de normalité.

L'espace d'un instant, il oublia pourquoi il fuyait.

Nathan leva deux doigts à sa tempe, en salut informel, puis disparut dans le couloir.

Kodos attendit qu'il soit parti, versa un verre d'eau et ferma les yeux en sentant la fraîcheur lui descendre dans la gorge.

Personne à bord du Philomela ne soupçonnait quoi que ce soit.

À présent, il estimait que le risque d'être découvert était nul.

Les contrôles d'embarquement s'étaient déroulés sans incident.

L'identité qu'il avait usurpée tenait la route — suffisamment pour lui assurer un passage hors du monde.

Le temps écoulé depuis sa mort supposée et sa transformation physique faisaient le reste.

Adrian Kodos n'existait plus.

Son passé avait été effacé, remplacé par celui d'Ian Galloway.

Il ne lui restait qu'à être patient et prudent jusqu'à ce qu'il soit loin de Tarsus IV.

Une fois le Philomela quitté, il adopterait une nouvelle identité, encore différente — déjà prête depuis des semaines.

Créer une telle identité capable de résister à la technologie moderne avait été difficile, mais Kodos s'était préparé bien en avance.

Avant même sa fuite précipitée de New Anchorage, alors qu'un vaisseau de Starfleet approchait, il avait modifié les registres informatiques de la colonie : il avait échangé données personnelles, scans rétiniens et ADN avec ceux de son jeune aide, Ian Galloway.

Ce dernier, naïf et loyal, ignorait qu'il deviendrait un jour le substitut idéal si le

« Bourreau » devait couvrir sa trace.

Kodos se félicitait de ne pas avoir eu à le tuer ; le destin s'en était chargé à sa place.

Les analyses génétiques pratiquées sur le corps retrouvé dans la montagne correspondraient parfaitement aux données médicales du véritable Galloway.

Ainsi, tout concordait : pour tous, Adrian Kodos était mort.

Restait la menace des rares témoins capables de le reconnaître.

Il avait songé à les faire taire, mais cela aurait attiré l'attention, provoquant la fermeture du spatioport et l'interdiction de voyager.

Il avait déjà trop tardé sur cette planète.

Et il n'avait aucune intention d'y revenir — ni ici, ni dans ce secteur de la Fédération.

Car l'espace était vaste, ses frontières s'étendaient chaque jour, et quelque part, il trouverait bien un nouveau commencement.

Pour cela, il devait rompre tous les liens avec son ancienne vie.

Il avait tout abandonné — sauf un seul objet.

Il ouvrit son sac de voyage et en sortit Les Œuvres complètes de William Shakespeare.

Le livre, brûlé sur les bords et entaillé sur la couverture, portait les cicatrices du passé.

Il en caressa les bords du bout des doigts.

Il lui faudrait un nouvel exemplaire, un jour, mais pour l'heure, il se contentait de se perdre une fois encore dans les mots du Barde.

Tu aurais désormais assez de matière pour écrire sur moi, n'est-ce pas ?

Quant à la suite : son itinéraire le menait vers Deneva, une autre colonie de la Fédération, populeuse et lointaine.

De là, il prendrait un autre transport — vers une destination encore indécise.

Son identité d'Ian Galloway n'était qu'un pont, une étape entre Adrian Kodos et le prochain nom qu'il choisirait.

Pour l'instant, la destination importait peu. Seul le voyage comptait.

Quelque part, dans l'immensité des étoiles, l'homme qu'il deviendrait trouverait un lieu à appeler chez lui, vivant dans l'ombre, échappant à jamais à ce chapitre maudit de l'histoire.

Et cela, il pouvait le supporter.

F I N